8° 12. 4. 262.

HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE GRÈCE,

DE SES COLONIES

ET DE SES CONQUÊTES.

HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE GRÈCE,

DE SES COLONIES

ET DE SES CONQUÊTES.

HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE GRÈCE,

DE SES COLONIES

ET DE SES CONQUÊTES,

DEPUIS les premiers temps, juſqu'à la diviſion de l'Empire Macédonien, dans l'Orient. On y a joint l'Hiſtoire de la Littérature, de la Philoſophie & des Beaux-Arts.

Traduite de l'Anglois de JOHN GILLIES, par M. CARRA, de la Bibliothèque du Roi.

AVEC DES CARTES.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Meſgrigny, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

DES

CHAPITRES

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

CHAPITRE VII. *Etat des colonies greeques. — Les Ioniens ſont floriſſans dans les arts & les armes. — Leurs guerres avec les Lydiens. — Les Grecs d'Aſie ſubjugués par Créſus. — Splendeur de la eour de Lydie. — Fondation de la monarchie des Perſes. — Cauſe des progrès rapides de ſa grandeur. — Créſus en eſt alarmé. — Son alliance avec les Lacédémoniens. — Il fait une invaſion dans les poſſeſſions des Perſes. — Meſures de ſes alliés. — Créſus défait par Cyrus. — Fin de la monarchie Lydiene.* Pag. 1

CHAP. VIII. *Cyrus menaee les eolonies d'Aſie. — Leurs meſures. — Les Spartiates ſont des remontranees eontre ſon projet. — Conquêtes d'Harpagus. — Emigrations des Grecs vaincus. — Cyrus prend Babylone. — Cambyſes*

ſoumet l'Egypte. - Il reçoit le tribut des Grecs d'Afrique. -- Règne de Darius. -- Dernier fondement de l'Empire de Perſe. - Les mœurs ſe corrompent. -- Révolte de l'Ionie. -- Etat de la Grèce. -- La Révolte d'Ionie excitée par les Athéniens & les Erétriens. -- Qui brûlent Sardis. -- Les Grecs d'Aſie ſont défaits par mer & par terre. -- Leur condition ſous le gouvernement Perſan. 57

CHAP. IX. *Reſſentiment de Darius contre la Grèce. - Expédition maritime de Mardonius. - Invaſion en Grèce par Datis & Artapher-nes. -- Bataille de Marathon. -- Ce qui arriva dans l'intervalle entre cette bataille & l'invaſion de Xercès. - Invaſion de Xerxès. - Bataille des Thermopyles.* 128

CHAP. X. *Combat naval d'Artémiſe. -- Xerxès ravage la Phocide. -- Il pénètre dans l'Attique. - Magnanimité des Athéniens. -- Combat naval près de Salamine. -- Xerxès quitte la Grèce. -- Sa retraite. -- Campagne de Mardonius. -- Batailles de Platée & de Mycalé. -- Fin de l'invaſion des Perſes.* 215

CHAP. XI. *Gloire militaire de la Grèce. -- Ennemis que ce pays avoit à craindre. -- Fondation & agrandiſſement de Carthage. -*

Etat floriſſant de la grande-Grèce. — Il excite la jalouſie des Carthaginois. — Qui entrent dans une ligue avec Xerxès. — Objet de cette alliance. — Cauſes de la ſingulière proſpérité de la grande-Grèce. — Hiſtoire de Pythagore & de ſa philoſophie. — Les Carthaginois envahiſſent la Sicile. - Leurs déſaſtres. — Gloire de Gélon. — Son traité avec les Carthaginois. — Cauſes de la décadence de la grande-Grèce. 293

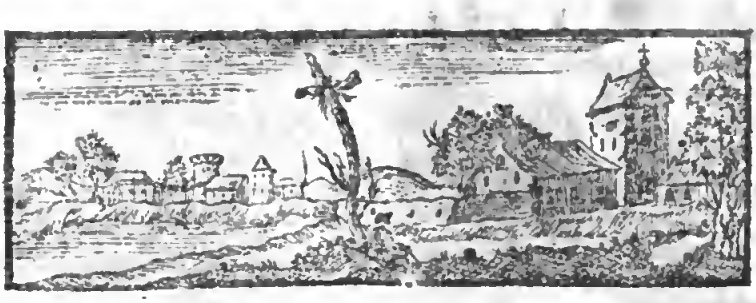
CHAP. XII. *Gloire d'Athènes. - Succès militaires des confédérés. - Athènes rebâtie & fortifiée. Extenſion de ſes murailles & de ſon port. — Les confédérés prennent Byzance. — Conſpiration de Pauſanias. — Banniſſement de Thémiſtocles. - Vertus d'Ariſtide. - Cymon prend le commandement. Son mérite & ſes ſuccès. — Révolte de l'Egypte. — Guerre en Chypre. - Paix avec la Perſe. - Evénemens intérieurs de la Grèce. — La grandeur Athénienne. - Jalouſie de Sparte, de Thèbes & d'Argos. - Tremblement de terre à Sparte. - Révolte des Ilotes. - Guerre entre les Eliens & les Piſans. — Le temple & la ſtatue de Jupiter Olympien. — Diſſentions dans l'Argolide. — Révolte en Béotie. — Trêve de trente ans. — Caractère*

de Périclès. - Asservissement des alliés & des colonies d'Athènes. - Esprit du gouvernement Athénien. 354

CHAP. XIII. *Transition à l'état intérieur d'Athènes. - Loix de Dracon. - Solon - Pisistrate. - Clisthènes. -- Aristides. -- Périclès. -- Etablissement final du gouvernement Athénien. - Vue de cet Empire. -- Les effets combinés de la prospérité extérieure & du gouvernement démocratique sur les mœurs. -- Les arts. - Le luxe. -- Histoire de la littérature grecque & de la philosophie. - Singuliers contrastes & balance des vertus & des vices. -- La sublime philosophie d'Anaxagoras & de Socrate. -- Les subtilités des Sophistes. -- Les Tragédies de Sophocle & d'Euripide. -- Les Comédies licentieuses d'Aristophane. -- Les arts imitatifs employés pour les sujets les plus nobles, ensuite pour les plus infâmes. -- Magnificence des fêtes publiques. -- Simplicité dans la vie privée. - Modeste réserve des femmes athéniènes. -- Volupté, impudence & artifices de l'école d'Aspasie.* 456

Fin de la Table des Chapitres du second Volume.

HISTOIRE



HISTOIRE
DE
L'ANCIENNE GRÈCE,
DE SES COLONIES ET DE SES CONQUÊTES,

CHAPITRE VII.

ETAT des Colonies grecques. --- Les Ioniens ſont floriſſans dans les Arts & les armes.-Leurs guerres avec les Lydiens.- Les Grecs d'Aſie ſubjugués par Créſus.-- Splendeur de la Cour de Lydie.--Fondation de la Monarchie des Perſes.-Cauſe des progrès rapides de ſa grandeur. -- Créſus en eſt alarmé. - Son alliance avec les Lacédémoniens.-Il fait une invaſion dans les poſſeſſions des Perſes.--Meſures de ſes Alliés.-Créſus défait par Cyrus. -- Fin de la Monarchie Lydienne.

CHAP. VII. Etat des colonies grecques en Europe & en Afrique. Olymp. 20. 1. A.C.700.

IL y a plus de deux mille ans qu'on a obſervé, à la gloire de l'Europe, qu'un petit nombre de

Grecs s'étant établis en Asie & en Afrique, s'y soutinrent constamment, & agrandirent leurs possessions dans ces deux parties du monde [a]. Par-tout, dit-on, où le goût des aventures & des entreprises répandoit leurs colonies, on appercevoit, par la plus légère comparaison, la supériorité de leur religion, de leur langue, de leurs institutions & de leurs mœurs : la dignité de leur caractère, ainsi que de leurs sentimens, les distinguoit éminemment de la masse générale des Nations, dont ils envahissoient les territoires, & qu'ils appelloient, avec raison, *Barbares* [b]. Cependant ces avantages honorables, au lieu de leur concilier la bienveillance des peuples étrangers, ne servoient qu'à exciter des hostilités. Les Grecs septentrionaux étoient continuellement harcelés par les brusques irruptions des Thraces ; ceux du midi avoient à redouter les forces réunies de l'Egypte & de la Lybie. Les colonies de la grande Grèce ayant résisté aisément aux peuples grossiers, quoique belliqueux, de ce pays, furent obligées de combattre contre la puissance plus formidable de Carthage. Mais les suites de

[a] Hippocrat. vol. 1, p. 350. Edit. Lugdun, 1763.
[b] Isocrat. panégyr. passim.

toutes ces guerres, dont nous parlerons dans le cours de cet Ouvrage, ne s'étendirent pas au-delà des contrées qui les virent naître. La diſpute mémorable entre les colonies grecques de l'Orient, & les grandes nations de l'Aſie, offre un ſujet plus vaſte & plus intéreſſant. Cette guerre ne ſe borna pas aux extrémités; elle atteignit & ébranla le centre de la Grèce, & rejaillit encore avec plus de violence ſur la Perſe. Sa durée comprend la période la plus brillante de l'hiſtoire de ces deux contrées, & ſon étendue embraſſe toutes les grandes nations de l'antiquité, ainſi que les diverſes colonies d'extraction grecque, répandues ſur toutes les parties du monde.

Etat des colonies grecques en Aſie.

Trois ſiècles après leur établiſſement en Orient, & plus de ſept cents ans avant l'ère chrétienne, les Grecs d'Aſie, & particulièrement les Ioniens, ſurpaſſoient de beaucoup leurs ancêtres d'Europe en ſplendeur & en proſpérité [a]. Tandis que l'ancienne Grèce étoit déchirée par des diſſentions inteſtines, & que ſes frontières ſeptentrionales étoient expoſées aux hoſtilités des barbares voiſins, les colonies de l'Eſt jouiſſoient d'une paix profonde, & floriſſoient dans le voiſinage de la Phrygie & de

[a] Hérodot. paſſim. Plin. l. 5, & Séneque ad Hel.

la Lydie, provinces les mieux cultivées & les plus opulentes de l'Asie-Mineure [a], peut-être même de l'ancien monde. L'Histoire & la Poësie s'accordent à célébrer les richesses des Rois de Phrygie & de Lydie [b]. Leurs sujets exploitoient des mines d'or, fondoient le minérai, mouloient des figures en bronze, teignoient la laine, cultivoient la musique, jouissoient de tous les agrémens du repos & de tous les objets de luxe [c]; tandis que les contrées voisines, la Cappadoce & l'Arménie, ne connoissoient encore ni loix ni arts, & que les Mèdes, ainsi que les Persans, destinés successivement à posséder l'empire d'Asie, vivoient dans des villages, ne subsistoient que par leurs pâturages, leurs chasses ou leurs brigandages, & n'avoient d'autres vêtemens que des peaux de bêtes sauvages.

Elles s'emparent du commerce de Lydie, de Phrygie & d'Egypte.

Cependant les Lydiens & les Phrygiens, contens de leurs avantages domestiques, semblent n'avoir jamais dirigé leur attention vers le commerce étranger [e]. Quand la mollesse ou

---

[a] Strabon. l. 12 & 13.

[b] *Id.* p. 628 & 621. Edit. Paris.

[c] Hérodot. l. 1, c. 94. Plin. l. 11, c. 56.

[d] Hérodot. l. 1, c. 71.

[e] Les Lydiens & les Phrygiens sont comptés, dans

l'oſtentation de leurs Rois & de leurs Nobles leur eût fait convoiter les commodités & le luxe des contrées éloignées, ils ſe contentèrent de devoir ces nouvelles jouiſſances, d'abord aux marchands Phéniciens, enſuite aux établiſſemens Grecs formés ſur leurs côtes. A la faveur de l'indolence, & du mépris de leurs voiſins pour la marine, les Grecs Aſiatiques s'emparèrent, ſans difficulté, & jouirent en paix de toute la côte occidentale du continent, & de pluſieurs îles conſidérables. Cette côte ſinueuſe, qui s'étend ſur une ligne de plus de ſix cents milles en longueur, eſt agréablement ornée de vallons cultivés, entrecoupée de rivières, diverſifiée par des baies & des promontoires, & embellie des points de vue les

---

les époques de Caſtor, au nombre des dix-ſept Nations qui, ſuivant ce compilateur ignorant & inexact, furent ſucceſſivement en poſſeſſion de la Méditerranée; mais les rêves extravagans de cet Ecrivain fabuleux ſont contredits par tous les monumens de l'Hiſtoire ancienne. Il eſt bien extraordinaire, que des gens, qui ont quelquefois conſulté Hérodote, puiſſent faire quelque attention aux aſſertions gratuites de Caſtor; cependant ce fabuliſte a été généralement ſuivi par les chronologiſtes & les compilateurs modernes. Voyez les tables de Blair, &c.

plus impoſans & du climat le plus doux. Nous décrirons plus particulièrement cette contrée délicieuſe, lorſqu'elle ſe préſentera à nous comme le théâtre des opérations & des ravages de la guerre. Il ſuffit à préſent d'obſerver, que les habitans de l'Ionie, maîtres de l'embouchure de pluſieurs grandes rivières, ayant devant eux des ports vaſtes & commodes, & derrière eux, les riches & nombreuſes nations de l'Aſie, du commerce deſquels ils s'emparèrent, firent des progrès ſi prompts & ſi rapides dans la navigation & le commerce, que leurs principales cités, telles que Milet [a], Colophon [b] & Phocée [c], s'élevèrent à un degré inconcevable d'opulence & de grandeur. Leur population, augmentant avec leur proſpérité, ces villes répandirent de nouvelles colonies dans toutes les contrées voiſines. Ayant fait un établiſſement en Egypte [d], dans le huitième ſiècle avant

---

[a] Athenée, l. 12, p. 523. Un proverbe grec, comparant leur état ancien & actuel diſoit, παλαι ποτε ησαν αλκιμοι Μιλησιοι : autrefois, mais il y a long-temps, les Mileſiens furent puiſſans.

[b] Athenée, l. 14, p. 643.

[c] Strabon. p. 582 & 647. Hérodote, l. 4, c. 152.

[d] Hérodote, l. 2, c. 132.

J. C., elles acquirent & conſervèrent dès-lors le commerce excluſif de cet ancien & puiſſant royaume. Leur territoire, quoique reſſerré entre la mer & les provinces de la Lydie, & ayant à peine quarante milles dans ſa plus grande largeur, devint non-ſeulement très-floriſſant pendant la paix, mais formidable pendant la guerre[a]. Enfin ces brillantes colonies étoient à-peu-près, pour les puiſſans royaumes d'Egypte, de Lydie & d'Aſſyrie, qui juſque-là avoient été les arbitres ſouverains de l'ancien monde, ce que les petites, mais induſtrieuſes républiques d'Italie ont été pour le reſte de l'Europe dans les treizième & quatorzième ſiècles; ou, pour en donner une idée plus exacte, ce que furent les Pays-Bas, il y a trois cents ans, pour les vaſtes empires de France, d'Angleterre & d'Allemagne.

Elles perfectionnent les Arts qu'elles avoient appris dans ces contrées.

Tant d'avantages multipliés ne pouvoient languir entre les mains d'hommes qui, comme nous le fera voir la ſuite de leur hiſtoire, avoient le génie de concevoir les entrepriſes les plus difficiles & le courage de les exécuter. Ils augmentèrent & perfectionnèrent avec une induſtrie & une perſévérance

[a] *Idem.*, *Ibid.* & Ariſtot. de civitat. l. 4, c. 4.

ſoutenues, les arts d'utilité ou d'agrément; qu'ils trouvèrent déjà en uſage chez les Phrygiens & les Lydiens. Ils incorporèrent dans leur muſique celle de ces nations. Leur poëſie, dont nous avons déjà donné une deſcription, ſurpaſſoit de beaucoup tout ce que l'antiquité Païenne pouvoit offrir de plus précieux en ce genre [a]. Ils n'excelloient pas moins que leurs voiſins à mouler l'argile, & à jeter le cuivre en fonte. Ils paroiſſent même avoir été les premiers qui firent des ſtatues de marbre. Les ordres d'architecture dorique & ionique, perpétuent ſous leurs noms celui des peuples à qui l'honneur de l'invention en eſt dû. Les Grecs furent auſſi les premiers qui réduiſirent en précepte l'art de peindre, & ceux qui le cultivèrent avec le plus de ſuccès. Nous pouvons même aſſurer que pendant les ſept derniers ſiècles avant Jeſus Chriſt, les Ioniens ſurpaſsèrent tous leurs voiſins, même les Phéniciens, dans l'art du deſſin; puiſque les magnifiques préſens que le célèbre oracle de Delphes recevoit de l'oſtentation ou de la piété des Rois de Lydie, étoient principale-

Elles en inventent d'autres qui leur ſont particuliers.

[a] Voyez chap. 6.

ment des productions des artiſtes Ioniens. [a]. Dans le ſiècle ſuivant l'Ionie donna naiſſance à la philoſophie, & nous aurons occaſion d'expliquer bientôt, par quels moyens la ſcience & le goût tout à-la-fois ſe répandirent de ce pays dans la Grèce, l'Italie & la Sicile. Mais la marche de notre ſujet nous oblige, pour l'inſtant, de quitter l'hiſtoire des arts pour celle des armes.

Incurſions des Cimmériens.

Les premiers ennemis formidables que les Grecs d'Aſie eurent à combattre, furent les Barbares Cimmériens [b], qui, étant chaſſés des bords de l'Euxin, par une horde de Scythes plus barbares encore, ſe répandirent, comme un torrent impétueux, ſur les plus belles provinces de l'Aſie mineure. On repréſente cette invaſion des Cimmériens comme une incur-

---

[a] Hérodote, l. 1.

[b] Strabon, p. 292, dit que les Cimmériens étoient appelés *Cimbres* par les Romains. Il en parle fréquemment, ſur-tout p. 108, 193, 292, 494. Le Poëte élégiaque Callinus, cité par Strabon, p. 648, a exprimé avec force leurs irruptions impétueuſes & deſtructives.

Νυν δ' επι κίμμεριων στρατος ερχεται ομβιμοεργων.

sion de Brigands [a]; & non comme un dessein prémédité de conquérir le pays & de s'y établir. L'orage se dissipa de lui-même; & les Grecs revinrent bientôt de la terreur que leur avoit inspirée cette irruption passagère; car peu d'années après le départ de ces Barbares les colonies Ioniennes & Eoliennes, qui sembloient avoir porté dans leurs nouvelles acquisitions leur ancienne inimitié, oublièrent totalement leur danger commun, & se firent cruellement la guerre entr'elles.

Dissentions domestiques.

Ces dissentions intestines furent appaisées par l'accroissement du pouvoir des Lydiens, qui s'étendant de tous côtés, finirent par subjuguer la plus grande partie de l'Asie mineure, contrée dont la surface présentoit alors plusieurs royaumes riches & florissans, mais réduite actuellement à la misère & plongée dans la barbarie sous le joug oppressif des Turcs. La Lydie, qui s'étendoit de la rivière Halys à la mer Egée, & de la côte occidentale du Pont Euxin à la côte septentrionale de la Méditerranée, étoit autrefois confinée par ce canton délicieux situé derrière l'Ionie & qu'arrosoit

Interrompues par l'accroissement du pouvoir des Lydiens.

[a] Ου καταστροφη εγενετο των πολεων αλλα εξ επιδρομης ἁρπαγη. Hérodote.

au nord le Pactole, ſi célèbre par les particules d'or mêlées à ſon ſable [a]. Elle avoit pour bornes au midi le Caiſter, dont les bords, fréquentés par des Cygnes, ont fourni une des plus belles comparaiſons de l'Iliade [b]. Ce royaume étoit anciennement ſoumis à une famille de Princes [c] nommés Atyatides, du héros Atys, le fondateur de leur maiſon. A la famille d'Atys ſuccéda celle d'Hercules, qui avoit obtenu le gouvernement avant la guerre de Troye, & qui régna cinq cents cinq ans, juſqu'à l'infortuné Candaule, le dernier de cette race. L'anecdote de Candaule, de ſa belle Epouſe & de ſon heureux favori, a été ornée par le père de l'hiſtoire, des charmes inimitables de l'imagination Ionienne. Ce Prince vain & crédule, ayant eu l'indiſcrétion de faire voir les beautés de la Reine, choqua la mo-

---

a Elles étoient détachées du mont Tmolus, dont les mines d'or furent épuiſées du temps de Strabon. Voyez Strabon, l. 13.

b Καυστριω αμφι ρεεθρα, &c. Iliad. 2, vers 460, & Pope, v. 540.

c Hérodote, l. 1, paſſim, & Denis d'Halicarnaſſe, l. 1, c. 27 & ſuivans, racontent les principaux évènemens de l'Hiſtoire de Lydie.

deſtie de cette Princeſſe & excita ſon reſſentiment. Gyges [a], un des officiers les plus chéris de Candaule, & celui à qui le Prince avoit eu l'imprudente confiance de montrer les charmes ſecrets de ſa femme, devint l'inſtrument involontaire de la vengeance de la Reine & de l'aſſaſſinat du Roi. Pour récompenſe, la veuve lui donna ſa main, & le fit monter du rang de Capitaine des Gardes à celui de Souverain.

Olymp. 15. 3. A. C. 718.

Gyges fait la guerre aux Ioniens.

Cette révolution, qui arriva ſept-cent huit ans avant Jeſus Chriſt, fut fatale aux nations voiſines, à qui le caractère entreprenant de Gyges fit bientôt connoître la différence qu'il y a entre les avanturiers qui acquièrent une couronne, & les Princes qui en héritent légitimement. Les cités d'Ionie offroient un appas digne de la valeur de Gyges; & les riches mines [b] découvertes entre les villes d'Atarnée

---

[a] Hérodote ne connoiſſoit pas l'Hiſtoire merveilleuſe de l'Anneau de Gyges, qui avoit le pouvoir de le rendre inviſible; ce qui lui procura la facilité de tuer ſon maître & d'uſurper ſon trône. Platon, l. 2, de republic.

[b] Strabon. l. 13, p. 625.

& de Pergame, ainſi que l'or recueilli dans les ſables du Pactole [a], le mirent en état de lever un nombre de troupes ſuffiſant pour accomplir ſes projets ambitieux. Les citoyens de Milet & de Smyrne eurent une longue guerre à ſoutenir contre lui; mais de tous les établiſſemens d'Ionie, Colophon ſeule fut ſoumiſe à ſes armes.

Il prend Colophon. Olymp. 26.

Ardys, ſucceſſeur de Gyges, marchant ſur ſes traces emporta d'aſſaut la ville de Prienée, & envahît le territoire des Miléſiens. Il tranſmit ſa haine contre ce peuple à ſon fils Sadyates, d'où elle paſſa à ſon petit fils Alyattes, plus belliqueux encore. Ce dernier Prince faiſoit chaque année des irruptions ſur le territoire de Milet, abattoit les arbres, brûloit les maiſons, ravageoit & déſoloit tout le pays. Il avoit la politique atroce d'épargner les maiſons afin que les Miléſiens conduits par cet attachement que les hommes conſervent ordinairement pour leurs anciennes habitations,

La guerre eſt continuée par ſes Succeſſeurs. Olymp. 40 2. A. C. 619.

[a] Strab. p. 680. La richeſſe de Gyges étoit paſſée en proverbe du temps d'Anacréon.

Ου μοι μελει Γυγαιο
Τυ Σαρδιων ανακτος, &c.

puſſent y retourner après ſon départ, & ſe remettre à ſemer & cultiver leurs terres, dont il ſe propoſoit de détruire les fruits avant la moiſſon prochaine. Il continua ainſi pendant onze ans à fatiguer ce peuple, mais ſans pouvoir le ſoumettre. Les habitans de la campagne ſe retiroient à ſon approche, & ſe renfermoient dans leur capitale, que ſes murs rendoient imprenable, & qu'il n'étoit pas poſſible de réduire par un blocus, parce qu'elle avoit été long-temps & étoit encore maîtreſſe de la mer. Mais Alyattes perſiſtoit toujours à les harceler, & il en étoit à la douzième incurſion, lorſqu'un accident imprévu mit fin à la guerre.

Un évènement imprévu met fin à la guerre. Olymp. 44. 2. A. C. 607.

Ce Prince portoit le fer & le feu, ſuivant ſa coutume, dans le beau territoire de Milet, lorſque les flammes, pouſſées par la violence du vent, ſe communiquèrent au temple de Minerve Aſſeſienne. Le ſaint temple fut conſumé juſqu'aux fondemens. Alyattes, qui étoit ſuivi dans ſa marche, de harpes, de haut-bois & de flûtes, accompagnés d'un chœur d'hommes & de femmes, étourdi par le tumulte de ces réjouiſſances & par l'appareil d'un triomphe militaire, ne réfléchit pas ſur le champ aux funeſtes con-

ſéquences de cette énorme impiété. Mais étant tombé malade à ſon retour à Sardis, il eut le loiſir, pendant le calme & la ſolitude de ſa maladie, de méditer ſur l'horreur de ſon crime; & tremblant pour l'avenir, avec cette ſollicitude inquiète qui eſt la compagne ordinaire du crime, il envoya des députés au temple de Delphes, pour conſulter le Dieu de la Grèce ſur les moyens d'adoucir le trouble affreux auquel il étoit en proie. Apollon refuſa de répondre à ſa demande, avant qu'il eût rebâti le temple de Minerve. Le Prince Lydien ſe prépara à accomplir cette condition, & envoya ſur le champ des Ambaſſadeurs à Milet, pour propoſer une ſuſpenſion d'armes, juſqu'à ce que ce grand ouvrage pût être achevé. Cette ville étoit alors gouvernée par Thraſibule, qui, par une de ces révolutions fréquentes dans les républiques Grecques, s'en étoit rendu le tyran [a]. C'étoit ainſi que l'on

[a] Dans ſa véritable acception, τυραννος déſigne celui qui s'eſt emparé de l'autorité ſouveraine dans une république libre. Ce mot n'a aucune relation avec l'abus du pouvoir, comme dans ſon acception moderne. Thraſibule de Milet, Périandre de Corinthe, Piſiſtrate d'Athènes, Policrate de Samos, Alexandre de Pheres, & Denis de Syracuſe, étoient tous appelés

appeloit celui qui s'emparoit de l'autorité ſouveraine dans un état démocratique. Une conformité de vues & de caractère, avoit introduit une liaiſon intime entre Thraſibule & le célèbre Périandre de Corinthe. Celui-ci ne fut pas plutôt informé de la réponſe d'Apollon, qu'il en fit donner avis ſur le champ au Prince Miléſien, lui conſeillant en même temps de profiter de la conjoncture actuelle pour aſſurer déſormais la tranquilité de ſon pays. En conſéquence de cet avis, Thraſibule employa un expédient auſſi ſingulier qu'heureux. Quand les Ambaſſadeurs de Lydie arrivèrent à Milet, ils s'attendoient à trouver cette ville dans la plus grande détreſſe, non-ſeulement privée des choſes d'agrément & de luxe, mais mal pourvue des objets de première néceſſité. Leur ſurpriſe fut extrême en voyant de vaſtes magazins de bled ouverts au public, en appercevant une abondance extraordinaire de tous les autres fruits de la terre; enfin en trouvant tous les habitans dans la joie & regorgeant de tout, comme ſi leur pays n'eût jamais

τυραννοι, quoique leurs caractères fuſſent auſſi différens que ceux de Titus & de Domitien, les extrêmes de la vertu & du vice.

ſouffert

ſouffert des ravages d'une ſuite d'invaſions multipliées. Thraſibule avoit imaginé d'affecter cet air d'aiſance & d'opulence, en faiſant porter dans les rues le bled & les autres proviſions qui ſe trouvoient dans les magazins particuliers, afin que les Lydiens de retour à Sardis, ſéjour ordinaire de leur Prince, puſſent lui apprendre la ſituation proſpère d'un peuple, que dans tout le cours de ſon régne ſon grand objet avoit été d'inquiéter & d'anéantir. Cette nouvelle fit tant d'impreſſion ſur Alyattes qu'il conſentit enfin à conclure avec les Miléſiens une paix honorable. Pour réparer ſes injures paſſées & ſon impiété, il promit de dédier à Minerve deux nouveaux édifices, dont la magnificence ſurpaſſeroit la ſplendeur de ſon ancien temple. Il accomplit ſon vœu; les nouveaux temples furent conſacrés; Alyattes recouvra la ſanté, & la paix ſubſiſta pendant quelque temps entre les deux nations.

Règne heureux d'Alyattes.

Le long régne d'Alyattes, qui, ſi nous en croyons le témoignage des anciens écrivains, toujours équivoque, en matière de chronologie, dura cinquante deux ans après le traité avec Milet, ne fut point remarquable par de grands événemens. Il conquit, à la vérité, la

ville & le petit territoire de Smyrne, colonie Grecque qui étoit alors dans ſon enfance, mais qui fut deſtinée enſuite, par ſon heureuſe ſituation pour le commerce, à devenir l'établiſſement le plus riche & le plus peuplé de ces régions; & pour me ſervir du langage pompeux de l'inſcription, à être l'ornement de l'Ionie & la première, ainſi que la métropole, des côtes de l'Aſie [a]. Ses armes ne furent pas moins heureuſes, en repouſſant les invaſions deſtructives des hordes Scythes, qui ravageoient la partie ſeptentrionale de ſes domaines, & en réſiſtant à l'ambition dangereuſe des Medes, la nation la plus puiſſante de la haute Aſie. Satisfait de ſes ſuccès, Alyattes ne ſongea plus à expoſer ſa fortune aux viciſſitudes de la guerre. Ferme dans cette réſolution, il paſſa le reſte de ſes jours au milieu de ſes richeſſes & de ſa grandeur, en réfléchiſſant ſur les différentes époques de ſa proſpérité, en s'amuſant des flatteries de ſes courtiſans, recevant l'hommage & la reconnoiſſance de ſes ſujets, & jouiſſant de la pompe & des plaiſirs qui environnent ordinairement les trônes de l'orient.

---

[a] Marm. Oxen.

Cet heureux Prince eut pour ſucceſſeur, cinq cents ſoixante deux ans avant J. C. ſon fils Créſus, dont la proſpérité non interrompue, dans les premières années de ſon régne, éclipſa de beaucoup la gloire de tous ſes prédéceſſeurs. Mais la ſplendeur de Créſus fut celle d'un météore paſſager, qui brille un inſtant & diſparoît pour jamais. Il fut le plus grand conquérant de tous les Rois de Lydie, mais il fut auſſi le dernier Roi de cette contrée [a], ainſi que le dernier Prince de ſa famille. Il attaqua, ſous différens prétextes tous également injuſtes, les villes Grecques de l'Aſie mineure, qui, tranquilles au dehors étoient malheureuſement déchirées par des diſſentions domeſtiques. Ainſi les Grecs par jalouſie, & les Barbares par ignorance, négligèrent de former une confédération aſſez puiſſante pour réſiſter à Créſus. Les Cariens, les Myſiens, les Phrygiens, combattant ſéparément, furent ſoumis ſucceſſivement; & toute la Péninſule de l'Aſie mineure (à la réſerve ſeulement du petit territoire des Lyciens & des Ciliciens) s'étendant à l'orient juſqu'à la rivière Halys,

La guerre renouvelée par Créſus.

Olymp 54-3. A. C. 562.

Qui ſoumet les Grecs Aſiatiques, ainſi que les nations voiſines.

[a] La Lydie ne fut plus qu'une province, comme on le verra par la ſuite.

& habitée par trois nations originaires de la Grèce, & onze d'extraction barbare [a], reconnut enfin le pouvoir de Créſus & reçut ſes loix avec ſoumiſſion.

Il eſt détourné du projet de devenir une puiſſance maritime.

Ayant eu des ſuccès ſi extraordinaires par terre, le Prince Lydien voulut rendre ſa puiſſance également redoutable par mer. Dans cette vue, il s'occupa à équiper une flotte, avec laquelle il ſe propoſoit d'envahir & de conquérir les îles Grecques, ſituées vis-à-vis de ſes états. Mais ce projet, qui auroit probablement échoué, vu la lenteur des progrès de la marine chez les peuples qui s'en occupent avec le plus de ſoin, fût arrêté par le conſeil d'un voyageur philoſophe, préſenté d'une manière ſi piquante qu'il fit changer aiſément la réſolution du Roi. Bias de Priéné en Ionie, quelques-uns diſent Pittacus de Mitylène dans l'île de Leſbos, voyageant ſelon la coutume des Grecs par curioſité & avec le déſir de s'inſtruire, arriva à la Cour de Lydie & fut préſenté à Créſus. Ce Prince lui ayant demandé ce qu'il y avoit de nouveau en Grèce,

---

[a] Les Phrygiens, Myſiens, Mariandyniens, Chalybiens, Lydiens, Paphlagoniens, Thraces, Bithyniens, Cariens & Pamphiliens.

le philoſophe lui répondit, avec une liberté républicaine, que les inſulaires avoient aſſemblé de nombreux eſcadrons de cavalerie, dans l'intention d'envahir la Lydie. « Plut aux Dieux, » dit Créſus, que les Grecs qui ne ſavent pas » conduire des chevaux, vinſſent attaquer la » brave cavalerie Lydienne; la guerre ſeroit » bientôt terminée. » De même, repliqua Bias, que ſi les Lydiens qui ſont « entiè- » rement inexpérimentés dans la marine, » attaquoient les Grecs par mer. » Frappé de la ſubtilité de cette obſervation inattendue, Créſus renonça à l'expédition qu'il avoit projetée contre les îles, & au lieu d'employer de nouveaux moyens pour étendre ſes conquêtes, il ſe détermina paiſiblement à jouir des lauriers qu'il avoit moiſſonnés & de la grandeur à laquelle il étoit parvenu.

Magnificence de la Cour de Créſus.

Sa Cour étoit la plus brillante & la plus magnifique de ſon ſiècle; les Grecs aſiatiques, quelle que fût la honte dont ils s'étoient couverts n'avoient peut-être pas ſouffert une perte réelle, en ſe ſoumettant auſſi aiſément à un prince foible & vain, mais libéral, magnifique [a], & extrêmement prévenu pour leur

[a] Tel eſt le caractère que préſente le réſultat de la

pays. Ils reconnoiſſoient, à la vérité, le droit du conquérant par un tribut modéré, mais ils jouiſſoient de leurs anciennes loix, conſervoient ſans reſtriction la forme de leur gouvernement & l'adminiſtration de toutes leurs affaires domeſtiques [a]. Créſus parloit leur langue, encourageoit leurs arts, admiroit leurs Poëtes & leurs *Sophistes*. L'Ionie, peut-être [b], ne fut jamais plus heureuſe que ſous l'œil de ce maître indulgent, dont la protection fit croître les premiers germes de la philoſophie, qui avoient commencé à ſe développer peu de temps avant ſon régne. Thalès de Milet, Pittacus de Mitylène, Bias de Priené, Cléobule de Lindus, & les autres hommes de ce ſiècle qu'on appelloit des ſages, non-ſeulement donnèrent des avis utiles & des ſecours à leurs concitoyens dans des conjonctures particulières,

Etat des Grecs Aſiatiques ſous ſon gouvernement.

---

conduite de Créſus. Les évènemens de ſon règne ne nous forcent pas d'adopter l'éloge outré qu'en fait Pindare (Pyth. I.)

Ου φθινει χρονιτι φιλοφρων αρετη, &c. &c.

Il ne connut la ſageſſe que très-tard, & dans l'adverſité.

[a] Hérodote. [b] Thucydide.

mais encore corrigèrent leurs mœurs par des leçons de morale, & agrandirent le cercle de leurs connoiſſances par des découvertes importantes. Nous aurons occaſion par la ſuite de conſidérer plus en grand l'heureuſe révolution opérée par ces anciens ſages, que l'on dit avoir été en correſpondance les uns avec les autres; tels que Chilon de Sparte, Périandre de Corinthe, & Solon d'Athènes, qui devinrent, par la réputation de leur ſageſſe, les Oracles de leur patrie. Pluſieurs d'entr'eux, ainſi qu'Eſope le Fabuliſte, & les poëtes Grecs de ce temps, furent reçus avec bonté à la cour de Créſus. On rapporte, entre ce Prince & Solon, une converſation mémorable qui ſembloit prédire les derniers événemens de ſon régne, & qui influa, tard à la vérité, mais eſſentiellement ſur la fortune & le caractère du Roi de Lydie.

Converſation avec Solon.

Créſus ayant accueilli pendant pluſieurs jours le Philoſophe Athénien, ſans lui faire aucune queſtion, lui montra avec oſtentation la magnificence de ſon palais, & principalement ſes riches tréſors. Après avoir étalé tout ſon faſte & ſon opulence, le Roi fit compliment à Solon ſur ſa curioſité & ſon goût pour les voyages. Il lui demanda enſuite comme à

un homme qui avoit vu plusieurs contrées, & qui avoit réfléchi mûrement & profondément sur ce qu'il avoit vu, quel étoit l'homme qu'il croyoit le plus heureux. La circonstance, ainsi que la manière avantageuse avec laquelle cette question étoit proposée, annonçoient clairement que le Roi s'attendoit à un éloge flatteur plutôt qu'à une vérité instructive. Mais le caractère de Solon n'avoit pas été corrompu par le sejour des Cours; il répondit avec une liberté mâle, « Tellus, l'Athénien. » Crésus, qui ne soupçonnoit pas même aucune distinction entre les richesses & le bonheur, demanda, d'un air étonné, pourquoi cette préférence à Tellus? « Tellus, répliqua Solon, » n'étoit pas illustre par ses richesses ou sa grandeur; c'étoit un simple citoyen d'Athènes; mais il descendoit de parens qui méritoient les premiers honneurs de la république. Il fut également heureux dans ses enfans, qui obtinrent l'estime universelle par leur probité, leur patriotisme, & toutes les qualités utiles de l'esprit & du corps: quant à lui, il mourut en combattant courageusement pour sa patrie, après avoir décidé en sa faveur la victoire chancelante. Les Athéniens l'ensevelirent dans le lieu même où il étoit mort, & lui rendirent tous les honneurs

que la reconnoiſſance publique peut accorder à un mérite illuſtre ».

Cette réponſe ne devoit pas encourager Créſus à demander à Solon, qui, après Tellus, il croyoit le plus heureux ? Cependant, telle eſt l'illuſion de la vanité, qu'il oſa encore faire cette queſtion, toujours dans l'eſpérance, à ce que nous apprennent les Hiſtoriens les plus exacts, de recevoir une réponſe favorable. Mais Solon répliqua avec la même franchiſe qu'auparavant, « les frères Cléobis & Biton, deux jeunes gens de la ville d'Argos, dont la force & l'adreſſe furent couronnées pluſieurs fois aux jeux Olympiques, qui méritèrent l'affection de leurs parens, la reconnoiſſance de leur patrie, l'admiration de la Grèce, & qui, ayant terminé leurs vies, après avoir joui d'une félicité peu commune [a], furent rappelés à la mémoire des hommes, par les monumens les plus ſignalés d'une réputation immortelle ». « Et le bonheur d'un Roi, dit Créſus, eſt-il donc ſi peu de choſe, ô Grec ! que vous lui préfériez la condition obſcure d'un citoyen d'Athènes ou d'Argos ? » La nouvelle réplique de Solon ne

[a] Τελευτη τε βιε αριστη, εγενετο. Hérodote, l. 1. c. 31.

démentit pas la réputation de ſageſſe qu'il s'étoit faite. « La vie de l'homme, dit-il, eſt compoſée de ſoixante-dix ans, qui ſont vingt-ſix mille deux cents cinquante jours ; & néanmoins, dans le cours d'une ſi longue vie, les évènemens d'un jour ne reſſemblent point exactement à ceux d'un autre. Le deſtin des hommes eſt expoſé à des viciſſitudes perpétuelles ; la divinité qui y préſide, eſt jalouſe d'une proſpérité trop ſoutenue ; & la vie humaine, ſi elle n'eſt pas condamnée toute entière au malheur, eſt au moins ſujette à bien des revers [a]. Celui qui a joui ſans interruption d'un bonheur conſtant, peut, à juſte titre, être appelé *fortuné* ; mais il ne peut, avant ſa mort, prétendre au titre d'heureux. »

Créſus affecté de la perte de ſon fils Atys.

Les évènemens qui ſuivirent de près cette converſation, prouvent combien peu en effet la poſſeſſion d'un trône peut produire le bonheur. Victorieux dans la guerre, tout-puiſſant dans ſes états, le plus riche des Monarques de l'Orient, Créſus comprit & reconnut ſon malheur. Les plus tendres affections de ſon ame ſe

---

[a] Ουτω ων ω χροισε πας εϛι ανθρωπος σομφορη. Ce dernier mot eſt mal rendu dans toutes les Traductions qui me ſont tombées ſous la main.

réuniſſoient pour ſon fils Atys, jeune homme accompli, qui avoit ſouvent combattu & vaincu à ſes côtés. La force de ſon attachement étoit accompagnée d'un excès de ſollicitude paternelle qui troubloit même ſon repos. Il avoit vu en ſonge ce fils bien-aimé percé d'un dard : plus alarmé dès-lors, & croyant prévenir le malheur, en redoublant de vigilance, & en empêchant ce jeune homme de ſe livrer à ſes occupations & à ſes amuſemens ordinaires, il redoubla au contraire, par cette contrainte, ſa paſſion pour eux ; ce qui fut probablement la cauſe de ſa perte. Atys ayant obtenu avec beaucoup de peine la permiſſion de faire une partie de chaſſe, s'abandonna à toute l'ardeur de ſon âge ; ardeur redoublée encore par l'impatience d'une longue privation. Il négligea par conſéquent les précautions néceſſaires dans ces ſortes d'amuſemens. Un dard lancé contre un ſanglier d'une groſſeur monſtrueuſe, qui depuis long-temps répandoit la terreur dans le pays des Myſiens, frappa le fils de Créſus, & lui donna la mort. Le trait venoit de la main d'Adraſte, Prince Phrygien & fugitif, qui, ayant eu le malheur de tuer involontairement ſon frère, avoit obtenu ſon pardon de Créſus, & en avoit reçu des marques

particulières de bonté. C'étoit à la reconnoiſſance de ce Prince que Créſus, au départ des chaſſeurs, avoit recommandé les jours de ſon cher Atys. Un convoi lugubre de Lydiens en rapporta à Sardis les reſtes ſanglans & défigurés. Son malheureux meurtrier ſuivoit le corps en ſe plaignant de ſa fatale deſtinée. Quand ils approchèrent du palais, Adraſte s'avança le premier, & conjura Créſus de lui ôter une vie qui lui étoit devenue inſupportable, après avoir tué ſon propre frère, & enſuite le fils de ſon bienfaiteur. Mais le Roi de Lydie, malgré l'excès de ſon affliction, reconnut l'innocence d'Adraſte, & le pouvoir du deſtin : « Etranger, lui dit-il, votre action eſt innocente, ayant été commiſe ſans deſſein : je ſais que mon fils étoit deſtiné à une mort prématurée. » Adraſte fut moins indulgent pour lui-même, il ne put ſe pardonner. Quand le cortége du jeune Prince fut retiré, il revint ſeul & ſe tua ſur ſon tombeau.

Réveillé de ſon inaction par l'agrandiſſement du pouvoir des Perſes.

Créſus fut deux ans ſans pouvoir ſe conſoler de la perte de ſon fils, & il auroit continué à ſe livrer à ſon affliction, ſi la grandeur naiſſante de la Perſe, qui menaçoit la sûreté de ſes états, ne l'eût fait ſortir de cet état de douleur. La Perſe, qui comprend aujourd'hui ſous ſa

domination une région immenſe, n'étoit anciennement qu'une petite province de cet empire. Ses habitans étoient devenus tout-à-coup formidables, & dans l'eſpace d'un petit nombre d'années, ſous le premier Cyrus, ils étendirent leur nom & leurs conquêtes dans la haute Aſie, renverſèrent la puiſſance de Créſus, ſoumirent les Grecs de l'Aſie Mineure, & pour la première fois, menacèrent l'Europe des terreurs du deſpotiſme Aſiatique. Cette révolution mémorable mérite non-ſeulement d'être examinée dans ſes ſuites, mais tracée dès ſon origine, parce que les guerres que les Grecs eurent à ſoutenir contre les Perſes pendant plus de deux ſiècles, & les négociations qui les ſuſpendirent par intervalles, forment une partie importante de cette Hiſtoire.

Révolutions dans la haute Aſie, juſqu'à l'établiſſement de l'empire des Perſes.

La première monarchie Aſſyrienne étendit ſa domination dans l'Aſie-Supérieure, depuis les déſerts de la Scythie au Nord, juſqu'à l'Océan Méridional ou Indien. Elle étoit ſéparée à l'Occident, des états de la Lydie par la rivière Halys, & l'Indus la bornoit à l'Orient. Les Conquérans Orientaux ont pris, dans tous les ſiècles, le titre de Rois des Rois, titre qui exprime la nature auſſi-bien que la grandeur de leur pouvoir. Les différentes pro-

vinces qu'ils ſoumettoient, quoique rapportant leur dépendance univerſelle à l'Empereur, étoient cependant ſoumiſes à leurs Princes particuliers, qui, en payant le tribut preſcrit pendant la paix, & fourniſſant leur contingent de troupes pendant la guerre, pouvoient conſerver dans leurs états le pouvoir ſouverain, & y déployer le faſte de la royauté. Ce ſyſtême de gouvernement eſt plus favorable à l'étendue qu'à la durée d'un empire. Les différens Membres de ce vaſte Corps n'étoient unis entr'eux que par des liens ſi foibles, qu'il falloit preſqu'autant de génie pour les retenir reſpectivement dans la ſoumiſſion, que pour les ſubjuguer. Quand l'eſprit, qui anima ce Corps immenſe, ne ſubſiſta plus, les différentes parties ſe détachèrent de toutes parts; les révolutions ne furent pas moins rapides que fréquentes, & par un de ces évènemens aſſez ordinaires dans l'Hiſtoire de l'Orient, le ſceptre belliqueux de Ninus & de Sémiramis fut arraché des mains efféminées de Sardanapale. L'an ſept cent quarante-ſix avant J. C, les Gouverneurs des provinces de Babylonie & de Médie, ne voulant point recevoir d'ordres de ce ſimulacre énervé de leurs anciens maîtres, rejetèrent ſa mépriſable autorité, & établirent deux nou-

velles Dynaſties, qui, après avoir gouverné l'Aſie pendant deux ſiècles, furent réunies de nouveau par la valeur fortunée de Cyrus.

Extraction de Cyrus.

Cet homme extraordinaire, qui éleva la gloire des Perſes ſur les ruines des Mèdes & des Babyloniens, étoit fils de Cambyſe, Prince tributaire de Perſe. Son origine étoit plus honorable encore du côté de ſa mère Mandane, fille d'Aſtyage, Souverain de la Médie & de pluſieurs royaumes de l'Orient. La puiſſante monarchie que fonda Cyrus fut diſtinguée par le nom de la contrée où il étoit né, ſuivant l'exemple des anciens conquérans, qui avoient donné aux empires qu'ils avoient formés le nom de leurs provinces, quoique tous ces empires, compoſés des mêmes nations, euſſent preſque les mêmes limites; Cyrus ſeul ayant étendu ſa domination juſqu'aux mers de la Grèce.

Deſcription de la Perſe.

Le territoire qui formoit l'ancienne Perſe eſt ſitué ſur les frontières méridionales de la Médie, & s'étend juſqu'au golfe Perſique. Les montagnes dont le pays eſt rempli, le rendent peu propre à la cavalerie; mais elles produiſoient, dans les premiers temps, une race d'hommes hardis & courageux, qui n'étant point corrompus par la vie efféminée des

habitans des plaines d'Asie, ne demandoient qu'un général habile, pour les conduire aux combats & à la victoire. Ils trouvèrent ce général dans Cyrus, dont l'ame élevée brisant les entraves que les mœurs & le climat de l'Orient [a] avoient données aux talens & aux vertus, étendit le nom & les conquêtes de la Perse, du Tygris à l'Indus, & de la mer Caspienne à l'Océan, nom que cette vaste contrée a toujours conservé, après les révolutions de tant de siècles & de tant d'empires.

Les premières institutions de cette contrée embellies par les anciens Historiens.

Comme il est naturel de chercher à expliquer, par des causes singulières, les évènemens extraordinaires, les Historiens ont attribué aux Perses des institutions & des coutumes dignes de les rendre les maîtres du monde. Le Philosophe Xénophon a même affoibli ou déguisé ce qu'il y avoit de plus parfait dans la discipline des Grecs, pour prodiguer les éloges les plus étendus aux fondateurs d'une nation qui devint l'ennemie implacable de son pays.

Cependant, malgré toute l'adresse qu'il a mise dans son récit, il n'est pas impossible d'ap-

[a] Voyez son éloge dans la Cyropédie de Xénophon, & la Perséide d'Æchile.

percevoir

la vérité à travers le voile épais dont il a voulu la couvrir, & on peut y remarquer des contradictions très-sensibles dans les détails qui nous restent sur les anciens usages des Perses.

Leur première éducation consistoit, si nous en croyons Xénophon & Hérodote, à apprendre le manège du cheval, à tirer de l'arc, & à dire la vérité. Mais il faut observer ici que le premier de ces Arts, quelques progrès que les Persans modernes aient pu y faire, doit avoir été très-peu connu de leurs ancêtres au siècle de Cyrus. Les montagnes escarpées qu'ils habitoient, n'étoient guères propres à élever des chevaux, & la pauvreté dans laquelle ils vivoient, ne leur permettoit pas de les entretenir. Tandis que toutes les nations de la haute Asie, excepté les Scythes, combattoient à cheval, la principale force des armées Persanes consistoit dans leur infanterie; & quand on considérera que les Grecs sous Alexandre, les Romains du temps de leur république, ainsi que les Barbares du Nord, qui parcoururent & ravagèrent les contrées de l'Orient & de l'Occident, dûrent principalement l'empire du monde à l'intrépidité de leur infanterie, nous serons fondés à attribuer les conquêtes des Perses, non à leur habileté dans l'équitation,

Causes réelles de la grandeur des Perses.

mais plutôt à leur ignorance de cet Art ; ce qui les obligea d'oppoſer la valeur déterminée de leurs fantaſſins aux chocs de la cavalerie étrangère. L'armure ordinaire des Perſes étoit l'épée & la lance, au lieu de l'arc & du dard, armes ordinaires des peuples de l'Aſie. Cette différence prouve encore qu'ils n'avoient point de cavalerie ; & tandis que leurs voiſins, ſe fiant à la vivacité & à la légèreté de leurs chevaux, ne ſe battoient que de loin, les Perſes combattoient pied à pied, chaque homme s'attachant fortement à ſon ennemi. S'ils étoient défaits, il ne leur reſtoit aucun moyen de fuir ; mais ils n'avoient guères à craindre ce malheur avec une tactique auſſi ſupérieure, & ſous la conduite d'un général accompli. En effet Cyrus fut toujours vainqueur tant qu'il eut à combattre les nations civiliſées de l'Aſie ; & la ſuite de ſes triomphes ne fut interrompue, qu'au moment où eſſayant ſes forces contre les barbares Scythes, qui joignoient à une attaque irréſiſtible les armes & la diſcipline des Perſes, il perdit à la fois ſon armée & la vie [a].

[a] Dans l'Hiſtoire de Cyrus la relation ſimple d'Hérodote doit être préférée à la morale ornée de Xénophon, excepté dans les cas où les détails de ce dernier ſont appuyés de l'autorité de l'écriture.

Mais avant d'éprouver ce fatal évènement, il étoit deſtiné à jouer, pendant le cours de trente années, un grand rôle dans l'hiſtoire du monde. Les premières conquêtes de Cyrus furent l'Arménie & la Chaldée, qui s'étoient révoltées ouvertement contre l'autorité établie dans ces provinces. Selon Xénophon, Cyrus fut chargé d'aller combattre les rebelles, en qualité de lieutenant de ſon grand-père Aſtyages, qui, de ſon palais d'Ecbatane, envoyoit ſes ordres ſuprêmes dans toutes les provinces de la haute Aſie. Il paroît probable, par la relation d'Hérodote, que Cyrus avoit déjà pris le gouvernement de la Médie, ſur laquelle la cruauté, l'injuſtice & les craintes ſuperſtitieuſes d'Aſtyages, le rendoient indigne de régner, même au jugement de ſes plus fidèles ſujets.

Règne de Cyrus. A. C. 559. 529.

Ses premières conquêtes.

Quoi qu'il en ſoit, il étoit naturel de croire que les ſuccès des Perſes, en Arménie, province ſituée ſi près des états de Créſus, alarmeroient ce Prince, & le détermineroient à s'oppoſer à l'agrandiſſement d'une puiſſance qui menaçoit la ſienne. En prenant cette réſolution, qui pouvoit probablement avoir des ſuites très-importantes, il deſira ſavoir la volonté des dieux ſur le ſuccès de la guerre. Les

Qui allarment Créſus. Olymp. l. 6, 4. A. C. 549.

principaux Oracles qu'il conſulta furent ceux de Branchis en Ionie, d'Hammon en Lybie, & de Delphes en Grèce. De tous ces Oracles, celui de Delphes conſervoit la ſupériorité, & paſſoit pour le plus fidèle interprête des deſtins. Créſus étoit bien perſuadé de ſa véracité; auſſi voulant ſe rendre favorable & le Dieu & ſes Prêtres, il ſacrifia trois mille bœufs, & orna le temple d'offrandes, auſſi précieuſes pour le fini de l'ouvrage que pour la matière; c'étoient de magnifiques vaſes d'argent, des aiguières en acier, ſupérieurement ciſelées & émaillées; différens ornemens d'or pur, entr'autres un lion, peſant dix talens, & une figure de femme, haute de trois coudées ou près de cinq pieds. En reconnoiſſance de ces magnifiques préſens, l'Oracle, dans une réponſe ambiguë, fit eſpérer à Créſus une victoire aiſée ſur ſes ennemis, la jouiſſance d'une longue vie & d'un règne heureux. Le Dieu en même temps lui enjoignit de contracter une alliance avec les plus puiſſans états de la Grèce.

Créſus conſulte l'Oracle de Delphes.

Tranſporté de joie en apprenant ces prédictions favorables, Créſus ſe prépara à obéir promptement à la ſeule condition que le Dieu exigeoit de lui pour l'accompliſſement de ſes

Fait alliance avec les Lacédémoniens. Olymp. 58. A. C. 548.

vœux. Ne ſe croyant pas ſuffiſamment inſtruit par lui-même des affaires de la Grèce, pour ſavoir quelle étoit la république que l'Oracle déſignoit, il conſulta les hommes les plus éclairés ſur la ſituation de cette contrée, & il apprit que, parmi tous les membres de la confédération grecque, les Athéniens & les Lacédémoniens avoient la prééminence. Mais pour ſavoir encore lequel de ces deux états étoit le plus puiſſant, il envoya des Ambaſſadeurs, chargés d'examiner leur ſituation réciproque. Les Lydiens députés pour cette importante commiſſion, découvrirent bientôt que les Athéniens, fatigués par des diſſentions intérieures, étoient alors ſous le joug du tyran Piſiſtrate. Sparte, au contraire, quoiqu'anciennement la république la plus mal gouvernée de la Grèce, jouiſſoit de la paix au dedans, & d'une proſpérité brillante au dehors, depuis qu'elle avoit adopté les ſages inſtitutions de Lycurgue. A compter de cette époque mémorable, les Spartiates avoient ſubjugué pluſieurs fois les belliqueux habitans d'Argos; ils avoient triomphé des braves Arcadiens, & aſſervi, malgré les exploits héroïques d'Ariſtomène, leurs infortunés rivaux de Meſsène. La répu-

blique de Sparte parut donc aux Ambaſſadeurs Lydiens, celle qui leur étoit déſignée par l'Oracle, & dont ils devoient rechercher l'alliance. En conſéquence, ils ſe hâtèrent d'arriver dans cette ville, où ils furent introduits, non-ſeulement devant les Rois & le Sénat, mais à cauſe de l'importance de leur négociation, devant l'aſſemblée générale des Lacédémoniens, à qui ils déclarèrent, en peu de mots, l'objet de leur miſſion : « Nous ſommes envoyés, ô Spartiates ! par Créſus, Roi des Lydiens, & de pluſieurs autres nations ; à qui l'Oracle d'Apollon à commandé de rechercher l'amitié du plus puiſſant peuple de la Grèce. Ce Prince vous demande donc aujourd'hui, vous qui méritez ce nom à juſte titre, de devenir ſes fidèles alliés, par obéiſſance pour la volonté du Dieu dont vous reconnoiſſez l'autorité ». Les Lacédémoniens flattés de l'alliance d'un Roi belliqueux, & encore plus de la réputation de leur valeur, accèptèrent ſans délai la propoſition. Aux obligations étroites d'une ligue offenſive & défenſive, ils joignirent les nœuds plus reſpectés encore d'une ſainte hoſpitalité. Quelques années avant ce traité, ils avoient

envoyé acheter de l'or à Sardis, pour faire une ſtatue d'Apollon. Créſus dans cette occaſion leur en avoit fourni gratuitement. Se reſſouvenant de cette généroſité, ils chargèrent les Ambaſſadeurs Lydiens de remettre à leur maître un vaiſſeau d'airain, contenant douze cents amphores, c'eſt-à-dire plus de douze muids, orné au dehors de pluſieurs bas-reliefs magnifiques qui repréſentoient différentes eſpèces d'animaux.

Créſus ayant accompli de cette manière, les ordres de l'Oracle, ſe livra tout entier à l'exécution de ſon projet. Il avoit précédemment fait alliance avec Amaſis, Roi d'Egypte, & Labynetus, Roi de Babylone. Il venoit d'obtenir l'amitié de la nation la plus belliqueuſe de l'Europe. Ainſi la puiſſance de Cyrus & des Perſes encore au berceau, ne ſembloit pas capable de réſiſter à une confédération auſſi formidable.

Sa perſpective flatteuſe.

Enivré par les idées flatteuſes qu'il ſe faiſoit de ſa grandeur invincible, Créſus n'attendit pas pour attaquer les Perſes, qu'il eût raſſemblé les forces de ſes alliés: n'ayant jamais éprouvé de revers, ſon caractère impétueux le précipita dans des démarches auſſi dangereuſes que

Il fait une irruption ſur le territoire des Perſes. Olymp. 58. 1. A. C. 548.

téméraires. Suivi ſeulement des troupes de Lydie, & d'une horde nombreuſe de mercenaires, que ſes immenſes richeſſes le mettoient toujours en état de ſoudoyer, il marcha vers la rivière Halys; & ayant traverſé, avec beaucoup de difficulté, ce torrent large & profond, il entra dans la province de Capadoce, qui formoit la frontière occidentale des états de la Médie. Cette malheureuſe contrée éprouva bientôt toutes les calamités d'une invaſion. Les plaines de Ptérie, le plus beau & le plus fertile canton de la Capadoce, furent ravagées: les ports du Pont-Euxin, ainſi que différentes villes dans l'intérieur des terres, furent ſaccagés, & leurs paiſibles habitans furent paſſés au fil de l'épée, ou traînés en captivité. Encouragé par le peu de réſiſtance qu'il avoit trouvé dans ces contrées, Créſus n'en fut que plus ardent à pourſuivre ſon projet; & il étoit déterminé, ſi Cyrus ne le prévenoit & ne venoit au-devant de lui dans la plaine, d'avancer en triomphe juſqu'aux montagnes de Perſe. En vain un Lydien, nommé Sandanis, qu'il conſulta, voulut le détourner de cette dangereuſe réſolution, en lui parlant, avec cette liberté que les Princes de l'Orient ont permiſe dans tous les

ſiècles, malgré l'orgueil & les caprices du deſpotiſme, aux hommes diſtingués par les dons de la nature ou de l'éducation: « Vous vous préparez, ô Roi, à marcher contre un peuple qui mène une vie laborieuſe & miſérable, qui manque ſouvent du néceſſaire, & dont la ſubſiſtance journalière eſt toujours chétive & précaire, qui ne boit que de l'eau, & n'a d'autres vêtemens que des peaux de bêtes ſauvages. Que peuvent gagner les Lydiens à la conquête de la Perſe, eux qui jouiſſent de tous les avantages dont les Perſans ſont privés? Quant à moi, je penſe que nous devons remercier les Dieux de ce qu'ils n'ont pas excité la pauvreté belliqueuſe de ces miſérables barbares à envahir & à ſaccager les riches & fertiles campagnes de la Lydie [a] ». Cet avis modéré fut rejetté par la fatale préſomption de Créſus, qui, confondant les leçons d'une ſageſſe expérimentée avec les baſſes ſugeſtions de la flatterie, renvoya ce Lydien avec mépris. Cependant l'approche de Cyrus, qui n'étoit pas d'un caractère à laiſſer ravager impunément ſes poſſeſſions, fourniſſoit au Roi de Lydie une occaſion de terminer la guerre plus promptement que par l'expédition

Il eſt défait par Cyrus, dans la Cappadoce.

[a] Hérodote, l. 1, c. 71.

qu'il avoit préméditée contre la Perſe. L'armée de Cyrus ſe renforçoit continuellement dans ſa marche, les Princes tributaires s'empreſſant de contribuer de tout leur pouvoir à ſecourir un ſouverain dont ils admiroient la valeur & la généroſité, & qui ne prenoit alors les armes que pour protéger la sûreté de ſes ſujets & ſoutenir la grandeur de ſon trône. La rapidité de ſes mouvemens fut ſi grande, ſur-tout après avoir été informé des ravages que faiſoit l'ennemi dans la Capadoce, qu'il arriva des bords de la mer Caſpienne à ceux du Pont-Euxin, avant que l'armée de Créſus eût fait les préparatifs néceſſaires pour ſon voyage. Lorſque le Roi Lydien fut inſtruit de l'approche des Perſes, il vint ſe camper dans les plaines de Ptérie : Cyrus y campa auſſi, à peu de diſtance de l'ennemi. Il y eut entre les troupes légères de fréquentes eſcarmouches, qui ſe terminèrent enfin par une action générale, dans laquelle on combattit de part & d'autre avec la même fureur, la même perſévérance, & qui ne ceſſa que par l'obſcurité de la nuit. La perte que les deux partis avoient faite, empêcha de renouveler la bataille. Cependant le nombre, ainſi que le courage des Perſes, ſurpaſſoient de beaucoup l'idée que Créſus en avoit. Comme ils

n'annonçoient aucune intention de harceler ſa retraite, il ſe détermina à retourner à Sardis, où il comptoit paſſer l'hiver dans les plaiſirs, & , après avoir raſſemblé au printemps ſuivant ſes nombreux alliés, rentrer le premier en campagne, avec des forces ſuffiſantes pour accabler les Perſans [a]. Mais ce deſſein échoua, par la vigilance attentive de Cyrus. Ce général expérimenté laiſſa les ennemis ſe retirer tranquillement, s'informant avec ſoin de toutes leurs démarches & de toutes les meſures qu'ils ſembloient vouloir prendre. Epiant avec patience l'inſtant favorable d'une juſte vengeance, il attendit que Créſus fût rentré dans ſa capitale & eût licencié les mercenaires étrangers, qui compoſoient la diviſion la plus nombreuſe de ſon armée. Ce fut le moment où Cyrus crut devoir faire marcher les Perſes, & il fit tant de diligence qu'il apporta les premières nouvelles de ſon arrivée dans les plaines de Sardis [b]. Créſus, dont un danger auſſi imminent & auſſi imprévu auroit

Conduite prudente de Cyrus.

---

[a] Hérodote, l. 1, c. 77.

[b] Αυτος αγγελος χροισα εληλυθει. Il fut ſon propre meſſager à Créſus.

bien pu ébranler la fermeté, ne manqua pas, dans cette occaſion, à ce qu'il devoit à ſa propre réputation & à la ſplendeur du trône de Lydie. Malgré l'éloignement de ſes mercenaires, ſes propres ſujets, qui le ſervoient par attachement, qui avoient été long-temps accoutumés à la victoire, & qui étoient animés de la noble ardeur de ſoutenir l'honneur national, brûloient du deſir de trouver une occaſion de réprimer l'inſolence téméraire des Perſes. Créſus favoriſa & encouragea cette ardeur généreuſe. Les Lydiens, dans ce temps-là, combattoient à cheval, armés de longs javelots; & la force des Perſans conſiſtoit en infanterie. Ils étoient ſi peu accoutumés à ſe ſervir de chevaux, qu'ils n'avoient preſque amené que des chameaux pour porter les bagages. Cette circonſtance ſuggéra à un Mède, nommé *Harpagus*, un ſtratagême, qui, étant communiqué à Cyrus, fut adopté ſur-le-champ par ce Prince [a]. Harpagus ayant obſervé que les chevaux avoient une forte averſion pour la forme & l'odeur des chameaux, propoſa de ranger l'armée Perſane dans l'ordre ſuivant: tous les chameaux qui avoient ſervi à

[a] Hérodote, l. 1, c. 80.

porter les bagages & les proviſions, furent réunis & rangés ſur une longue ligne, faiſant face à la cavalerie Lydiene. L'infanterie Perſane fut placée immédiatement derrière cette ligne, à une diſtance convenable. La cavalerie des Mèdes, car Cyrus en avoit amené avec lui quelques eſcadrons, formoit l'arrière-garde. Quand les deux armées s'approchèrent pour commencer le combat, les chevaux Lydiens, épouvantés à la vue des chameaux, qui étoient montés par des hommes armés, furent mis en déſordre, & prenant la fuite, ils s'éloignèrent bientôt du champ-de-bataille. Créſus, qui apperçut le déſordre, étoit prêt à déſeſpérer de ſa fortune; mais les Lydiens abandonnant leurs chevaux, ſe préparèrent, avec une bravoure peu commune, à attaquer l'ennemi à pied. Leur courage méritoit un meilleur ſort: peu accoutumés à ce genre de combat, ils furent reçus & repouſſés par la valeur & l'expérience de l'infanterie Perſane, & obligés de ſe réfugier dans les murs de Sardis, où ils imaginoient être en ſûreté. Les remparts de cette ville la mettoient à l'abri de toute inſulte, dans ces ſiècles ſur-tout où l'art d'attaquer les places avoit fait ſi peu de progrès chez les nations les plus belliqueuſes.

Il défait Créſus dans la plaine de Sardis.

Crésus se renferme dans cette ville, & implore le secours des Spartiates, ses Alliés.

L'armée Perſane l'inveſtit néanmoins ; mais les Lydiens étoient approviſionés pour pluſieurs années, & ils ſe flattoient d'ailleurs d'être bientôt ſecourus par l'Egypte, Babylone & la Grèce, (où ils avoient déjà envoyé des ambaſſadeurs), & de pouvoir forcer les Perſes à lever le ſiége [a].

Etat de Sparte dans le même temps.

Les députés Lydiens furent reçus des Spartiates avec beaucoup de cordialité. Ce peuple étoit obſervateur ſcrupuleux de la foi des traités ; & tandis qu'il agiſſoit contre ſes ennemis avec une ſévérité ſans exemple, il témoignoit la compaſſion la plus généreuſe à ceux qu'il avoit une fois acceptés pour alliés. Ses principes naturels de bienveillance étoient échauffés & exaltés dans ce moment par le triomphe d'une expédition heureuſe contre les plus formidables de leurs voiſins. Il venoit de ſoutenir une guerre longue & ſanglante contre les Argiens, pour le canton de Thyrée, ſitué ſur les frontières des deux états rivaux. Les Spartiates en étoient enfin reſtés en poſſeſſion ; mais les Argiens s'avancèrent avec une armée plus puiſſante qu'aucune de celles qu'ils avoient miſes ſur pied juſques-là, pour faire valoir leurs an-

[a] Hérodote, l. 1, c. 80.

ciennes prétentions. Ce n'étoient pas ſeulement des vues d'intérêt ou d'ambition chez les Grecs qui faiſoient entreprendre des guerres ſi meurtrières ; c'étoient auſſi des motifs de ſignaler leur courage & de décider des querelles d'honneur. Cependant un des deux partis, (on ignore lequel) ayant propoſé une conférence, il fut convenu, pour éviter une plus grande effuſion de ſang, de remettre la diſcuſſion au ſort des armes de trois cents combattans du côté des Spartiates, & d'un nombre égal du côté des Argiens ; la poſſeſſion de Thyrée, ainſi que la prééminence militaire, devant appartenir à ceux qui ſeroient vainqueurs. Les deux armées ayant choiſi pour ce deſſein trois cents champions, on jugea à propos de faire retirer le reſte des deux nations ; car il eût été impoſſible aux citoyens d'Argos & de Sparte, qui étoient animés de la même ſenſibilité pour les intérêts de leur patrie, de reſter tranquilles ſpectateurs du combat. Ces braves citoyens s'aſſaillirent avec une valeur ſoutenue, dont il eſt peu d'exemples dans l'hiſtoire. On eût dit que le ſuccès de l'action étoit confié à la bravoure de chaque ſoldat en particulier, tant chacun montroit d'empreſſement à ſacrifier ſa vie pour conſerver l'honneur de ſon pays. Ces généreux

Leurs victoires ſur les Argiens.

ſentimens furent pleinement juſtifiés par l'iſſue du combat. A l'approche de la nuit il ne reſtoit plus que trois combattans, deux Argiens, & le Spartiate Othryades. Les Argiens, ſoit négligence ou pitié, épargnèrent la vie de leur unique adverſaire, & retournèrent chez eux porter la triſte nouvelle de leur ſanglante victoire.

Othryades reſta ſur le champ de bataille, ramaſſant les dépouilles des ennemis, dont il forma un trophée à la gloire des Spartiates. Le lendemain les deux armées arrivèrent ſur le lieu du combat. Il ſeroit impoſſible d'exprimer la ſurpriſe des Argiens, quand ils virent le monument élevé par Othryades. Malgré le trophée des Spartiates, ils vouloient que la victoire leur fût attribuée, parce qu'il étoit reſté après le combat deux de leurs champions, & qu'il n'y en avoit qu'un du côté de leurs ennemis. Mais les Spartiates ſoutenoient que cet honneur appartenoit à Othryades. De cette diſcuſſion, défendue de part & d'autre avec la chaleur qu'inſpiroit naturellement l'importance de la diſpute, ils paſsèrent facilement à des actes de violence [a]. Le combat fut long, cruel & ſanglant; mais la

[a] Hérodote, l. 1, c. 82.

diſcipline

diſcipline ſupérieure des Spartiates prévalut enfin. Les Argiens déplorèrent leur défaite, comme le plus grand malheur qu'ils euſſent jamais éprouvé. Ils exprimèrent, par toutes les démonſtrations extérieures de triſteſſe, les ſentimens intérieurs dont leurs cœurs étoient déchirés. De même que la plupart des nations grecques, ils avoient orné juſque-là, avec beaucoup de ſoin, leur longue chevelure, pour augmenter les graces de leur mâle beauté; mais, en mémoire de ce déſaſtre, ils rasèrent leurs cheveux [a], privèrent les Argiennes de leurs bijoux d'or, & s'engagèrent eux-mêmes, par les imprécations les plus terribles, à ne pas

[a] Aux funérailles les Grecs coupoient leurs cheveux, & les jetoient ſur le bûcher, pour les faire brûler avec les corps de leurs amis. Ainſi aux obsèques de Patrocle, Achille

Στας απανευθε πορης ξανθην απεκειρατον χαιτην
Την ρα Σπερχειω ποταμω τρεφε τη λεθοωσαν.

Dans l'Oreſte d'Euripide, Hélène eſt blâmée de n'avoir coupé que l'extrémité de ſes cheveux. « Elle eſt, dit Electre » παλαιη γυνη, auſſi coquette que jamais: » Lyſias parlant d'une grande calamité publique, dit métaphoriquement » la Grèce doit aujourd'hui raſer ſa tête ». Lyſias, Orat. funèbr. Les

reprendre leur parure accoutumée, jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés en possession de Thyrée. Les Spartiates, au contraire, célébrèrent leur victoire avec les expressions les plus vives d'un triomphe national. Le seul Othryadès ne partagea pas la joie générale. Honteux de retourner à Sparte présenter les dépouilles de trois cens braves citoyens, il se sacrifia généreusement aux manes de ses intrépides compagnons. Telle étoit la situation où se trouvoit la république de Lacédémone, quand les ambassadeurs de Crésus vinrent lui demander du secours. La prospérité dont elle jouissoit, augmentoit encore naturellement la déplorable situation de leur malheureux allié, qu'on leur apprenoit être assiégé dans sa capitale, par une armée victorieuse. Ils résolurent sur-le-champ de lui envoyer des secours prompts & effectifs, & dans cette vue, ils assemblèrent leurs troupes, mirent leurs vaisseaux en état, & firent tous les préparatifs nécessaires pour cette expédition. La valeur des Spartiates auroit peut-être arrêté la chûte de l'empire de Lydie; mais ils n'avoient pas encore mis à la voile que Crésus n'étoit plus Sou-

Ils se déterminèrent à secourir Crésus.

Sardis prise par les Perses. Olymp. 58. 1. A. C. 548.

Argiens, considérés comme communauté, réalisèrent la métaphore.

verain. Malgré les fortifications de Sardis, cette ville avoit été prise d'assaut le vingtième jour du siége ; les remparts ayant été escaladés par un endroit, qui, paroissant absolument inaccessible, avoit été gardé trop négligemment. Ce succès fut dû à l'audace du Mède Hyreades, qui vit par hasard une sentinelle descendre une partie du rocher pour ramasser son casque.

Hyreades étoit né dans les montagnes de la province de Mardie : accoutumé à franchir les dangereux précipices de son pays, il résolut de faire ses efforts pour aller jusqu'au rocher sur lequel il avoit apperçu le Lydien. Ce dessein réussit beaucoup mieux qu'il ne l'avoit espéré ; l'émulation & le succès encouragèrent les plus braves des Persans à suivre son exemple ; ils furent soutenus par un grand nombre de leurs compatriotes ; la garnison de Sardis se vit surprise, la citadelle emportée d'assaut, & la riche capitale de l'Asie-Mineure se trouva exposée à la vengeance & à la rapacité d'un vainqueur irrité [a].

Les Perses étoient accoutumés, comme les autres nations de l'ancien monde, à exercer les droits de conquête, sans respecter les loix de

[a] Hérodote, l. 1, c. 84.

l'humanité. Quoiqu'ils ne puſſent combattre, vaincre & ſaccager que pour le profit de leur Prince, dont ils étoient eux-mêmes les eſclaves & la propriété ; néanmoins dans les premiers transports de la victoire, ils faiſoient voir toute la voracité de l'avarice, & toute la fureur du reſſentiment, agiſſant comme s'ils euſſent été appelés à punir, non les ennemis de leur Roi, mais les leurs propres, & comme ſi chacun eût dû recueillir tout le fruit de ſon avide cruauté. Le Prince Lydien, délivré, dit-on, par un évènement extraordinaire, de la rage aveugle d'une ſoldateſque emportée [a], ſembloit être réſervé à un deſtin plus rigoureux. Traîné aux pieds de ſon vainqueur, il fut chargé de fers ; & le farouche, l'implacable Cyrus, dont Xénophon nous a laiſſé dans ſon Roman philoſophique un portrait ſi beau & ſi flatté, ordonna de livrer aux flammes ce prince infortuné, avec tous les officiers de ſa maiſon.

Traitement peu généreux fait à Créſus.

[a] Hérodote, p. 36. Créſus avoit un fils muet, qui voyant un Perſan courir contre ſon père, que ſes infortunes avoient rendu indifférent à la conſervation de ſes jours, parla pour la première fois dans cette occaſion ανθρωπε μη ατεινε Κροισον. C'eſt aux Savans Phyſiologiſtes à décider ſi une forte paſſion peut ſurmonter une incommodité auſſi décidée.

Cyrus, environné de ſes généraux, voulut être témoin de cet affreux ſpectacle; ſoit par un principe abominable de ſuperſtition, s'étant peut-être engagé, par un vœu criminel, à ſacrifier Créſus, comme le premier fruit de ſes victoires en Lydie; ſoit par un motif de curioſité, non moins impie que cruel, pour voir ſi Créſus, qui avoit orné les temples avec tant de magnificence, & enrichi les Miniſtres des Dieux avec tant de libéralité, ſeroit ſecouru, en ce preſſant beſoin, par l'interpoſition miraculeuſe de ſes protecteurs céleſtes [a]. Cependant l'infortuné monarque Lydien, accablé & confondu par le poids inſupportable de ſes calamités préſentes, comparées au bonheur & à l'éclat de ſon état paſſé, ſe rappela en ce moment ſa converſation avec le ſage Athénien, & laiſſa échapper, avec un profond ſoupir, le nom de Solon. Cyrus lui fit demander, par un interprête, « quel nom il invoquoit ? » *Celui* » répartit Créſus, enhardi par la perſpective d'une mort certaine, « dont les paroles devroient toujours être gravées dans le cœur des Rois ». Cette réponſe n'ayant point ſatisfait le vainqueur, il reçut ordre de s'expliquer plus claire-

[a] Hérodote, l. 1, c. 86.

ment. Il rapporta alors l'importante conversation qu'il avoit eue avec l'Athénien, dont la maxime étoit qu'on ne pouvoit appeler un homme heureux qu'après sa mort [a].

Cyrus lui pardonne.

Les paroles d'un homme mourant sont bien propres à faire une forte impression. Celles de Créſus affectèrent vivement l'ame sauvage de Cyrus. Le monarque Persan regarda le discours de Solon comme lui étant adressé. Il se repentit du sort cruel auquel il condamnoit un Prince infortuné, qui avoit joui si long-temps de la prospérité la plus brillante. Il craignit que les dieux, dont les secrets sont impénétrables, ne lui réservassent une semblable destinée; il donna ordre sur-le-champ d'éteindre le bûcher. Dans le même moment, Apollon invoqué par Créſus, qui avoit embelli ses temples avec tant de munificence, & dont les Oracles perfides l'avoient payé de tant d'ingratitude, envoya, dit-on, une pluie abondante, qui éteignit les flammes. Cet évènement, qui sauvoit la vie à Créſus, & atteſtoit authentiquement sa piété, le rendit très-recommandable aux yeux de son crédule vainqueur. Il ne croyoit pas qu'il fût possible de

[a] Voyez plus haut, p. 23.

rendre assez d'honneurs & de respects à un homme qui étoit évidemment protégé des cieux. Cyrus le fit asseoir à ses côtés, & le traita dès-lors en Roi ; révolution de fortune, aussi soudaine qu'inattendue. Mais il s'en étoit opéré une bien plus importante dans l'esprit de Crésus ; car, instruit par les utiles leçons de l'adversité, il apprit à mettre plus de réflexion dans ses projets, plus de prudence dans ses actions, à soumettre ses passions aux loix de la raison, & il fut en état de reconnoître, par des avis salutaires, la générosité du Prince Persan, son vainqueur & son maître [a].

Crésus fait des reproches à l'Oracle de Delphes.

Le premier avantage qu'il tira du changement de disposition de Cyrus à son égard, fut la permission d'envoyer ses fers au temple d'Apollon Delphien, dont les Oracles flatteurs l'avoient encouragé à entreprendre la guerre contre les Perses. « Voyez, faisoit-il dire par ses députés, voyez les trophées des victoires que vous nous aviez promises. Voyez les monumens de la véracité & de l'infaillibilité du Dieu ! » La Pythie écouta leurs reproches avec le sourire d'une indignation dédaigneuse, & répondit,

[a] Hérodote, l. 1, c. 89.

avec cette gravité impoſante, qu'elle ſavoit prendre ſi adroitement : « Les Dieux ne peuvent eux-mêmes éviter leur *propre* deſtinée, beaucoup moins détourner celle qui eſt préparée aux hommes ; tout ce qu'ils peuvent faire eſt de la retarder. Créſus a ſouffert, & a ſouffert avec juſtice pour le crime de ſon ancêtre Gyges, qui, comme capitaine des gardes, & chargé de veiller ſur les jours de Candaule, le dernier de la race d'Hercule, ſe laiſſa ſéduire par la femme impie de ce Prince, aſſaſſina ſon Roi, ſouilla ſa couche & uſurpa ſon trône. C'eſt pour expier tous ces forfaits que Créſus a eſſuyé tant d'infortunes ; mais ſachez qu'il doit à la protection d'Apollon d'avoir éprouvé ces revers, trois ans plus tard que ne l'ordonnoient les deſtins [b] ». La Pythie alors entreprit d'expliquer ſes réponſes ſur l'iſſue de la guerre contre Cyrus, & prouva, démontra même aux Lydiens, que ſes paroles, ſi on les eût compriſes, annonçoient la deſtruction, non pas de l'empire des Perſes, mais de celui de Lydie. Créſus écouta avec réſignation le rapport de ſes députés, & reconnut la juſtice de l'Oracle de Delphes, qui conſerva & accrut encore le luſtre de ſon ancienne réputation.

Dont les prédictions ſont expliquées à ſa ſatisfaction.

---

a Hérodote, l. 1, c. 91 & ſuiv.

CHAPITRE VIII.

CYRUS menace les colonies d'Asie. — Leurs mesures. — Les Spartiates font des remontrances contre son projet. — Conquêtes d'Harpagus. — Emigrations des Grecs vaincus. — Cyrus prend Babylone. — Cambyses soumet l'Egypte. — Il reçoit tribut des Grecs d'Afrique. — Règne de Darius. — Dernier fondement de l'empire de Perse. — Les mœurs se corrompent. — Révolte de l'Ionie. — Etat de la Grèce. — La révolte d'Ionie excitée par les Athéniens & les Erétriens. — Qui brûlent Sardis. — Les Grecs d'Asie sont défaits par mer & par terre. — Leur condition sous le gouvernement Persan.

CHAP. VIII.

Cyrus menace les Ioniens. Olymp. 58. 2. A. C. 547.

DURANT le règne de Crésus & de ses quatre prédécesseurs, les Grecs d'Asie jouirent, tantôt de la forme du gouvernement républicain, tantôt ils furent soumis à des tyrans domestiques, perdant & recouvrant ainsi tour à tour leur indépendance nationale. Les succès de l'ambitieux Cyrus ne tendoient à rien moins qu'à améliorer la condition des Ioniens, qui,

pendant l'incertitude de sa fortune, avoient négligé, à différentes repriſes, les occaſions de mériter ſa bienveillance. Avant d'envahir l'Aſie-Mineure, il avoit commencé par leur propoſer de partager la gloire de ſes armes; mais ils avoient préféré la fidélité qu'ils avoient vouée à Créſus, à l'amitié d'un tyran moins connu & plus redoutable peut-être. Quand la fortune de la guerre, ou plutôt la ſupériorité du génie de Cyrus l'eût rendu maître de toutes les provinces voiſines, les Ioniens furent les premiers à lui envoyer des ambaſſadeurs pour demander ſon alliance, ou pour le ſupplier, s'il la refuſoit, de leur accorder ſa protection, aux mêmes termes qu'ils avoient obtenu celle du Lydien, ſon prédéceſſeur. Cette humble propoſition ne fit qu'enflammer l'ambition du Prince Perſan, & ſa célèbre réponſe [a] à cette occaſion annon-

[a] Il leur répondit, ſuivant le ſtyle Oriental, par un apologue. Un Joueur de flûte, dit-il, voyant une fourmillière de poiſſons dans la mer, commença à jouer, afin de les attirer ſur le ſable du rivage; mais comme ils faiſoient peu d'attention à ſa muſique, il ſe ſervit d'un filet, qui lui réuſſit beaucoup mieux. Les poiſſons étant pris ſautoient dans le filet; alors il leur dit: « il eſt inutile de danſer maintenant, puiſque j'ai ceſſé de jouer. » Hérodote, l. 1, c. 145.

çoit clairement aux Grecs que, s'ils échappoient aux rigueurs de l'eſclavage, ils ne devroient point leur ſalut à la clémence de Cyrus, mais aux vigoureux efforts qu'ils feroient pour leur défenſe.

Mesures des colonies Aſiatiques.

Lorſqu'on fut inſtruit en Ionie de ces intentions hoſtiles, les habitans de cette délicieuſe contrée s'aſſemblèrent dans le bocage Panionien, leur rendez-vous ordinaire pour les délibérations générales & importantes. Ce lieu, qui avec le promontoire adjacent de Mycalé, étoit ſolemnellemet conſacré à Neptune, formoit le centre de la côte Ionique. Vers le nord s'étendoit la baie ſpacieuſe d'Ephèſe, au-delà de laquelle la belle péninſule de Clazomène avançoit de cent milles dans la mer Egée. Le territoire de Milet occupoit au ſud, un rivage tortueux de ſoixante-deux milles de long. Mais les Miléſiens n'envoyèrent pas leurs députés à l'aſſemblée d'Ionie; car ayant été les confédérés, & non les ſujets de Créſus, ils étoient admis à l'alliance des Perſes, aux termes d'égalité & d'indépendance. L'intérêt des Grecs d'Aſie, ainſi trahi par la plus conſidérable partie de la confédération, fut ſoutenu par toutes les communautés inférieures avec une ardeur extraordinaire, & la plus

La confédération Ionienne.

grande unanimité. On vit bientôt paroître les représentans de Myus & de Priéné, villes situées, ainsi que Milet, sur la côte de Carie ; ceux d'Ephèse, de Colophon, de Lébédus, de Téos, de Clazomène, d'Erithrée, de Phocée & de Smyrne, qui formoient la partie maritime de la Lydie, & ceux des îles de Chios & Samos qui complétoient le nombre entier des établissemens Ioniens.

Ligue des Eoliens.

Vers le même temps les Eoliens, alarmés par le même danger, s'assembloient dans leur ancienne capitale de Cymé. Leurs cités inférieures étoient Larissa, Neontichus, Tenus, Cilla, Notion, Æginæssa, Pitané, Ægea, Myrina & Greneia. Leur territoire étoit plus étendu & plus fertile que celui des Ioniens, leurs rivaux ; mais leur climat étoit moins tempéré [a], leurs ports moins commodes, &

[a] L'éloge qu'Hérodote fait du climat de l'Ionie est remarquable : οἱ δὲ ἰωνες ὅτοι, πων και το πον ιωνιον εχι, τε μεν ὡρανε, και των ὡρεων, εν τω καλλιϛο ετυγχανον ἱδρυσαμενοι πολεας, παντων ανθρωπων των ἡμεις ἱδμεν. « Ces Ioniens, à qui Panionium appartient, ont bâti des cités dans les plus beaux climats & dans les plus belles situations de tous les hommes que nous connoissons. » Il vient ensuite à observer, que les contrées

leurs cités beaucoup moins puiſſantes & moins renommées.

Il peut paroître extraordinaire que les Doriens, ſpécialement ceux de la péninſule de Carie, qui étoient pareillement deſtinés à ſentir le pouvoir des Perſes, n'aient pas réuni leurs forces à celles des autres Grecs d'Aſie, pour la défenſe commune. Mais il eſt encore poſſible d'expliquer cette particularité. Des ſix républiques Doriennes qui s'aſſembloient annuellement à Triopium, pour célébrer la fête d'Apollon [a], quatre pouvoient mépriſer les menaces de Cyrus par leur ſituation dans des îles. Cnide, comme nous le verrons bientôt, eſpéroit tirer, par le ſecours de l'art, les mêmes avantages que ſes alliés, Cos, Lindus, Jaliſſus & Camirus, tenoient de la nature; & Halicarnaſſe, le ſixième état Dorien, avoit été récemment exclu des fêtes Triopiennes, comme nous en avons été inſtruits par l'impartialité hiſtorique d'un de ſes citoyens. Cette diſgrace fut occaſionnée par l'avarice ſordide d'Agaſicles Des Doriens.

adjacentes de tous côtés à l'Ionie, étoient expoſées d'une part au froid & à l'humidité, & de l'autre à la chaleur & à la ſéchereſſe. Hérodote, l. 1, c. 142.

[a] Trois dans l'île de Rhodes, une dans l'île de Cos.

l'Halicarnaſſien, qui, ayant vaincu aux jeux Triopiens, emporta le trépied, qui étoit le prix de ſa victoire, au lieu de le conſacrer dans le temple d'Apollon, comme c'étoit l'uſage. Son ſacrilège priva ſa patrie des avantages communs à l'aſſociation Doriene [a].

Contraſte entre l'état ancien & moderne de l'Aſie-Mineure.

Ce ſeroit en vain que, pour embellir une deſcription géographique, néceſſaire cependant à l'intelligence de cette Hiſtoire, nous tournerions nos regards vers l'état actuel des côtes de l'Aſie-Mineure. On trouve peu de veſtiges des cités Doriques & Eoliques; & les Ioniques même, qui les ſurpaſſoient de beaucoup en magnificence & en ſplendeur, peuvent à peine être reconnues du voyageur curieux & inſtruit. Il ne reſte rien aujourd'hui que les empreintes ineffaçables de la nature; les ouvrages des hommes ont péri avec eux. Les avantages phyſiques de l'Aſie-Mineure ſont toujours à-peu-près les mêmes qu'ils étoient il y a deux mille ans [b]; mais la condition morale de

---

[a] Hérodote, l. 1, c. 144.

[b] Les changemens ſurvenus ſur la ſurface de cette contrée, proviennent principalement du retrait des mers. Voyez le ſuperbe Ouvrage de M. de Choiſeul-Gouffier, voyage Pittoreſque de la Grèce, &c.

cette contrée, comparée à ce qu'elle fut autrefois, n'eſt que l'obſcurité profonde du tombeau, en contraſte avec le vif éclat de la vie active.

Les Grecs Aſiatiques envoient une ambaſſade pour demander du ſecours à la mère-patrie.

Les Grecs Aſiatiques, ayant examiné l'état de leurs moyens & de leurs reſſources, reconnurent pleinement leur foibleſſe, en le comparant à la force de l'ennemi. Lorſqu'ils avoient formé leurs établiſſemens d'Aſie, ils s'étoient bornés à une portion de terrein longue & étroite ſur la côte; mais ils n'avoient point renoncé à la mère-patrie dont ils atttendoient l'aſſiſtance & la protection dans toutes les occaſions. C'eſt pourquoi le réſultat de leur délibération fut d'envoyer une ambaſſade en Grèce, pour faire connoître le danger auquel ils étoient expoſés, & montrer la néceſſité où ils ſe trouvoient de demander un prompt & puiſſant ſecours. Il paroiſſoit naturel que leurs ambaſſadeurs ſe rendiſſent d'abord dans l'Attique, berceau des Ioniens; mais Athènes étoit gouvernée alors par le tyran Piſiſtrate, que l'on ne ſuppoſoit pas diſpoſé à prendre les armes contre un autre tyran. Sparte, quoique république puiſſante, avoit peu de commerce & d'affinité avec les Grecs d'Aſie. C'eſt pourquoi les propoſitions des députés Aſiatiques furent reçues froidement par le Sénat de cette ville. En pareille occaſion, cependant, il étoit d'uſage

de prendre auſſi les opinions du peuple. Dans l'aſſemblée convoquée à cet effet, Pythermus, Phocéen, vêtu de pourpre, en ſigne de la grande conſidération dont il jouiſſoit dans ſon pays, parla au nom de ſes collègues, & au ſien. Mais les beautés de ſon dialècte Ionien ne purent émouvoir le cœur des Spartiates, qui, ſe reſſouvenant de l'ancienne inimitié qui avoit régné entre la race Dorique & l'Ionique, refusèrent d'envoyer des forces en Aſie, pour réſiſter aux armes de Cyrus. Si leur généroſité n'accorda point de ſecours public, la prudence leur ſuggéra au moins d'envoyer en particulier quelques citoyens de Sparte pour obſerver les opérations de la guerre. Lorſque ces émiſſaires furent arrivés en Ionie, ils ſe laiſsèrent aiſément perſuader qu'ils pouvoient paſſer les bornes de leur commiſſion. Ils envoyèrent Lacrines, le plus conſidérable d'entr'eux, juſques dans la capitale de la Lydie, pour apprendre à Cyrus que, s'il commettoit des hoſtilités contre quelques villes Grecques, la république de Lacédémone ſauroit bien punir ſon injuſtice. Cyrus, étonné d'un meſſage auſſi inſolent, de la part d'un peuple qui lui étoit entièrement inconnu, demanda aux Grecs de ſa ſuite (car il y avoit toujours un grand nombre de Grecs fugitifs dans

Les Spartiates font des repréſentations à Cyrus ſur ſon deſſein de ſubjuger les Grecs d'Aſie.

dans les armées de leurs voisins), ce qu'étoient les Lacédémoniens? [a] & quel nombre d'hommes ils pouvoient mettre en campagne? Lorsqu'il fut instruit de ces particularités, il répondit à l'ambassadeur de Sparte, « qu'il ne craindroit jamais des hommes qui avoient, au milieu de leur ville une place où ils se rassembloient pour se tromper réciproquement [b], & qu'il espéroit donner aux Spartiates des raisons de se plaindre de lui, plus directes que celles dont ses préparatifs militaires contre les Grecs d'Asie étoient l'objet. Sa réponse.

L'entrevue de Lacrines eut lieu vers la fin du séjour de Cyrus à Sardis. Le monarque Persan, ayant réduit en captivité Crésus, le seul ennemi dans ces contrées, qui lui parut digne de ses armes, ne songeoit plus qu'à retourner vers l'Orient pour achever ses conquêtes de la haute Asie. Il savoit que les Grecs étoient un peuple belliqueux; mais comme leur nombre étoit peu considérable, Son lieutenant Harpagus réduit toutes les contrées de l'Asie-Mineure. Olymp. 60. 2. A. C. 539.

[a] Hérodote laisse incertain si cette ignorance n'étoit pas une affectation de Cyrus, pour mieux marquer son mépris.

[b] Cyrus fait allusion aux marchés ou places publiques, qui étoient communes dans toutes les villes grecques, & dont les Asiatiques ignoroient entièrement l'usage « étant privés, comme dit Hérodote, de toutes places de commerce public ».

& que leurs villes étoient petites & mal fortifiées, il penſa qu'il devoit pourſuivre en perſonne des objets d'une plus grande importance, & remettre à l'habileté de ſon lieutenant Harpagus [a] le ſoin de la guerre contre les Grecs.

Ce général ſe rendit maître, en une campagne, de toutes les contrées de l'Aſie-Mineure, poſſédées par les Grecs ou par les Barbares. Ayant le commandement des hommes & des travaux, il fit faire des jetées de terre pour approcher des murs des villes grecques. Il périt un grand nombre de ces travailleurs par les traits de l'ennemi; mais l'ouvrage n'étoit pas plutôt fini, que les Perſans s'établiſſoient ſur ces levées, s'emparoient des murailles, chaſſoient les Grecs de leurs poſtes, entroient & ſaccageoient leurs cités [b].

Les Phocéens abandonnent leur pays. Olymp. l. 60. 2. A. C. 539.

Lorſque nous conſidérons avec quelle fureur barbare les anciens ſe faiſoient la guerre, & que les ſuites d'une défaite étoient toujours l'eſclavage ou la mort, nous ſommes autoriſés

---

[a] Son prédéceſſeur Mazares mourut preſque immédiatement après qu'il eut pris les villes de Priéné & de Magnéſie, & qu'il en eut vendu les habitans comme eſclaves. Hérodote, l. c. 61.

[b] Hérodote, l. 1, cap. 162 & ſuiv.

à croire que les Grecs firent une vigoureuſe défenſe : ce qui paroît en effet aſſez démontré par les détails de quelques faits que l'Hiſtoire a conſervés. La première place qu'Harpagus attaqua, fut la célèbre capitale des Phocéens, la cité la plus ſeptentrionale de l'Ionie. Ses habitans, comme nous l'avons déjà dit, étoient fameux par leurs longues & heureuſes navigations, dans le cours deſquelles ils avoient ſouvent viſité les côtes d'Eſpagne, regardée comme le Mexique & le Pérou de l'ancien Monde. L'argent qu'ils apportoient de cette contrée les avoit mis en état d'élever les plus belles fortifications qu'on pût voir dans toutes ces contrées. Malgré cela ils n'eſpéroient pas pouvoir réſiſter à l'invaſion des Perſes. Leur amour pour la liberté étoit ſi violent, & la crainte de voir l'armée du conquérant marcher en triomphe dans leurs rues, ſi puiſſante ſur leur ame, qu'ils ſe déterminèrent à prendre un parti, qui a été ſouvent propoſé ailleurs, mais rarement exécuté. Lorſqu'Harpagus les envoya ſommer de ſe rendre, ils le ſupplièrent de leur donner un jour de trêve pour délibérer. Il eſt de toute probabilité qu'ils avoient pris d'avance les meſures néceſſaires pour effectuer leur fuite ; car durant ce court intervalle de

temps leurs vaiſſeaux furent préparés, leur argent & leurs richeſſes portés à bord, leurs femmes & leurs familles embarquées ; & enfin toute la communauté flottoit ſur les ondes, lorſque les Perſes arrivèrent pour prendre poſſeſſion de la ville. La ſituation avantageuſe de Phocée, & les travaux que ſes habitans avoient faits pour la fortifier & l'embellir, font paroître leur réſolution plus extraordinaire ; elle le paroît plus encore ſi l'on conſidère ce peuple abandonnant, d'un accord unanime, ſes temples, ſes autels, & ce qui ne paroiſſoit pas moins ſacré dans les anciens temps, les tombeaux de ſes pères, ainſi que tous ſes droits ſur un pays devenu à ſes yeux une propriété originaire ; & faiſant voile avec des femmes & des enfans, ſans ſavoir où diriger ſa courſe, ni dans quel port ami il pourroit trouver de la protection & du repos [a].

Leurs aventures.

La flotte Phocéene, conſiſtant en plus de deux cents voiles, tourna vers l'île de Chio, qui de tous les établiſſemens Ioniens ſembloit le plus à l'abri des armes Perſanes. Y étant arrivés, les Phocéens tâchèrent d'obtenir des

[a] Hérodote, l. 1. c. 144.

Chiotes les petites îles Œnuſſienes ; mais les Chiotes, jaloux de leur commerce, & connoiſſant l'eſprit aventurier des fugitifs, ſe refusèrent à leur demande. Rejettés cruellement par des hommes de la même race & parlant la même langue qu'eux, les Phocéens firent voile pour l'île de Cynus ou Corſe où ils avoient formé vingt ans auparavant un petit établiſſement. Comme ils cotoyoient dans la nuit, la rive ſolitaire de leur ancienne cité, quelques-uns de leurs navires équipés d'hommes entreprenans, abordèrent au port, ſurprirent la garniſon Perſane, & la paſsèrent au fil de l'épée. Après avoir applaudi à cet acte mémorable de vengeance, toute la flotte, tranſportée de fureur contre les Perſans, s'obligea par des ſermens mutuels à ne retourner à Phocée, qu'un boulet de fer brûlant, qu'on jetta à la mer, n'en ſortît ſans s'éteindre [a]. Tel eſt, cependant, le puiſſant attachement des hommes pour leurs premieres habitudes, que peu d'heures après, plus de la moitié de la flotte ne pouvant réſiſter à la perſpective attrayante de ſon pays natal, oublia ſes ſermens & revint

Le retour de quelques-uns.

[a] Hérodote, l. 1, c. 165.

au port. La deſtruction de la garniſon Perſane étoit le ſeul obſtacle qui empêchât les Phocéens d'être admis dans la ville ; mais le blâme de ce maſſacre pouvant être rejeté ſur ceux qui fuyoient, ceux qui revenoient à Phocée, prouvèrent facilement leur innocence, en ſe ſoumettant au joug qu'on voulut leur impoſer. Cependant la meilleure & la plus brave portion de la république Phocéene arriva à l'île de Corſe, où ſon établiſſement, n'étant pas immédiatement lié au ſujet actuel, ſera décrit dans une autre partie de cette hiſtoire [a].

Les Téiens s'établiſſent dans Abdère. Olymp. 60. 2. A. C. 539.

Les Phocéens ne furent pas le ſeul peuple de la Grèce Aſiatique qui déſerta ſon pays plutôt que de renoncer à ſa liberté. Les Téiens, qui habitoient le bord ſeptentrional de la Péninſule Ionique, n'avoient point encore été amollis par la muſe efféminée d'Anacréon. Ils ſuivirent le généreux exemple que les habitans de Phocée avoient donné ; ils abandonnèrent une cité dans laquelle ils ne pouvoient être libres, & cherchèrent un refuge dans Abdere, ancienne colonie de Clazomené, ſur la côte de Thrace & proche l'embouchure

Meſures des Clazoméniens.

[a] Hérodote, *ibid.*

de la rivière Neſſus [a]. La cité de Clazomené, dont nous parlons, étoit bâtie ſur le continent; mais dans la circonſtance du moment, les habitans, pour éviter l'eſclavage, s'établirent dans huit petites îles, à peu de diſtance du rivage, & y fondèrent une ville nouvelle, pareille à celle de Veniſe. Les Cnidiens cherchèrent par le ſecours de l'art, à ſe procurer l'avantage que la nature donnoit aux Clazoméniens. Ils occupoient l'extrémité de la Péninſule de Carie, & leur cité étant jointe au continent par un iſthme d'un demi mille de large, ils tentèrent, par le moyen d'un foſſé, de ſe détacher entièrement de la terer ferme. Si ce projet eût été exécuté, ils auroient pu mépriſer la puiſſance de leurs ennemis, qui n'ayant pas encore ſoumis les Phéniciens, n'avoient pas une marine ſuffiſante pour conquérir les îles Grecques. Mais l'approche des Perſes, & plus encore leurs propres craintes ſuperſtitieuſes interrompirent cette utile emtrepriſe; & la cité de Cnide, ainſi que toutes celles de la côte aſiatique, Milet ſeule exceptée, furent ſoumiſes ſans bornes ſous le joug Perſan.

Des Cnidiens.

Tandis que les armes d'Harpagus triom-

Cyrus aſſiége Babylone. Olymp. 60. 2. A. C. 539.

[a] Hérodote, l. 1, c. 68 &c. 168.

phoient ainſi ſur les côtes occidentales de l'Aſie, celles de Cyrus acquéroient plus de gloire encore dans les provinces intérieures de ce vaſte continent [a]. Ses troupes victorieuſes parcoururent avec une rapidité étonnante, les riches contrées qui s'étendent de la Méditerranée au Tigris. Tout cédoit à leur valeur & à leur fortune. Babylone ſeule, cette ancienne & orgueilleuſe capitale de l'empire Aſſyrien, oppoſa ſes murs élevés & impénétrables à l'ambition du conquérant. Lorſque toutes les contrées d'alentour étoient réduites à l'obéiſſance, il pourroit ſembler étrange que les habitans d'une ſeule ville prétendiſſent réſiſter aux armes des Perſes. Mais lorſque nous conſidérons les reſſources ſingulieres de cette ville, nous voyons qu'un projet qui n'auroit été qu'une obſtination extravagante dans les habitans d'une autre cité, n'étoit qu'une fermeté naturelle dans les Babyloniens. Leur capitale, fameuſe par ſa magnificence, ſes richeſſes & ſon étendue, dans un temps où aucune des villes

[a] La Cyropédie de Xénophon, & Hérodote, ne contiennent de l'hiſtoire de Cyrus que ce qui avoit un rapport direct & particulier à celle de la Grèce. Il ſeroit étranger au ſujet du préſent Ouvrage d'examiner la différence de ces deux Auteurs à cet égard.

qui exiſtoient ſur la terre, ne pouvoit lui être comparée, étoit ſituée dans une plaine ſpacieuſe, environnée de tous côtés de fleuves larges & rapides. La muraille extérieure étoit d'une forme parfaitement quarrée, de trois cents pieds de haut & ſoixante-dix pieds de largeur, s'étendant à ſoixante milles en circonférence & environnée d'un foſſé profond continuellement rempli d'eau. Derriere ce rempart extraordinaire, dont la muraille de la Chine & les pyramides d'Egypte peuvent atteſter l'exiſtence, étoit un autre mur des mêmes dimenſions à peu près; & outre ces fortifications générales, chaque quartier de la cité avoit ſes levées de terre & ſes redoutes particulières. Il eſt inutile de décrire les tours, les temples & les jardins qui par leur nombre & leur magnificence annonçoient le ſiége d'un puiſſant empire. Ces grands monumens, à la vérité, étoient deſtinés à embellir Babylone; mais d'autres moins ſomptueux ſervoient à la défendre [a]. C'étoient des magazins de bled & d'autres proviſions capables de nourrir & d'entretenir les habitans pendant vingt années; c'étoient des arſenaux qui renfermoient des

[a] Hérodote, l. 1, c. 179 & ſuiv.

amas de lances, d'épées & de toutes ſortes d'armes pour un nombre de combattans égal à celui qu'il falloit pour conquérir ou défendre une puiſſante monarchie. On devoit s'attendre que les Babyloniens feroient les plus grands efforts de réſiſtance, étant gouvernés alors par Labynetus ou Balthazar dont le deſpotiſme, l'injuſtice & l'impiété ſurpaſſoient même les crimes de ſon père Nabuchodonozor, & qui ne pouvoit attendre aucun pardon de la clémence de Cyrus.

Il prend cette ville par ſtratagême. Olymp. 60. 3. A. C. 538.

Il y avoit déjà deux ans que Cyrus tenoit la ville bloquée, ſans avoir plus d'eſpérance de la réduire que le premier jour. Les événemens de ce ſiége mémorable ne ſont point rapportés par les anciens hiſtoriens : nous ſavons ſeulement que les efforts des Perſes avoient été infructueux juſqu'au moment où ils eurent recours à la ruſe. L'Euphrates traverſoit Babylone & la diviſoit en deux parties; cette diſpoſition ſervit à Cyrus pour s'en rendre maître. Il employa ſa nombreuſe armée à creuſer une profonde caverne, auprès de la digue qui contenoit les eaux du fleuve. Cet ouvrage étant achevé, il attendit le moment favorable où il pourroit couper la levée, détourner l'Euphrates dans l'eſpèce de gouffre

qu'il avoit pratiqué, & introduire ſes troupes dans Babylone, par le canal que la rivière auroit abandonné. Cette entrepriſe hardie fut exécutée avec ſuccès, au moment où les Babyloniens, qui avoient long-temps mépriſé les efforts impuiſſans des aſſiégeans, ſe livroient, en toute ſécurité & avec la plus grande licence, à la célébration d'une fête. Les Soldats de Cyrus, qui ſe ſeroient trouvés renfermés entre les deux murailles & accablés de traits du haut des crenaux, ſi les Babyloniens n'euſſent pas été plongés dans l'ivreſſe, entrèrent dans la place ſans être apperçus. Ils taillèrent en pièces les habitans déſarmés; & ayant puni Balthazar & ſes infâmes courtiſans, ils prirent poſſeſſion de la plus grande & de la plus riche cité de l'ancien monde [a].

Cet évènement mémorable rendit Cyrus ſeul poſſeſſeur de ces belles contrées, arroſées du Tigris & de l'Euphrates, & qui, de temps immémorial, avoient été le ſiége du deſpotiſme & du luxe, des richeſſes & de la débauche. Les projets ambitieux de ce Prince, furent adoptés & ſuivis par ſes ſucceſſeurs; ſon fils Cambyſes ſoumit Tyr & Chypre, & effectua

Conquêtes de ſon ſucceſſeur Cambyſes. Olymp. 60. 4. A.C.529.

Olymp. 64. 1. A. C. 524.

[a] Hérodote, l. 1, c. 178-192.

l'importante conquête de l'Egypte, dans laquelle les colonies Grecques de cette contrée & de la côte d'Afrique la plus voiſine, furent enveloppées.

Pſammetithus élevé au trône d'Egypte par des pirates Grecs.

Dans le huitième ſiècle, avant l'ère-chrétienne, des aventuriers, originaires des colonies d'Ionie & de Carie, avoient, entr'autres expéditions de commerce ou plutôt de piraterie, entrepris un voyage en Egypte. Leur armure d'airain [a], leur courage & leur activité, furent regardés avec admiration & terreur par les Egyptiens, alors diviſés par des factions & troublés par des ſéditions journalières. Pſammetichus, un des prétendans au trône, engagea les Grecs à ſervir ſon ambition par leur valeur & il devint maître de l'Egypte. Ses récompenſes & ſes promeſſes les engagèrent à s'établir dans ce royaume. Ils ſoutinrent le trône de ſes ſucceſſeurs juſqu'à Apriès, le quatrième deſcendant de Pſammetichus, qui ayant entrepris une expédition malheureuſe contre la colonie Grecque de Cyrene, fut détrôné par Amaſis, contemporain & allié de Créſus [b].

Qui s'établiſſent dans ce pays.

---

[a] Hérodote, l. 2, c. 152 & ſuiv.

[b] Hérodote, *ibid.* & Diodor. de Sicil. l. 1, c. 46.

Amaſis étoit l'émule du Prince Lydien, dans ſon goût & ſon penchant pour le langage & les manières des Grecs. Il éleva une femme Cyrenéne aux honneurs de ſa couche. Les Grecs qui avoient ſervi ſes prédéceſſeurs, toujours guerriers, parce que leur loi ordonnoit de ſuivre la profeſſion de leurs pères qui étoient alors près de trente mille, le ſuivirent à Memphis, capitale de ſon Empire, & furent employés à la garde de ſa perſonne. Il encouragea les correſpondances de cette colonie avec la mère-patrie; invita les habitans de la Grèce à venir s'établir en Egypte; favoriſa le commerce entre les deux nations; & aſſigna aux marchands Grecs, pour leur réſidence, la ville & le diſtrict de Naucratis ſur le Nil. Ils jouiſſoient dans cette ville du libre exercice de leurs coutumes & de leurs ſolemnités religieuſes; & l'induſtrie de la petite île d'Egine en Europe, ainſi que l'opulence de pluſieurs cités Grecques d'Aſie, y érigèrent des temples d'après l'uſage de leurs contrées reſpectives [a].

Ils ſont employés à la garde de ſon ſucceſſeur Amaſis.

Pſammenitus, fils d'Amaſis, lui ſuccéda, & bientôt après Cambyſes monta ſur le trône de Perſe. Tandis que Cambyſes faiſoit ſes pré-

Cambyſes conquit l'Egypte. Olymp. 63. 4. A. C. 525.

[a] Hérodote, *ibid.*

paratifs pour envahir l'Egypte, l'imprudent Pſammenitus excitoit le reſſentiment de Phanès [a], Halicarnaſſien de naiſſance, & officier d'une grande autorité parmi les gardes Grecques. Phanès s'étant ſauvé adroitement d'Egypte, offrit ſes ſervices à Cambyſes, qui, vers ce temps, avoit raſſemblé les flottes Grecque & Phénicienne. Cet armement, néanmoins, ne paroiſſoit pas ſuffiſant pour faire la conquête de l'Egypte, & c'étoit une entrepriſe très-difficile que d'y conduire une armée par terre. Le principal obſtacle fut ſurmonté par l'expérience de Phanès. Il conſeilla à Cambyſes de rechercher l'amitié d'un chef Arabe qui ſe chargeât de faire tranſporter ſur des chameaux une quantité ſuffiſante d'eau pour l'uſage des Perſes, pendant leur paſſage au travers du déſert. L'Arabe remplit ſon engagement, avec l'exactitude qui caractériſe [b] ſa nation. L'armée Perſane joignit la flotte devant Péluſe; cette place, regardée comme la clef de l'Egypte, ſe rendit après quelques jours de ſiége : Pſammenitus fut défait dans une bataille, & tout le royaume fut ſoumis

[a] Hérodote, l. 3, c. 4, &c.
[b] Hérodote, *ibid.*

à un conquérant impérieux [a], que la prospérité rendoit incapable de pitié & de remords.

Les outrages & les cruautés qu'il exerça en Egypte, alarmèrent les peuples voisins ; ils cherchèrent à détourner la tempête de dessus leur tête, en se soumettant au pouvoir du conquérant, & en offrant de payer le tribut. Ce parti prudent fut adopté, même par les Grecs, habitans de la Cyrenaïque, qui avoient bravé le pouvoir uni de l'Egypte & de la Lybie. Les Grecs d'Afrique étoient une colonie de Thérée, la plus méridionale des îles de la mer Ægée, & celle-ci une colonie de Lacédémoniens [b]. Durant les siècles héroïques, (on ignore à quelle époque) ces Insulaires aventuriers s'établirent dans cette partie du golfe Syrtique, qui tira son nom de Cyrène, qui étoit la cité principale, perdue aujourd'hui dans le désert de Barca. Descendans de Lacédémone, les Cyréniens conservèrent naturellement le gouvernement monarchique. Sous Battus, le troisième Prince de ce nom, leur territoire étoit bien cultivé, & leurs cités peuplées & florissantes. Six siècles avant l'ère-chrétienne, ils reçurent une recrue considérable d'habitans de la mère-patrie. En-

Les Grecs d'Afrique paient tribut à Cambyses.

Leur histoire.

[a] *Idem. ibid.* [b] Hérodote, l. 4, c. 159 & suiv.

courages par ce ſecours, ils attaquèrent les Lybiens, leurs voiſins [a], & s'emparèrent de leurs poſſeſſions. Ce peuple outragé ſollicita le ſecours d'Apriés, Roi d'Egypte [b]. Il ſe forma ainſi une confédération pour réprimer les incurſions & châtier l'audace de ces aventuriers Européens; mais les Grecs, qui avoient à redouter le pouvoir de Cambyſes & la renommée des Perſes, triomphèrent toujours du nombre & de la férocité des Africains [c], par la valeur & la diſcipline. Cyrène ne devint tributaire de l'Egypte, que lorſque l'Egypte, elle-même, eût été ſubjuguée par un Roi Grec, & que le ſceptre des Pharaons & de Séſoſtris eut paſſé dans les mains des Ptolomées [d].

Darius Hyſtaſpes monte ſur le trône de Perſe. Olymp. 64. 4. A. C. 521.

On prétend que Cambyſes mourut d'une bleſſure que lui fit accidentellement ſon épée. Darius Hyſtaſpes, le troiſième ſucceſſeur à l'empire (car la brièveté du règne du Prêtre Smerdis ne mérite pas une place dans l'Hiſtoire) eût l'habileté & la politique de Cyrus, mais ne montra pas la même magnanimité. Son ambition

---

[a] Hérodote, l. 4, c. 159.

[b] Hérodote, *ib.* Diodor. Sicul. l. 1, c. 46.

[c] Hérodote, *ibid.* & l. 3, c. 161.

[d] Strabon, l. 2, & l. 17, p. 836. Pauſan. l. 1.

étoit

étoit ſans bornes, & ſon avarice plus grande encore que ſon ambition. Pour diſtinguer le caractère de ces trois premiers, qui étoient les trois plus illuſtres de leurs monarques, les Perſans appeloient, dans le langage expreſſif de l'Orient, Cyrus, le père, Cambyſes, le maître ou tyran, & Darius, le fripier de l'empire. Ce dernier Prince ajouta à ſa domination les nations opulentes, mais peu belliqueuſes de l'Inde. Cette importante acquiſition, qui termina la longue ſérie des conquêtes de la Perſe, en Aſie, forma la vingtième Satrapie ou grande diviſion de l'empire. Les autres entrepriſes militaires de ce Prince (comme nous aurons bientôt occaſion de le rapporter) furent moins heureuſes. Mais ſon règne eſt principalement remarquable, comme l'époque à laquelle le gouvernement civil & religieux des Perſes reçut la forme qu'il conſerva depuis conſtamment.

Le ſiècle ſuppoſé de Zoroaſtre.

Nous n'avons pu encore, malgré toute l'exactitude de nos recherches, déterminer le temps précis où Zoroaſtre a paru, ni expliquer la doctrine qu'il a enſeignée. Mais quelle que ſoit cette époque, elle eſt, pour les Perſes, ce que nous ſavons qu'Homère & Héſiode ont été

Religion des Perſans.

pour les Grecs [a]. Sa théogonie [b] (c'eſt le nom que les Grecs auroient donné à ſes inventions religieuſes) conſiſtoit dans la doctrine d'un bon & d'un mauvais principe, dans quelques préceptes moraux, & dans un grand nombre de cérémonies abſurdes. Les Mages ou Prêtres qui dûrent probablement une partie de leur influence à la pratique de ces ſciences occultes, diſtinguées enſuite par le nom même de Magie, étoient fortement protégés par l'autorité du Prophète. « Quand même vos bonnes œuvres » dit le Sadder, « excéderoient les grains de ſable qui ſont ſur le bord de la mer ou les étoiles du ciel, elles ne vous ſerviroient de rien, à moins qu'elles ne ſoient agréées par le Prêtre, auquel vous devez payer la dîme de tout ce que vous poſſédez, de vos richeſſes mobiliaires, de vos terres, & de votre argent [c]. Les Prêtres ſont les inſtituteurs

---

[a] Voyez ch. 6, vol. 1.

[b] Hérodote, l. 1, c. 132.

[c] La dîme, comme on voit par ce paſſage du Sadder, eſt d'une très ancienne date; ce qui démontre bien clairement qu'elle n'eſt pas de l'invention des Prêtres modernes.

de la religion, ils connoiſſent toutes choſes, & délivrent tous les hommes ». Après les Prêtres, la vénération pour la Famille royale, & particulièrement pour le Prince régnant, étoient un point eſſentiel de la doctrine de Zoroaſtre. Les Perſans n'étoient point admis, dans leurs prières & dans leurs ſacrifices, à ſolliciter la protection du ciel pour eux-mêmes individuellement, mais ſeulement pour le grand Roi & pour la nation en général. Ils n'employoient ni autels, ni images, ni temples pour la célébration de leur culte religieux : ils tournoient même en dériſion de pareilles pratiques dans les autres, probablement (dit Hérodote) parce qu'ils ne croyoient pas, ainſi que les Grecs, que la nature des Dieux reſſemblât à celle des hommes. Ils ſacrifioient à la divinité ſur les ſommets des plus hautes montagnes; & ils appeloient *Dieu* la vaſte ſphère du firmament. Outre cela ils ſacrifioient aux élémens, particulièrement au feu, qu'ils regardoient comme le plus pur ſymbole & le plus puiſſant agent de la nature divine. Ils empruntèrent cependant des Aſſyriens & des Arabes le culte de quelques autres divinités; car de toutes les nations anciennes, les Perſes, ſelon Hérodote, étoient les plus

disposés à adopter les coutumes de leurs voisins. Ils préférèrent bientôt l'habillement des Mèdes au leur même, & les armes de ce peuple, comme une partie essentielle de l'habillement. Lorsqu'ils eurent connu les Grecs, ils prirent d'eux ce qu'il y avoit de plus vicieux & de plus infame dans leurs mœurs [a]. Il n'y eut presqu'aucune absurdité, aucune scélératesse, aucun

Leurs coutumes.

[a] Tous les peuples, ainsi que tous les individus qui n'ont point un caractère moral bien prononcé, sont sujets à se corrompre en voyageant chez les autres nations, & ils en adoptent les ridicules & les vices, plutôt que les bonnes qualités, parce qu'ils ne sont pas assez réfléchis ni assez bons observateurs pour distinguer les nuances du bien & du mal. Les Grecs & les Romains, sont de tous les peuples anciens ou modernes ceux qui aient eu véritablement un caractère national; encore n'ont-ils eu ce caractère, dans toute son énergie & dans toute sa noblesse, que durant les temps de leurs républiques. Dès qu'ils furent soumis au pouvoir d'un seul, ils déclinèrent insensiblement, & leur décadence bien constatée aujourd'hui, sur-tout par l'état d'avilissement où sont réduits les Grecs modernes, prouve évidemment que c'est à la constitution seule des gouvernemens que les hommes doivent celle de leurs principes politiques & de leur caractère moral. Plus de liberté, plus de patriotisme, ni de vertus publiques. L'esprit de l'homme se tourmente &

caprice de libertinage dans l'exceſſive dépravation de Babylone, qu'ils ne les duſſent aux autres peuples. Ces guerriers, intrépides & téméraires, qui avoient conquis l'Aſie, furent ſubjugés eux-mêmes par les vices de cette cité proſtituée. Dans l'eſpace des cinquante-deux ans qui s'écoulèrent entre la priſe de Babylone, & la célèbre défaite de Marathon, les ſentimens, ainſi que les manières des Perſes, ſubirent un changement total; & malgré la ſimplicité vantée de leur culte religieux, nous les trouverons dès-lors opprimés par le double joug du deſpotiſme & de la ſuperſtition, dont l'influence combinée éteint tout ſentiment généreux & repouſſe les nobles mouvemens de l'ame [a].

Cet affoibliſſement intérieur ne fut point apperçu durant le règne de Cyrus, dont la politique & les talens ſupérieurs ſavoient adoucir Sous Cyrus.

cherche à ſe replier ſur ces inconvéniens; mais bientôt il s'iſole & s'enveloppe dans ſon égoïſme. Cet égoïſme uſe ſon moral & blaſe ſa ſenſibilité, on pourroit dire même ſon humanité phyſique, & il n'y a plus alors qu'une grande révolution qui puiſſe régénérer la nation qui ſe trouve dans cette malheureuſe période, en la reproduiſant ſous une autre forme. *Note du Traducteur.*

[a] Xénoph. de Inſt. Cyri. l. 3, p. 238-243.

les rigueurs du deſpotiſme, ſans compromettre ſon autorité. Il ne confioit point les détails du gouvernement aux Satrapes, fiers ſubſtituts des deſpotes, toujours prêts à trahir leur foi & à abuſer de leur pouvoir. Il nommoit des gouverneurs ſubalternes pour les petites villes, & pour les cantons particuliers, qui ne rendoient compte qu'à lui ſeul. Par une inſtitution, reſſemblant en quelque ſorte aux poſtes modernes, il eut des avis prompts & exacts de chaque province de ſa domination. Tel qu'un père de famille, il étoit toujours prêt à écouter les demandes de ſes ſujets, à redreſſer les torts & à récompenſer le mérite. L'amour du plaiſir ou du repos ne le fit jamais manquer à l'exercice de ce devoir, dans lequel il faiſoit conſiſter ſa plus grande gloire & le bonheur de ſon règne [a].

Sous Darius. Olymp. 65. 4. A. C. 517.

Ses ſucceſſeurs ſe firent remarquer univerſellement par une ambition exceſſive, ſoutenue des reſſources immenſes de leur empire, leſquelles montoient, en impôts annuels, à quatorze mille cinq cents ſoixante talens Eubœiens, ſomme équivalente à ſoixante & quinze millions de livres tournois. De ce revenu,

Reſſources & grandeur de cette monarchie.

[a] Xènoph. *Ibid.* p. 230.

qui excéderoit ſept cent cinquante millions d'aujourd'hui, vu la différence de notre monnoie avec celle des anciens, les cités grecques de la côte avec les Cariens, les Lyciens, & pluſieurs autres nations de l'Aſie-Mineure, n'en payoient que la trente-ſixième partie; c'eſt-à-dire, un peu moins de deux millions cent mille livres. Outre ce revenu fixe, Darius pouvoit, dans les occaſions néceſſaires, demander de l'argent & le ſervice de ſes ſujets. Ses prédéceſſeurs s'étoient contentés d'une contribution volontaire & d'une milice. Ce Prince établît des taxes réelles, & eut des armées toujours ſur pied. Le nombre de ſes troupes égaloit les reſſources de ſon tréſor, & ces deux objets correſpondoient à l'étendue de ſa domination, qui renfermoit les nations les plus connues & les plus nombreuſes de la terre. La barbarie des Scythes ſeptentrionaux, & le caractère peu docile des Grecs Européens, les ſeuls ennemis qui lui reſtoient à ſubjuguer, ſembloient de foibles obſtacles au progrès de la monarchie univerſelle. Tous les autres peuples de l'Aſie étoient ſoumis à la puiſſance du grand Roi. Ce monarque, viſitant annuellement le centre de ſes états, paſſoit l'hiver ſous le climat tempéré de Babylone, jouiſſoit de l'heureuſe ſaiſon

du printemps, dans la cité de Suze, que les bords fleuris de l'Euléus embelliſſoient, & évitoit les chaleurs de l'été dans ſon vaſte palais d'Ecbatane, expoſé aux briſes rafraîchiſſantes des montagnes de Médie [a].

Son expédition en Scythie. Olymp. 66. 4. A. C. 513.

Mais Darius ne jouiſſoit pas pleinement de l'éclat de ſa grandeur, tant qu'une ſimple nation, qui avoit pu exciter ſon reſſentiment, n'avoit pas éprouvé le poids de ſa vengeance. Les hordes vagabondes de Scythie ont été redoutables dans tous les ſiècles aux royaumes civiliſés de l'Orient. Trois fois avant le règne de Darius, les habitans de cette région glacée avoient parcouru les plus belles provinces d'Aſie. C'étoit en combattant contre ces barbares que le fondateur de l'empire Perſan avoit perdu ſon armée & ſa vie. Il appartenoit donc à ſon belliqueux ſucceſſeur de punir la férocité de ce peuple groſſier & inculte, mais brave & audacieux. Ce fut, dit-on, avec une armée de ſept cents mille hommes que Darius traverſa l'Aſie-Mineure, paſſa le Boſphore de Thrace, ravagea cette province, & arriva ſur les bords du Danube. Dans le même temps une

[a] Xénoph. *Ibid.* & Hérodote, l. 3, c. 79 & ſuiv.

flotte de ſix cents voiles partit des côtes d'Aſie, & paſſant les mers étroites qui joignent l'Ægée à l'Euxin, côtoya au nord les rivages de cette dernière mer, entra dans l'embouchure du Danube, & remonta ce fleuve, juſqu'à ce qu'elle eût rejoint l'armée. On traverſa le Danube ſur un pont de bateaux, qui fut conſtruit par le ſecours de la flotte, compoſée principalement de Grecs ; & ces mêmes Grecs furent laiſſés à la garde du pont, pour le garantir du danger des élémens, & de la rage deſtructive des Barbares [a].

Il perd une grande partie de ſon armée.

Cette armée formidable, compoſée de tant de nations diverſes & éloignées, entra hardiment dans les vaſtes déſerts de l'aride Scythie ; elle continua d'avancer pendant cinq mois, expoſée continuellement à la faim & à la ſoif, ainſi qu'aux traits d'un ennemi qui fuyoit en ſe défendant. Elle ſe diſpoſoit à retourner & à abandonner une expédition qui avoit fait périr la meilleure partie des troupes, lorſque la bonne fortune de Darius, plutôt que ſa prudence, ſauva le reſte d'une entière deſtruction. Il avoit été agité parmi les Grecs s'ils ne devoient pas démolir le pont, & cette précau-

[a] Hérodote, l. 4, c. 1 & ſuiv.

tion leur avoit été fortement recommandée par les Hordes Scythes, qui, ayant dévasté tout le pays d'alentour, espéroient se venger de l'invasion des Perses, en les confinant sans ressource dans un désert aride & inhabitable. L'Athénien Miltiades, qui descendoit d'Ajax, saisit avidemment cette proposition. Il étoit Roi ou tyran de la cité de Cardie, située à la pointe de la Chersonèse de Thrace. Son oncle, qui portoit le même nom, avoit établi dans cette contrée une colonie grecque, laquelle s'étant réunie aux naturels du pays, formoit un petit état, dont le gouvernement appartenoit au fils de son frère Cimon, à Miltiades, qui en augmenta la population par de nouveaux émigrans d'Athènes. Le généreux fils de Cimon, quoiqu'il tînt son autorité, ainsi que tous les Princes de ces cantons, de la protection de Darius, préféra néanmoins le rétablissement de l'indépendance nationale à la conservation de sa dignité personnelle. Les autres chefs des cités grecques parurent écouter, avec satisfaction, la proposition qu'il leur fit de détruire le pont, & de se délivrer ainsi pour jamais du joug de la Perse. Histiæus, tyran de Milet, fut le seul qui s'opposa à cette résolution hardie. Il observa à tous les petits tyrans de la Grèce Asiatique,

Miltiades approuve l'avis des Sythes pour lui couper la retraite.

Histiæus, tyran de Milet s'oppose à ce projet.

« que leur propre intérêt étoit intimément lié au ſalut de Darius & de ſes troupes. Chacun d'eux, diſoit-il, ſous les auſpices de cette puiſſante nation, pouvoit jouir de la royauté dans ſa communauté reſpective ; mais ſi l'empire de Perſe tomboit, (ce qui arriveroit infailliblement par la deſtruction de Darius & de ſon armée) les Grecs reprendroient immédiatement leur ardeur pour le gouvernement républicain, chaſſeroient leurs Rois, & rétabliroient la liberté ». L'opinion d'Hiſtiæus prévalut ; les Perſes repaſsèrent le Danube : mais Miltiades, craignant leur reſſentiment, avoit eu la précaution de ſe retirer à Athènes, où vingt-trois ans après l'expédition de Scythie, il eut occaſion de déployer ſon attachement pour la liberté, dans la mémorable bataille de Marathon [a].

Son opinion prévaut. Olymp. 66. 4. A.C. 513.

Si le patriotiſme de Miltiades excita la haine & la vengeance de Darius, le petit tyran de Milet mérita ſa faveur & ſes récompenſes. Accueilli du Monarque, & admis à ſa confiance, il dédaigna de continuer à régner ſur ſes concitoyens, & accompagna à Sardis, & enſuite à Suze, le grand Roi, dont il devint

Il accompagne Darius dans la haute Aſie.

[a] Hérodote, l. 4, c. 1 & ſuiv.

bientôt l'ami, le conſeiller & le favori. Tandis qu'Hiſtiæus jouoit un ſi grand rôle à la Cour de Perſe, ſon neveu Ariſtagoras, à qui il avoit confié le gouvernement de Milet, encourut la diſgrace d'Ataphernes [a], frère de Darius, & gouverneur de Sardis. Ses plaintes ſuffiſoient pour perdre le neveu d'Hiſtiæus dans l'eſprit de ſon oncle & dans celui de Darius, qui pouvoit le priver, non-ſeulement de l'autorité, mais de la vie. Dirigé par ces conſidérations, Ariſtagoras méditoit une révolte [b], lorſqu'il reçut un envoyé de ſon oncle, qui l'exhortoit à prendre ce parti. Le ruſé Miléſien, qui ne pouvoit ſe plier à la contrainte d'une Cour, ni aux manières bruſques des Perſes, ne cherchoit qu'un prétexte honorable de retourner dans ſa patrie, & il ne voyoit point d'occaſion plus favorable à ce projet qu'une ſédition de la part des Grecs, qu'il ſeroit certainement chargé d'appaiſer, comme lieutenant de Darius. Son

Ses intrigues avec Ariſtagoras. Olymp. 69. 3. A. C. 502.

[a] Ariſtagoras avoit eu un démêlé avec Mégabates, le parent d'Ataphernes (tous deux du ſang royal) durant une expédition contre l'île de Naxos, l'une des Cyclades, dans laquelle ils avoient commandé conjointement. Hérodote, l. 2, c. 28 & ſuiv.

[b] Hérodote, l. 5, c. 36, 37.

meſſage confirma la réſolution d'Ariſtagoras, qui, pour premier acte de rebellion contre les Perſes, renonça formellement à tout pouvoir ſur ſes concitoyens [a]. Après avoir donné cette preuve, en apparence déſintéreſſée, de ſon amour pour le bien public, il leva l'étendard de la liberté; & il fut bientôt joint par toute la jeuneſſe Ionienne. Avec ce ſecours il parcourut toute la côte, abolit dans chaque ville l'autorité des Rois, & annonça à tous les vrais patriotes le double avantage de la liberté civile & de l'indépendance nationale [b].

Qui excite les Ioniens à ſecouer le joug des Perſes.

Une révolte, déclarée ſi hautement, & commencée avec tant de ſuccès, ne pouvoit cependant pas ſe ſoutenir ſans le concours de quelques circonſtances, & d'autres reſſources plus puiſſantes que la bravoure & l'enthouſiaſme des Grecs d'Aſie. Pour réſiſter aux forces de l'empire Perſan, qu'on prévoyoit devoir bientôt fondre ſur les rebelles, il étoit d'une importance abſolue aux Ioniens d'obtenir la protection & le ſecours de leurs compatriotes d'Europe. Ce ſoin fut confié à la prudence & à l'activité d'Ariſtagoras, qui, ayant tout

Il va en Grèce demander du ſecours.

---

[a] Hérodote, *Ibid.*

[b] Hérodote, l. 5, c. 38.

prévu dans l'Orient, entreprit, pour le ſervice public, un voyage en Grèce.

Sa conduite à Sparte.

Lacédémone étoit encore, plutôt en apparence qu'en réalité, un puiſſant état de cette contrée. Quoique ſon gouvernement fût toujours républicain, les Spartiates néanmoins laiſſoient quelquefois une autorité extraordinaire à leurs Rois. Cléomènes avoit acquis ce degré de prééminence, que l'eſtime publique peut ſeule conférer, & qui eſt plus honorable que celui de la naiſſance ou de la fortune. Ce fut à lui par-conſéquent qu'Ariſtagoras s'adreſſa en arrivant à Sparte [a]; & afin d'effectuer l'objet de ſa miſſion, il fit au Roi de Sparte la deſcription des immenſes richeſſes des Perſes, qui n'avoient, ajoutoit-il, ni le talent d'en jouir, ni la valeur néceſſaire pour les défendre. Il peignit, avec les traits les plus expreſſifs, l'amour de la liberté, dont les Ioniens étoient animés, & la ferme confiance où ils étoient que les Spartiates les aideroient à maintenir cette indépendance politique, conſidérée par les propres loix de Lacédémone comme le bien le plus précieux de l'homme. Leur intérêt, obſerva-t-il, ſe trouvoit heureuſement d'accord, dans cette occaſion,

[a] Hérodote, l. 5, c. 49 & ſuiv.

avec leur gloire, & il y en avoit plus à acquérir en conquérant l'Asie, qu'en ravageant la Grèce. Combien ne leur seroit-il pas plus facile de défaire les archers Persans, que de subjuger les Arcadiens ou les Argiens, qui savoient, aussi-bien que les Spartiates même, manier la lance & le bouclier. Le chemin pour aller à Suze, la riche capitale de la domination Persane, étoit non-seulement sûr, mais agréable. Pour prouver ce qu'il avançoit, il montra au Spartiate une planche d'airain, où étoient gravées toutes les contrées, les mers & les rivières de l'ancien Monde. Indiquant la côte de l'Asie-Mineure & les villes des Ioniens, qui étoient déjà connues de Cléomènes, il lui montra, très-proche du lieu où ils étoient, la belle & riche contrée de Lydie. Près du célèbre royaume de Crésus, ajouta-t-il, s'étendent les champs fertiles de la Phrygie, également propres à l'agriculture & au pâturage. Au-delà gissent les territoires variés des Capadociens, que les Grecs appellent *Syriens*. Plus loin, vers l'Orient, habitent les opulens Ciliciens, qui paient au Roi un tribut annuel de cinq cents talens : près d'eux sont les Arméniens, qui abondent en bestiaux ; & enfin les Mantiéniens, qui confinent la province de Cissie &

les bords fleuris du Choaſpes [a], ſur leſquels ſe trouvent la ſuperbe cité de Suze & le tréſor inappréciable de Darius. Cet immenſe eſpace eſt rempli de régions très-peuplées, entrecoupé de belles routes, & garni à des diſtances réglées, de places convenables pour les rafraîchiſſemens & les approviſionnemens néceſſaires à une grande armée. Cléomènes ayant écouté patiemment la deſcription prolixe du Miléſien, lui répondit laconiquement : « Dans trois jours je déciderai ſur la nature de votre demande [b] ». Ariſtagoras ne manqua pas, à l'expiration de ce terme, de reparoître au lieu déſigné, où il vit bientôt le Roi Spartiate, qui lui demanda en combien de jours de marche ils pouvoient arriver à Suze. Ici la prudence ordinaire d'Ariſtagoras l'abandonna ; car il n'auroit pas dû, ſuivant Hérodote, dire la véritable diſtance, s'il eût voulu déterminer les Spartiates à l'accompagner. Mais il répliqua inconſidérément, qu'en faiſant dix-huit milles par jour, ils pourroient atteindre Suze dans trois mois. Sur cela Cléomènes s'écria avec indignation :

---

[a] Autrement appelé l'*Euléus*, comme ci-deſſus, p. 88.

[b] Hérodote, *ibid.*

« Etranger

« étranger Miléſien, il faut que vous ſoyez hors de Sparte avant le coucher du ſoleil ; car vous avez fait une propoſition dangereuſe & de mauvais augure, en voulant engager les Lacédémoniens d'entreprendre un voyage de trois mois au-delà des mers de la Grèce. » Après cette ſévère réprimande il laiſſa Ariſtagoras. Le négociateur Miléſien ne fut cependant pas déconcerté par ce premier refus : pour marquer ſa douleur & ſon repentir, il ſe vêtit, ſuivant la coutume des anciens temps, d'une robe de ſuppliant, & chercha un refuge dans la maiſon de Cléomènes. Ayant obtenu la faveur d'être écouté, il eſſaya d'effectuer avec de l'argent, ce qu'il n'avoit pu obtenir par ſon éloquence. Mais il trouva qu'il étoit auſſi difficile de corrompre le Spartiate que de le perſuader ; quoique ſon offre fût de cent vingt mille livres, (ſomme immenſe en Grèce pour ces temps-là) il lui fut impoſſible de rendre Cléomènes propice à ſes deſſeins [a].

Ses propoſitions ſont rejetées.

Ariſtagoras, renvoyé de Sparte, d'une manière auſſi peu généreuſe, eut recours aux Athéniens, de qui il avoit droit d'attendre un accueil plus favorable. Athènes étoit la mère-

Il s'adreſſe aux Athéniens.

[a] Hérodote, l. 5, c. l. 51.

patrie des Ioniens, qui formoient la portion la plus nombreuſe & la plus diſtinguée des Grecs Aſiatiques. Les Athéniens, comme puiſſance maritime, avoient toujours conſervé des rapports plus étroits que les Spartiates, avec leurs colonies éloignées; & comme ils avoient des forces navales, très-conſidérables pour ces temps-là, ils ne refuſèrent point d'entreprendre une expédition lointaine. Outre ces raiſons, qui eurent toujours beaucoup d'influence ſur le conſeil d'Athènes, cette république ſe trouvoit alors dans une ſituation ſingulièrement favorable à la cauſe d'Ariſtagoras. La forme libre du gouvernement, introduite par degrés, avoit été affermie par Solon, & confirmée par l'approbation unanime du peuple. L'aſſemblée publique, compoſée de tous les citoyens qui avoient atteint l'âge viril, étoit inveſtie du pouvoir légiſlatif, ainſi que du pouvoir exécutif. Les neuf Archontes étoient plutôt les miniſtres, (ainſi que leur nom le déſigne,) que les gouverneurs de la république. Les membres du ſénat, qui furent d'abord au nombre de quatre cents, & enſuite de cinq cents, étoient choiſis par le ſort, comme la méthode la plus populaire & la plus conciliatoire. L'Aréopage, auquel on avoit confié originaire-

Conſtitution de cette république, réglée par Solon. Olymp. 47. 3. A. C. 594.

ment la juriſdiction criminelle, prit un pouvoir très-étendu, en réglant la conduite & les mœurs des citoyens. Ce Corps n'étoit compoſé que de magiſtrats qui avoient rempli les devoirs de leurs fonctions reſpectives avec l'approbation générale. On les nommoit pour la vie; & comme, par la nature de l'inſtitution, c'étoient généralement des hommes d'un âge mûr, d'une expérience conſommée, qui avoient déjà atteint les jouiſſances de l'ambition, & en avoient vu la vanité, ils étoient certainement bien propres à contenir les paſſions impétueuſes de la multitude, & à arrêter le torrent des émeutes populaires. Tel étoit le gouvernement [a] dont jouiſſoient les Athéniens, & qu'ils regar-

[a] Je ne me permets point d'entrer en pleine matière ſur le gouvernement & les loix d'Athènes, juſqu'à l'établiſſement de ce qu'on appeloit *l'Empire Athénien*. Cette république maintint ſa domination, pendant plus de ſoixante ans, ſur pluſieurs centaines de villes & de colonies. Le ſort de ces cités, ainſi que les meſures priſes par les états indépendans & ennemis, dépendoient du parti que prenoient les Athéniens. C'eſt alors qu'il conviendra de faire connoître la conſtitution intérieure d'Athènes, & d'expliquer les évènemens hiſtoriques que nous aurons occaſion de rapporter.

doient avec complaiſance, comme la plus parfaite de toutes les inſtitutions humaines. Cette nouvelle conſtitution, d'ailleurs, leur étoit d'autant plus chère, qu'ils venoient de recouvrer tout récemment la liberté, après avoir éprouvé tous les malheurs d'une longue tyranie.

Uſurpation de Piſiſtrate. Olymp. l. 3. A. C. 578.

Tout gouvernement purement démocratique eſt ſujet à tomber ſous le joug d'un tyran, parce que l'aſſemblée, qui réunit le pouvoir légiſlatif & exécutif en même temps, eſt néceſſairement obligée de confier à un ſeul homme ces mêmes fonctions, que le peuple ne peut remplir collectivement. D'un autre côté, dans le choix de cet homme, l'éclat des richeſſes peut éblouir, les charmes de l'éloquence peuvent ſéduire, & la puiſſance combinée de la politique & du courage peut intimider & ſubjuger l'eſprit foible du vulgaire. La réputation que Cylon avoit acquiſe [a], par ſes victoires aux jeux Olympiques, ne put lui procurer la ſouveraineté d'Athènes; & il eſt probable que pluſieurs autres concurrens, qui ne furent pas plus heureux que lui, avoient aſpiré à ce haut point d'ambition, avant que l'adreſſe & l'éloquence de Piſiſtrate,

[a] Thucydide, l. 1, c. 126. Plut. in Solon.

qui descendoit du sang des anciens Rois, quoique né simple citoyen d'Athènes, eussent obtenu ce prix dangereux, qui devint si funeste à sa famille.

Ce que Pisistrate avoit acquis par sa politique adroite & entreprenante, il le conserva longtemps par sa fermeté, sa sagesse & sa modération [a]. Son autorité étoit si complétement établie, qu'à sa mort le gouvernement passa, comme en héritage, à son fils. Ce fut le ressentiment d'une injure personnelle [b] qui délivra Athènes de la tyranie modérée [c] d'Hipparchus; & cependant Harmodius & Aristogeiton, ses meurtriers, furent célébrés par les Athéniens, non comme les vengeurs d'une querelle particulière, mais comme les

Expulsion d'Hippias. Olymp. 67 3. A. C. 510.

A. C. 513.

---

[a] Plato, in Hipparch. Hérodot. Thucydid. 1, 20. Aristot. Polit. l. 5, c. 12.

[b] Platon s'accorde, dans cette circonstance, avec Thucydide, dont le détail sur cet évènement s'écarte étrangement de celui des autres anciens Ecrivains. Thucydid. l. 6.

[c] Plato, p. 234. Les Orateurs Andocides & Isocrates, s'accordent avec le Philosophe. Meursius a recueilli avec soin, dans son Pisistrate, tous les passages concernant les Pisistratides.

reſtaurateurs de la liberté publique [a]. Son frère Hippias ſuccédant au trône, traita ſes compatriotes avec un excès de ſévérité qu'ils n'avoient pas encore éprouvé. Sa perſonne & ſon gouvernement devinrent également odieux : le peuple outragé & indigné le chaſſa honteuſement, à l'aide des Spartiates. Sa famille avoit gouverné Athènes ſoixante dix-huit ans, avec différentes interruptions.

A. C. 578-510.

Succès rapides des Atheniens après l'établiſſement de la Démocratie. A. C. 509-504.

La puiſſance d'Athènes étoit conſidérable dans les anciens temps ; mais elle le devint incomparablement plus encore après le rétabliſſement de la Démocratie [b]. La jouiſſance de la

---

[a] Αιει σφων κλεος εσσεται κατ αιαν
Θιλτατε Αρμοδιε και Αριςογειτων
Ὁπι τον τυρννον κτανετον
Ισονομες τ' Αθηνας εποιησατον. ALCÆUS.

» Votre gloire durera à jamais, chers Harmodius & Ariſtogeiton, parce que vous avez frappé le tyran, & procuré les loix de l'égalité à Athènes. »

[b] Cette obſervation, qui eſt traduite littéralement, d'après un Hiſtorien, auſſi véridique & auſſi ancien qu'Hérodote, eſt certainement d'un grand poids. Ses paroles ſont encore plus énergiques dans un autre paſſage. Δηλοι δε ε κατα ἑν μονον αλλα πανταχη ἡ ισηγορια

liberté, ſous les rapports même les plus imparfaits, eſt tellement avantageuſe aux facultés & à l'énergie de l'eſprit humain, que peu d'années après l'expulſion d'Hippias les Athéniens acquirent dans la Grèce un aſcendant qui fut fatal à leurs ennemis, chagrinant pour leurs rivaux, & en quelque ſorte dangereux pour eux-mêmes. Ils châtièrent l'inſolence des habitans des îles d'Eubée & d'Egine, qui oſoient les défier ſur mer, & ils humilièrent l'orgueil de Thèbes, l'émule de leur gloire militaire. Favoriſés, comme ils le croyoient fermement, de leur Minerve tutélaire, & animés par la jouiſſance réelle de la liberté & de l'égalité, ils embellirent leur capitale des plus riches dépouilles de leurs ennemis. Leur influence s'étendit bientôt ſur toutes les parties ſeptentrionales de la Grèce, & la réputation de leur pouvoir, plus grande encore que leur pouvoir même, alarma la jalouſie & la tranquillité des Péloponéſiens. Jalouſie des Péloponéſiens.

Les Spartiates, qui les avoient aidés à rétablir

ως εϛι χρημα σπουδαιον, ει και Αθηναιοι τυραννευομενοι μεν, ουδαμων των σφεας περιοικεοντων εσαν αμεινους, απαλλα χθεντες δε τυραννων, μακρω πρωτοι εγενοντο. Hérodote, l. 5, c. 78.

la démocratie, voyoient alors la faute qu'ils avoient faite, en concourant à la grandeur d'une ambitieuſe rivale. Afin de prévenir [a]

[a] Outre cette principale raiſon, les Spartiates, & particulièrement leur Roi Cléomènes, avoient des motifs particuliers de querelle avec les Athéniens. Les Alcméonides, famille puiſſante, & rivale des Piſiſtratides, avoient été bannis d'Athènes durant l'uſurpation des derniers. Ayant tenté à différentes repriſes d'y retourner par force, mais ſans ſuccès, ils eurent à la fin recours à un ſtratagême. Le temple de Delphes venoit d'être détruit par le feu ; ils traitèrent avec les Amphyctions pour le rebâtir, & au lieu d'employer des pierres de taille, conformément à leur traité, ils bâtirent toute la façade de marbre de Paros. Cette généroſité leur gagna la bienveillance des Amphyctions ; d'un autre côté, ils ſubornèrent la Pythie, ou plutôt les directeurs de l'Oracle ; & Apollon donna ordre aux Lacédémoniens de déliver Athènes des tyrans. Ce qui fut effectué par Cléomènes, qui, venant à découvrir la fraude, fut grandement courroucé contre Cliſthènes, le principal des Alcméonides, & par lequel lui & ſon pays avoient été ſi honteuſement deçus. C'eſt pourquoi il s'unit à Iſagoras, le rival de Cliſthènes. Ce dernier, avec ſes partiſans, avoit été banni une ſeconde fois d'Athènes. Mais les Athéniens s'étant apperçus que la faction qui dominoit avoit intention d'établir l'olygarchie, ils coururent aux armes. Cléomènes & Iſagoras ſe réfugièrent dans la citadelle. Le troiſième jour ils ſe rendirent par capitulation. Les

les dangereuſes conſéquences de leur erreur, ils convoquérent tous leurs alliés du Péloponèſe, pour qu'en réuniſſant leurs ſages conſeils & leurs meſures, ils puſſent être en état de réſiſter, avant qu'il fût trop tard, aux entrepriſes des Athéniens, qui menaçoient les priviléges & la liberté de toute la Grèce. Les députés des différens états s'étant aſſemblés dans le forum de Sparte, écoutèrent attentivement les orateurs nommés pour expliquer les intentions de cette république. Ces orateurs reconnurent d'abord la faute eſſentielle que leurs concitoyens avoient commiſe en politique, en chaſſant d'Athènes la famille de Piſiſtrate, & en remettant le gouvernement de cette ville entre les mains d'une populace ingrate, qui les avoit traités depuis avec indignité. « Mais pourquoi (ajoutèrent-ils) parler des injures perſonnelles? n'ont-ils pas inſulté tous leurs voiſins? Leur orgueil n'augmente-t-il pas chaque jour avec leur A. C. 504.

Lacédémoniens eurent la liberté de ſe retirer tranquillement. Iſagoras fut banni; pluſieurs de ſes partiſans furent mis à mort, & les Alcméonides revinrent en triomphe, ayant à leur tête Cliſthènes. Depuis ce temps la démocratie, dans le ſens ſtrict du mot, continua preſque ſans interruption à prévaloir dans Athènes. Hérodote, l. 5, c. 65 & ſuiv.

pouvoir ? Et ne doit-on pas craindre que leur ambition naiſſante ne menace, & à la fin ne détruiſe la tranquillité publique. Pour prévenir ce malheur nous avons rappelé Hippias de ſon banniſſement. C'eſt par nos efforts réunis qu'il faut réintégrer le fils de Piſiſtrate dans ce pouvoir & cette autorité dont il a été dépouillé ſi inconſidéremment. »

Le projet de rétablir Hippias avorté.

La harangue des Lacédémoniens ne produiſit pas l'effet qu'ils en attendoient. Les Péloponéſiens, quoique jaloux de la grandeur d'Athènes, étoient plus jaloux encore du pouvoir des tyrans, & pluſieurs d'entr'eux qui connoiſſoient l'orgueil Spartiate, n'étoient pas fâchés de voir une rivale de cette république dans la partie ſeptentrionale de la Grèce. Les autres députés exprimoient leur déſapprobation par le ſilence ; mais à la fin Soſicles, le Corinthien, déclara ſes ſentimens, dans un diſcours qui marque également & la fermeté de caractère de ces temps-là, & la vigueur de l'éloquence grecque. « Non, Lacédémoniens, les cieux s'écrouleront ſur la terre, & la terre s'élèvera dans les airs ; les hommes vivront dans les profondeurs des mers, & les poiſſons s'empareront de nos champs, lorſque vous, les premiers défenſeurs de la liberté, vous détruirez

les gouvernemens populaires de la Grèce, & y ſubſtituerez la tyrannie, parce que rien ne peut être plus abſurde, plus injuſte, ou plus pernicieux. » Après ce pompeux exorde, le Corinthien ſe mit à décrire & à exagérer les calamités que ſes propres compatriotes avoient ſouffertes de l'uſurpation de Cypſélus, & de ſon fils Périandre. Ayant fait un long récit des actes d'orgueil, de cruauté & de deſpotiſme de ces Princes ; « tels ſont, ajouta-t-il, les fruits naturels du pouvoir abſolu. Je vous conjure, par les dieux de la Grèce, de ne point tenter de le rétablir dans Athènes. Les Corinthiens ont été étrangement ſurpris, lorſqu'ils ont appris que vous aviez rappelé Hippias ; moi même j'ai été frappé d'étonnement en le voyant dans cette aſſemblée ; nous n'avions cependant jamais ſoupçonné que vous vous propoſaſſiez de le mener en triomphe dans la ville qu'il a outragée. Si vous perſiſtez dans cette fatale réſolution, ſachez que les Corinthiens ne veulent avoir aucune part à un deſſein auſſi injuſte qu'impie. „ [a] Les autres députés applaudirent à la hardieſſe de Soſicles, qui exprimoit les ſentimens dont ils étoient eux-

[b] Hérodote, l. 5, c. 92.

mêmes pénétrés, mais qu'ils n'avoient oſé témoigner par reſpect pour les Lacédémoniens.
A. C. 504. Hippias ſeul s'oppoſa à la voix générale de l'aſſemblée, atteſtant les mêmes dieux que ſon antagoniſte avoit invoqués, & prophétiſant qu'un temps viendroit où les Corinthiens ſe repentiroient de leur conduite préſente, & reconnoitroient leur cruelle injuſtice envers le fils de Piſiſtrate, lorſque leurs propres citoyens, ainſi que tout le reſte de la Grèce, éprouveroient, d'une manière funeſte, la dangereuſe ambition d'Athènes. Cette menace, qui ſe juſtifia ſi pleinement par la ſuite, ne produiſit aucun effet dans l'aſſemblée : les Lacédémoniens cédèrent à la fin, au vœu général de leurs confédérés, & abandonnèrent leur projet d'innovation ſur le gouvernement des villes de la Grèce.

Ataphernes ordonne aux Athéniens de réinſtaller Hippias. Olymp. 69. 4. A. C. 501

Le Prince détrôné, voyant ſa cauſe entièrement abandonnée de tous les Grecs, chercha la protection d'Ataphernes, gouverneur de Sardis pour le Roi de Perſe. Ayant acquis la confiance de ce miniſtre, il lui repréſenta l'inſolence, l'ingratitude & la perfidie de ſes compatriotes, ſous des couleurs ſi fortes, qu'il perſuada bientôt le Perſan. Les Athéniens qui furent informés de ces intrigues, envoyèrent

des ambaſſadeurs à Sardis, pour les faire échouer ; mais Ataphernes avoit déjà pris ſa réſolution, & il dit aux ambaſſadeurs que, s'ils conſultoient le ſalut de leur pays, & s'ils vouloient éviter le reſſentiment de la Perſe, ils devoient rétablir Hippias ſur le trône de ſon père. Sa réponſe ayant été portée aux Athéniens, ils s'aſſemblèrent, & réſolurent de s'oppoſer à la puiſſance du plus grand empire de la terre, plutôt que de recevoir dans leurs murs l'ennemi déclaré de leur liberté [a].

Ariſtagoras arrive à Athènes. Olymp 70. 1. I. A. C. 500.

Ce fut dans cette conjoncture qu'Ariſtagoras arriva à Athènes, qu'il annonça la révolte des Grecs Aſiatiques, ſoumis à Ataphernes, & qu'il ſollicita le ſecours des Athéniens, pour défendre leurs propres colonies contre la violence oppreſſive de l'ennemi commun. Il ne fallut pas beaucoup d'argumens pour engager le peuple d'Athènes à adopter un parti qui s'accordoit ſi bien avec ſes intérêts. L'éloquent Miléſien décrivit cependant les richeſſes & l'étendue de la Perſe, la grandeur & la population de ſes cités, &, par-deſſus tout, le tempéramment efféminé & la puſillanimité de ſes habitans, qui, étant incapables de porter

[a] Hérodote, *ibid.* 96.

le pesant bouclier ou de balancer la lance, se présentoient, comme une proie facile, aux armes victorieuses d'un conquérant plus guerrier qu'eux. La harangue d'Aristagoras étoit bien propre à exciter l'ambition & l'avarice des Athéniens. L'assemblée décida sur-le-champ qu'on enverroit du secours en Ionie. On équipa & approvisionna vingt vaisseaux, qui, ayant fait voile, furent renforcés de cinq autres, appartenant à Eretrie, ville d'Eubée, & se rendirent au rendez-vous général dans le port de Milet. [a]

Les Athéniens envoient vingt vaisseaux au secours de leurs colonies.

Aristagoras ne perdit pas beaucoup de temps dans sa négociation auprès des autres états de la Grèce, & vint bientôt rejoindre ses alliés Athéniens au lieu convenu. On y détermina que, tandis que le commandant en chef régleroit les affaires civiles des Ioniens, son frère Charopinus conduiroit une expédition militaire contre l'opulente capitale de Lydie. Les Athéniens, ardens à montrer leur ressentiment contre l'ennemi commun, & plus encore à piller, s'engagèrent dans cette entreprise. Les flottes combinées quittèrent le port de Milet & firent voile pour Ephèse, où les troupes débarquèrent; & en trois jours, après

Mesures des Confédérés. Olymp. 70. 1. A.C. 500.

---

a Hérodote, l. 5, c. 97.

un voyage de ſoixante & dix milles, elles parurent devant les murs de Sardis. Le gouverneur Perſan ne s'attendoit pas à une pareille ſurpriſe ; ſes ſoldats n'étoient point prêts à entrer en campagne, & les vaſtes murailles de la cité ne pouvoient être défendues, d'aucun côté, contre les aſſiégeans. C'eſt pourquoi Ataphernes ſe retira dans la citadelle, pour la défendre, tandis que les Grecs entrèrent ſans obſtacle dans Sardis pour piller les richeſſes accumulées de cette ancienne capitale. Mais un accident les empêcha de recueillir les fruits de leur ſuccès. Un ſoldat, furieux d'avoir manqué ſa proie, mit le feu à la maiſon d'un Lydien, ſituée dans les fauxbourgs de la ville, qui étoient pour la plupart conſtruits de matériaux très-combuſtibles. Les flammes ſe communiquèrent promptement d'une maiſon à l'autre, &, en peu de temps, toute la circonférence de la place fut entourée d'un mur de feu. Sardis n'étoit point bâtie à la manière des Orientaux, mais à celle des Grecs [a], ayant ſur les bords du Pactole, qui traverſoit la ville, un quarré ſpacieux, qui ſervoit communément

Ils prennent & brûlent Sardis.

[a] Nous avons déjà obſervé que les Perſes n'avoient aucun forum ou place publique d'aſſemblée.

aux marchés [a]. Ce fut dans cette enceinte que les Perſans, chaſſés de toutes les extrémités, ſe retirèrent, pour chercher un aſyle contre la fureur des flammes.

Ils ſont défaits dans leur retraite.

Aſſemblés dans cette place, ſans aucune intention de ſe défendre, les Perſes s'apperçurent bientôt que leurs forces étoient plus que ſuffiſantes pour réſiſter à l'ennemi. Dans le même temps l'incendie de Sardis amenoit les habitans de toutes les parties de la Lydie au ſecours de cette ville. Les Grecs furent attaqués, repouſſés, & obligés d'abandonner leur butin. Ce ne fut pas même ſans difficulté qu'ils effectuèrent leur retraite, qui fut plus rapide que leur marche pour y arriver n'avoit été prompte. La priſe & l'incendie de la capitale des Lydiens ne parurent plus alors qu'un coup de main qui avoit réuſſi, parce que les Perſes ne l'avoient pas prévu, & dont les Grecs ne pouvoient tirer ni gloire ni avantage. L'ennemi, raſſemblant toutes ſes forces, les pourſuivit juſqu'à Ephèſe, & les défit avec un grand carnage, malgré la vigoureuſe réſiſtance des Athéniens. Les troupes auxiliaires de l'Eubée montrèrent également un courage extraordinaire ; elles

[a] Hérodote, l. 5, c. 101 & ſuiv.

étoient

étoient commandées par leur compatriote Evalcides, dont les victoires Olympiques ont été si hautement louées dans les vers de Simonides, & dont la mort en cette occasion fut long-temps & profondément regrettée.

Conduite subséquente des confédérés.

Un mauvais succès est ordinairement suivi de dissentions dans une armée de confédérés. Les alliés en rejettèrent le blâme les uns sur les autres, & les Athéniens retournèrent chez eux très-dégoûtés de cette expédition, & déterminés à ne pas s'aventurer plus long-temps [a] pour le salut d'un peuple qui employoit si peu de sagesse ou de valeur dans sa propre défense. Les Ioniens, quoiqu'abandonnés de leurs alliés, & défaits sur terre par leurs ennemis, continuèrent vigoureusement la guerre par mer. Naviguant au nord, ils réduisirent Bysance & toutes les cités voisines de l'Hellespont & de la Propontide. Leur flotte dirigea alors sa course vers la Carie, & s'étant rendus maîtres de la portion la plus considérable de cette côte, ils chassèrent les Phéniciens de l'île de Chypre.

Vigoureuses mesures des Perses pour éteindre la rébellion.

Les succès militaires des Perses engagèrent ceux-ci à continuer la guerre par terre; & leurs opérations annoncèrent un degré de pru-

[a] Hérodote, *Ibid.*

dence & de courage, tel qu'ils paroiſſent n'en avoir jamais montré dans les occaſions qui eurent lieu par la ſuite. Afin d'ôter, le plus promptement poſſible, toute eſpérance aux rebelles, ils formèrent, de leur nombreuſe armée, trois diviſions, aſſignant à chacune ſon département & ſes opérations particulières. Il fut convenu qu'après que ces corps de troupes ſéparés auroient réduit les plus petites cités des Eoliens, des Doriens & des Ioniens, les trois grandes branches de la race Hellénique, ils ſe réuniroient en un ſeul pour attaquer Milet, regardée comme le centre de la rebellion, & qui étoit conſidérée, par rapport à ſa grande force & à ſon importance, plutôt comme la métropole de toute la contrée, que comme la capitale d'une province particulière. Ce plan, ſi judicieuſement concerté, fut mis en exécution par les trois gendres de Darius, Hymées, Dauriſes & Otanes. Le premier réduiſit les cités Eolienes; le ſecond conquit les Doriens, ainſi que les autres habitans de la Carie [a], tandis

[a] Après que la conquête parut complette & aſſurée, Dauriſes fut ſurpris & tué par Héraclides, général des Cariens. Mais cet évènement ne changea en rien le ſort général de la guerre. Hérodote, l. 5, c. 106.

qu'Otanes, assisté des conseils & de la bravoure d'Ataphernes, parcourut la côte Ionique, brûlant & détruisant tout ce qui étoit sur son passage. Les habitans qui ne purent s'éloigner, furent égorgés ou traînés en captivité ; les plus heureux échappèrent à ces calamités, en fuyant sur leurs vaisseaux, ou en cherchant un asyle dans les remparts de Milet [a].

Ils assiégent Milet. Olymp. 71. 3. A. C. 494.

Le temps approchoit où les Perses alloient attaquer cette place, dont le port commandoit la côte, & qu'il étoit nécessaire d'investir par mer & par terre. On pourroit, dans cette occasion, s'attendre à trouver Aristagoras, le premier moteur de la rebellion, déployant les ressources fertiles de son génie ; mais avant que Milet fut assiégée, Aristagoras n'étoit plus. Le perfide Ionien, qui avoit persuadé non-seulement à ses propres compatriotes, mais à tous les Grecs d'Asie & à plusieurs d'Europe, que le salut public étoit le seul objet de ses desirs, n'en avoit jamais eu probablement d'autre que de voir réussir ses projets d'ambition. Lorsque Cymé & Clazomené, deux villes voisines de l'Ionie, se furent rendues aux Perses, il pensa qu'il étoit temps de pourvoir,

Aristagoras s'enfuit en Thrace.

[a] Hérodote, l. 5, c. 106 & suiv.

par une prompte retraite, à sa sûreté personnelle; & abandonnant, au milieu du plus grand danger, une contrée qu'il avoit plongée dans toutes les horreurs de la guerre, il s'enfuit, avec ses nombreux partisans, dans un coin obscur de la Thrace, situé hors de l'atteinte des Perses contre lesquels il s'étoit révolté, & des Grecs qu'il avoit trahis. Mais tandis qu'il s'efforçoit d'y assurer son établissement, il provoqua, par sa cruauté, le désespoir des naturels du pays, & il périt misérablement avec les compagnons de sa perfidie, par les mains de ces fiers barbares, qui vengèrent ainsi la cause commune de la Grèce & de la Perse [a].

Il est tué.

Les Intrigues d'Histiæus.

Vers ce même temps Histiæus, le parent & l'ami d'Aristagoras, arriva de Suze avec une commission de Darius, pour diriger, par son expérience & sa parfaite connoissance du pays, la valeur & l'activité des généraux Persans. La naissance, l'éducation, les manières de cet homme singulier, ainsi que la forte prédilection d'un Grec pour son pays, pouvoient avoir fourni de bonnes raisons au Roi de Perse de suspecter sa fidélité: il la soupçonna en effet;

[a] Hérodote, l. 5, c. 124, 125, 126.

mais la ſoupleſſe artificieuſe, les vives proteſtations de dévouement, & les inſinuations adroites d'Hiſtiæus firent évanouir aiſément les préjugés que ſa ſituation & ſon caractère inſpiroient naturellement contre lui. Il fut envoyé pour aider l'armée de Darius, ſon bienfaiteur, à éteindre la rebellion des Grecs; mais ſon intention réelle étoit de prendre ſur lui-même la conduite de cette rebellion, & d'élever ſa propre grandeur ſur les ruines de la puiſſance Perſane. Arrivé ſur la côte de l'Aſie mineure, ſes intrigues produiſirent, à Sardis, une conſpiration qui, étant découverte par la vigilance d'Ataphernes, n'aboutit qu'à faire périr ſes complices. Hiſtiæus ſe retira à temps ſur le rivage Ionien [a], où il eſpéroit être reçu avec cordialité par ſes anciens amis. Mais les Miléſiens ſe reſſouvenant de ſa tyrannie, & de la conduite honteuſe & toute récente de ſon neveu Ariſtagoras, lui fermèrent les portes de leur ville. Il chercha alors à être admis chez les habitans de Chio, mais ce fut également ſans ſuccès. Enfin les Lesbiens, avec beaucoup de répugnance, lui prêtèrent huit vaiſſeaux, qu'il employa contre l'ennemi dans l'Euxin; mais il

[a] Hérodote, l. 6, c. 2 & ſuiv..

fut pris par les Perſes, & crucifié à Sardis, n'ayant rien fait pour terminer une guerre qui avoit été entrepriſe par ſes conſeils, & fomentée par ſon ambition *.

Sa mort.

Le ſiége de Milet continué.

Cependant la flotte & l'armée des Perſes environnoient les murs de Milet. Nous ne ſommes pas inſtruits au juſte du nombre de leurs forces de terre, qui, étant la réunion de toutes les garniſons de ces contrées, doivent avoir ſurpaſſé de beaucoup aucune des armées que les Grecs, du temps même de leur plus grande puiſſance, aient jamais pu mettre ſur pied. Leur flotte, compoſée de Phéniciens, de Ciliciens & d'Egyptiens, montoit à ſix cents voiles, outre des forces navales conſidérables, appartenant à l'île de Chypre, qui, s'étant jointe pendant un an aux rebelles d'Ionie, s'étoit récemment ſoumiſe à Darius. Afin de délibérer ſur les moyens de s'oppoſer à ce puiſſant armement, les Grecs s'aſſemblèrent dans le conſeil Pannionien, où il fut unanimement réſolu qu'on ne feroit aucune tentative pour réſiſter aux Perſans du côté de terre : les citoyens de Milet furent ſeulement exhortés à défendre leurs murailles juſqu'à la dernière extré-

Les Grecs ſe déterminent à défendre cette place juſqu'à la dernière extrémité.

* Hérodote, *ibid.*

mité, ſous la conduite de Pythagoras, perſonnage d'un rang très-diſtingué dans cette république. Il fut donc convenu ; que tandis qu'on feroit tous les efforts poſſibles pour conſerver cette forte place de l'Ionie, la flotte Grecque, la dernière & la ſeule reſſource de la nation, s'aſſembleroit à la petite île de Ladé, à l'entrée du port de Milet, & offriroit la bataille à celle des Perſes [a]. Lorſque toutes leurs forces furent réunies au rendez-vous marqué, elles ſe montoient à trois cent cinquante-trois vaiſſeaux, qui, contenant chacun, à un terme moyen, au-delà de deux cents hommes d'équipage, formoient en tout un nombre ſuffiſamment reſpectable, & qui les auroit probablement rendus victorieux, s'ils étoient tous reſtés fidèlement & unanimement attachés à la cauſe commune. Telle étoit au moins l'opinion des généraux Perſans, qui, étant informés de l'état de la flotte Grecque, déſeſpérèrent de la vaincre à force ouverte, & tachèrent d'effectuer, par la politique, ce qu'ils ne pouvoient opérer par la valeur. Appellant les tyrans d'Ionie, qui, après avoir été chaſſés de leurs dominations par Ariſtagoras, s'étoient réfugiés chez les

Et à s'oppoſer par mer à l'ennemi.

Les Perſes tentent de les déſunir.

[a] Hérodote, l. 6, c. 6 & ſuiv.

Mèdes, & ſuivoient alors l'étendard de Darius; ils repréſentèrent à ces Princes bannis, que l'occaſion étoit venue de montrer leur attachement au ſervice du grand Roi. Pour cet effet, on conſeilla à chacun d'eux de perſuader, par un meſſage ou par une entrevue, aux ſujets qu'ils avoient précédemment commandés, d'abandonner la confédération Grecque; de leur faire ſavoir que s'ils conſentoient à cette propoſition, leurs maiſons & leurs temples ſeroient épargnés, tandis que ceux de leurs alliés, plus obſtinés, ſeroient détruits par les flammes; que leurs républiques ſeroient traitées avec une grande douceur, & rentreroient même en grace; tandis que leurs compatriotes, qui faiſoient réſiſtance, ſeroient réduits en ſervitude, & verroient leurs jeunes garçons condamnés à la caſtration, leurs vierges tranſportées à Bactres pour aſſouvir la brûtalité des Barbares; & leur pays, qui renfermoit tout ce qu'ils avoient de plus cher au monde, leurs temples, leurs ſtatues, leurs oracles, & les tombeaux de leurs ancêtres, paſſer à un autre peuple plus digne de l'occuper, & moins inquiet.

Condamnés.

Ces repréſentations inſidieuſes ne produiſirent cependant pas un effet immédiat. Chaque communauté, qui penſoit être la ſeule qu'on ſolli-

Sans effet immédiat.

citoit à déſerter la cauſe commune, dédaignoit, pour ſon avantage particulier, d'abandonner l'intérêt général de la confédération; & le jour ſuivant on tint un conſeil de guerre pour délibérer ſur les moyens propres, non d'appaiſer la colère des Perſes, mais de réſiſter à leurs armes.

L'avis de Denis le Phocéen.

Dans ce conſeil où la diſtinction des perſonnes ne prévaloit en aucune manière, chaque individu eut la pleine liberté de propoſer ſon opinion. Celle de Denis le Phocéen reçut l'approbation de toute l'aſſemblée: « Nos fortunes, dit-il, ô Ioniens! ne tiennent qu'à un fil. Nous devons, ou venger notre liberté, ou ſouffrir la punition ignominieuſe des eſclaves fugitifs. Si nous craignons la peine & le danger préſent, nous ſerons expoſés à une éternelle diſgrace; mais les fatigues de quelques jours ſeront compenſées par une vie libre, glorieuſe & fortunée. Mettez-vous ſous ma conduite, & je réponds ſur ma vie que, ſi les Dieux ne ſe déclarent pas contre nous, l'ennemi refuſera l'action, ou que s'il l'accepte, il ſera honteuſement défait. » Les Grecs, conſentant à ſe ſoumettre à la diſcipline de Denis, il diſtribua la flotte en trois diviſions: vers

l'orient s'étendoit l'aîle droite, compoſée de huit vaiſſeaux des Miléſiens, de douze appartenans à Prièné, & de trois qui formoient toutes les forces de la petite république de Myus. Le centre conſiſtoit en cent voiles du premier rang, fournies par les Chiotes, en ſoixante & dix de Lesbos, & en quelques vaiſſeaux envoyés par les petites villes d'Erithrée, de Phocée & de Teios. Les Samiens ſeuls, avec ſoixante voiles, formoient l'aîle gauche à l'oueſt.

Ses règlemens obſervés pour un temps.

Dans les anciens temps, le ſuccès d'un combat naval dépendoit principalement de l'activité des rameurs, & de l'habileté des pilotes, dont l'objet étoit toujours de pouſſer, avec une grande violence, la pointe aiguë ou la proue de leurs propres vaiſſeaux, dans les flancs du vaiſſeau ennemi. Quelquefois ils entr'ouvroient ou couloient à fond d'un ſeul coup, mais plus fréquemment à différens aſſauts, le navire de leur adverſaire, tandis qu'ils évitoient eux-mêmes un pareil choc, avec une adreſſe infinie. Les Grecs avoient acquis, par leur continuel exercice à la navigation, une telle dextérité à manier leurs galères, que les évolutions de ces bâtimens, ne dépendant pas de l'impulſion exté-

rieure du vent, mais du principe d'activité de l'intérieur, reſſembloient aux mouvemens rapides d'un poiſſon qui nage dans ſon élément. Une pratique conſtante étoit néanmoins néceſſaire pour conſerver cette ſupériorité, & encore plus pour familiariſer au travail & à la fatigue des corps qui, à raiſon de la douceur du climat & de la chaleur de la ſaiſon, étoient ſuſceptibles de tomber dans l'inaction & la débilité. C'eſt pourquoi le prudent Phocéen leur ordonna de changer ſouvent de ſtation, il voulut que les matelots s'accoutumaſſent aux travaux de la rame, & aux rigueurs de la diſcipline, qui leur deviendroient enſuite faciles & agréables par l'habitude. Ils obéirent avec joie à ſes ordres pendant ſept jours : mais, à la longue, la chaleur du climat rendit leurs efforts trop grands, relativement à la force de leur conſtitution. Les maladies ſe mirent dans la flotte. Les Grecs, qui avoient toujours en averſion l'ombre même d'une autorité abſolue, ſe plaignirent d'abord par des murmures ſourds, & enſuite par des clameurs licentieuſes, des fatigues inſupportables auxquelles ils étoient aſſujettis, par la ſévérité d'un inſolent Phocéen qui, n'ayant amené que trois vaiſſeaux pour

Mais diſcontinués.

la défenſe commune, s'arrogeoit une direction arbitraire. Conduits par ces ſentimens, ils refusèrent d'obéir plus long-temps à ſes commandemens, deſcendirent ſur le rivage de Ladé, dreſsèrent un camp dans l'île, & s'aſſeyant à l'ombre de leurs tentes, dédaignèrent les travaux ordinaires auxquels ils s'étoient ſoumis juſques-là.

Les Grecs défaits dans un combat naval.

Les Samiens, qui furent témoins de ce déſordre général, & qui en redoutèrent les ſuites, acceptèrent, de leur côté, les propoſitions qui leur avoient été faites par les Perſes. Leur perfidie détruiſit entièrement la cauſe commune; car, dans l'engagement qui ſuivit bientôt après, ils hiſsèrent leurs voiles, & abandonnèrent la ligne. Les Lesbiens ſuivirent leur exemple. Parmi ceux, cependant, qui ſe ſignalèrent en reſtant fidèles à la cauſe de la Grèce, on trouve onze capitaines de vaiſſeaux Samiens qui eurent en horreur la trahiſon de leurs compagnons, & mépriſèrent le ſignal de leurs amiraux. Leur généreuſe conduite fut récompenſée par la communauté de Samos, qui fit élever à leur retour une colonne avec une inſcription, pour tranſmettre leurs noms & leur réputation immortelle à la poſtérité. Mais de tous les

Grecs ; ce furent les Chiotes qui acquirent le plus de gloire dans cette journée mémorable. Malgré l'infériorité de leurs forces, ils ſe défendirent juſqu'à la dernière extrémité, rendirent la victoire long-temps douteuſe, & la firent payer cher aux Perſans. La défaite de l'armée navale des Grecs fut bientôt ſuivie de la priſe de Milet, qui ſe rendit la ſixième année après le commencement de la révolte. Les Perſes exécutèrent, à la rigueur, les menaces qu'ils avoient dénoncées contre l'obſtination de leurs ennemis. Samos ſeule, pour prix de ſa perfidie, obtint que ſes maiſons & ſes temples ſeroient épargnés. Ceux de toutes les autres communautés furent brûlés juſqu'aux fondemens. Les femmes & les enfans furent traînés en captivité. Tous ceux des citoyens de Milet qui ne purent s'échapper par la fuite, furent paſſés au fil de l'épée, ou emmenés dans le cœur de l'Aſie, & forcés enfin de s'établir dans le territoire d'Ampé, près de l'embouchure du Tigris. Dans les autres places, les hommes d'une complexion foible & mélancolique, continuèrent de reſter & de gémir ſur les ruines de leurs anciennes habitations. Les plus robuſtes s'embarquèrent, ſoit pour la Grèce ou pour les

Priſe de Milet. Olymp. 71. 3. A. C. 494.

Diſperſion des Grecs & déſolation de leur pays.

côtes d'Italie & de Sicile, ou pour les colonies Grecques d'Afrique. Les plus entreprenans, & ce n'étoit probablement pas le plus petit nombre, s'adonnèrent à la piraterie ; & parmi ces derniers étoit Denis le Phocéen, qui pilloit les vaiſſeaux Toſcans & Cartaginois, en épargnant toujours les Grecs. La flotte Perſane hiverna à Milet ; & au printemps ſuivant elle ſubjugua les îles de Chio, Lesbos & Ténèdos [a]. Ainſi, pour la troiſième fois, les Grecs Aſiatiques furent conquis, une fois par les Lydiens, & deux fois par les Perſans.

L'Ionie recommence à fleurir ſous le gouvernement Perſan.

Mais malgré ces révolutions répétées, qui ſoumirent les habitans de l'Ionie à des calamités ſi déſolantes, cette contrée délicieuſe recouvra bientôt ſa nombreuſe population & ſon ancienne ſplendeur. Le gouvernement des Perſes ayant ſuffiſamment puni la rebellion, commença inſenſiblement à ſe ralentir. Les Ioniens devinrent un objet particulier des ſoins & de la protection de Darius. On fit des règlemens utiles pour maintenir la paix publique, ainſi que pour aſſurer la vie & les propriétés des individus. La face des campagnes

[a] Hérodote, l. 6, c. 31 & ſuiv.

recommença à devenir riante ; les cités furent aiſément réparées : tandis que l'extrême fertilité du ſol, les beautés attrayantes des ſites, les charmes du climat & la commodité des ports, (avantage dont les Perſans ne ſavoient pas profiter eux-mêmes) ramenèrent à la hâte les Grecs dans leurs anciennes habitations. Les places même qui avoient été déſertées ou détruites ſortirent de leurs ruines, & reprirent, ſous la main induſtrieuſe & active des nouveaux habitans, une nouvelle apparence de gaieté & de bonheur. Tel étoit l'attachement des Grecs pour leur pays, & telle fut leur ambition pour l'embellir, que le travail d'un petit nombre d'années répara les ravages deſtructeurs des Barbares.

CHAPITRE IX.

RESSENTIMENT de Darius contre la Grèce. — Expédition maritime de Mardonius. - Invaſion en Grèce par Datis & Artaphernes. — Bataille de Marathon. — Ce qui arriva dans l'intervalle entre cette bataille & l'invaſion de Xercès. — Invaſion de Xercès. — Bataille des Thermopyles.

CHAP. IX. Introduction à l'Hiſtoire des Perſes.

POUR faire connoître les premiers temps de l'hiſtoire de la Grèce, que nous venons de parcourir, il faut chercher la vérité parmi les fragmens épars & mutilés des Poëtes & des Mythologiſtes. Ce n'eſt que par les principes d'une ſage diſcuſſion, & par la marche des paſſions humaines, qu'on parvient à dépouiller les principaux évènemens, de tout le merveilleux qui les dénature, & à donner aux époques les plus importantes, cette certitude qui diſtingue l'hiſtoire, de la fiction. Dans la partie de mon ouvrage qui va ſuivre, les matériaux ſe préſentant en foule, la difficulté n'eſt pas de les chercher, mais de les choiſir. Les préparatifs & les commencemens de la guerre des Perſes

Perſes contre les Grecs, ainſi que ſon heureuſe iſſue, ont été décrits avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, & ornés de tous les charmes de l'éloquence. Poëtes, Hiſtoriens, Orateurs, tous les Ecrivains Grecs, en un mot, ſe ſont plûs à tranſmettre des exploits, également propres à faire briller leurs talens, & à flatter l'orgueil de leur patrie. Leurs Ouvrages ſont connus de tous ceux qui cultivent la Littérature, & rendent le ſujet familier au Lecteur & difficile pour l'Ecrivain. Cependant les faits qu'ils nous racontent ſont ſi extraordinaires, qu'ils conſervent encore le même éclat & le même intérêt, & qu'ils ſeront juſques dans les ſiècles les plus reculés, des monumens précieux de cette magnanimité courageuſe qu'inſpire l'amour de la liberté, qu'excite le feu du patriotiſme, & qui eſt le germe des grandes vertus.

La tragédie mémorable (pour adopter en cette occaſion une alluſion frappante de Plutarque) qui finit par le déshonneur éternel du nom Perſan, peut être diviſée en trois actes principaux. Le premier contient l'invaſion de la Grèce par les généraux de Darius, Datis & Artaphernes, qui furent défaits à la bataille de Marathon. Le ſecond conſiſte dans l'expédition entrepriſe dix ans après par Xercès, fils & Olymp. 75. 1. A. C. 480.

Le ſujet diviſé en trois actes. Olymp. 72. 3. A. C. 490.

ſucceſſeur de Darius, qui fut obligé de fuir précipitamment après la ruine de ſa flotte, près l'île de Salamine. Le troiſième & dernier acte, eſt la deſtruction des armées Perſanes, dans les ſanglantes batailles de Micalé & de Platée, qui ſe donnèrent le même jour, environ deux ans après l'entrée triomphante de Xercès dans la Grèce.

Reſſentiment de Darius contre les Athéniens.

La ſoumiſſion des peuples de la côte d'Aſie qui s'étoient révoltés, engagea Darius à tirer vengeance de ceux d'entre les Grecs qui avoient encouragé & protégé l'inſurrection de ſes ſujets. Quand ce fier monarque de l'Orient fut informé que les Athéniens avoient coopéré avec les Ioniens à la priſe & à l'incendie de Sardis, il donna des marques du plus furieux reſſentiment, & tirant une flèche dans l'air, il pria les cieux de l'aider à punir l'audacieuſe inſolence de cette république. Il ordonna que, chaque fois qu'il ſe mettroit à table, un de ſes officiers lui parlât des Athéniens, dans la crainte que les délices de ſa cour ne le détournaſſent de la vengeance qu'il méditoit [a].

Malheureuſe expédition de Mardonius. Olymp. 1. 71. 4. A. C. 493.

L'exécution de ce deſſein fut confiée à Mardonius, noble Perſan du plus haut rang, que

[a] Hérodote, l. 5, c. 105 & ſuiv.

ſon mérite perſonnel & les avantages de ſa naiſſance avoient élevé à l'Hymen d'Artazeſtra, fille de Darius, & dont la jeuneſſe & l'inexpérience étoient compenſées dans l'opinion de ſon ſouverain, par ſon génie ſupérieur pour la guerre, & par ſon amour inné pour la gloire. Après le cruel châtiment des Ioniens, Mardonius s'approcha des côtes d'Europe avec un armement bien propre à répandre la terreur dans la Grèce. Sa flotte ſoumit l'île opulente de Thaſos, dont les mines d'or rapportoient un revenu de près de trois cents talens, tandis que ſes forces de terre ajoutoient à l'Empire Perſan la Macédoine, encore barbare. Mais ayant dirigé ſa courſe au midi de Thaſos, toute la flotte fut ſurpriſe & preſque détruite par une violente tempête, en voulant doubler le promontoire du mont Athos, qui ne tient aux côtes de Macédoine que par une langue de terre baſſe & étroite, qui forme dans la mer une longue chaîne de montagnes eſcarpées. Trois cents vaiſſeaux furent briſés contre les rochers; vingt mille hommes périrent dans les flots. Ce déſaſtre fit abandonner l'expédition, & Mardonius ayant ramaſſé les débris épars de la flotte & de l'armée, retourna à la cour de Perſe. Il eut l'adreſſe de détourner le reſſentiment

Qui perd ſa plus grande partie de ſa flotte.

de Darius, en flattant ſon orgueil, & en lui diſant que les forces Perſanes, invincibles contre tout pouvoir humain, n'avoient cédé qu'à la fureur des élémens. Il affecta de décrire & d'exagérer le froid exceſſif, les tempêtes violentes, les monſtrueux animaux marins, qui rendoient formidables ces mers lointaines & inconnues [a].

Il eſt remplacé par Datis & Artaphernes. Olymp. l. 72. 3. A. C. 490.

L'adreſſe de Mardonius le ſauva du châtiment; mais ſa défaite lui fit perdre le commandement de l'Aſie-Mineure. On nomma à ſa place deux généraux, Datis, Mède d'origine, qui étoit le plus diſtingué par ſon âge & ſon expérience, & Artaphernes, Perſan, homme d'un rang & d'une naiſſance plus illuſtres, étant deſcendu du ſang royal, & fils d'Artaphernes, gouverneur de Sardis, dont le nom eſt connu dans cette Hiſtoire. Afin que ſes lieutenans puſſent paroître avec un degré de ſplendeur, digne de la majeſté de la Perſe, Darius aſſembla une armée de cinq cents mille hommes [b],

---

[a] Hérodote, l. 6, c. 43 & ſuiv.

[b] Outre Hérodote, Plutarque & Diodore de Sicile; cette expédition eſt rapportée par Lyſias. Orat. funeb. panégyr. Platon, Menex. Pauſan. l. 10, c. 20. Juſtin. l. 2, c. 9. Corn. Nepos, dans la vie de Milt.

compoſée de l'élite des troupes de chacune des provinces que renfermoit ſa vaſte domination. L'armement d'un nombre proportionné de vaiſſeaux de guerre & de tranſport fut préparé en peu de temps. Les provinces maritimes de l'Empire l'Egypte, la Phénicie, & les côtes du Pont-Euxin & de la mer Egée, reçurent ordre de préparer, avec toute la promptitude poſſible, leurs forces navales ; les vieux vaiſſeaux furent réparés, on en conſtruiſit de nouveaux, & dans le cours de la même année où l'on commença les préparatifs, une flotte de ſix cents voiles fut prête à mettre en mer. Les généraux Perſans eurent ordre d'employer ce formidable armement, à étendre leurs conquêtes du côté de l'Europe, à ſoumettre les républiques de la Grèce, & plus particulièrement à châtier l'inſolence des Erétriens & des Athéniens, les ſeules nations qui euſſent trempé dans la révolte des Ioniens, & aidé ce peuple rebelle à la deſtruction de Sardis. Quant aux autres peuples qui pourroient être réduits par ſes armes, Darius n'avoit point fait connoître ſes volontés ; il laiſſoit à la diſcrétion de ſes généraux le traitement particulier des vaincus ; mais il donna les ordres les plus ſévères pour que le

Leur armement & leurs projets.

territoire des Athéniens & des Erétriens fût ravagé, leurs maiſons & leurs temples brûlés ou démolis, & qu'ils fuſſent eux-mêmes conduits captifs aux extrémités les plus orientales de ſon empire. Ne doutant point du ſuccès de cette entrepriſe, il fit fournir à ſes généraux un grand nombre de chaînes pour attacher les priſonniers. Préſomption orgueilleuſe (pour ſe ſervir du langage de l'antiquité) d'un homme qui ſe croît ſupérieur au pouvoir de la fortune même.

Ils réduiſent les Cyclades.

La flotte Perſane eut une traverſée heureuſe juſqu'à l'île de Samos, d'où elle devoit faire voile vers les côtes d'Athènes. Le déſaſtre qu'avoit éprouvé l'armée, commandée par Mardonius, empêcha Datis & Artaphernes de ſuivre directement les côtes de la Thrace & de la Macédoine : ils ſe déterminèrent à avancer ſur une ligne oblique à travers les Cyclades, grouppe de dix-ſept petites îles, giſſantes vis-à-vis les territoires d'Argos & de l'Attique. L'approche d'une armée ſi nombreuſe, dont les vaiſſeaux couvroient toute la ſurface de la mer Egée, frappa de terreur les habitans peu aguerris de ces îles fortunées. Les Naxiens ſe réfugièrent dans leurs montagnes inacceſſibles ;

les habitans de Delos, réſidence favorite de Latone & de ſes divins enfans, abandonnèrent leur temple, ombragé par les roches élevées & eſcarpées du mont Cynthus.

Paros [a], fameuſe pour ſon marbre; Andros [b], célèbre pour ſes vins; Céos, patrie de Simonides, Poëte élégiaque; Syros, qui avoit vu naître le Philoſophe Phérécydes; Ios, tombeau d'Homère [c]; l'induſtrieuſe Amor-

---

[a] Le marbre de Paros étoit ſupérieur pour la blancheur & la fineſſe de ſon grain, aux veines dures & luiſantes de celui du mont Pentélicus, dans l'Attique, qui, par la forme & le brillant des particules qui le compoſent, reſſemblant un peu au ſel, eſt appelé par les Italiens *marmo ſalino*. Ces deux ſortes de marbre furent toujours les plus eſtimées chez les Grecs; mais le marbre de Paros étoit préféré par les Artiſtes, comme cédant plus aiſément au ciſeau, & à cauſe de l'homogénéité de ſes parties, moins ſuſceptible de chatoyer & de produire de faux éclats dans la ſtatue. Winkelman parle des ouvrages de marbre de Paros du palais Farnèſe, à Rome. Geſchichte der Kunſt des Alterthums, l. 1, c. 2. *Hiſtoire de l'Art des Anciens.*

[b] Les vins d'Andros & de Naxos étoient comparés au nectar. Voyez Athenée, l. 1.

[c] Strabon, l. 10, & Plin. l. 4. Pauſanias (in Phoc.) diſent, que Clymène, mère d'Homère, étoit native de l'île d'Ios; & Aulugelle, l. 3, aſſure, d'après l'au-

gos [a], ainſi que les autres [b] îles qui environnent les rivages autrefois ſacrés de Delos, ou offrirent volontairement le tribut ordinaire de la terre & de l'eau, comme un témoignage de leur amitié, ou ſe ſoumirent, après une foible réſiſtance, aux armes des Perſes [c].

Et l'Eubée.

Les ennemis s'avancèrent enſuite vers l'Occident, & vinrent attaquer l'île Eubée, où, après un combat, qui dura preſque ſix jours, leur force & leur nombre, aidés par la perfidie de deux traitres, l'emportèrent enfin ſur la valeur & l'obſtination des Erétriens [d].

Ils font une deſcente dans l'Attique.

Juſques-là tout avoit réuſſi aux Perſes, & ſi leur expédition s'étoit bornée aux évènemens

---

torité d'Ariſtote, que cette île étoit la patrie d'Homère lui-même.

[a] Amorgos fut long-temps fameuſe pour les robes qui s'y faiſoient, & que l'on appelloit de ſon nom. Suid. ad voc. Elles étoient teintes en rouge, avec une eſpèce de lichen, qui abonde dans cette île, & qui fut originairement employé par les Anglois & les François pour teindre l'écarlate.

[b] Hérodote, l. 6, c. 94.

[c] Hérodote, l. 6, c. 101 & ſuiv.

[d] On peut voir dans Tournefort, le plus ſavant des Voyageurs, l'état déplorable où ſont actuellement ces îles, autrefois ſi fortunées. Le deſpotiſme, une double

qu'on vient de rapporter, elle eût été tres-glorieuſe. Mais la partie la plus difficile de leur entrepriſe reſtoit encore à faire, celle dont l'exécution leur fit éprouver (heureuſement pour l'Europe) un fatal revers de fortune. Après la réduction de l'Eubée, les côtes de l'Attique, ſéparées de cette île par le détroit de l'Euripe, ſembloient inviter les généraux de Darius à une conquête facile. Ils ſaiſirent avec joie l'occaſion, le châtiment d'Athènes étant le principal objet que s'étoit propoſé leur ſouverain, lorſqu'il avoit formé cet armement qui ſembloit invincible. Les meſures qu'ils prirent pour l'exécution de ce deſſein paroiſſoient très-ſages & plus que ſuffiſantes. Ils diſtribuèrent dans les îles qu'ils avoient ſoumiſes la plus grande partie de l'armée; & la multitude inutile des valets fut tranſportée ſur les côtes d'Aſie. Alors, avec cent mille fantaſſins d'élite, & un nombre proportionné de chevaux, les généraux Perſans partirent de l'Eubée, & arrivèrent ſur *le rivage de Ma-*

ſuperſtition (celle des Grecs & celle des Mahométans) les Pirates, les bandits, & la peſte, n'ont cependant pas dépeuplé les Cyclades, qui contiennent reſpectivement trois, cinq, dix, & la plus grande, vingt mille habitans.

rathon, canton de l'Attique, ſitué environ à trente milles de la capitale, rempli de vaſtes plaines, & par conſéquent plus favorable aux opérations de la cavalerie, qui formoit la principale force de l'armée des Barbares, & dont les Grecs n'étoient guères pourvus. Ce fut-là que les Perſes aſſirent leur camp, d'après l'avis d'Hyppias, qui avoit été Roi d'Athènes, qui en avoit été banni, & qui connoiſſoit parfaitement la ſituation & les intérêts de la Grèce [a].

Les Athéniens prennent des meſures pour leur défenſe.

Cependant les Athéniens avoient levé une armée & nommé dix généraux, tous choiſis, ſelon l'uſage, parmi les dix tribus de la ville, & ayant chacun un pouvoir égal. Leurs guerres opiniâtres, & preſque continuelles avec les Phocéens, les Thébains, & leurs autres voiſins ſeptentrionaux, ne leur permettoient pas d'attendre des ſecours de ces peuples. Mais à la première nouvelle de l'approche de la flotte Perſanne, ils envoyèrent à Sparte, pour informer le Sénat de cette république du danger preſſant qui les menaçoit, & lui repréſenter combien il étoit de l'intérêt, ainſi que de l'honneur des Spartiates,

[a] Thucyd. l. 6, c. 1, 9. Hérodote, ubi ſupra.

qui avoient acquis une juſte prééminence parmi les états de la Grèce, de ne pas permettre la deſtruction de la plus ancienne & de la plus brillante des villes grecques. Le ſénat & l'aſſemblée ſentirent la juſtice de cette demande; ils raſſemblèrent leurs troupes, & ſe diſposèrent à donner à leurs rivaux, que le danger changeoit pour l'inſtant en alliés, un ſecours prompt & effectif. Mais on n'étoit encore qu'au neuvième jour du mois; & une antique ſuperſtition, d'autant plus reſpectée qu'elle étoit inexplicable, empêchoit les Spartiates d'entrer en campagne avant la pleine-lune [a]. Ils promirent de ſe mettre en marche à cette époque, & de faire la plus grande diligence pour arriver aux plaines de Marathon.

Ils ſont renforcés par un corps de Platéens.

Pendant cet intervalle les Athéniens avoient été renforcés par un corps de mille guerriers d'élite, venus de Platée, petite ville de Béotie, qui n'étoit éloignée de Thèbes que de neuf milles. L'eſprit indépendant des Platéens les rendoit auſſi jaloux de maintenir leur liberté, qu'ils étoient peu en état de la défendre contre la puiſſance des Thébains. Mais la protection des Athéniens leur avoit ſervi à la con-

[a] Strabon, l. 9, p. 611, & Hérodote, *ibid.*

ſerver ; & ce fut pour reconnoître cette faveur ineſtimable, qu'ils donnèrent à leurs bienfaiteurs, dans cette occaſion, comme dans toutes celles qui ſuivirent, les preuves les plus marquées de leur reconnoiſſance. L'armée Athénienne, prête à entrer en campagne, conſiſtoit en dix mille hommes libres, & en un plus grand nombre d'eſclaves armés. Les généraux auroient certainement pu ramaſſer un corps de troupes plus conſidérable ; mais il paroît qu'ils ne voulurent pas confier le ſalut de l'état au hazard d'une ſeule action. Il n'auroit pas été prudent d'ailleurs de laiſſer les remparts d'Athènes, & les autres fortereſſes de l'Attique, entièrement dépourvues, & ſans défenſe. On avoit agité, dans l'aſſemblée publique, s'il ne valoit pas mieux ſoutenir un ſiége que de haſarder une bataille. Les fortifications d'Athènes, à la vérité, n'avoient pas alors ce degré de ſolidité qu'elles acquirent par la ſuite ; cependant elles auroient pu réſiſter long-temps aux aſſauts des Perſes, peu exercés dans l'art de l'attaque ; ou, en ſuppoſant que ces derniers s'en fuſſent emparés, les rues longues, étroites & tortueuſes de cette ville [a], auroient mis un

[a] Ariſtote nous apprend que tel étoit autrefois

petit nombre d'hommes dans le cas de faire une défenſe obſtinée, & peut-être de chaſſer un ennemi ſupérieur en nombre, mais moins déterminé. Toutes les eſpérances que leur offroit ce genre de défenſe, s'évanouirent par la conſidération que l'armée innombrable des Perſes pouvoit enfermer la ville de tous côtés, intercepter les ſecours, & au lieu de l'emporter d'aſſauts, la réduire par la famine. D'ailleurs Miltiades, un des dix généraux, dont nous avons déjà eu occaſion d'applaudir au patriotiſme & à ſon amour pour la liberté, animoit ſes concitoyens par le deſir de la victoire. Ce général expérimenté connoiſſoit les Perſans; il connoiſſoit ſes compatriotes, & ſa judicieuſe ſagacité avoit ſu apprécier les uns & les autres.

Les Athéniens encouragés par Miltiade à riſquer une bataille.

Les Athéniens étoient en petit nombre; mais c'étoient des hommes choiſis. Une pratique journalière de la gymnaſtique leur avoit donné, outre l'agilité des membres, la dextérité de la main & une vigueur d'eſprit & de corps peu commune. Leurs guerres continuelles les avoient endurcis aux peines & aux fatigues; ils étoient accoutumés à la diſcipline, & familiariſés

Ses motifs expliqués par le caractère militaire des Athéniens.

---

l'uſage de bâtir dans toutes les villes de la Grèce. Ariſtot. Polit.

avec ces évolutions ſavantes qui décident ordinairement du ſort des batailles. On ne pouvoit rien ajouter à leur armure offenſive ou défenſive ; & une prééminence reconnue ſur leurs voiſins leur avoit inſpiré un enthouſiaſme militaire, qui étoit encore excité dans cette occaſion, par la néceſſité de défendre à la fois leur patrie & leur liberté. Dans leurs guerres inteſtines, les Grecs, & les Athéniens en particulier, avoient adopté une tactique qu'on ne peut trop louer. Ils ſe raſſembloient en une phalange ferme & ſerrée, communément ſur ſeize de hauteur, dont les premiers rangs étoient compoſés des jeunes gens, plus robuſtes & plus emportés, tandis que les derniers étoient occupés par des vétérans expérimentés, dont le courage tranquille, & le reſſentiment contre la lâcheté, ſembloient plus terribles à leurs compagnons que les armes d'un ennemi. Comme la ſûreté des derniers rangs dépendoit de l'activité des premiers, leurs aſſauts réunis devenoient également impétueux & ſoutenus ; & difficilement la ſupériorité du nombre pouvoit y réſiſter [a].

[a] L'attention que donnoient les Grecs aux diſpoſitions relatives des rangs, ſuivant les qualités reſpectives des

Les Perſans, (& ſous ce nom on comprend Et des Perſans.

hommes dont ils étoient compoſés, introduiſit dans la tactique ancienne des règles qui ſeroient inutiles aux modernes. Pour convertir l'arrière-garde en front de bataille, une armée moderne n'a qu'à faire volte face, parce qu'il n'eſt pas très-eſſentiel dans quel ordre les rangs ſoient placés. Mais la tactique d'Arian nous apprend, que les Grecs avoient trouvé trois autres moyens d'exécuter cette évolution, dans chacun deſquels on préſentoit uniformément le même front à l'ennemi. Le premier étoit appelé *le Macédonien.* Dans cette évolution, le chef de file faiſoit face à droite, ſans remuer de ſa place ; les autres hommes de la file paſſoient derrière lui, & après un certain nombre de pas, faiſoient auſſi face & ſe trouvoient à leurs places reſpectives. Le ſecond étoit appelé *le Crétois.* Ici le chef de file, non-ſeulement faiſoit volte face, mais traverſoit la profondeur de la phalange ; le reſte le ſuivoit, & tous ſe trouvoient à la même place qu'auparavant ; ſeulement les rangs étoient renverſés. Le troiſième étoit appelé *le Lacédémonien*, qui étoit préciſément l'inverſe du premier. Dans l'évolution Lacédémonième, le gardien de la file, ou le dernier homme de chaque file, que les Grecs appeloient *ουραγος*, faiſoit face, & l'arrêtoit. Le chef de file faiſoit volte face, & traverſoit deux fois la profondeur de la phalange, le reſte le ſuivant : ainſi le tout ſe trouvoit préſenter à l'ennemi le même front, les rangs ſeulement renverſés. La différence entre ces trois évolutions conſiſtoit, en ce que la Macédonième, où le chef de file s'arrêtoit, & où le reſte

les différentes nations qui ſuivoient les étendards de Datis & d'Artaphernes), ne manquoient pas d'un extérieur martial, & peut-être n'étoient pas entièrement dépourvus de valeur ; mais leur armée comparée avec la régularité des bataillons Grecs, ne pouvoit être regardée que comme une multitude confuſe, incapable de ſe mouvoir dans un accord général, ou de ſe réunir ſous aucun ſyſtême uniforme de diſcipline militaire. Des dards & des fléches, étoient pour l'ordinaire leurs armes offenſives ;

Des Perſes. & les nations les plus complettement armées ſe contentoient de quelques eſpèces de traits. Ils portoient au bras gauche de légers boucliers d'oſier ou de jonc, & leurs corps étoient quelquefois couverts de minces lames d'un

---

paſſoit derrière lui, avoit l'air d'une retraite, puiſque toute la ligne s'éloignoit de l'ennemi de toute la profondeur de la phalange. Dans la Crétoiſe, les troupes conſervoient le même terrein, qu'elles occupoient d'abord ; mais la Lacédémonième portoit en avant toute la ligne vers l'ennemi, de la profondeur de la phalange. Parmi les premiers changemens militaires, introduits par Philippe de Macédoine, les Hiſtoriens remarquent qu'il adopta l'évolution Lacédémonième, pour changer le front, de préférence à celle uſitée originairement par ſes propres compatriotes.

métal

métal façonné en écaille ; mais ils n'avoient aucune arme défenſive, digne d'être comparée aux corſelets ſolides, aux cuiſſarts d'airain, & aux boucliers maſſifs des Athèniens. Les Barbares les plus courageux combattoient à cheval ; mais l'expérience de tous les ſiècles a montré l'avantage des longues piques grecques contre les attaques de la cavalerie ; & les Romains eux-mêmes en étoient ſi perſuadés, qu'en combattant contre les cavaliers Numides ; ils préférèrent la force de la Phalange à l'activité de la légion. L'infériorité de leur armure & de leur diſcipline, n'étoit pas le ſeul défaut des Perſes ; ils manquoient de cette ardeur, & de cette émulation, qui, chez les anciens, étoient néceſſaires pour animer le courage d'un ſoldat, forcé de ſe battre corps à corps & en déſeſpéré. Leurs eſprits étoient accablés ſous le joug d'une double ſervitude, impoſée par l'aveugle ſuperſtition des Mages, & par la tyrannie capricieuſe de Darius. Pour eux la patrie n'étoit qu'un mot vuide de ſens ; & leurs ames, dégradées par les vices bas de l'opulence & du luxe, étoient inſenſibles aux charmes naturels d'une vertu mâle & héroïque, ainſi qu'à la récompenſe immortelle qu'elle promettoit.

Conduite prudente de Miltiades.

Miltiades cependant ne ſe laiſſa pas entraîner par le mépris qu'il pouvoit avoir pour les hommes qu'il devoit combattre, ni à une trop grande confiance dans ſes troupes. Il ne négligea rien pour s'aſſurer la victoire ; & le ſeul obſtacle qui auroit pu nuire au ſuccès, fut heureuſement écarté par la modération déſintéreſſée de ſes collègues. La crainte continuelle des tyrans avoit accoutumé les jaloux républicains de la Grèce à confondre, dans toutes les occaſions, leurs inſtitutions civiles & militaires. Gouvernés par ce principe, les Athéniens, comme nous avons déjà eu occaſion de l'obſerver, choiſiſſoient dix généraux, qui étoient revêtus, chacun à leur tour, du commandement ſuprême. Cet uſage étoit extrêmement défavorable à cette unité de deſſein qui doit animer les opérations ſucceſſives d'une armée. Un tel inconvénient frappa l'eſprit judicieux d'Ariſtide, qui, dans cette occaſion, commença à déployer ſon caractère vertueux & ſublime. Le jour où il devoit prendre le commandement, étant arrivé, il céda généreuſement ſon autorité [a] à la valeur reconnue & à l'expérience de Miltiades. Les autres généraux ſuivirent cet exemple, ſacrifiant

Patriotiſme généreux d'Ariſtide.

[a] Plutarch. dans la vie d'Ariſtide, t. 2, p. 489.

leur ambition, à l'intérêt & à la gloire de leur patrie. Ainſi le commandant en chef, ſans craindre de contradiction, put faire uſage de toutes les reſſources de ſon génie.

Diſpoſition des deux armées.

Pour ne pas s'expoſer à être enfermé par des troupes ſupérieures en nombre, il plaça ſon camp ſur le penchant d'une colline, éloignée d'un mille de celui des ennemis. Il fit répandre, pendant la nuit, dans l'eſpace qui ſéparoit les deux armées, des branches & des troncs d'arbres, afin d'interrompre le mouvement & déranger l'ordre de la cavalerie Perſane, qui paroît n'avoir pas agi dans le combat. Le matin il fit ſortir ſes troupes, & les rangea en bataille, ſur une ligne étendue. A la droite étoient les plus braves des Athéniens, à la gauche les troupes de Platée, & au milieu les eſclaves [a] qui avoient été admis dans cette occaſion à l'honneur de porter les armes. En affoibliſſant ſon centre, la partie la moins eſſentielle alors, il étendit ſon front, & le rendit égal à celui de

[a] Il n'y a à la vérité aucun Hiſtorien qui faſſe mention de cet arrangement; mais en comparant les détails du carnage fait dans le centre, avec le nombre de citoyens Athéniens qui furent tués, il eſt évident que les eſclaves ont dû le plus ſouffrir dans l'action, & par conſéquent être placés comme il eſt dit dans le texte.

l'ennemi : ſes derrières étoient défendus par une montagne à laquelle il étoit adoſſé, & qui faiſant un coude pour aller joindre la mer, couvroit également ſa droite : ſa gauche étoit flanquée par un lac ou marais. Cette diſpoſition ſavante des Grecs n'échappa point à Datis ; mais l'étonnante diſproportion du nombre lui inſpiroit trop de confiance pour qu'il refusât un combat, qui lui offroit d'ailleurs une occaſion favorable de décider la querelle avant l'arrivée des troupes auxiliaires du Péloponèſe. Quand les Athèniens virent les ennemis en mouvement, ils deſcendirent de la montagne pour aller à leur rencontre ; circonſtance qui venoit peut-être de leur ardeur à engager l'action, mais qui doit avoir été pour eux d'un grand avantage, en abrégeant le temps où ils auroient été expoſés aux frondes & aux flèches des Barbares.

Défaite des Perſans dans la bataille de Marathon. 72. 3. A. C. 490.

Les deux armées en vinrent aux mains : la bataille fut plus ſanglante que longue. Les Perſes avec leurs épées, les Scythes avec leurs haches, entamèrent le centre des Athéniens ; mais les deux aîles qui compoſoient la principale force de l'armée grecque renversèrent, défirent, & mirent en fuite les diviſions correſpondantes de l'ennemi. Au lieu de pourſuivre les vaincus, ils ſe réunirent par leurs extrémités, & attaquèrent

les Barbares qui avoient percé leur centre. La lance des Grecs renverſa tous les obſtacles : les plus braves des Perſes périrent ſur le champ de bataille ; le reſte fut pourſuivi par le vainqueur, qui en fit un grand carnage ; enfin telles étoient leur terreur & leur ſurpriſe, qu'ils cherchèrent un aſyle, non dans leur camp, mais dans leurs vaiſſeaux. Le tyran, banni d'Athènes, périt dans le combat : on trouva parmi les morts deux généraux Athéniens, & environ deux cents citoyens. Les Perſes laiſsèrent ſur la place ſix mille de leurs meilleurs ſoldats. Il eſt probable qu'il en périt un bien plus grand nombre dans la fuite. Les Grecs les pourſuivirent juſques ſur le rivage ; mais la légèreté de l'armure des Barbares favoriſa leur retraite. Sept vaiſſeaux furent pris ; le reſte, profitant d'un vent favorable, mit à la voile, doubla le cap de Sunium ; &, après une tentative inutile pour ſurprendre le port d'Athènes, retourna ſur les côtes d'Aſie [a].

Ils mettent à la voile pour l'Aſie.

La perte & le déshonneur des Perſes dans cette mémorable occaſion, ne furent compenſés que par une ſeule conſolation. Ils avoient été défaits dans le combat, forcés d'abandonner

Traitement inattendu des Erétriens

[a] Hèrodote, l. 6, c. 111 & ſuiv.

leur camp, & repouſſés ignominieuſement juſque dans leurs vaiſſeaux ; mais ils tranſportoient avec eux en Aſie les priſonniers Erétriens, qui, ſelon les ordres de Darius, furent conduits en sûreté à Suze. Ces malheureux avoient bien des raiſons pour craindre d'être les victimes du reſſentiment des Perſes ; mais quand ils furent amenés, chargés de chaînes, en préſence du grand Roi, leur réception fut bien différente de celle que naturellement ils avoient à redouter. Soit que Darius eût réfléchi ſur les avantages qu'il pourroit retirer dans la paix, & ſur les ſecours qu'il pourroit recevoir dans la guerre, des arts & des armes des Erétriens ; ſoit qu'un rayon de magnanimité ait éclairé une fois l'ame d'un deſpote, il fit délivrer ſur-le-champ les Grecs de leur captivité, & leur aſſigna auſſi-tôt pour leur ſéjour le fertile canton d'Andérique, ſitué dans la province de Ciſſie, en Suſiane, & éloigné ſeulement de quarante milles de la capitale. La colonie y ſubſiſtoit, du temps d'Hérodote, conſervant le langage & les inſtitutions de la Grèce ; & après une révolution de ſix ſiècles, lorſqu'Apollonius de Thyanes [a], célèbre Philoſophe Pytagoricien, alla viſiter leurs

[a] Philoſtrat. dans la vie d'Apollon.

deſcendans, on les diſtinguoit encore des nations voiſines, & on retrouvoit chez eux les traces indubitables d'une extraction Européenne.

Obſtacles à la ſeconde invaſion de la Grèce.

Toutes les fois que les armes des Perſes éprouvoient un échec, les grands vaſſaux de l'Empire, ceux qui autrefois avoient été indépendans, étoient toujours prêts à ſe révolter. La néceſſité de veiller ſur les premiers mouvemens de ces formidables rebellions, éloigna ſucceſſivement les troupes de Darius des côtes de l'Aſie-mineure. Leurs habitans, délivrés de l'oppreſſion des mercenaires étrangers, reprirent bientôt leur courage ordinaire & leur ancienne activité; de ſorte que, excepté une contribution annuelle d'environ cent mille livres que les Grecs Aſiatiques payoient, conjointement avec différentes provinces voiſines, ils n'étoient preſque ſoumis à aucun acte de dépendance. Des diſputes ſur la ſucceſſion à l'empire univerſel de l'Orient, la révolte de l'Egypte & la mort de Darius, retardèrent pour dix ans la réſolution formée par ce Prince, & adoptée par Xercès, ſon fils & ſon ſucceſſeur, de rétablir la gloire des armes Perſanes, non-ſeulement en tirant vengeance de l'obſtination opiniâtre des Athéniens; mais en effectuant la conquête de l'Eu-

rope entière [a]. Nous aurons occaſion de décrire les immenſes préparatifs qui furent faits pour l'exécution de ce projet ; mais il faut examiner auparavant la conduite des Grecs pendant l'intervalle qui s'écoula entre la bataille de Marathon & l'expédition de Xercès, & expliquer les principales circonſtances, à l'aide deſquelles un pays, qui n'étoit ni riche ni peuplé, ſe vit en état de réſiſter à la plus formidable invaſion que nous offre l'Hiſtoire.

Sentimens & conduite des Athéniens après leur victoire.

Un fait remarquable qui ſuivit immédiatement cette journée, peut nous donner une idée de la joie qu'excita parmi les Athéniens une victoire, qui non-ſeulement les délivroit de la crainte de leurs ennemis, mais leur aſſuroit une prééminence ſur leurs rivaux & leurs alliés.

Auſſi-tôt que la fortune ſe fut viſiblement déclarée en leur faveur, un ſoldat fut dépêché de l'armée pour porter cette heureuſe nouvelle à la capitale. Il courut avec une vîteſſe incroyable, & ſe préſenta, couvert de ſang & de pouſſiére, devant les Sénateurs. L'excès de la fatigue, & les tranſports de l'enthouſiaſme, avoient épuiſé ſes forces ; il n'eut que le temps de s'écrier :

---

[a] Hérodote, l. 7, c. 1 & 2.

réjouiſſez-vous avec les vainqueurs [a], & il expira.

Il eſt probable que le même eſprit qui animoit ce patriote ſans nom & ſans réputation, ſe répandit bientôt dans tous les membres de la république ; & les inſtitutions Athéniènes étoient bien propres à entretenir l'ardeur généreuſe que le ſuccès avoit inſpirée. Une partie des dépouilles fut conſacrée aux dieux par la reconnoiſſance publique ; le reſte fut partagé, comme la juſte récompenſe du mérite. Les obsèques des morts furent célébrées avec une pompeuſe ſolemnité ; &, ſuivant un uſage ancien & ſacré, des fêtes magnifiques [b] furent établies annuellement pour honorer leur mémoire. Ces honneurs rendus à ceux qui avoient péri dans la bataille, réfléchiſſoient un nouveau luſtre ſur ceux de leurs compagnons qui ſurvivoient à la victoire. Dans les grandes ſociétés, la gloire des ſuccès eſt affoiblie, en proportion de ce qu'elle eſt plus répandue ; & telle eſt auſſi l'inégalité entre la dignité du général & l'obſcurité du ſoldat, que celui-ci ne peut que très-rarement eſpérer, & obtenir le juſte degré de réputation qu'il

---

[a] Χαιρητε χαιρομεν.

[b] Diodore de Sicile, l. 11. Hérodote, ubi ſupra.

mérite, quels que puiſſent être ſes exploits [a]. Mais les républiques ne formoient que de petites confédérations ; une rivalité continuelle ſubſiſtoit parmi elles ; & quand un état particulier écliploit la gloire de ſes voiſins, la ſupériorité étoit ſentie fortement par tous les membres de la communauté.

Honneurs rendus à Miltiades.

Cette prééminence, que la bataille de Marathon aſſuroit aux Athéniens ſur les autres Etats de la Grèce, Miltiades l'obtint à Athènes, par ſa conduite particulière dans cette bataille. Sa valeur & ſon mérite furent célébrés par les louanges de tous ſes concitoyens & par les éloges des Ecrivains. Avant l'époque de cette célèbre journée, la tragédie, cette partie de la littérature Athénième, qui n'a pas été égalée, avoit été inventée & cultivée par les heureux travaux de Theſpis, Phrynicus & Eſchyle. Ce dernier, qui paſſe, avec juſtice, pour avoir porté le drame à ſa dernière perfection chez les Grecs, déploya, à la bataille de Marathon,

[a] Plutarque, dans la vie de Cimon, p. 187, & Eſchine contre Ctéſiphon, p. 301, nous fourniſſent deux exemples de la jalouſie des Grecs, pour empêcher que la réputation, due à leurs troupes en général, ne fût envahie par les Commandans.

la même ardeur qu'on trouve dans ſa poëſie. Nous avons tout lieu de croire qu'il s'eſt plû à célébrer plus particulièrement les exploits auxquels il avoit eu lui-même tant de part, & qu'il a ſur-tout employé toutes les facultés de ſon génie pour célébrer le héros & le citoyen, dont les talens ſupérieurs avoient aſſuré la victoire. Le nom du vainqueur de Marathon retentit dans les vaſtes théâtres d'Athènes, qui n'avoient pas encore cette ſolidité de conſtruction, que l'on diſtingue dans les ruines de leur ancienne grandeur, mais qui étoient déjà aſſez vaſtes pour contenir la plus grande partie des citoyens. Les éloges pompeux, accordés à Miltiades, & déclamés en préſence de ſes concitoyens aſſemblés, qui ſe plaiſoient à les répéter à l'envi, enflammoient l'émulation des jeunes guerriers, en même temps qu'ils étoient pour le général un témoignage flatteur de la confiance & de l'eſtime publique, qui étoient chez les Grecs l'objet de l'ambition de tous les chefs.

Qui eſt nommé pour commander la flotte.

Tant que ces chefs demeuroient dans les territoires de leurs Etats reſpectifs, ils ne jouiſſoient, (comme nous avons déjà eu occaſion de l'obſerver), que de cette autorité modérée, qui s'accordoit avec l'égalité & la liberté. Mais quand ils étoient nommés

commandement des flottes, ſur des parages étrangers, ils obtenoient un pouvoir preſque illimité, & ſe trouvoient à portée d'acquérir des richeſſes immenſes. Miltiade fut élevé à ce poſte avantageux par le ſuffrage unanime de ſes compatriotes; & ayant mis à la voile, avec une flotte de ſoixante-dix galères, qui formoient toutes les forces navales de la république, il réſolut de chaſſer les garniſons Perſanes des îles de la mer Egée, de réduire les petites communautés ſous l'obéiſſance d'Athènes, & de ſoumettre les plus riches & les plus puiſſantes à de fortes contributions.

Et aſſiége Paros ſans ſuccès.

Le ſuccès couronna les premières opérations de cette campagne; il ſoumit pluſieurs îles, & ramaſſa des ſommes d'argent conſidérables. Mais la flotte étant arrivée devant Paros, tout ſembla ſe déclarer contre les Athéniens. Miltiade, qui avoit reçu une injure perſonnelle de Tiſagoras, homme d'une grande autorité dans cette île, céda aux mouvemens d'un reſſentiment particulier, & confondant l'innocent avec le coupable, demanda aux Pariens la ſomme de cent talens, (près de cinq cents mille livres tournois), & les menaça, s'ils ne la payoient pas ſur-le-champ, de ravager leur territoire, de brûler leur ville, & de leur faire

éprouver, d'une manière cruelle, jusqu'où s'étendent les droits d'un conquérant implacable. Dans l'impossibilité de satisfaire à une demande aussi exhorbitante, les Pariens, quoique sans aucune espérance fondée de résister aux conquérans, suivirent les mouvemens d'un généreux désespoir, & se préparèrent à une vigoureuse résistance. Ils défendirent pendant vingt-six jours la capitale de leur île contre les Athéniens, qui, après avoir ravagé tout leur territoire, l'assiégeoient par terre & par mer. Cependant Paros se voyoit à la veille de succomber sous la supériorité des forces. Mais, heureusement pour ces Insulaires, le feu ayant pris par hasard à une vaste forêt, située sur la côte d'Asie, les assiégeans crurent que ces feux annonçoient l'approche d'une flotte Persane. Les Pariens, qui eurent la même opinion, se déterminèrent à faire les derniers efforts pour conserver la place, jusqu'à ce qu'ils fussent secourus par leurs protecteurs. Miltiade, qui avoit reçu pendant le siége une blessure dangereuse, donna ordre alors de faire retirer ses troupes victorieuses, & retourna avec toute sa flotte à Athènes.

Il est accusé par ses ennemis.

Sa conduite dans cette expédition répondoit mal à la réputation qu'il s'étoit acquise; & il

éprouva bientôt l'inconſtance de la faveur populaire. Les maiſons d'Athènes les plus diſtinguées étoient preſque toujours rivales, & même ennemies les unes des autres. L'ambition d'obtenir les premiers emplois de la république ou les commandemens militaires, entraînoit une animoſité, toujours active parmi ces jaloux républicains. Xantippe, perſonnage d'une grande diſtinction, & père du célèbre Périclès, qui, dans l'âge ſuivant, obtint le premier rang dans le gouvernement d'Athènes, ſaiſit avec avidité une occaſion auſſi favorable d'attaquer la réputation d'un homme qui avoit ſi long-temps dominé ſur tous ſes concurrens. Miltiades fut accuſé de s'être laiſſé corrompre par les Perſes, & d'avoir reçu des préſens pour lever le ſiége de Paros. La précipitation avec laquelle il abandonna la place; démarche ſi éloignée de la fermeté mâle qu'il avoit montrée conſtamment dans ſa conduite, donnoit beaucoup de vraiſemblance à l'accuſation; & la terreur continuelle qu'inſpiroit aux Athéniens le pouvoir arbitraire, ſur-tout depuis l'uſurpation de Piſiſtrate, les diſpoſa à condamner, ſur des apparences très-légères, un homme dont les talens & la réputation ſembloient menacer la conſtitution de la république. Le crime dont il étoit

chargé emportoit la peine de mort, punition sur laquelle insistoit son accusateur ; mais ses juges se contentèrent de le condamner à une amende de cinquante talens (près de deux cents cinquante mille livres tournois) ; & sur l'impossibilité où il étoit de payer cette somme, il fut jeté dans une prison, où il mourut bientôt de ses blessures.

Sa mort.

Cependant la gloire de Miltiades lui survécut, & les Athéniens, malgré leur injustice à son égard, n'oublièrent pas ce qu'ils lui devoient. Un demi-siècle après, lorsque la bataille de Marathon fut peinte, par ordre de l'Etat, ils voulurent que l'on représentât sur le premier plan Miltiades, animant les troupes à la victoire : récompense qui, pendant la vertueuse simplicité de l'ancienne république, étoit bien plus flatteuse & plus honorable que les couronnes & les statues [a] magnifiques, prodiguées avec tant de profusion dans les derniers temps, & plutôt extorquées à la crainte, qu'accordées par l'admiration publique.

Honneurs rendus à sa mémoire.

Les jalousies, les ressentimens, les dangers & les calamités, qui environnent presque toujours le pouvoir, n'ont pourtant jamais eu la force

Ses successeurs dans le commandement.

[a] Eschin, p. 301, & Polybe passim.

d'empêcher un eſprit ambitieux de courir après la grandeur. Les rivaux de Miltiade furent animés par la gloire de ſon élévation, ſans être effrayés par l'exemple de ſa chûte. Son accuſateur Xantippe, quoiqu'il eût été le principal auteur de la perte de ce citoyen, ſi cher au peuple, ne fût pas jugé digne de lui ſuccéder. Il ſe préſenta, pour lui diſputer la confiance & l'eſtime publique, deux Candidats, qui ſe devancèrent alternativement dans la carriere de l'ambition, & dont les caractères méritent une attention particulière, même dans une hiſtoire générale, en ce qu'ils ont influé puiſſamment ſur la fortune, non-ſeulement d'Athènes, mais de toute la Grèce.

Parallèle d'Ariſtide & de Thémiſtocles.

Ariſtides & Thémiſtocles étoient preſque du même âge, & d'une condition également diſtinguée : tous deux nés dans la première claſſe de citoyens, quoiqu'ils ne deſcendiſſent pas du ſang royal, comme Solon & Piſiſtrate, Iſagoras & Cliſthènes, Xantippe & Miltiades, qui juſques-là avoient eu ſucceſſivement l'adminiſtration de la république Athénième. Tous deux avoient été au nombre des généraux qui commandoient à la bataille de Marathon. On a déjà parlé de la conduite déſintéreſſée d'Ariſtides dans cette mémorable occaſion. C'étoit un préſage

préſage heureux de la réputation qu'il devoit acquérir par la ſuite. Après la mort de Miltiade, Ariſtides, qui s'étoit diſtingué avantageuſement par ſa valeur & ſa modération, les deux grandes vertus d'un Républicain, auroit dû naturellement lui ſuccéder. Formé dans ces écoles de ſciences morales & politiques, qui floriſſoient alors à Athènes, il avoit appris à préférer la gloire au plaiſir, l'intérêt de ſon pays à ſa gloire perſonnelle, & les loix de la juſtice & de l'humanité aux intérêts même de ſon pays. Son ambition étoit plutôt de mériter que d'acquérir l'admiration de ſes concitoyens, & tant qu'il jouiſſoit de la ſatisfaction intérieure que donne la vertu, il ſe ſoucioit peu d'en obtenir les récompenſes extérieures. Le caractère de Thémiſtocles étoit bien différent. Les trophées de Miltiade à Marathon troubloient ſon repos; il étoit enflammé du deſir d'égaler la gloire de ce triomphe; &, dans le temps où il mettoit Athènes en état de conſerver la ſupériorité dans la Grèce, il étoit ambitieux d'acquérir pour lui-même cette ſupériorité dans Athènes. Ses talens le rendoient propre à remplir ces deux objets; éloquent, actif, entreprenant, il avoit perfectionné les dons de la nature par la force de l'éducation & du travail. Les loix, le

gouvernement, la finance & les armes, enfin toutes les branches des connoiſſances politiques & militaires avoient été le principal objet de ſes études. Il déploya ſucceſſivement ſes talens au barreau, ſoit pour la défenſe de ſes amis particuliers, ſoit en accuſant les ennemis de l'Etat.

Il étoit toujours en état de prononcer ſur toutes les matières de délibération publique; ſon avis, fondé ſur des raiſons ſages & prudentes, & ſoutenu des charmes de l'éloquence, prévaloit communément dans l'aſſemblée. Cependant, avec toutes ces grandes qualités, ſon eſprit étoit moins ſenſible aux charmes naturels de la vertu, qu'à la conſidération & à l'éclat qui l'environnent. La gloire étoit ſon idole; il étoit peu délicat ſur les moyens de l'obtenir, & il auroit facilement ſacrifié à la grandeur d'Athènes [a], les intérêts de la confédération générale, comme il auroit ſacrifié les avantages de ſa patrie à ſon ambition.

Leur rivalité.

Ariſtides ſentit combien il ſeroit dangereux de laiſſer le gouvernement entier de la république à la diſcrétion d'un homme, dont le mérite

---

[a] Plutarque, dans la vie de Thémiſtocles & d'Ariſtides.

étoit si équivoque ; & par cette raison, plutôt que par aucun motif d'animosité personnelle, il s'opposa à toutes les mesures qui pouvoient contribuer à son élévation. Dans ces vues patriotiques, il sollicitoit fréquemment les honneurs que l'ambition faisoit rechercher à Thémistocles, sur-tout quand il ne voyoit point d'autre concurrent capable de balancer le crédit de ce dernier. Il s'éleva ainsi entre eux une rivalité qui dura long-temps [a] ; & le peuple entier d'Athènes pouvoit seul décider de cette prééminence, contestée avec tant de chaleur. L'intérêt de Thémistocles l'emporta si fort sur l'autorité de son antagoniste, qu'il parvint à se faire nommer au commandement de la flotte, avec laquelle il fit la conquête des petites îles de la mer Egée, & termina ainsi l'entreprise commencée par Miltiade. Tandis qu'il acquéroit de la gloire & de la fortune au dehors, Aristide augmentoit son crédit à Athènes. L'opposition qu'il éprouvoit, & qui provenoit de l'éloquence brillante, & des manières populaires de son rival, étant alors entièrement écartée, il dirigea le peuple à son gré. Son opinion étoit une loi pour les cours de justice, ou plutôt tel

[a] Plutarque, *ibid.* Hérodote, l. 8, c. 89.

étoit l'effet de ſon diſcernement & de ſon équité, qu'il devint ſeul l'arbitre ſouverain des affaires. Dans toutes les diſcuſſions importantes il étoit chargé de décider, & les juges étoient privés des fonctions & des avantages attachés à leurs offices. Une autorité auſſi étendue offenſant l'orgueil de ces magiſtrats, il n'en fallut pas davantage pour exciter leur reſſentiment.

Ariſtides banni. Olymp. 83. 3. A. J. C. 486.

Ils furent puiſſamment ſecondés par l'arrivée de Thémiſtocles, qui revenoit triomphant de ſon expédition navale. L'amiral avoit acquis des richeſſes conſidérables ; mais il ne faiſoit cas de la fortune qu'autant qu'elle pouvoit ſervir ſon ambition. Les dépouilles des Inſulaires conquis furent prodiguées avec profuſion en jeux, en fêtes & en ſpectacles pour l'amuſement du peuple ; ſes manières généreuſes, ſon affabilité naturelle, ſi oppoſées à la dignité ſévère de ſon rival, ajoutoient un grand poids aux inſinuations qu'il répandoit de tous côtés. Depuis ſon abſence, ſi néceſſaire au ſervice de la république, Ariſtides avoit acquis, diſoit-on, un degré d'influence, incompatible avec la conſtitution ; & ce chef auſtère, en s'arrogeant dans l'Etat une juriſdiction univerſelle & ſans exemple, avoit établi ſur l'eſprit de ſes concitoyens une tyrannie ſecrette & dan-

gereuſe. Ariſtides, plein de confiance dans l'innocence & l'intégrité de ſon cœur, dédaigna d'employer des moyens indignes de lui, pour gagner la faveur, ou pour détourner le reſſentiment de la multitude. Ces diviſions ſe terminèrent par ſon banniſſement pour dix ans, d'après une loi, nommée *l'Oſtraciſme*, (du nom de la matière [a], ſur laquelle on écrivoit les ſuffrages), qui permettoit à la majorité de l'aſſemblée Athénième de chaſſer un citoyen, malgré l'intégrité de ſa conduite paſſée, & malgré ſes ſervices; uniquement parce que ſon pouvoir & ſa grandeur pouvoient détruire l'égalité du gouvernement républicain. Le but de cette loi ſingulière, qui avoit été faite auſſi-tôt après que les Athéniens ſe furent délivrés de la tyrannie d'Hippias, fils de Piſiſtrate, étoit évidemment d'empêcher tout citoyen d'uſurper à l'avenir l'autorité. La vertu même étoit proſcrite à Athènes, quand elle paroiſſoit mettre en danger la liberté publique; quatre ans ſeulement après la bataille de Marathon, Ariſtides, le plus juſte des Grecs, devint la victime de la jalouſie populaire [b];

[a] Ὀστρακον, une coquille.

[b] Plutarque & Hérodote, *ibid.*

exemple d'une rigueur injuſte, qui devoit détruire l'eſprit du gouvernement démocratique.

Grand aſcendant qu'acquiert Thémiſtocles.

Le banniſſement d'Ariſtides expoſa plus que jamais les Athéniens au danger qu'ils croyoient éviter par ces précautions ſévères. L'éloignement d'un adverſaire auſſi formidable permit à Thémiſtocles de gouverner ſans contradiction. Armées, marine, finances, tout fut ſoumis à ſon inſpection. Heureuſement pour la gloire de ce grand homme, autant que pour la liberté d'Athènes, qu'il trouva de quoi exercer ſon ambition active, dans l'occupation glorieuſe de ſoumettre les ennemis de ſa patrie. Les petites îles de la mer Egée étoient déjà réduites à l'obéiſſance; mais leur poſſeſſion étoit incertaine, tant que la flotte d'Egine couvriroit la mer & braveroit celle des Athéniens. Cette petite île, ou plutôt ce rocher, habité de temps immémorial par des marchands & des pirates, ſitué dans le golfe Saronique, qui ſépare le territoire de l'Attique des côtes ſeptentrionales du Péloponèſe, étoit un ennemi formidable pour la république; la jalouſie du commerce & de la puiſſance navale irritoit leur haine réciproque; & comme les habitans d'Egine, qui étoient gouvernés par quelques citoyens inquiets, étoient

entrés dans une alliance avec les Perſes, toutes les circonſtances ſe réuniſſoient pour provoquer la haine & le reſſentiment des Athéniens.

Il ne falloit pas un motif moins puiſſant que cette antipathie républicaine pour leur faire adopter les meſures qu'ils prirent alors par l'avis de Thémiſtocles. On retiroit des mines d'argent du mont Laurium un revenu conſidérable, qui juſque-là avoit été employé à ſoulager les beſoins particuliers des citoyens, ou diſſipé en amuſemens publics. Thémiſtocles leur perſuada de deſtiner ce revenu annuel à la conſtruction de vaiſſeaux de guerre, qui les mettroient en état d'attaquer & d'anéantir la flotte d'Egine. La propoſition fut approuvée : on équippa cent galères ; les forces navales d'Egine furent détruites, & le ſuccès anima tellement les Athéniens, qu'ils aſpirèrent à obtenir l'empire excluſif de la mer. Il ne reſtoit plus d'autre obſtacle au ſuccès de leur ambition que Corcyre. Cette île qui, ſous le nom de *Phæacie*, eſt célébréé par Homère pour ſes étonnantes richeſſes & ſa prodigieuſe fertilité, avoit encore augmenté ſa puiſſance d'une colonie de Corinthiens. Elle s'étendoit dans un eſpace de cent milles, le long des côtes occidentales de l'Epire ; & l'abondance naturelle de ſes pro-

Qui perſuade aux Athéniens d'augmenter leur marine.

Ils défont les flottes d'Egine & de Corcyre.

ductions, la commodité & la bonté de ſes ports, l'eſprit entreprenant de ſes nouveaux habitans, lui donnoient une ſupériorité inconteſtable ſur ſes voiſins dans la navigation & le commerce. Les Corcyréens devinrent ſucceſſivement les rivaux, les ennemis & les maîtres de Corinthe; leurs puiſſans armateurs infeſtoient les côtes & troubloient la communication entre les îles & le continent de la Grèce. Il appartenoit à Athènes, qui venoit de punir la perfidie d'Egine, de châtier leur inſolence. Les déprédations navales de ces Inſulaires les firent regarder comme les ennemis communs de la Grèce; & quand Thémiſtocles [a], en s'emparant d'une partie de leur flotte, détruiſit les fondemens de leur pouvoir, non-ſeulement il ſatisfit l'ambition de ſa république, mais il rendit un ſervice ſignalé à toute la confédération grecque.

Force & grandeur des Athéniens.

Victorieuſe par mer & par terre contre les Grecs & les Barbares, Athènes ſembloit n'avoir plus qu'à jouir des fruits de ſes glorieux exploits. On croyoit généralement en Grèce que le dernier déſaſtre des Perſans leur ôteroit l'envie d'envahir une ſeconde fois les côtes de l'Europe.

[a] Thucydides, *ibid.*

Mais Thémiſtocles, qui, ſelon l'expreſſion d'un excellent Hiſtorien, n'avoit pas moins de ſagacité pour prévoir l'avenir, que d'adreſſe pour ménager le préſent, regardoit la bataille de Marathon, non pas comme la fin de la guerre, mais comme le prélude de nouveaux & de glorieux combats. Il exhortoit continuellement ſes concitoyens à ſe tenir toujours prêts à agir, ſur-tout à augmenter ſans relâche leur marine: ce fut en conſéquence de cet avis judicieux que les Athéniens ſe virent en état d'oppoſer à l'immenſe armement de Xercès, dont les nouvelles les plus effrayantes arrivèrent bientôt de toutes parts, une flotte de deux cents galères, d'une grandeur & d'une conſtruction, ſupérieures à toutes celles qui étoient connues avant cette époque [a].

Etat des autres républiques, immédiatement avant l'invaſion de Xercès.

Cette flotte fut le ſalut de la Grèce, & empêcha cette contrée, qui étoit deſtinée à répandre dans l'Europe la connoiſſance des loix, des ſciences & de la civiliſation, de devenir une province de l'Empire Perſan, & d'être confondue dans la maſſe des nations barbares. Tandis que les circonſtances, que nous avons cherché à expliquer, conduiſoient naturelle-

[a] Platon, l. 3, de leg.

ment les Athéniens à s'occuper de ces utiles moyens de défenſe, il ſe paſſoit dans les autres Etats de la Grèce peu d'évènemens importans, & dignes de l'Hiſtoire [a]. Les Spartiates avoient long-temps conſervé leur ſupériorité dans le Péloponèſe, & la réſiſtance inégale & inutile des Argiens ne faiſoit que confirmer cette prééminence.

Ces braves & belliqueux rivaux s'étoient livrés pluſieurs combats ſanglans; mais, avant l'invaſion des Perſes, les forces d'Argos avoient été épuiſées par leurs défaites multipliées, particulièrement par la funeſte bataille de Thyrée, où cette république avoit perdu ſix mille de ſes plus braves citoyens. Les Spartiates avoient auſſi, dans pluſieurs occaſions, tourné leurs armes contre les Corinthiens, les Achéens, les habitans de l'Elide & de l'Arcadie. Ces différentes républiques décidoient ſouvent en champ clos leurs prétentions réciproques; mais ni leurs conteſtations entre elles, ni leurs guerres avec Sparte, n'avoient jamais eu d'effets conſtans & déciſifs. Les hoſtilités continuelles des Spartiates contre les Etats voiſins auroient dû maintenir la tranquillité intérieure à Sparte; cepen-

[a] Hérodote, l. 7. Diodore, l. 11.

dant la jalouſie du pouvoir, ou l'oppoſition de caractère, occaſionna des diſſentions incurables entre les deux premiers magiſtrats de la république, Cléomène & Démarate. Le premier, par ſes intrigues, parvint à faire dépoſer ſon rival de la dignité royale. Léotychides, parent & ſucceſſeur du Prince détrôné, inſulta encore à ſes infortunes; & Démarate ne pouvant ſe réſoudre à ſe voir mépriſé dans un pays où il avoit porté la couronne, chercha, dans la puiſſance & le reſſentiment de la Perſe, cette protection qu'on lui refuſoit en Grèce. Peu de temps après, Cléomène ſe donna la mort, de ſa propre main, ayant lutté vainement contre les remords cuiſans qui le pourſuivoient, depuis ſon injuſtice envers un collègue reſpectable [a]. Il eut pour ſucceſſeur le célèbre Léonidas, dont la mort aux Thermopyles, (ainſi que nous le rapporterons), fut encore plus illuſtre & plus heureuſe que celle de Cléomène n'avoit été cruelle & flétriſſante. Durant les troubles domeſtiques de Sparte, les autres Etats du Péloponèſe goûtoient quelque relâche des fatigues de la guerre. Les Arcadiens & les Argiens nourriſſoient leurs nombreux troupeaux

[a] Hérodote, l. 5, 75.

& cultivoient leurs terres. Elis ſe contentoit de la ſurintendance des jeux Olympiques ; les Corinthiens augmentoient & abuſoient des richeſſes, qu'ils avoient déjà acquiſes par leur heureuſe ſituation entre deux mers ; ſituation qui rendit ſi long-temps Corinthe le centre du commerce intérieur de la Grèce. Parmi les républiques qui étoient au-delà de l'Iſthme, les Phocéens cherchoient à jouir tranquillement de la ſplendeur & des richeſſes, que procuroit à tout leur territoire le célèbre temple de Delphes. Mais des invaſions, du côté de la Theſſalie, venoient fréquemment les troubler : les habitans de cette extrémité de la Grèce, nombreux & braves, étoient encore, ainſi que les Etoliens, ignorans & barbares [a]. Les Thébains conſervoient & étendoient leurs uſurpations ſur les petites villes de Béotie, & ſe réjouiſſoient de ce que l'ambition des Athéniens, dirigée vers la domination de la mer & vers la conquête des îles éloignées, empêchoit ce peuple entreprenant de s'occuper des affaires du continent.

Etat des colonies.

Les autres républiques étoient peu conſidérables, & ſuivoient communément la fortune de leurs voiſins les plus puiſſans. Les colonies

[a] Thucydide, l. 1.

Asiatiques étoient réduites sous le joug des Perses ; les Grecs de la Thrace & de la Macédoine payoient tribut à Xercès ; mais ceux d'Afrique conservoient courageusement leur indépendance ; & les colonies grecques d'Italie & de Sicile acquéroient alors une considération, qui égala & surpassa peut-être la gloire d'Athènes & de Sparte dans la guerre contre les Perses [a].

Préparatifs de Xercès pour envahir la Grèce. Olymp. 74. 3. A. C. 481

Cependant la réduction des provinces rebelles avoit donné de l'emploi & du lustre aux armes Persanes. Neuf ans après la bataille de Marathon, & dans la quatrième année de son règne, Xercès se trouva maître absolu de l'Orient, & à la tête d'une flotte & d'une armée qui sembloient lui promettre l'empire universel. Les trois dernières années de Darius avoient été employées à faire des préparatifs pour l'expédition contre la Grèce. Xercès, qui succéda à son trône & à son ressentiment, consacra encore quatre autres années au même dessein. Au milieu de ses différentes guerres & de ses plaisirs, il s'occupa à réunir des forces proportionnées à l'étendue de son ambition. Avec le secours des Egyptiens, des Phéniciens,

[a] Diodore, l. 11, c. 16 & 17.

& des provinces maritimes de l'Aſie-mineure, il eut, ſous ſes ordres, douze cents vaiſſeaux de guerre, & trois mille bâtimens de tranſport, qui étoient montés par cinq cents mille hommes. Il aſſigna pour rendez-vous à cet immenſe armement les rades les plus sûres & les ports les plus commodes de l'Ionie. Nous ne connoiſſons pas exactement le nombre des forces de terre qui s'aſſemblèrent à Suze. Il eſt certain cependant qu'elles étoient extrêmement nombreuſes, & il eſt probable qu'elles devoient augmenter continuellement dans la marche de l'armée, de Suze à Sardis, par le concours de pluſieurs nations tributaires, qui venoient ſe ranger ſous les drapeaux de Xercès.

Leur grandeur.

On aſſure qu'elle réuniſſoit, quand elle fut entièrement complete, un million ſept cents mille hommes d'infanterie, & quatre cents mille de cavalerie. Une multitude immenſe de femmes, d'eunuques, & d'eſclaves néceſſaires pour tranſporter le bagage & les proviſions, égaloit, ſurpaſſoit peut-être le nombre des ſoldats; de ſorte que, ſelon le témoignage univerſel des anciens Hiſtoriens, l'armée de Xercès paroît la plus nombreuſe que l'on ait jamais raſſemblée ſur aucune partie du globe [a].

[a] Hérodote, l. 7, c. 89 & ſuiv. entre dans un

Mais plusieurs circonstances servent à prouver que sa force ne répondoit nullement à son immensité. Les différentes nations qui la composoient n'étoient pas divisées en corps réguliers, & n'avoient, à proprement parler, ni officiers ni discipline. Leur dénombrement se faisoit d'une manière, qui est remarquable par sa simplicité. On séparoit dix mille hommes du reste de l'armée; on en formoit un corps très-serré, & on les environnoit d'une palissade. Toute l'armée passoit successivement dans cet enclos.

Xercès ayant séjourné pendant l'hiver à Sardis, envoya des ambassadeurs dans les premiers jours du printemps, pour demander aux différentes républiques grecques la terre &

Xercès passe l'Hellespont. Olymp. 76. A. C. 480.

détail circonstancié des forces Persanes. Son récit est confirmé, avec moins de différence qu'il n'y en a ordinairement dans ces cas, par Lysias, Orat. funeb. Isocrat. Panégyr. Diodore, p. 244. Il exprime à chaque instant sa surprise de l'immensité de l'armée barbare. Il paroît bien pénétré des difficultés qu'il y avoit à surmonter pour procurer les provisions. On sait d'ailleurs que l'état qu'il donne de l'armée & de la flotte grecque, est de la fidélité la plus exacte; circonstances, qui se trouvant réunies, confirment la probabilité de sa narration.

l'eau, comme une marque de ſoumiſſion. Il ne crut pas néceſſaire d'obſerver ce cérémonial avec Athènes & Sparte ; ces villes ayant traité avec une cruauté, entièrement oppoſée aux loix qu'elles ſuivoient dans leurs guerres, les meſſagers chargés d'une ſemblable commiſſion par ſon père Darius. La marche lente de ſon immenſe armée, & plus encore, le tranſport de ces troupes ſur les mers qui ſéparent l'Europe de l'Aſie, s'accordoient mal avec le deſir ardent de ſe venger. Xercès fit donc jeter un pont de bateaux ſur l'Helleſpont, qui, dans la partie la plus étroite, n'a que ſept ſtades de largeur ou ſept huitièmes de mille. Le pont fut enfin terminé, après de grands travaux ; mais, ſoit par un défaut de conſtruction, ſoit par la violence d'une tempête qui ſurvint, à peine fut-il achevé, qu'il fut détruit. Le grand Roi fit trancher la tête aux entrepreneurs de l'ouvrage ; &, fier de ſon pouvoir tyrannique ſur de foibles mortels, il déploya une rage impuiſſante contre les élémens : il commanda de punir l'Helleſpont, en lui donnant trois cents coups de verges, & fit jeter des chaînes dans la mer, en ajoutant ces paroles : « C'eſt ainſi, onde ſalée & amère, » que ton maître punit ton audace, & il eſt » déterminé à franchir tes flots perfides, mal-

gré

» grè ton insolence & ta malice [a] » ! Après cette absurde cérémonie, on travailla à la construction d'un nouveau pont, fait d'un double rang de vaisseaux, fixés de chaque côté par de fortes ancres, & joints ensemble par des cables de chanvre & de roseau, attachés à d'énormes poutres plantées sur les rivages opposés. Les ponts des vaisseaux, qui étoient au nombre de plus de six cents, furent recouverts de troncs d'arbres & de terre ; & pour rendre la surface encore plus unie, on mit des planches par-dessus. Les bords de ce pont furent aussi revêtus de chaque côté d'un parapet en osier, pour prévenir la crainte & l'impatience des chevaux. Enfin, la plus grande partie de l'armée passa en sept jours & sept nuits, de la côte Asiatique d'Abydos, à celle de Sestos, en Europe [b].

---

[a] Hérodote, l. 7, c. 66.

[b] Hérodote, l. 7, c. 21 & suiv. & Diodore, l. 11. Il est difficile de dire ce qu'on doit le plus blâmer ou de l'exagération ridicule avec laquelle Lysias, Isocrates, & d'autres Ecrivains, parlent de ces opérations de Xercès, qu'ils appellent « naviguer sur terre & marcher sur mer », ou de l'impudente incrédulité de Juvenal.

Il perce l'iſthme de Sana.

Mais avant ce tranſport général, une partie conſidérable des troupes avoit déjà été envoyée ſur les côtes de Macédoine, afin de percer l'iſthme qui joint à cette côte le promontoire élevé d'Athos. Le déſaſtre qu'éprouva la flotte commandée par Mardonius, en doublant le cap de cette célèbre péninſule, étoit toujours préſent à l'eſprit de Xercès. La langue de terre,

---

creditur olim
Velificatus Athos, & quidquid Græcia mendax,
Audit in hiſtoria; conſtratum claſſibus iiſdem
Suppoſitumque rotis ſolidum mare.

Rien n'eſt plus propre à perpétuer l'erreur, que la ſaillie mordante d'un ſatirique. Un vers du même Juvenal a fait regarder Cicéron comme un mauvais Poëte, quoique ce génie univerſel ait laiſſé des vers admirables, qui ſont parvenus juſqu'à nous. L'entrepriſe du canal d'Athos eſt confirmée par le témoignage uniforme de toute l'antiquité, & pourroit être crue, ſur le ſeul rapport de Thucydides, (l. 4, 109), le plus fidèle, le plus exact, & le plus impartial de tous les Ecrivains, anciens ou modernes, & qui vécut lui-même long-tems dans le voiſinage d'Athos, où il avoit des poſſeſſions, & étoit Directeur des mines appartenantes aux Athéniens, dans la Thrace, comme on le verra par la ſuite.

qui n'avoit qu'un mille & demi de largeur, étoit occupée par la ville grecque de Sana, & le riche & fertile terrein du promontoire étoit peuplé tant de Grecs que de Barbares. Couper cet iſthme étroit par un canal aſſez large pour laiſſer paſſer deux galères de front, n'étoit point au-deſſus des forces d'un Roi, qui commandoit à tant de milliers de travailleurs. Mais Hérodote obſerve qu'il y avoit plus d'oſtentation que d'utilité réelle dans cet ouvrage, puiſqu'il auroit été poſſible de tranſporter les vaiſſeaux par terre, ſuivant l'uſage de ce ſiècle; ce qui eût été plus prompt, & auroit coûté moins de peine & de dépenſe. D'ailleurs les ouvriers qu'il employa, étoient en général, excepté les Phéniciens, ſi peu au fait des opérations de ce genre, qu'ils firent l'ouverture à la ſurface du terrein, de la même largeur dont il la falloit au fond du canal. Afin d'exciter leur diligence par l'émulation nationale, on aſſigna une portion diſtincte de terrein à chaque peuple employé dans cette entrepriſe. Dans le cours de tous ces travaux, les ſoldats de Xercès étoient contraints au travail par des punitions & des coups; circonſtance qui ne nous donne pas de leur courage & de leur activité une idée plus avantageuſe que celle que nous avons pu

prendre de leur habileté & de leur discipline, par tout ce qui a été rapporté jusqu'ici.

Xercès fait la revue de ses troupes près Doriscus.

Les forces Persanes furent par ce moyen introduites sans danger en Europe ; & le principal obstacle que la flotte auroit eu à craindre dans sa navigation le long des côtes de la Thrace, de la Macédoine & de la Thessalie, jusqu'au centre des états de la Grèce, étoit écarté en coupant l'isthme du mont Athos. Tant que l'armée avoit été dans les fertiles plaines de l'Asie-mineure, elle étoit restée réunie en un corps ; mais la difficulté de l'approvisionner l'obligea de se séparer en trois divisions, quand il fallut traverser les contrées moins cultivées de l'Europe. Avant d'exécuter cette séparation, toute la flotte & toute l'armée passèrent en revue devant Xercès, près Doriscus, ville de Thrace, à l'embouchure de la rivière Hébrus. Cette multitude immense d'hommes armés, & suivis de tout l'appareil & de toute la magnificence militaires, présentoit un spectacle des plus imposans. L'ambition du grand Roi l'avoit arraché de son palais de Suze ; mais elle ne pouvoit le forcer à s'éloigner des objets de son affection & des ministres de ses plaisirs. Il étoit suivi par ses femmes & ses flatteurs [a] ;

[a] Platon de legibus, l. 3. p. 536.

& tout l'orgueil efféminé d'une cour ſe trouvoit réuni avec l'appareil de la guerre. Tandis que ce grand corps d'armée couchoit chaque nuit en plein air, Xercès & ſa ſuite étoient pourvus de ſuperbes tentes. La magnificence de ſes chariots, la vivacité de ſes chevaux, qui ſurpaſſoient de beaucoup les plus légers courſiers de Theſſalie, le nombre de ſes ſoldats, & ſur-tout la bravoure de la troupe immortelle, corps de dix mille cavaliers d'élite, choiſis dans l'armée, paroiſſoient ſuffiſans à l'enthouſiaſme de la multitude, pour élever au-deſſus de la condition humaine la gloire de leur Souverain; d'autant mieux que, parmi tant de milliers d'hommes qui paſſoient en revue, aucun ne pouvoit lui être comparé pour la force, la taille ou la beauté [a]. Sa ſplendeur

Mais au milieu de l'éclat & de la grandeur qui l'environnoient, Xercès ſe trouva malheureux; & ayant monté ſur une éminence pour voir ſon camp & ſa flotte, il fut humilié, en réfléchiſſant que, dans cent ans, il ne reſteroit plus un ſeul homme de cette armée innombrable. Le ſuperbe monarque de l'Aſie ne put retenir ſes larmes. Les diſcours d'Artabane, ſon parent Et ſa miſère.

[a] Hérodote, l. 7, c. 84.

& ſon conſeil, n'étoient guères propres à calmer ſa mélancolie. Ce reſpectable vieillard, dont la ſageſſe avoit ſouvent modéré la jeuneſſe impétueuſe de Xercès, & qui avoit fait autant d'efforts pour prévenir la guerre contre les Grecs, que Mardonius en avoit fait pour l'accélérer, lui repréſenta, que la misère de la vie humaine étoit plus déplorable encore que ſa courte durée. « Dans le petit eſpace, dit-il, qui a été accordé aux humains, eſt-il un ſeul de ceux qui ſont devant nous, eſt-il un ſeul homme dans l'univers qui n'ait deſiré plus ſouvent de mourir que de vivre ? Le tumulte des paſſions trouble les plus beaux de nos jours ; les maladies & les infirmités accompagnent la vieilleſſe, & la mort, ſi vainement redoutée, eſt l'aſyle sûr & tranquille des malheureux mortels ».

Il converſe avec le Roi Démarate, banni de Sparte.

Xercès n'étoit pas d'un caractère à méditer ſérieuſement les ſages leçons de l'expérience & les maximes de la philoſophie. Il chercha à diſſiper les triſtes réflexions qui le pourſuivoient par des couſes de chevaux, par des combats ſimulés, & par des diſtractions de toute eſpèce. Dans les intervalles de ces amuſemens, il converſoit quelquefois avec Démarate, ce Roi banni de Sparte, qui, comme nous l'avons dit, s'étoit réfugié à la cour de Perſe, pour

ſe ſouſtraire à la perſécution de ſes concitoyens. Hérodote nous a laiſſé le détail d'une entrevue mémorable entre ces deux Princes. Le Perſan, déployant avec oſtentation la grandeur de ſon pouvoir, demanda au Roi fugitif, s'il croyoit que les Grecs oſaſſent encore ſe mettre en campagne pour s'oppoſer aux progrès de ſes armes ? Démarate répondit, qu'il étoit perſuadé que les Perſes éprouveroient une réſiſtance très-vigoureuſe. « La Grèce, dit-il, a été formée à l'école dure, mais utile de la néceſſité ; la pauvreté a été ſa mère nourrice ; elle a acquis la patience & la valeur, en s'appliquant de bonne heure à la diſcipline ; & elle s'eſt habituée à la pratique de la vertu, par ſon attention ſcrupuleuſe à obéir à la loi. Tous les Grecs ſont belliqueux ; mais les Spartiates, particulièrement ſont braves. Il eſt inutile de demander leur nombre ; car, quand même ils ne ſeroient pas plus de mille hommes, ils défendront leur patrie & leur liberté contre les forces réunies de l'Aſie [a]. »

Ce diſcours amuſa plutôt Xercès qu'il ne l'inſtruiſit. Ses eſpérances de ſuccès ſembloient

Il reçoit la ſoumiſſion de pluſieurs républiques Grecques.

[a] Hérodote, l. 7, c. 102 & ſuiv.

fondées sur des principes trop solides pour être renversées par l'opinion d'un Grec prévenu en faveur de son pays. Tous les jours, des messagers venoient lui apporter la soumission de nations nouvelles. Les habitans des rochers de la Doride, plusieurs tribus de Thessalie, celles qui habitoient le Pinde, l'Ossa, le Pélion & l'Olympe, qui, telles qu'un rempart élevé environnent ce pays, lui envoyèrent offrir, selon l'usage, la terre & l'eau, comme un symbole de leur soumission à une puissance à laquelle il paroissoit inutile de résister. Ces districts ne formoient que les frontières septentrionales de la Grèce. Mais ce qui fit un plaisir particulier à Xercès, ce fut de voir les Thébains qui en habitoient le centre, & toutes les villes de la Béotie, excepté Thespié & Platée, envoyer séparément des ambassadeurs, pour témoigner l'intérêt qu'ils prenoient à sa cause, & solliciter l'honneur de son amitié.

Mesures des Athéniens & de leurs confédérés.

Cependant ceux d'entre les Grecs qui, sans se laisser ébranler par les terreurs de l'invasion, obéissoient à la voix de la liberté & de leur patrie, avoient envoyé des députés à l'isthme de Corinthe, pour délibérer sur l'intérêt commun. C'étoient les représentans des différens états du Péloponèse & des républiques les plus

conſidérables. Ils ſuſpendirent, d'un conſentement général, leurs animoſités domeſtiques, rappellèrent leurs fugitifs, conſultèrent leurs Oracles, & dépêchèrent leurs ambaſſadeurs, au nom de la Grèce réunie, pour demander du ſecours aux îles de Crète, de Chypre & de Corcyre, ainſi qu'aux Colonies Grecques, d'Italie & de Sicile. Toutes leurs meſures furent conduites avec la plus grande apparence d'unanimité & de concorde. Les Thébains mêmes, ſoigneux de cacher leur trahiſon, avoient envoyé des repréſentans au conſeil général. Le danger commun ſembloit rapprocher & mettre d'accord les membres les plus déſunis; & quoique les diſſentions continuelles entre les états rivaux euſſent fréquemment affoibli l'autorité de la confédération Amphictionique, on vit néanmoins dans cette occaſion, comme en beaucoup d'autres, que les Grecs ſe croyoient obligés, par une alliance tacite, à ſe défendre mutuellement contre les tyrans domeſtiques & contre les ennemis étrangers.

Les Theſſaliens leur demandent du ſecours.

Avant que l'on eût pu connoître la volonté des Dieux, ou découvrir les intentions des alliés éloignés, il arriva des ambaſſadeurs des tribus de la Theſſalie qui étoient reſtés fidèles à l'intérêt de la Grèce, chargés de demander

un ſecours prompt & effectif pour garder les défilés étroits qui conduiſent dans leur pays. Près des côtes de la mer Egée, entre les montagnes eſcarpées d'Olympe & d'Oſſa, eſt la vallée de Tempée, qui formoit alors le paſſage le plus commode pour entrer de Macédoine en Theſſalie. Le vallon a environ cinq milles de longueur, ſur cent pas tout au plus dans ſa moindre largeur ; mais il eſt orné par la main de la nature de tous les objets qui peuvent plaire aux ſens & charmer l'imagination. Le fleuve Pénée [a], dans ſon cours tranquille, traverſe le milieu de la plaine. Ses eaux ſont augmentées par des caſcades qui tombent ſans ceſſe des vertes montagnes qui l'enferment, & le rendent par ce moyen aſſez profond pour recevoir de grands vaiſſeaux. Les rochers ſont plantés de toutes parts de vignes & d'oliviers, & les bords de la rivière, ainſi que la rivière elle-

---

[a] Je ne ſais point pourquoi Ovide dit :

Peneus ab imo
Effuſus Pindo ſpumoſis volvitur undis.

METAM., l. 1, vers 570.

Elien, de qui la deſcription du texte eſt priſe, dit, que l'eau du Pénée coule Δικην ελαιε douce comme de l'huile.

même, ſont ombragés par des forêts d'arbres élevés, qui défendent les navigateurs des ardeurs brûlantes du ſoleil. Les grottes innombrables & les arbres répandus négligemment ſur cette ſcène délicieuſe, arroſée par des fontaines auſſi fraîches que ſalubres, invitent au repos le voyageur fatigué, tandis que le ramage harmonieux des oiſeaux, réuni à l'odeur parfumée des plantes, redouble le plaiſir que goûtent l'œil & l'imagination, à l'aſpect des variétés charmantes de ce payſage enchanteur.

Elle occupée par les Grecs.

Cette vallée délicieuſe, qu'un ancien Ecrivain, par une métaphore hardie, appelle une *fête pour les yeux*, & que la bonté des dieux avoit formée pour les ſcènes heureuſes de l'amour, de l'innocence & de la tranquillité; l'ambition deſtructive d'un homme étoit prête à la convertir en un champ de carnage & d'horreur. Les Theſſaliens devoient naturellement s'attendre que les troupes de Xercès voudroient pénétrer par ce paſſage dans leur territoire: c'étoit auſſi là que leurs ambaſſadeurs prioient les Grecs d'envoyer une armée. La propoſition parut être de la plus grande importance; on prépara des vaiſſeaux à l'iſthme, & un corps de dix mille hommes fut embarqué, ſous le commandement de Thémiſtocles, avec ordre de traverſer le

détroit de l'Euripe, de deſcendre dans la plaine de Tempé, & d'y reſter pour garder cet important paſſage.

Mais elle eſt bientôt abandonnée.

Il y avoit peu de jours qu'ils étoient arrivés à leur deſtination, lorſqu'ils reçurent un courier d'Alexandre, fils d'Amyntas, Prince tributaire de Macédoine, qui les faiſoit avertir de quitter ce poſte, à moins qu'ils ne vouluſſent être écraſés ſous les pieds de la cavalerie Perſane. Il n'eſt cependant pas probable que cette crainte eût ſuffi pour leur faire changer de réſolution. Mais ils avoient déjà appris qu'il y avoit un autre paſſage dans la Theſſalie, par le territoire des Peroebiens, près la ville de Gonnus, dans la haute Macédoine. Leur armée n'étoit pas ſuffiſante pour les garder tous deux, & la défenſe d'un ſeul n'étoit d'aucune utilité pour eux-mêmes, pour les Theſſaliens ou pour la cauſe commune.

Les dangers qui menacent les Grecs deviennent plus preſſans & plus alarmans.

Les dangers, qui dans ces entrefaites s'accumuloient ſur les différentes républiques de la Grèce, forcèrent leurs troupes de retourner vers le midi. Leurs colonies éloignées, particulièrement celles de Sicile, qui étoient les plus nombreuſes & les plus puiſſantes, ne pouvoient leur fournir aucun ſecours, étant menacées elles-mêmes de la part des Carthaginois, d'une formi-

dable invaſion, dont nous aurons occaſion de développer la cauſe & les conſéquences. Les oracles étoient douteux ou terribles. Ils n'annonçoient aux Spartiates d'autre eſpérance de ſalut que dans la mort volontaire d'un Roi de la famille d'Hercule. Les Athéniens avoient ordre de ſe retirer dans leurs murs de bois. On ne cite pas les réponſes particulières faites aux autres états; mais il paroît en général qu'elles étoient obſcures, équivoques ou effrayantes. L'armée Grecque remonta ſur ſes vaiſſeaux, repaſſa l'Euripe, & arriva heureuſement à Corinthe: les Theſſaliens, abandonnés par leurs alliés, furent obligés de ſe ſoumettre à l'ennemi commun.

La terreur qu'inſpiroit la ſituation critique des affaires, rendoit la préſence des chefs très-néceſſaire dans leurs communautés reſpectives. Thémiſtocles trouva les Athéniens diviſés ſur le ſens de l'oracle: le plus grand nombre croyoit que, par des murs de bois, il falloit entendre l'enceinte de la citadelle, qui avoit été primitivement fermée par une paliſſade. D'autres donnoient aux mots un ſens différent, chacun ſuivant ſes craintes ou ſon intérêt; mais Thémiſtocles ſoutint que le vrai ſens de l'oracle preſcrivoit aux Athéniens de chercher leur

La flotte grecque fait voile vers Artemiſe.

sûreté sur leur flotte. Cette opinion, appuyée de toute la force de son éloquence, & de tout le poids de son autorité, l'emporta enfin dans l'assemblée, quoique Epicides, Démagogue qui avoit beaucoup d'influence parmi le peuple, s'y fût opposé avec la plus grande véhémence, & eut saisi cette occasion d'attaquer le caractère de Thémistocles, & de demander à être nommé général à sa place. Le prudent Athénien, qui connoissoit le foible de son adversaire, dont la grande passion étoit l'avarice, lui fit des présens; ce qui le réduisit sur-le-champ au silence. On prépara, avec toute la diligence possible, les galères Athéniènes, qui, étant réunies avec celles d'Eubée, d'Egine, de Corinthe, & des puissances maritimes du Péloponèse, formoient une flotte de trois cents voiles. Elles s'avancèrent vers le détroit qui sépare la côte septentrionale d'Eubée de celle de Thessalie, se trouvèrent à temps au rendez-vous qui étoit le promontoire d'Artemise, & attendirent l'arrivée des Barbares.

Les Grecs assemblent une armée.

Outre les troupes nécessaires pour completer la flotte, les alliés pouvoient lever une armée d'environ soixante mille hommes libres, sans y comprendre un plus grand nombre d'esclaves. Comme les passages, qui conduisoient de Thes-

salie aux territoires de Phocis & de Locres, étoient encore plus étroits, & d'un plus difficile accès que ceux de Macédoine, en Thessalie, on ne peut comprendre pourquoi les Grecs ne dirigèrent pas immédiatement tous leurs efforts de ce côté. Mais cette négligence peut s'expliquer, par leur vénération superstitieuse pour les oracles, par la nécessité de célébrer leurs fêtes accoutumées, & par les délais dangereux & le défaut d'activité, inhérens à la nature d'une confédération républicaine.

Ils gardent le défilé des Thermopyles.

Comme ils ne connoissoient qu'un seul passage par où les Perses pouvoient arriver de Thessalie, ils crurent qu'un corps de huit mille soldats suffiroit pour le défendre contre tous ceux qui voudroient le forcer. Ce défilé étroit s'appeloit *le pas des Thermopyles*, par allusion aux sources chaudes du voisinage, & il étoit regardé comme la porte ou l'entrée de la Grèce. Il étoit borné à l'Occident par des précipices inaccessibles, qui joignoient le sommet escarpé du mont Oeta, & il se terminoit à l'Orient par un marais impraticable, bordé par la mer. A l'entrée de la plaine, près la ville Thessalième de Thrachis, le passage avoit cinquante pieds de large; mais à Alpené, il y

avoit à peine la place de deux charriots. Il étoit défendu même par des murs que les Phociens avoient autrefois bâtis, pour les garantir des incurſions de leurs ennemis, & il fut fortifié dans cette occaſion avec autant de ſoin que le temps pouvoit le permettre. Les troupes envoyées aux Thermopyles, qui n'étoient qu'à quinze milles du rendez-vous de la flotte Grecque à Artemiſe, conſiſtoient principalement en Péloponéſiens commandés par Léonidas Roi de Sparte, lequel étoit prêt, pour obéir à l'oracle, de ſe dévouer pour le ſalut de ſon pays.

La flotte Perſane arrive près le cap Sépias.

Avant que les confédérés euſſent adopté ces meſures vigoureuſes pour leur défenſe, l'armée des Perſes partie de Doriſcus en Thrace, marcha ſur trois diviſions. Elle étoit accompagnée par la flotte, qui, en parcourant environ deux cens milles le long des côtes de Thrace, de Macédoine, & de Theſſalie, arriva enfin au cap Sépias, qui eſt à vingt milles au nord d'Artemiſe. A meſure qu'elle avança vers le midi, elle mit à contribution Abdère [a], Thaſos, & Eion,

[a] Les places, ſituées ſur ſa route, préparoient non-ſeulement de vaſtes magaſins de bled, & d'autres proviſions pour les troupes, mais encore des feſtins

principales

principales colonies Grecques, dans la Thrace, ainſi que les villes de Torna, Olynthus, Potidea, & d'autres places peu importantes ſur les côtes de Macédoine. Enfin toute la flotte jetta l'ancre à l'entrée des rivières Axius & Lydius, qui ſe perdent dans le golfe Thermaïque ; puis quittant ces parages, elle employa onze jours à faire quatre-vingt milles, le long d'une côte unie & continue, depuis l'extrémité ſeptentrionale de ce golfe, juſqu'au rendez-vous général, près le cap Sépias.

Leur armée s'avance vers la plaine de Thrachis.

La flotte étoit commandée par Achæmines & Arcabignes, fils de Darius. Xercès étoit à la tête de ſon armée, qui fit, pendant ſa marche, une halte conſidérable, près des villes de Therma & de Pella, en Macédoine, & campa dans les plaines de Thrace, ſur les deux rives des mêmes fleuves, Axius & Lydius. De-là elle ſe partagea en trois corps : la diviſion

---

ſomptueux pour Xercès & ſa ſuite. Un mot de Megacréon d'Abdère exprime la rapacité dévorante des uſurpateurs : » les Abdérites devoient remercier les Dieux, diſoit-il, de ce que Xercès ne faiſoit qu'un repas par jour ; car il auroit ruiné Abdère s'il eût fallu lui fournir un dîner & un ſouper ».

qui ſuivit de plus près le rivage, étoit commandée par Mardonius & Maſſiſtes. Sergis, général expérimenté, conduiſoit celle qui traverſa la partie la plus élevée du pays; & le grand roi, accompagné par Smerdones & Mègabyſe, qui le ſoulageoient de temps en temps de la fatigue du commandement, choiſit le paſſage du milieu, comme le plus sûr, le plus commode & le plus agréable; car, juſques-là, l'expédition des Perſes avoit plutôt été un voyage de plaiſir, qu'une entrepriſe pénible ou dangereuſe. Xercès examinoit à loiſir les objets de la nature ou de l'art qui lui paroiſſoient les plus intéreſſans & les plus curieux. Il voyoit avec plaiſir ces vaſtes plaines de Theſſalie, qui avoient été un lac immenſe, & qui en conſervoient encore des traces; il contemploit avec étonnement les montagnes eſcarpées qui ſéparent ce pays du reſte de la Grèce, & qui paroiſſent en avoir été détachées par quelques grandes convulſions de la nature. Après avoir pleinement ſatisfait ſa curioſité, il joignit, avec la diviſion qui étoit reſtée plus immédiatement ſous ſes ordres, le reſte de l'armée aſſemblé & campé dans les plaines de Thrachis, qui s'étendoient le long des côtes de Theſſalie,

vis-à-vis le rendez-vous de la flotte Perſane & près du détroit des Thermopyles [a].

Pendant une marche de douze mois, Xercès n'avoit pas rencontré un ennemi. Il avoit traverſé ſans réſiſtance les vaſtes régions de l'Aſie, & les contrées qui, dans les anciens tems paſſoient pour les plus belliqueuſes de l'Europe. Toutes les provinces, ſituées au-delà de Thrachis reconnoiſſoient ſon pouvoir ; & ces diſtricts de la Grèce, qui reſtoient à ſoumettre, étoient moins étendus que la plus petite de ces provinces. Il eſt cependant probable qu'il n'apprit pas ſans émotion qu'une armée de Grecs, commandée par le Roi de Sparte, s'étoit placée aux Thermopyles, pour lui diſputer le paſſage. C'eſt alors qu'il fut perſuadé de ce que Démarate lui avoit dit du caractère & des principes de ce peuple de héros, & de ce que l'expérience & le reſſouvenir du paſſé lui confirmoient. Dans les premiers tranſports d'une généreuſe indignation, les Spartiates, comme nous l'avons déjà obſervé, avoient mis à mort les héraults Perſans envoyés pour leur commander la ſoumiſſion ; mais rendus à eux-mêmes, la réflexion, & plus ſûrement encore

Circonſtances qui rendoient les Spartiates reſpectables à Xercès.

[a] Hérodote, Diodor, Plutarque, *ibid.*

des motifs de ſuperſtition, les engagèrent à expier cette infraction aux loix ſacrées des Nations. Quand on eut demandé dans l'aſſemblée « qui vouloit mourir pour Sparte? » Deux citoyens, très-diſtingués par leur naiſſance, s'offrirent d'eux-mêmes pour ſe dévouer volontairement au bien public. Sperthies & Bulis (c'étoient leurs noms) partirent pour remplir cette ſingulière miſſion. En paſſant dans l'Aſie mineure, ils furent reçus par Hydarnes, gouverneur de cette province, qui accompagnoit alors Xercès à l'armée, en qualité de commandant de la troupe immortelle, poſte auquel ſon mérite ſupérieur l'avoit élevé. Hydarnes, entr'autres diſcours qu'il tint aux Spartiates, leur témoigna ſa ſurpriſe ſur l'éloignement que leur république montroit à ſe concilier l'amitié du Roi ſon maître, qui ſavoit bien, comme ils pouvoient en juger par ſon exemple, apprécier les hommes; ajoutant que s'ils ſe prêtoient aux déſirs de Xercès, il les nommeroit gouverneurs des autres villes de Grèce. Les Spartiates lui répliquèrent froidement: « qu'il parloit d'une matière ſur laquelle il n'étoit pas juge compétent. Qu'il connoiſſoit bien la condition & les récompenſes de la ſervitude; mais qu'il n'avoit jamais

éprouvé la douceur des jouiſſances que procure la liberté ; que s'il en avoit goûté une fois, il leur conſeilleroit de défendre cette liberté, non-ſeulement avec la lance, mais encore avec la hache. »[a]

Ils montrèrent la même magnanimité dans leur conduite à Suze. Les gardes les prévinrent d'obſerver, quand ils ſeroient admis en préſence de Xercès, la cérémonie ordinaire de ſe proſterner par terre ; mais les Spartiates déclarèrent : « qu'aucune voilence ne pourroit les forcer à ſe ſoumettre à une auſſi baſſe adulation : qu'ils n'étoient pas accoûtumés à adorer un homme, & qu'ils n'étoient pas venus de ſi loin pour commettre une telle impiété ». Ils approchèrent donc de Xercès, la tête haute, & lui dirent avec fermeté qu'ils étoient envoyés pour ſe ſoumettre à tous les châtimens qu'il jugeroit à propos de leur infliger, en expiation de la mort de ſes hérauts. Xercès, admirant leur vertu, répondit : « qu'il n'imiteroit pas la conduite des Grecs, & qu'il ne croiroit pas les abſoudre du meurtre & de l'impiété dont ils s'étoient rendus coupables, en ſacrifiant quelqu'un d'entre eux ». Les Spartiates

[a] Hérodote, l. 7, c. 135.

ayant reçu cette réponſe, retournèrent chez eux, perſuadés qu'ils avoient rempli leur devoir en offrant une ſatisfaction particulière, qui, malgré le refus du Roi, devoit expier ſuffiſamment, ſelon eux, le crime public [a].

Il envoie des meſſagers pour traiter avec eux.

L'exemple de ces patriotes donna probablement à Xercès une idée très-favorable du caractère général de ces républicains. Comme il n'avoit aucune querelle particulière avec les Spartiates, & qu'ils pouvoient retarder la vengeance qu'il méditoit contre Athènes, il leur envoya des députés, pour les engager à mettre bas les armes. Ils répondirent : « qu'il pouvoit les venir prendre ». Les députés leur offrirent alors des terres, s'ils vouloient s'allier avec le grand Roi : ils obſervèrent, « que la coutume de leur république étoit de conquérir des terres par la valeur, & non de les acquérir par une trahiſon ».

Magnanimité des Spartiates.

Les députés de Xercès, également etonnés, & de ce qu'ils voyoient & de ce qu'ils entendoient, retournèrent au camp des Perſes, & rendirent compte de l'iſſue inattendue de leur miſſion, ainſi que de la conduite extraordinaire des Spartiates, que Xercès pria Dé-

[a] Hérodote, l. 7, l. 134, & ſuiv.

marate, leur concitoyen, de lui expliquer [a]. Ce dernier obſerva, que leur réponſe & leurs démarches annonçoient une réſolution de combattre juſqu'à la dernière extrémité; mais il ne pouvoit faire concevoir aux Perſes comment des hommes ſe livroient à une mort certaine, pour procurer une réputation immortelle à leur patrie. On ſe perſuade aiſément qu'un petit nombre d'individus ſoient animés de cette magnanimité patriotique dans quelques occaſions extraordinaires. L'Hiſtoire de tous les ſiècles nous en fournit d'illuſtres exemples; mais que toute une nation conſerve habituellement la même magnanimité de caractère, on ne peut le croire qu'en réfléchiſſant ſur les inſtitutions & les mœurs des Spartiates. Les loix de ce peuple célèbre défendant, comme on l'a déjà obſervé [b], l'introduction des richeſſes & du luxe, & fixant exactement tout individu dans le rang où il étoit né, avoient retranché les grands motifs qui excitent l'ambition des particuliers, & ne laiſſoient preſqu'aux hommes d'autre mobile d'activité & d'émulation, que la

[a] Hérodore, l. 7, c. 209 & ſuiv.

[b] Voyez plus haut t. 1, c. 3, p. 205.

gloire de travailler pour l'intérêt général. Leurs ſuccès dans l'art militaire, fruit naturel de leur tempérance & de leur activité, leur avoient donné la conſcience de leur ſupériorité dans la guerre, & ils ſe faiſoient un point d'honneur de la ſoutenir. La loi, qui leur commandoit de mourir, plutôt que de rompre leurs rangs ou d'abandonner leurs poſtes dans une bataille, étoit cenſée émanée, comme toutes les ordonnances de Licurgue, de l'autorité divine. Ainſi l'influence de la ſuperſtition concouroit heureuſement avec l'ardeur du patriotiſme & l'enthouſiaſme de la valeur, à les préparer de bonne heure à braver une mort certaine pour le ſervice de la patrie.

Xercès attend quatre jours, dans l'eſpérance qu'ils changeront de reſolution.

On ne pouvoit faire entrer Xercès dans ces motifs, ni lui perſuader, comme Hérodote l'obſerve avec ſon inimitable ſimplicité, « que les Grecs fuſſent venus aux Thermopyles, uniquement dans l'intention de mourir, & de détruire autant de leurs ennemis qu'ils le pourroient, quoique rien ne fût plus vrai ». Il attendit donc quatre jours, ſe perſuadant ou qu'ils ſe retireroient dans leur pays, ou qu'ils rendroient les armes, ainſi qu'il les en avoit fait ſommer. Mais comme ils continuoient à garder le paſſage, il traita cette conduite d'obſtination

& de folie, & le cinquième jour il ſe détermina à châtier leur inſolente réſiſtance.

Il donne ordre de les attaquer, eux & leurs confédérés.

Les Mèdes & les Ciſſiens, qui, après les Saces & les Perſes, formoient la partie la plus brave de ſon armée, furent commandés pour attaquer ces Grecs obſtinés, & les amener vifs en ſa préſence. Les Barbares marchèrent au combat avec confiance; mais ils furent repouſſés avec un grand carnage. Les poſtes de ceux qui étoient tués ſe trouvoient auſſi-tôt remplis de troupes fraîches; mais elles ne pouvoient faire la plus petite impreſſion ſur les bataillons inébranlables des Grecs; & la perte conſidérable qu'elles éprouvèrent dans l'action, perſuada au Roi qu'il avoit beaucoup d'hommes & peu de ſoldats. Les Saces, armés de leurs haches, marchèrent enſuite à l'attaque, mais ſans avoir plus de ſuccés. Enfin la troupe choiſie de Perſes, commandée par Hydarnes, daigna auſſi déployer ſa valeur dans un combat, qui lui paroiſſoit trop inégal. Mais il n'eut pas plutôt joint l'ennemi, qu'il changea d'opinion; car, dit Hérodote, leur nombre étoit inutile, puiſqu'ils combattoient dans un paſſage étroit, & leurs petits poignards n'étoient guères propres à ſe meſurer avec les longues piques de l'ennemi. Les Grecs furent redevables de l'avantage qu'ils

eurent, plus encore à la ſupériorité de leur diſcipline, qu'à l'excellence de leur armure. Fatigués de carnage, ils ſe retirèrent en bon ordre, & ſerrés les uns contre les autres ; & lorſque les Barbares voulurent les pourſuivre, ils firent face à leurs attaques, en tuèrent un grand nombre, ſans faire preſque eux-mêmes aucune perte.

Ses troupes ſont repouſſées.

Xercès étoit placé ſur une éminence, pour obſerver le combat ; outré d'une pareille réſiſtance, & craignant d'être privé de l'élite de ſon armée, il donna ordre qu'on fit ceſſer l'attaque. Mais comme les Grecs étoient en petit nombre, & qu'il paroiſſoit probable que ce nombre avoit dû diminuer dans ces aſſauts répétés, il ſe détermina à recommencer l'action le lendemain. Les Perſés ne combattirent pas avec plus de ſuccès qu'auparavant ; & après avoir fait de vains efforts pour forcer le paſſage, après avoir combattu tantôt en corps ſéparés, tantôt en troupes réunies, ils furent obligés d'abandonner le champ de bataille, & de ſe retirer honteuſement dans leur camp.

Les Grecs trahis par Epialtes.

C'étoit un ſpectacle, juſques-là inconnu au monde, & qui ne devoit jamais ſe renouveler, que l'intrépidité conſtante de huit mille hommes réſiſtans au choc impétueux d'une armée

nnombrable. La valeur obſtinée de Léonidas, & de ſa petite troupe, arrêtoit les progrès des Barbares, & les auroit long-temps retardé; mais c'étoit le deſtin de la Grèce, d'être toujours conquiſe plutôt par la trahiſon, que par la force. Xercès commençoit à ſentir l'inconvénient qu'il y auroit à demeurer long-temps dans les mêmes lieux avec une armée auſſi nombreuſe; tandis qu'il cherchoit par quels moyens il pourroit effectuer ſa retraite, un Grec, ſéduit par l'eſpoir d'une récompenſe, offrit d'écarter toutes les difficultés [a]. Ce traître ſe nommoit *Epialtes*, il habitoit les frontières de la Theſſalie, & il connoiſſoit un paſſage à travers les montagnes d'Oéta, qui n'étoit éloigné que de quelques milles à l'Occident de celui gardé par Léonidas. Ce fut par ce chemin peu fréquenté qu'il entreprit de conduire un corps de vingt mille Perſans, qui pourroient prendre l'ennemi en queue, tandis que le gros de l'armée l'attaqueroit de front. De cette manière, quelques prodiges de valeur que puſſent faire les Grecs, ils devoient être obligés à la fin de ſe rendre, ſe trouvant enfermés de tous côtés

[a] Hérodote, l. 7, c. 212 & ſuiv.

par des rochers ſtériles & des déſerts inhabitables.

Qui fait franchir les montagnes à un détachement des Perſes.

Ce plan, ſi judicieuſement concerté, fut mis auſſi-tôt en exécution. Le ſoir du ſeptième jour, après que Xercès fut arrivé au détroit, vingt milles hommes choiſis, commandés par Hydarnes, & conduits par Epialtes, ſortirent du camp des Perſes. Ils marchèrent toute la nuit, à travers d'épaiſſes forêts de chênes, & au point du jour ils étoient parvenus preſqu'au ſommet de la montagne. Mais quelle fut leur ſurpriſe de voir les premiers rayons de l'aurore réfléchis par les ſurfaces brillantes des piques & des caſques des Grecs ! Hydarnes craignit que cette garde, qui ſembloit peu éloignée, ne fût auſſi compoſée de Lacédémoniens ; mais en approchant davantage, il vit que c'étoit un corps de mille Phociens, que le prudent Léonidas avoit envoyé pour défendre ce paſſage important, mais inconnu, & que le haſard ou la trahiſon pouvoit découvrir aux Perſes. L'obſcurité de la forêt cacha long-temps l'ennemi aux yeux des Grecs ; enfin l'agitation des feuilles & le bruit occaſionné par la marche de vingt mille hommes, leur découvrirent le danger qui les menaçoit. Les Phociens coururent aux armes, & ſe préparèrent, ſinon à vaincre, du moins

à mourir en combattant. La ſolidité & l'épaiſſeur de leurs rangs, qui les auroient mis dans le cas de réſiſter aux attaques irrégulières des ennemis, les exposèrent à ſouffrir beaucoup de l'immenſe grêle de traits que les Perſes faiſoient pleuvoir ſur eux. Pour éviter ce danger, ils abandonnèrent trop précipitamment le paſſage, dont la garde leur avoit été confiée, & ſe retirèrent ſur la partie la plus élevée de la montagne, ne doutant pas que l'ennemi, dont les forces étoient ſi ſupérieures aux leurs, ne les y pourſuivît; mais les Perſes négligeant prudemment la pourſuite de cette troupe peu nombreuſe, & dont ils regardoient la défaite comme certaine, s'emparèrent ſur-le-champ du paſſage, & deſcendant la montagne, marchèrent, avec toute la diligence poſſible, afin d'exécuter le plan ſuggéré par Epialtes.

Ils ſe trompèrent dans leurs conjectures.

Dans ce même temps, des préſages confus annonçoient, de la part des Dieux, quelque grande calamité au poſte des Thermopyles: les entrailles des victimes, interrogées avec attention par l'augure Magiſtias, menaçoient les Spartiates de mort; mais on ne voyoit pas clairement quand, ou par quels moyens ce malheur arriveroit, lorſqu'un déſerteur Grec, natif de la ville de Cymé, en Ionie, nommé

Alarme dans le camp des Grecs.

Tyraſtiades, vint apporter la nouvelle de la marche des Perſes à travers la montagne. Enflammé de l'amour de la patrie, ce généreux fugitif n'eut pas plutôt découvert la trahiſon d'Epialtes, qu'il réſolut, au péril de ſa vie, d'en inſtruire le Roi de Sparte [a]. Son zèle, d'où dépendoit le ſalut de la Grèce, redoubla ſon agilité, & il arriva dans le camp des Grecs, peu d'heures après que les Perſes, conduits par Epialtes, eurent quitté les plaines de Thrachis. Léonidas convoqua ſur-le-champ un conſeil de guerre, pour délibérer ſur les meſures que l'on devoit prendre, d'après un avis auſſi alarmant. L'opinion de tous les confédérés du Péloponèſe, les Spartiates exceptés, fut, qu'il falloit abandonner un poſte, impoſſible à garder, après la double attaque qu'on leur annonçoit. Comme leurs efforts ne pouvoient être d'aucune utilité pour la cauſe publique, la prudence vouloit qu'ils conſultaſſent leur ſûreté particulière, & qu'ils retournaſſent, pendant qu'il en étoit encore temps, à l'iſthme de Corinthe, où joignant le reſte des alliés, ils pourroient défendre la péninſule Grecque contre les attaques des Barbares. C'étoit à Léonidas à expoſer

Magnanimité de Léonidas.

[a] Hérodote, l. 7, c. 219 & ſuiv.

l'avis des Spartiates ; il obſerva donc que les autres habitans du Péloponèſe pouvoient ſuivre le parti qui leur paroîtroit le plus convenable, & retourner à l'iſthme, pour défendre leurs territoires reſpectifs ; mais que la gloire étoit la ſeule voix à laquelle les Spartiates euſſent appris à obéir. Placés au premier rang, par le conſentement genéral de leur pays, ils aimoient mieux mourir que d'abandonner ce poſte d'honneur ; & ils étoient déterminés à acheter, au prix de leurs vies, une réputation immortelle, à confirmer la prééminence de Sparte, & à donner un exemple de patriotiſme, digne au moins d'être admiré, s'il n'étoit pas imité par la poſtérité.

Sept cents Theſpiens ſe déterminent à reſter avec Léonidas.

La crainte d'une mort prochaine & inévitable empêcha les autres alliés de ſuivre cette réſolution généreuſe. Les Theſpiens ſeuls, au nombre de ſept cents hommes, déclarèrent qu'ils n'abandonneroient jamais Léonidas. Ils avoient à leur tête le vieux & ſage Démophyle & le jeune & vaillant Dithyrambe. Leur république étoit unie, par l'alliance la plus étroite, avec Sparte qui les avoit ſouvent défendus contre l'uſurpation & la tyrannie des Thébains. Ces circonſtances ajoutèrent encore à la généroſité naturelle de leurs ſentimens, & les décidèrent,

dans cette occaſion, à adhérer, avec une fermeté inébranlable, à la réſolution des Spartiates. Ainſi les Theſpiens reſtèrent aux Thermopyles, par le principe d'une bravoure peu commune ; mais les Thébains furent retenus par l'autorité de Léonidas qui n'ignoroit pas la trahiſon que leur république avoit projettée. Il regardoit plutôt comme des ôtages, que comme des alliés, les quatre cents hommes que cette communauté avoit envoyés pour concourir à cette expédition ; & il n'étoit pas fâché d'employer dans une occaſion déſeſpérée leur fidélité équivoque. Il crut que la force, ou même qu'un ſentiment de pudeur, pourroit les engager à braver les mêmes dangers auxquels les Spartiates & les Theſpiens ſe livroient volontairement ; & ſans leur faire conno'tre qu'il ſoupçonnât leur trahiſon, il avoit un prétexte plauſible pour les retenir, quoiqu'il laiſſât ſes autres alliés ſe retirer, puiſque le territoire des Thébains ſe trouvant au nord de l'iſthme de Corinthe, devoit néceſſairement être expoſé aux hoſtilités & aux ravages des Barbares s'ils paſſoient le détroit des Thermopyles. Outre les Theſpiens [a] & les

Qui retient les perfides Thébains.

[a] D'après la narration d'Hérodote, il ſembleroit que les Theſpiens ſeuls ſeroient reſtés volontairement

Thébains,

Thébains, les troupes qui reſtoient avec Léonidas conſiſtoient en trois cents Spartiates, tous gens d'élite, & pères de famille. Cette vaillante troupe, animée du même courage, ſollicita le général de conſacrer à la gloire de la Grèce & à la leur, une exiſtence, qu'ils auroient pu ménager s'ils n'avoient été environnés de tout côté par les Perſes.

Conduits par Léonidas, & formant un ſeul bataillon, les Spartiates s'avancèrent dans le ſilence de la nuit vers le camp des Perſes, bien réſolus d'aſſouvir leur reſſentiment, augmenté par le déſeſpoir. [a] Leur choc fut terrible, &

Les Grecs ſurprennent dans la nuit le camp des Perſes.

---

avec Léonidas & les Spartiates. Cependant l'inſcription qu'il cite fait monter à quatre mille le nombre de ceux qui combattirent aux Thermopyles.

Μοριοσιν ποτε τηδε τριηκοσιαισ εμαχοντο
Εκ Πελοποννησου χιλιαδες τεσσαρες.

Iſocrate dit pareillement (page 164), que quelques Péloponéſiens reſtèrent au combat.

[a] Diodore, l. 11, p. 247. L'aſſaut nocturne, omis par Hérodote, eſt rapporté, non-ſeulement par Diodore, mais par Plutarque, Juſtin, & pluſieurs autres écrivains. Le panégyrique général de Platon, (in Menex); celui de Lyſias, (orat. funèb., (& celui

le défaut de diſcipline chez les barbares, donna lieu encore à un plus grand trouble : car les Perſes n'ayant ni gardes avancées, ni mot de ralliement, ni confiance les uns dans les autres, étoient incapables de prendre pour leur défenſe les meſures néceſſaires dans un danger auſſi preſſant. Pluſieurs tombèrent ſous les coups des Grecs ; mais un bien plus grand nombre fut victime de la confuſion qui régnoit dans leurs propres troupes. Les Grecs, fatigués de carnage, pénétrèrent au pavillon Royal ; mais à la première alarme, le grand Roi s'étoit retiré avec ſes favoris à l'extrémité la plus éloignée du camp. Le tumulte, l'horreur & le déſeſpoir avoient déja pénétré juſques à lui : l'obſcurité de la nuit redoublant la terreur des Perſes, ils ne doutoient plus que le détachement conduit par Epialtes n'eût été trompé par ce perfide Grec ; & que l'ennemi, renforcé par de nouvelles troupes, ne s'entendît avec ce traître, & n'eût profité de cette occaſion pour attaquer leur camp, à l'inſtant même où il étoit privé

---

d'Iſocrates (panégyr.), ne leur permettoient pas de deſcendre à ces particularités. Cependant, malgré ces circonſtances, j'aurois omis cet incident, s'il eût paru contredire la narration judicieuſe d'Hérodote.

de la diviſion d'Hydarnes, ſon plus ſûr appui.

L'approche du jour offrit aux Perſes un ſpectacle d'horreur ; il virent en même tems que la crainte avoit multiplié à leur imagination le nombre de leurs ennemis, qui ſe retirèrent en bon ordre au détroit des Thermopyles. Xercès, la rage & la vengeance dans le cœur, donna ordre de les pourſuivre ; mais ſes troupes effrayées furent plutôt traînées que conduites à cette nouvelle attaque. Les Grecs, animés par leur dernier ſuccès, & perſuadés qu'il ne leur ſeroit pas poſſible d'éviter la mort à l'arrivée de ceux qui venoient par la montagne, s'arrêtèrent fièrement dans la partie la plus large du paſſage, pour recevoir le choc de l'ennemi : il fut terrible, & les Grecs, de leur côté, continuèrent à ſe battre avec l'intrépidité la plus conſtante & la valeur la plus déſeſpérée. Quand leurs lances furent émouſſées ou rompues, ils mirent l'épée à la main, & leurs armes courtes mais peſantes faiſoient un ravage incroyable, lorſque le dard d'un barbare perça le cœur de Léonidas. Ils ne combattirent plus alors pour la victoire, mais pour enlever les reſtes ſacrés de leur Roi : quatre fois ils repouſsèrent les bataillons les plus épais des Perſes ; quatre fois ils leur arrachèrent des

Bataille des Thermopyles.

mains ce dépôt précieux ; mais au moment où ils emportoient les triſtes & derniers reſtes de ce grand homme, on vit deſcendre de la montagne le détachement ennemi, conduit, par Epialtes. C'étoit l'inſtant de ſe préparer au dernier effort d'un généreux déſeſpoir. Décidés à périr, ils ſe ſerrèrent fortement les uns contre les autres, & ſe retirèrent dans la partie la plus étroite du défilé, en ſe poſtant derrière le rempart des Phocéens, ſur une éminence, où l'on éleva par la ſuite un Lion de pierre en l'honneur de Léonidas. Pendant qu'ils faiſoient ces diſpoſitions, les Thébains, que la crainte avoit juſqu'alors retenus dans le devoir, profitérent de ce moment pour ſe révolter ; &, mettant bas les armes, ils s'approchèrent des Perſans, & leur déclarèrent qu'ils avoient toujours été leurs amis ; que leur Répnblique avoit offert la terre & l'eau, comme une marque de leur ſoumiſſion à Xercès, & que c'étoit avec la plus grande répugnance qu'ils s'étoient vus forcés par la néceſſité à réſiſter au progrès de ſes armes. En s'approchant pour ſe rendre pluſieurs périrent par les traits des barbares, & le reſte ne ſauva ſa vie qu'en ſe ſoumettant à une éternelle infamie. Cependant les Lacédémoniens & les Theſpiens étoient aſſaillis de

toutes parts : les premiers rangs des ennemis abattirent le mur, & entrèrent par la brèche. Leur témérité fut punie d'une prompte mort. Dans ce dernier combat, tous les Grecs montrèrent le courage le plus héroïque ; néanmoins, si nous en croyons le rapport unanime de quelques Theſſaliens & de ceux qui ſurvécurent à l'action, le Spartiate Dioneces mérita le prix de la valeur. Quelqu'un lui ayant fait obſerver que les flèches des Perſes étoient ſi nombreuſes qu'elles interceptoient la lumière du Soleil, il répondit que c'étoit une circonſtance heureuſe, parce qu'alors les Grecs combattoient à l'ombre. On cite pareillement les frères Alphée & Maron, pour leur mépris généreux de la mort, & pour leur dévouement patriotique. Tout ce que les grandes vertus pouvoient produire d'héroïſme, de magnanimité, de grandeur, conſacra cette fameuſe journée ; mais il fut impoſſible aux Grècs de réſiſter plus long-tems à l'impétuoſité de l'ennemi, & à la multitude de traits & de flèches qu'il lançoit continuellement ſur eux. Ils ſuccombèrent enfin, enſevelis ſous un trophée d'armes Perſanes. On érigea, par la ſuite, deux monumens près du lieu où ils périrent. L'inſcription du premier, annonçoit la valeur

CHAPITRE X.

COMBAT naval d'Artemiſe. -- Xercès ravage la Phocide. -- Il pénètre dans l'Attique. -- Magnanimité des Athéniens. -- Combat naval de Salamine. -- Xerxès quitte la Grèce. -- Sa retraite précipitée. -- Campagne de Mardonius. -- Batailles de Platée & de Mycalé. -- Fin de l'invaſion des Perſes.

CHAP. X, Déſaſtre de la flotte Perſane ſur les côtes de Theſſalie.

TANDIS que l'on combattoit aux Thermopyles, la flotte Grecque étoit ſtationnée au port d'Artemiſe, promotoire ſeptentrional de l'Eubée. Celle des Perſes, trop nombreuſe pour qu'aucun port pût la contenir, avoit mouillé dans la rade qui s'étend depuis la ville de Caſtanea, juſqu'au promotoire de Sepias, ſur la côte de Theſſalie. Cette formidable flotte y ſouffrit les calamités prédites par le ſage Artabane. Ce prudent vieillard dans une converſation avec Xercès, lui avoit fait voir deux ennemis redoutables, la mer & la terre, dont l'inexpérience téméraire du Prince ne lui permit pas de ſe défier. Ces deux ennemis cepen-

dant causèrent des maux terribles aux Perses, que leur grand nombre exposoit à périr sur mer par la tempête, & sur terre par la famine. La première ligne de leur flotte étoit abritée par la côte de Thessalie; mais les autres lignes, au nombre de sept, avoient jetté l'ancre à peu de distance l'une de l'autre, les proues tournées vers la pleine mer. Quand ils adoptèrent cette disposition, la mer étoit tranquille, le ciel clair, le tems calme & serein; mais le matin du second jour après leur arrivée, ils furent assaillis d'une violente tempête, excitée par un vent de nord-est, qui, dans ces mers souffle avec autant de constance que d'impétuosité. Les vaisseaux les plus rapprochés du rivage furent sauvés, en se retirant près des côtes: plusieurs de ceux qui étoient plus éloignés chassèrent sur leurs ancres; quelques-uns coulèrent à fond; d'autres se brisèrent sur le promontoire de Sepias, & un grand nombre vint échouer sur les bas-fonds de Méliboe. La tempête continua trois jours avec la même furie. Quatre cents galères furent détruites par sa violence, outre un pareil nombre de vaisseaux de transport. Les Généraux Persans, craignant que ce désastre n'occasionnât la révolte des Thessaliens,

ſe firent un rempart, d'une hauteur conſidérable, des débris des vaiſſeaux naufragés [a].

Les Perſans font voile vers la baie de Pégaſe.

Ce boulevard ſuffiſoit pour les protéger contre les irruptions des Grecs; mais il ne pouvoit les défendre du choc plus dangereux des vagues. Les Perſes ne tardèrent donc pas à quitter leur ſtation de Sepias où ils étoient peu en ſûreté, & avec huit cents vaiſſeaux de guerre & les bâtimens de tranſport qui avoient réſiſté à la tempête, ils firent voile vers la baie de Pégaſe, & jettèrent l'ancre dans la rade d'Apheté, qui eſt directement oppoſée au port d'Artemiſe, dont elle n'eſt éloignée que de quelques milles.

Les commandans de la flotte grecque ſongent à ſe retirer au midi.

Les Grecs avoient poſté des ſentinelles ſur les hauteurs de l'Eubée pour obſerver les ſuites de l'orage, & examiner les mouvemens de l'ennemi. Quand ils furent informés du déſaſtre affreux qu'il avoit eſſuyé, ils ſacrifièrent avec joie à Neptune libérateur; «mais l'approche d'une flotte auſſi ſupérieure réprima bientôt leurs tranſports, fit ceſſer leurs fêtes religieuſes. Un conſeil de guerre fut convoqué pour délibérer ſur cet

---

[a] Hérodote, l. 7, c. 188 & ſuiv. Diodore de Sicile, l. 11, 121.

objet important : l'opinion générale des Commandans fut qu'il falloit ſe retirer ſur le champ vers le midi. Les Eubéens, dont les côtes ſe trouvoient ſur le point d'être abandonnées à la fureur des Perſes, étoient particulièrement intéreſſés à combattre cette réſolution puſillanime ; ils obſervèrent donc que le paſſage dans le continent de la Grèce étoit toujours gardé par la magnanimité de Léonidas & la bravoure des Spartiates. La flotte Grecque devoit ſuivre cet exemple généreux, & quoiqu'inférieure en force, réſiſter aux Perſes, & protéger les poſſeſſions & les familles d'une iſle riche & peuplée. [a] Cette obſervation ne fit rien changer à la réſolution priſe par Euribiades, Spartiate, que l'ancienne prééminence de ſa République plaçoit au commandement de la flotte, diſtinction due au mérite perſonnel de Thémiſtocles, & à la ſupériorité navale d'Athènes.

Mais ils ſe décident à reſter à Arthemiſe par l'adreſſe de Thémiſtocles.

Les Eubéens s'adreſsèrent ſécrétement au Commandant Athénien, &, par un préſent de trente talens, l'engagèrent à employer ſon crédit pour que la flotte n'abandonnât pas la déffenſe de leurs côtes. Thémiſtocles vit avec plaiſir qu'il étoit ſollicité pour prendre des

(a) Hérodote, l. 8, c. 2 & ſuiv.

meſures que ſon diſcernement & ſon expérience approuvoient. Il ſut ramener à ſon opinion tous les autres Capitaines, en diſtribuant à propos huit talens ſeulement ; par ce moyen, il s'aſſura de leur bonne volonté, & ſervit les Eubéens.

Les deux armées ſe préparent au combat.

Cependant les Perſes, revenus de la terreur que leur avoit cauſé la tempête, ſe préparèrent au combat. Ne doutant nullement de la victoire, ils ne voulurent commencer l'attaque qu'après avoir envoyé deux cents de leurs meilleurs voiliers autour de l'iſle Eubée, pour intercepter l'ennemi dans ſa fuite par le détroit de l'Euripe. Afin de cacher ce deſſein, ils ordonnèrent aux vaiſſeaux détachés de s'avancer en pleine mer, juſqu'à ce qu'ils euſſent perdu de vue les côtes orientales de l'Eubée, en paſſant derrière la petite iſle de Sciathus, & dirigeant enſuite leur courſe vers les promontoires de Caphanée & Gereſte. Le ſtratagême concerté avec plus de prudence qu'à l'ordinaire, fut néanmoins découvert aux Grecs par Scyllias, natif de Scionè, ſervant alors ſur la flotte perſane, mais qui avoit cherché long-tems une occaſion favorable de rejoindre ſes concitoyens. Tandis que l'attention des barbares ſe portoit ſur les préparatifs néceſſaires à leur nouveau projet, Scyllias profita de ſon adreſſe à plonger, pour

nager, ſans être apperçu, juſqu'à un bateau qui avoit été placé à une diſtance ſuffiſante, & qui le tranſporta à Artemiſe. Il ſe préſenta ſur le champ au conſeil des Grecs : la hardieſſe de ſon entrepriſe fit ajouter foi à ſes paroles. Sur cet avis important, les Grecs convinrent de reſter dans le port juſqu'à minuit, & alors de lever l'ancre & d'aller au-devant de la flotte qui avoit été envoyée pour les arrêter dans leur fuite. Mais cette réſolution, qui auroit dérangé le projet des ennemis, ne fut pas miſe à exécution. Les bateaux d'obſervation qui avoient été dépêchés pour ſuivre la marche des Perſes, retournèrent avant le ſoir, ſans avoir vu approcher aucun vaiſſeau.

Premier combat naval à Artemiſe.

Cette nouvelle fit plaiſir aux Grecs, qui ne vouloient pas abandonner leur ſituation du moment ſans une néceſſité évidente. L'ennemi, qui avoit déjà été ſi maltraité dans une tempête, étoit encore affoibli par l'abſence d'une partie conſidérable de ſa flotte. Les forces des deux partis ſe trouvant à-peu-près égales, les Grècs ſaiſirent l'occaſion qui ſe préſentoit de déployer leur courage dans le combat & leur ſupériorité dans les manœuvres navales. Ils s'approchèrent au point du jour, ſe mirent en ligne, & offrirent la bataille aux

Perſans. Ceux-ci ne la refusèrent pas, ayant encore une aſſez grande quantité de vaiſſeaux pour envelopper ceux de leurs adverſaires. Au premier ſignal, les Grecs ſe formèrent en cercle; au ſecond ils commencèrent le combat. Quoique reſſerrés dans un eſpace étroit, & environnés de tous côtés par les ennemis, ils prirent bientôt trente de leurs vaiſſeaux, & en coulèrent à fond un plus grand nombre. La nuit ſurvint, accompagnée d'un orage affreux mêlé de pluie & de tonnerre; les Grecs ſe retirèrent dans le port d'Artemiſe; les ennemis furent jettés ſur les côtes de Theſſalie. Comme le vent ſouffloit du midi, les corps morts & les débris des vaiſſeaux coulés à fond furent pouſſés avec violence contre leurs vaiſſeaux, & empêchoient le mouvement de leurs rames. La conſternation & le déſeſpoir s'emparèrent des barbares. Ils furent victimes une ſeconde fois d'une tempête, plus affreuſe que la première. Cependant la plus grande partie de la flotte échappa à la deſtruction dont elle étoit menacée, & ſe retira dans la baie de Pégaſe. Leurs malheurs étoient grands ſans doute; mais le déſaſtre qu'eſſuyèrent les vaiſſeaux envoyés pour tourner l'iſle Eubée, étoit bien plus effrayant. Ceux-ci s'étant élevés en mer, à une plus grande hau-

teur que les anciens navigateurs n'avoient coutume de le faire, furent surpris par la tempête. Les nuages interceptèrent bientôt les étoiles, dont la seule clarté les dirigeoit dans leur course. Bientôt ils furent emportés par la force des vents & par l'impétuosité des courans. Après avoir été le jouet des élémens pendant la plus grande partie de la nuit, ils périrent [a] tous misérablement, au milieu des écueils & des rochers d'une côte inconnue.

Le point du jour vint offrir aux Persans & aux Grecs un spectacle différent & des idées bien opposées. Il découvrit aux premiers toute l'étendue de leurs infortunes, & amena aux seconds un renfort de cinquante trois vaisseaux Athéniens. Encouragés par cette circonstance favorable, les Grecs se déterminèrent à attaquer encore l'ennemi, à la même heure que le jour précédent. Au signal convenu, ils firent voile vers la rade d'Aphèté, & ayant séparé l'escadre Cilicienne du reste de la flotte, ils la détruisirent totalement, & retournèrent le soir à Artemise.

Second combat naval à Artemise.

Les Généraux Persans, profondément affectés de tant de désastres, mais plus alarmés encore

[a] Hérodote, l. 8, c. 13. Diodore, l. 11, c. 13.

par la crainte du reſſentiment redoutable de leur Roi, ſe déterminèrent à faire un dernier effort pour rétablir la gloire de leurs armes. Suivant eux c'étoit par artifice, & à la faveur de la nuit, que les Grecs avoient remporté juſqu'alors tant d'avantages.

Les Perſes voulurent auſſi choiſir une circonſtance favorable pour une nouvelle attaque. Le troiſième jour, à midi, ils s'avancèrent, en formant un croiſſant aſſez étendu pour envelopper la ligne ennemie. Les Grecs, animés par leurs premiers ſuccès, n'avoient garde de refuſer le combat. La rage, le reſſentiment & l'indignation, ſuppléèrent chez les Barbares à ce qui leur manquoit d'habileté & de ſcience nautique. La bataille fut plus longue & plus douteuſe que les précédentes. Pluſieurs vaiſſeaux Grecs furent détruits; les Egyptiens, qui, du côté des Barbares ſe ſignalèrent, comme les Athéniens du côté des Grecs, en prirent cinq. La valeur ſoutenue des derniers l'emporta enfin; l'ennemi ſe retira, & reconnut leur ſupériorité, en leur laiſſant les morts & les débris. Mais la victoire leur coûta cher: leurs vaiſſeaux, ceux des Athéniens en particulier, avoient été très-endommagés, & leur grande infériorité en nombre, ainſi que la grandeur des bâtimens, leur ren-

doient plus ſenſible la diminution de leurs forces.

Les Grecs font voile vers le golfe Saronique.

Ces pertes ſuffiſoient pour les engager à ſe retirer ſur les côtes de l'iſthme de Corinthe, tandis qu'ils pouvoient le faire en ſûreté. Outre le motif qui les portoit à prendre ce parti, ils y furent encore déterminés par la conſidération que les Perſes, quoique malheureux ſur mer, avoient encore une armée de terre formidable, tandis que la principale eſpérance de la Grèce étoit fondée ſur ſa flotte. Les commandans étoient occupés de ces réflexions, lorſqu'Abronychus, Athénien, qui avoit été chargé de croiſer dans la baie Maliène, avec une galère de trente rames, & d'obſerver l'évènement de la bataille des Thermopyles, arriva, avec la nouvelle de la mort glorieuſe de Léonidas. Les combats par mer & par terre s'étoient donnés le même jour. Dans l'un & dans l'autre les Grecs défendoient un paſſage étroit contre des forces ſupérieures; & dans tous les deux les Perſes avoient tenté, avec un ſuccès bien différent, de les vaincre, en les enfermant de toutes parts. La nouvelle que leur apportoit Abronychus, les confirma dans la réſolution de ſe retirer vers le midi; car il ſembloit très-peu important de défendre les côtes, depuis que l'ennemi s'étoit emparé de l'intérieur des terres du

du côté du nord. Ayant donc paſſé le détroit de l'Euripe, ils côtoyèrent les rivages de l'Attique, & jetèrent l'ancre dans le golfe Saronique, qui ſépare l'île de Salamine des ports d'Athènes [a].

Stratagême de Thémiſtocles pour engager les Ioniens à déſerter leurs alliés.

Avant de quitter Artemiſe, Thémiſtocles, toujours occupé des intérêts de la Grèce, s'efforça d'enlever [b] au grand Roi l'affection de ſes plus braves alliés. Contre l'avis du prudent Artabane, Xerçès avoit conduit les Grecs Aſiatiques à cette expédition. Ce ſage vieillard avoit fait de vains efforts pour lui perſuader de les renvoyer, en lui repréſentant qu'il étoit dangereux de compter ſur le ſervice de troupes, qui ne pouvoient combattre en ſa faveur qu'aux dépens de tous les principes du devoir & de tous les ſentimens du patriotiſme.

Cependant Xerçès avoit maintenu juſques-là leur fidélité & vaincu leur répugnance par l'eſpérance & la crainte, par les menaces & les promeſſes, & ſur-tout par les marques de préférence qu'il leur donnoit. Afin de détruire entièrement une liaiſon qui, de ſa propre nature, ſembloit prête à ſe diſſoudre, Thémiſtocles grava ſur les rochers, près de l'abreuvoir d'Artémiſe, les mots ſuivans :

---

[a] Hérodote, l. 8, c. 21.

[b] *Ibid.* l. 8, c. 22.

» Ioniens, votre conduite eſt très-injuſte de combattre contre vos ancêtres, & de chercher à rendre la Grèce eſclave; décidez-vous donc, tandis que vous le pouvez encore, à réparer votre injuſtice. S'il ne vous eſt pas poſſible de quitter ſur-le-champ la flotte perſane, au moins vous ſera-t-il aiſé de le faire quand nous en viendrons à une action? Vous devez vous rappeler que c'eſt vous-même qui avez donné lieu à la querelle entre nous & les Barbares, & ſur-tout que les colonies ſont tenues envers leur mère-patrie, aux mêmes devoirs que ceux qu'un père a droit d'exiger de ſes enfans [a] ».

Xercès avance avec ſon armée vers l'Attique.

Quand Xercès fut inſtruit que la flotte grecque avoit abandonné Artemiſe, il regarda cette retraite comme une victoire; il ordonna auſſi-tôt que ſes forces navales, après avoir ravagé les côtes de l'Eubée, s'avançaſſent pour prendre poſſeſſion des ports de l'Attique, tandis qu'à la tête de ſon armée il ſe propoſoit de faire une entrée triomphante ſur le territoire d'Athènes. Sa route, en partant des Thermopyles, étoit

[a] Ce ſentiment eſt dicté par la nature, & il ſe trouve ſouvent dans les Auteurs Romains & Grecs » *Quæ liberi parentibus ex coloni antiquæ debent* ». T. Livius.

de paſſer par la Phocide & la Béotie, & cette dernière contrée avoit déjà reconnu ſon autorité. Les Phocéens avoient embraſſé la cauſe de la Grèce, & ils étoient plus affermis encore dans leur fidélité depuis que les Theſſaliens, leurs ennemis, s'étoient déclarés pour Xercès. Telles étoient les animoſités violentes qui diviſoient ces états, que, dans l'opinion d'Hérodote, quelque parti qu'euſſent pris les Theſſaliens, les Phocéens auroient toujours pris le parti oppoſé. Il auroit pu étendre peut-être cette obſervation aux autres républiques du premier ordre. Le zèle patriotique d'Athènes & de Sparte, pour la défenſe de la Grece, rendoit les états rivaux de Thèbes & d'Argos, zélés pour le ſervice de la Perſe, & on doit toujours ſe rappeler, à la gloire immortelle des amis de la liberté & de la patrie, qu'ils avoient à combattre une ſédition domeſtique, en même temps qu'ils repouſſoient un ennemi étranger.

L'armée Perſane étant entrée ſur le territoire de Phocis, ſe forma en deux diviſions, dans l'intention de ſe procurer plus abondamment les proviſions néceſſaires, & de détruire plus complètement les poſſeſſions de leurs ennemis. La diviſion la plus nombreuſe ſuivit le cours du Céphiſe, qui coule des montagnes de Theſ-

Il ravage la Phocide.

ſalie, au lac Copais, en Béotie. Sur ſes bords fertiles étoient ſituées Charadra, Néon, Elatée, & d'autres villes peuplées, qui furent toutes brûlées ou démolies par la fureur de Xercès & le reſſentiment des Theſſaliens. Les Hiſtoriens regrettent particulièrement la deſtruction des murs ſacrés d'Abé, ville ſingulièrement reſpectée, à cauſe d'un temple d'Apollon, fameux pour l'infaillibilité de ſes oracles, & enrichi, dès les temps les plus reculés, des offrandes de la ſuperſtition. La plupart des habitans avoient abandonné leurs villes, & s'étoient réfugiés dans les retraites les plus inacceſſibles du Mont-Parnaſſe. Mais les naturels d'Abé, ſe confiant trop, pour leur ſûreté, à la ſainteté du lieu, furent la proie d'une aveugle rage qui ne reſpectoit rien. Les hommes furent paſſés au fil de l'épée, & les femmes devinrent victimes de la brutalité des Barbares.

Aventure extraordinaire arrivée à un détachement qui attaqua Delphes.

Après tant d'atrocités, la principale diviſion de l'armée marcha en Béotie, par la route d'Orchomène : la partie la moins conſidérable s'étendit vers la droite, en côtoyant le Mont-Parnaſſe & à l'occident, & dévaſta tout ce qui ſe trouva ſur ſon paſſage, depuis les bords du Céphiſe, juſqu'au temple de Delphes. Telle étoit la réputation des richeſſes immenſes, réunies dans

cet édifice ſacré, que Xercès les connoiſſoit, dit-on, auſſi exactement que celles de ſon propre tréſor. Le ſort malheureux d'Abé, faiſant craindre aux Delphiens que leur confiance religieuſe ne ſauvât ni leurs poſſeſſions ni leurs perſonnes, ils conſultèrent l'oracle, pour ſavoir s'ils cacheroient leurs tréſors ſous terre, ou s'ils les tranſporteroient dans quelque contrée voiſine. La Pythie répliqua : « que les armes d'Apollon ſeroient ſuffiſantes pour la défenſe de ſon temple ». Les Delphiens ſe contentèrent de prendre les meſures convenables pour ſauver leurs vies. Les femmes & les enfans furent tranſportés par mer en Achaie ; les hommes gravirent ſur le ſommet eſcarpé du Mont Cirphis, ou deſcendirent dans les cavités profondes du Parnaſſe.

Les miniſtres d'Apollon, au nombre de ſoixante, reſtèrent pour garder la Cité ſainte. Mais, s'il faut en croire le témoignage des anciens Hiſtoriens, on vit bientôt que les dieux n'avoient pas abandonné Delphes. A peine les Perſes furent-ils arrivés au temple de Minerve la prévoyante, ſitué à peu de diſtance de la ville, que le ciel s'obſcurcit & ſe couvrit de ténèbres épaiſſes. Un violent orage s'éleva ; deux rochers immenſes ſe ſéparèrent du Mont-

Parnaſſe, & ſe précipitant avec violence, renverſèrent les premiers rangs des Perſes. Des morceaux détachés de la montagne, qu'on vit long-temps dans le boſquet de Minerve, étoient pour la crédulité des Grecs comme une preuve inconteſtable du miracle. Mais ſans admettre une intervention ſurnaturelle, nous pouvons croire qu'un évènement extraordinaire a pu répandre la conſternation dans l'armée des Barbares, avec d'autant plus de raiſon, que pluſieurs des nations qui la compoſoient reconnoiſſoient le pouvoir d'Apollon, & devoient regarder comme un ſacrilége puniſſable le projet de dépouiller ſon temple. Il eſt donc poſſible qu'une crainte religieuſe, que la majeſté du lieu & l'horreur de la tempête aient influé [a] ſur leurs eſprits & troublé leurs ſens. Une terreur genérale s'empara de toute l'armée & la rendit immobile : après un ſilence d'effroi, elle ſe diſperſa en déſordre, & laiſſa les Delphiens, dans la perſuaſion que les dieux, par les ſignes les plus ſenſibles, défendoient leur ſéjour favori : ils ſortirent avec impétuoſité de leur retraite, pourſuivirent les ennemis dans

[a] Hérodote, l. 8, c. 37 & ſuiv. & Diodore, l. 11, pag. 250.

leur fuite, & en tuèrent un grand nombre. Ce qui échappa à leur fureur joignit le gros de l'armée qui étoit en Béotie, ſous les ordres de Xercès, lequel s'étoit remis en marche, convaincu qu'il alloit tirer une vengeance complète des Athéniens.

Il étoit impoſſible aux Athéniens de s'oppoſer à l'armée perſane, & de défendre en même tems les côtes occidentales de la Grèce contre les ravages de la flotte. Les habitans du Péloponnèſe, déſeſperant de pouvoir réſiſter à l'ennemi en pleine campagne, avoient commencé à élever un rempart qui embraſſoit toute la largeur de l'iſthme de Corinthe; ce moyen étant le ſeul à leurs yeux qui pût les mettre en ſûreté du côté de terre contre l'invaſion des barbares[a]. Dans ces circonſtances, les Athéniens, par l'avis de Thémiſtocles, prirent une réſolution qui devoit ſurpaſſer la gloire de tous leurs

Xercès pénètre dans l'Attique.

---

[a] Hérodote, l. 8, c. 38 & ſuiv. & Diodore, l. 11, p. 250

Ου λιθοι, ουδε ξυλα ουδε
Τεχνη τεκτονων αἱ πολεισ εισιν,
Αλλ'υτε ποτ αν ωσιν ΑΝΔΡΕΣ
Αυτες σωζειν ειδοτες
Ενταυθα τειχη και πολεις.

ALCÆUS, apud Ariſtid.

exploits précédens. Ils abandonnèrent à la fureur des Perſes leurs villages, leurs territoires, leur ville même, ainſi que les tombeaux de leurs ancêtres ; leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards furent tranſportés dans les iſles de Salamine & d'Egine, & chez les généreux citoyens de Trœzoné, ſur la côte argolique, qui, malgré la défection d'Argos, capitale de cette province, s'empreſsèrent de les recevoir & d'exercer envers eux, par ce zèle patriotique qui animoit tous les Grecs, les devoirs de l'hoſpitalité & de l'humanité. L'embarquement ſe fit avec tant de précipitation, que les habitans furent obligés de laiſſer après eux leurs meubles, leurs ſtatues, leurs effets les plus précieux ; ils conſentirent à tout abandonner pour l'amour de la patrie, qu'ils ne faiſoient pas conſiſter dans leurs propriétés particulières, mais dans cet attachement à leur gouvernement qu'ils avoient reçu de leurs ancêtres, & qu'ils devoient tranſmettre dans le même état à leur poſtérité. Il leur étoit impoſſible de défendre cette conſtitution, ſans être déterminés à ſoutenir, au peril de leurs vies, & de tout ce qui leur étoit cher, l'indépendance générale de la confédération Grecque, dont l'intérêt devenoit doublement précieux, étant lié auſſi inſéparablement au leur.

Tous les Athéniens, capables de porter les armes, ou de manier la rame, s'embarquèrent à bord de la flotte ſtationnée à Salamine. Les vaiſſeaux qu'ils avoient équipés ſurpaſſoient en nombre ceux de tous leurs alliés réunis; quoique la flotte combinée fût conſidérablement augmentée par les forces navales de l'Épire & de l'Acarnanie, qui long-temps incertaines & irréſolues, s'étoient déterminées pour la Grèce, après le ſuccès des combats d'Artemiſe. Tout l'armement Grec montoit alors à trois cents quatre-vingt vaiſſeaux. Celui des Perſes qui s'étoit emparé des ports de l'Attique, ſitués au midi du détroit occupé par les Grecs, avoit auſſi reçu un puiſſant renfort. Nous ne connoiſſons pas préciſément le nombre ou la force de ce ſecours; mais on préſume qu'il étoit dans le cas de compenſer entièrement la perte occaſionnée par les orages & par les combats, & de compléter le nombre de douze cents voiles [a], dont la flotte perſane étoit primitivement compoſée.

Les Athéniens s'embarquent ſur leur flotte à Salamine.

Plein de confiance dans l'énorme ſupériorité de ſon armée, Xerxès étoit jaloux de tenter en-

Xercès ſe détermine à combattre encore ſur mer.

[a] Hérodote, Didodore, ubi ſupra, & Plut. dans la vie de Thémiſtocle.

core la fortune ſur mer, malgré ſes premiers déſaſtres ſur cet élément. Mais avant de s'y déterminer, il convoqua un conſeil de guerre, pour conſulter ceux de ſes ſujets ou de ſes alliés les plus verſés dans la marine. Les Rois tributaires de Tyr & Sidon, les Chefs des Egyptiens, des Cypriens & des Ciliciens, toujours prêts à flatter les paſſions de leurs ſouverains, alléguèrent pluſieurs raiſons frivoles en faveur du parti vers lequel il penchoit. Mais il y avoit dans l'armée de Xercès une Reine Grècque, qui fut d'un avis oppoſé à ceux des alliés, & qui oſa contrarier la volonté du Roi. Cette Princeſſe nommée Artemiſe, gouvernoit la ville d'Halicarnaſſe pour ſon fils, jeune encore. Elle avoit ſuivi les Perſes à la tête de cinq vaiſſeaux qu'elle commandoit avec autant d'habileté que de bravoure; ſa conduite, ſes exploits ſur les côtes de l'Eubée, avoient donné une grande idée de ſon courage & de ſon caractère, & lui avoient mérité l'eſtime du grand Roi; auſſi ne put-on l'accuſer de puſillanimité, lorſqu'elle parla de la ſupériorité inconteſtable des Grecs dans les manœuvres navales. Quand il y auroit, ajouta-t-elle, autant d'égalité dans les deux armées pour la bravoure & l'expérience, qu'il y avoit de différence pour le nombre, quel

motif pourroit engager Xercès à haſarder un autre combat ſur mer ? N'étoit-il pas déjà en poſſeſſion d'Athènes, le grand objet de la guerre ? Les Spartiates qui s'étoient oppoſés à ſes progrès aux Thermopyles avoient reçu le juſte fruit de leur témérité ; ceux qui étoient aſſemblés à l'iſthme de Corinthe pouvoient facilement ſubir le même ſort : il ſeroit facile alors de porter le fer & la flamme dans le Péloponnèſe, ce qui acheveroit la deſtruction de la Grèce. Au lieu de marcher à cette péninſule, Xerxès pouvoit reſter quelque tems encore dans l'Attique ; il n'étoit pas poſſible que quatre cents vaiſſeaux Grecs puſſent longtems obtenir des proviſions des rochers incultes de Salamine ; la néceſſité alors les forceroit à ſe ſoumettre ou à ſe retirer dans leurs villes reſpectives, dans leſquelles il ſeroit facile aux armes Perſanes de les ſubjuguer. » Ces judicieuſes obſervations ne furent pas adoptées ; le parti le moins raiſonnable, étoit le plus propre à flatter la vanité de Xercès.

Délibérations des Grecs.

Quand les généraux Grecs virent que l'ennemi ſe préparoit à un autre combat, ils s'aſſemblèrent également, pour délibérer s'ils reſteroient dans le détroit, entre Salamine & l'Attique, ou s'ils ſe retireroient vers l'iſthme de Corinthe.

La dernière propoſition, fut généralement approuvée par les confédérés du Péloponèſe, qui déſiroient ardemment, dans la circonſtance actuelle, de s'approcher auſſi près qu'il étoit poſſible de leurs cités. Quelques-uns ſe rendirent ſur leurs vaiſſeaux, & firent hiſſer les voiles, afin de partir. Il paroiſſoit probable que leur exemple ſeroit bientôt ſuivi par toute la flotte. A bord du vaiſſeau de Thémiſtocles étoit Mnéſiphile, dont on a déja parlé, qui après avoir formé la jeuneſſe du général, l'accompagnoit, comme ſon conſeil & ſon ami. La ſageſſe expérimentée de Mnéſiphile diſcerna promptement, que, ſi les Grecs s'éloignoient de Salamine, il ne ſeroit plus poſſible de prévenir la diſperſion générale de l'armée. Il exhorta donc Thémiſtocles à employer tous les moyens poſſibles pour arrêter cette déſertion funeſte, & particulièrement pour faire changer de réſolution à Euribiades, amiral Spartiate.

Guidés par l'habileté de Thémiſtocles.

Thémiſtocles profita avec empreſſement du conſeil de ſon ami. Ayant été trouver Euribiades, il obtint ſon conſentement pour convoquer une ſeconde aſſemblée des confédérés. Quand ils furent réunis, l'Athénien les engagea à s'occuper de l'intérêt de leur patrie commune. Mais ſon diſcours fut interrompu d'une manière

insolente par Adymantus, général des Corinthiens, qui avoit constamment témoigné le plus de desir de retourner à l'isthme. Thémistocles, aussi prudent que brave, répondit avec tranquillité à ses reproches, & s'adressant alors à Euribiades, « le destin de la Grèce, dit-il, dépend du parti que l'on va prendre aujourd'hui, & ce parti dépend de vous ; si vous vous décidez à faire voile vers l'isthme, il vous faut abandonner Salamine, Mégare & Egine ; nous serons forcés de combattre dans des mers ouvertes de tous côtés, où l'ennemi pourra tirer parti de sa supériorité ; & comme l'armée des Perses suivra certainement le mouvement de leur flotte, nous attirerons leurs forces combinées vers la péninsule, notre dernière & unique retraite. Mais si vous vous déterminez à retenir les vaisseaux dans leur station actuelle, il ne sera pas possible aux Perses de développer contre nous toutes leurs forces dans un canal étroit : nous conserverons Mégare & Salamine, & nous défendrons efficacement le Péloponèse ; car les Barbares étant défaits dans un combat naval, comme j'en réponds hardiment, ne pénétreront pas plus avant que l'Attique, & retourneront cacher leur déshonneur dans leur pays ». Il avoit à peine achevé ces mots, qu'Adymantus

ſe répandit en nouvelles invectives, affectant d'être ſurpris de ce qu'Euribiades écoutoit un homme, qui, depuis la priſe d'Athènes, n'avoit plus de ville à défendre. Les Athéniens, ſelon lui, ne devoient plus avoir de voix au conſeil que quand ils pourroient dire qu'ils avoient une patrie. Thémiſtocles répliqua, qu'à la vérité les Athéniens avoient préféré à leurs richeſſes particulières & à leurs poſſeſſions, leur indépendance politique, & le ſalut général de la Grèce, & qu'ils avoient abandonné glorieuſement leur ville pour la défenſe de leur pays. Mais que, malgré ce ſacrifice pour le bien public, ils avoient encore une patrie bien plus précieuſe que Corinthe; ſavoir, deux cents vaiſſeaux de guerre bien armés & bien équipés, auxquels aucune nation de la Grèce ne pourroit réſiſter. Que, ſi les confédérés perſiſtoient dans leur dangereuſe réſolution, les Athéniens embarqueroient ſur ces vaiſſeaux leurs femmes & leurs familles; qu'ils abandonneroient un pays qui n'avoit pas ſçu ſe défendre, & qu'ils ſe rendroient ſur les côtes de Theſſalie, où d'anciens oracles avoient prédit, qu'Athènes formeroit, dans les ſiècles futurs, un grand & magnifique établiſſement; que les Grecs alors ſe rappelleroient la réſo-

lution de Thémiſtocles, & qu'ils regretteroient de ne l'avoir pas ſuivie, quand, abandonnés par la partie la plus conſidérable de leurs alliés, ils deviendroient une conquête facile pour les Barbares. La fermeté de ce diſcours ébranla la réſolution des confédérés, & la plus grande partie ſe détermina à reſter à Salamine.

Entre cette importante réſolution & le combat, les confédérés éprouvèrent, à l'approche d'un évènement qui alloit décider de leur ſort, un moment d'incertitude & d'anxiété, qui remplît leur imagination de terreur & des préſages les plus ſiniſtres. Un oracle clair & formel, qui leur annonçoit la deſtruction des Barbares, diſſipa leur crainte & leur rendit la confiance.

Ils ſont ſur le point de changer d'opinion.

Malgré cette promeſſe favorable, qui fut vivement ſoutenue par la ſageſſe & l'éloquence de Thémiſtocles, les Péloponéſiens étoient ſur le point de ſuivre leur première réſolution, lorſqu'un vaiſſeau, arrivant de l'iſthme, leur apprit que les fortifications y étoient preſque achevées, & que ſi la flotte ſe retiroit ſur les côtes voiſines, les troupes navales pourroient, même après une défaite, ſe réfugier derrière leurs remparts, tandis que, s'ils étoient vaincus près des côtes de Salamine,

ils ſeroient pour jamais ſéparés de leurs familles & de leurs amis, & confinés, ſans eſpérance & ſans reſſource, dans les limites étroites d'une île ſtérile.

Dans les diſcuſſions importantes, lorſque les raiſons ſont preſqu'également prépondérantes, le parti que nous avons embraſſé nous paroît ſouvent le plus mauvais, uniquement parce nous l'avons embraſſé. La moindre circonſtance, la plus petite réflexion, nous entraîne toujours, & nous adoptons, avec empreſſement, ce que nous rejetons après une mûre délibération. Dans la crainte que cette viciſſitude d'opinions ne vint encore, comme il pouvoit le craindre, déconcerter ſes meſures, Thémiſtocles ſe détermina à prévenir les Grecs, & à les mettre dans l'impoſſibilité de s'y abandonner. Il avoit auprès de lui un homme de confiance, nommé Sicinus. C'étoit originairement un eſclave, employé à l'éducation de ſes enfans; mais qui, par la généroſité de ſon patron, avoit acquis le rang de citoyen, avec des richeſſes conſidérables. Le courage & la fidélité de cet homme le rendoient propre à exécuter un projet, qui cachoit ſous le maſque de la trahiſon, l'enthouſiaſme de la vertu publique. Ayant reçu ſes inſtructions de Thémiſtocles, il ſe rendit ſecrètement à la flotte

Ils en ſont empêchés par un projet hardi de Thémiſtocles.

flotte des Perſes, & ayant obtenu une audience de Xercès, il lui déclara, qu'il avoit été envoyé par le général des Athéniens, qui, ne pouvant plus ſupporter l'inſolence de ſes compatriotes, l'informoit que les Grecs, ſaiſis de conſternation à l'approche du danger, s'étoient déterminés à ſe ſauver à la faveur de la nuit; que c'étoit le moment pour les Perſes d'achever d'un ſeul coup la deſtruction de leurs ennemis, en interceptant leur flotte [a], & de terminer par le plus brillant ſuccès une guerre qui avoit été juſques-là ſans gloire. Le rapport fut cru, & les Perſes employèrent toute la journée, & la plus grande partie de la nuit ſuivante, à s'aſſurer des différens paſſages entre les îles & les côtes adjacentes; & pour ne rien négliger de ce qui pouvoit contribuer au ſuccès, ils remplirent la petite île, ou plutôt le rocher de Pſyttalée, ſitué entre Salamine & le continent; de l'élite de l'infanterie Perſane, qui devoit ſe tenir prête à recevoir les miſérables reſtes des Grecs, quand, après leur défaite, ils iroient y chercher un aſyle.

Son entrevue avec Ariſtides.

La première nouvelle de ces diſpoſitions fut

[a] Hérodote, l. 8, c. 75.

apportée à la flotte grecque par Ariſtides, qui n'avoit point profité de l'amniſtie, accordée par la république à tous les bannis, mais qui ſaiſiſſoit avec empreſſement toutes les occaſions de ſervir ſon pays. S'étant échappé avec beaucoup de difficultés de l'île d'Egine, ce généreux patriote communiqua ſur-le-champ les détails de ce qu'il avoit vu, à ſon rival & à ſon ennemi, Thémiſtocles, qui, répondant à ſa généroſité avec une égale franchiſe, lui confia ſon ſecret. Leur entrevue fut auſſi mémorable que l'occaſion qui y donna lieu : après une rivalité & une haine conſtantes, ils convinrent de ſuſpendre leurs animoſités particulières, pour ne s'occuper que de l'intérêt commun. Comme les généraux Péloponéſiens étoient irréſolus, & que pluſieurs étoient même diſpoſés à partir, Ariſtides crut devoir les inſtruire de ce qu'il avoit vu ; mais ſon patriotiſme rendit ſon rapport ſuſpect, & on imagina qu'il vouloit ſacrifier l'intérêt général des confédérés à la sûreté des familles Athéniennes qui étoient dans Salamine. Cependant l'arrivée d'un vaiſſeau, appartenant à l'île de Ténos, confirma la vérité de ce qu'il avoit avancé, & les Péloponéſiens, ſe voyant dans l'impoſſibilité de fuir, réſolurent de combattre [a].

[a] Hérodote, l. 8, c. 79 & ſuiv.

Avant le point du jour, les vaiſſeaux grecs furent rangés en ordre de bataille ; & les Perſes qui avoient été ſurpris de ne les avoir pas vu tenter les moyens de fuir pendant la nuit, le furent encore davantage quand ils découvrirent leur diſpoſition ſerrée & régulière. Les Grecs commencèrent avec le jour leurs hymnes & leurs cantiques ſacrés. Alors mille voix entonnèrent à la fois les chants de triomphe, accompagnés à l'ordinaire par le ſon belliqueux de la trompette. Les rivages de l'Attique répétèrent aux rochers de Salamine & de Pſyttalée, les acclamations dont les Grecs rempliſſoient les airs. Leur contenance n'annoncoit pas la crainte, mais plutôt une intrépidité déterminée, & un courage audacieux. Cependant leur valeur étoit tempérée par la ſageſſe. Thémiſtocles différa l'attaque juſqu'au moment où devoit s'élever un vent réglé, qui n'étoit pas moins favorable à la flotte grecque que dangereux pour les vaiſſeaux élevés & peſans des Perſes. [a] Alors le ſignal fut donné à la ligne des Athéniens d'avancer contre celle des Phéniciens, qui s'étendoit à l'occident, près les les côtes d'Éleuſis ; tandis que les Péloponé-

Bataille navale de Salamine.

[a] *Id. ibid.*

ſiens s'avancèrent contre l'aile gauche de l'ennemi, placée à l'orient, près le port du Pyrée. Les Perſans, ſe repoſant ſur leur nombre, & ſe croyant aſſurés de la victoire, ne refusèrent pas le combat. On diſtinguoit ſur le front de leur ligne une galère Phénicienne, d'une grandeur & d'une force extraordinaires, parée de toute la pompe navale. Dans l'impatience d'engager l'action, elle devança tous les autres bâtimens de ſa ligne; mais elle fut arrêtée entre les deux flottes, par une galère Athénienne qui avoit été à ſa rencontre. Le premier choc endommagea ſa proue ornée de ſculptures; le ſecond l'enſevelit dans les flots. Les Athéniens encouragés par ce premier ſuccès, s'avancèrent avec toutes leurs forces, s'animant l'un l'autre au combat par une chanſon martiale: « Avancez, enfans d'Athênes, ſauvez votre pays, défendez vos femmes & vos enfans, délivrez les temples de vos Dieux, regagnez les tombes ſacrées de vos illuſtres ancêtres; ce jour, la cauſe publique de la Grèce demande votre valeur. » La bataille fut ſanglante, meurtrière, & diſputée, du côté des Perſes, avec une réſiſtance plus ſoutenue que dans tous les combats précédens: car, de la côte d'Attique, aſſis ſur un trône élevé au haut du mont Ægialos,

Xercès obſervoit attentivement la conduite de ſes Capitaines, dans l'intention de les punir ou de les récompenſer. La préſence de leur Prince, ſoutenoit leurs eſpérances, & influoit encore plus puiſſamment ſur leurs craintes. Mais, ni l'eſpoir d'acquérir la faveur, ni le danger d'encourir la diſgrace d'un deſpote, ne pouvoient fournir des motifs dignes d'être comparés au patriotiſme & à l'amour de la liberté qui animoit les Grecs. Ce fut auſſi à l'influence de ce ſentiment, autant qu'à la ſupériorité de leurs manœuvres, que ces derniers durent le ſuccès de cette journée mémorable. La plupart des vaiſſeaux Phéniciens furent diſperſés ou coulés à fond. Dans la terreur & la confuſion occaſionnées par leur défaite, ils ſe précipitèrent ſur les lignes qui n'avoient pas encore combattu. Les Athéniens les entourèrent habilement, les reſſerrèrent dans un petit eſpace, & augmentèrent par là le déſordre, juſqu'à ce qu'enfin s'embarraſſant les uns dans les autres, ils ſe virent hors d'état d'agir, &, pour me ſervir de l'expreſſion figurée d'un témoin oculaire : « ils furent pris & détruits comme le poiſſon dans un filet. [a] » Tel étoit le ſort de

Les Perſes totalement défaits.

[a] Eſchylus Perſæ.

de l'aîle droite; tandis que les flottes du Péloponèſe & d'Egine, qui combattoient contre les Ioniens, formant l'aîle gauche, aſſuroient aux Grecs une victoire complette. Pluſieurs des Grecs aſiatiques, ſenſibles à l'avis donné par Thémiſtocles, abandonnèrent les intérêts du grand Roi, & ſe déclarèrent ouvertement pour leurs compatriotes; d'autres refusèrent le combat; le reſte fut coulé à fond & mis en fuite. Parmi ceux qui ſe ſauvèrent, fut le vaiſſeau de la Reine Artemiſe, qui déploya dans l'action une conduite ſupérieure & un courage réfléchi. Elle étoit pourſuivie vivement par une galère Athénienne, commandée par Amènias, frère du Poète Eſchile. Dans cette extrémité, elle employa une ruſe que la ſituation où elle étoit, pouvoit excuſer. Le vaiſſeau Perſan le plus près d'elle étoit commandé par Damaſithymus, Prince tributaire de Calynda en Lycie, ennemi particulier d'Artemiſe. Elle pointa avec beaucoup d'adreſſe l'éperon de ſa galère contre le vaiſſeau Lycien. Damaſithymus fut englouti dans les flots, & Amènias, trompé par cette manœure adroite, crut le vaiſſeau d'Artemiſe un de ceux qui avoient abandonné l'intérêt des Perſes. Les eſcadres Phéniciennes & Ioniennes (car celle des

Egyptiens avoit été extrêmemennt affoiblie par le combat qui avoit eu lieu ſur les côtes de l'Eubée,) formoient la principale force de l'armement des Perſes. Quand elles furent défaites, les vaiſſeaux un peu éloignés n'osèrent avancer; mais ſe hâtant de changer les voiles, ils retournèrent dans le port d'Athênes, & dans ceux qui en étoient les plus voiſins. Les vainqueurs dédaignant de les pourſuivre attirèrent la partie la plus précieuſe des débris ſur les côtes de Pſyttalée & de Salamine. Ces mers étroites étoient couvertes de cadavres flottans, parmi leſquels étoient peu de Grecs; ceux mêmes qui avoient perdu leurs vaiſſeaux dans l'action, s'étant ſauvés à la nage; art qu'ils apprenoient tous comme une branche néceſſaire de l'éducation, & que les barbares ignoroient abſolument. [a]

Xercès déploroit la deſtruction de ſa flotte, lorſqu'il fut témoin d'un ſpectacle non moins affligeant. La troupe d'élite qu'il avoit placée ſur les rochers de Pſyttalée, pour s'emparer

---

[a] Avant cette période c'étoit une loi à Athènes, & dans les autres états, Παιδας διδαχεσθαι πρωτον νευτικαι γραμματα, d'apprendre aux enfans à lire & à nager. Sam. Petit. de Leg. Att. p 11.

des débris de l'armement grec, qui, ſelon ſes conjectures, devoit être entièrement défait, fut attaqué par les Grecs même, qui, dans l'enthouſiaſme de la victoire, deſcendirent de leurs vaiſſeaux & la taillèrent en pièces. Ce Prince, tranſporté de fureur en voyant ce carnage affreux, deſcendit de ſon trône, déchira ſes vêtemens, & ſe livra au plus grand déſeſpoir. Revenu à lui-même, il ordonna aux principaux corps de ſon armée, placés le long des côtes d'Athênes, de retourner à leurs camps reſpectifs.

Xercès ſe détermine a quitter la Grèce.

Dès ce moment, il réſolut de retourner en Aſie. La crainte & la politique lui firent tenir cette réſolution ſecrette durant quelques jours, & pour que les Grecs ne la ſoupçonnaſſent pas, il la laiſſa ignorer aux Perſes même. Mardonius connoiſſoit trop bien ce Prince pour croire qu'il reſteroit plus long-temps dans un pays où il avoit éprouvé tant de revers. L'adroit courtiſan ſe ſervit de l'avantage qu'il avoit pour calmer le reſſentiment de Xercès contre le principal auteur de la guerre. Dans ſa première entrevue avec ce Prince, il l'exhorta à ne pas s'affliger trop vivement de la défaite de ſa flotte; qu'il étoit venu pour combattre les Grecs, non pas avec des radeaux de bois, mais

avec des ſoldats & des chevaux ; que la valeur des Perſans avoit oppoſé toute la réſiſtance poſſible, & que leur invincible ſouverain étoit maître d'Athènes, le premier objet de ſon ambition ; qu'ayant accompli le but principal de l'entrepriſe, il étoit temps que le grand Roi abandonnât les fatigues de la guerre pour les ſoins du gouvernement, tandis que lui, avec trois cents mille hommes choiſis, ſe chargeroit de pourſuivre ſes deſſeins & de ramener la victoire. Tel eſt le langage, que l'adulation ne tient que trop ſouvent aux princes. Les autres courtiſans confirmèrent, par leur approbation, l'avis de Mardonius, & le monarque Perſan, tout en obéiſſant aux ſugeſtions de ſa puſillanimité, ſembla ne quitter la Grèce qu'à regret, & par condeſcendance pour la ſollicitude inquiète de ſes ſujets.

Mardonius reſte avec 300,000 hommes.

Les reſtes de la flotte Perſane ne ſe croyant pas en ſûreté ſur les côtes de la Grèce, retournèrent dans les ports de l'Aſie-mineure, & s'aſſemblèrent enſuite l'hiver ſuivant dans celui de Cymé, qui fut le rendez-vous général. Les tranſports furent ordonnés pour l'Helleſpont, ſur les bords duquel Xercès arriva avec ſes troupes en quarante-cinq jours, après des peines & des fatigues incroyables. La famine & la

peſte vinrent mettre le comble à leurs calamités ; &, excepté les trois cents mille hommes choiſis, confiés à Mardonius, dont un détachement eſcorta le Roi juſques ſur la côte, à peine échappa-t-il quelques foibles reſtes de tant de millions d'hommes [a].

Le pont, que l'orgueil avoit fait conſtruire ſur l'Helleſpont, & qui avoit coûté tant de travaux, avoit été détruit par une tempête ; & telle eſt l'obſcurité de la retraite du grand Roi hors de la Grèce, qu'on ne peut déterminer s'il traverſa le canal ſur un de ſes vaiſſeaux ou dans une barque de pêcheur. Arrivé à Sardis, il ſe livra bientôt à toutes les voluptés des cours Aſiatiques, & oublia ainſi les revers honteux qu'il avoit éprouvés [b].

Meſures que prennent les Grecs après leur victoire

Après les momens de ſurpriſe, que des ſuccès ſi ineſpérés causèrent aux vainqueurs, ils réſolurent de pourſuivre les débris épars de l'armée ennemie. Pour ôter aux Barbares toute poſſibilité de ſe ſauver, ils proposèrent de faire voile ſur-le-champ vers le nord, afin de détruire le pont que les Perſes avoient conſtruit ſur l'Helleſpont,

---

[a] Ουδενμερος ωσ ειπαι, dit avec emphâſe Hérodote.

[b] Confer. Hérod. Juſt. Corn. Nepos.

& intercepter ainſi leur retour. Ce projet fut approuvé, & ſoutenu vivement par les Athéniens, qui, ayant eu la plus grande part au danger, éprouvoient plus ſenſiblement la joie de la victoire. Mais après une plus mûre délibération, ils ſentirent que les Perſes étoient encore aſſez nombreux pour inſpirer une juſte défiance. C'étoit à leur inexpérience, & non pas à leur manque de force, que les Grecs devoient tous leurs avantages ſur eux. Mais ſi on ajoutoit encore à leurs premières calamités l'impoſſibilité d'une retraite, le déſeſpoir pouvoit alors ranimer leur courage & les porter à des efforts ſupérieurs à ceux qu'ils avoient faits juſqu'alors [a]. Ces conſidérations, ſuggérées d'abord, à ce que l'on prétend, par Euribiades, le Spartiate, furent adoptées par Thémiſtocles, qui repréſenta à ſes concitoyens que c'étoit à la jalouſie des dieux de la Grèce, qui ne vouloient point qu'un ſeul homme fût à la fois maître de l'Europe & de l'Aſie, plutôt qu'à leur propre valeur, qu'ils devoient leur victoire ſur Xercès. Il ajouta à ces motifs, que le devoir des Athéniens, après avoir repouſſé glorieuſement l'ennemi commun, étoit de pourvoir à la ſubſiſtance

[a] Hérodote & Diodore. *Ibid.*

de leurs femmes & de leurs familles, d'enſemencer leurs terres, de rebâtir leurs maiſons, & de réparer ainſi, par la plus induſtrieuſe activité, les ravages affreux commis dans leurs territoires [a].

Stratagême hardi de Thémiſtocles.

Thémiſtocles n'eut pas plutôt perſuadé aux Athéniens d'embraſſer ſon opinion, qu'il dépêcha ſecrètement Sicinus, ſon confident, pour informer le grand Roi du danger qu'il venoit de courir, & l'avertir de pourſuivre ſa marche avec toute la diligence poſſible. Xercès crut facilement un avis, qui s'accordoit ſi bien avec ſa puſillanimité. La rapidité de ſa retraite concourut, avec les cauſes dont nous avons déjà parlé, à ruiner ſon armée, & le général Athénien, qui, connoiſſoit l'inconſtance de la multitude, & qui vouloit mériter la reconnoiſſance du grand Roi, obtint le double avantage de chaſſer plus promptement cette foule immenſe de Barbares qui avoit inondé ſon pays, & de convaincre leur prince, qu'il lui devoit en partie ſon ſalut.

La victoire de Salamine termina la ſeconde expédition des Perſes. Mais les Grecs ſentirent que, malgré le départ de Xercès, les trois cents mille

[a] Hérodote, l. 8, c. 108 & ſuiv.

hommes, commandés par Mardonius, & répandus en Thrace, en Macédoine & en Theſſalie, rentreroient en campagne dès les premiers jours du printemps : cette conſidération empêcha les Athéniens de ramener chez eux, comme c'étoit leur première intention, leurs femmes & leurs enfans, qu'ils avoient dépoſés à Troezène, à Salamine & à Ægine, étant perſuadés que leur pays éprouveroit de nouveau les effets du reſſentiment des Barbares. Il paroît cependant, que quelques citoyens plus attachés à leur patrie, retournèrent dans leurs anciennes habitations, tandis que le plus grand nombre demeura à bord de la flotte, ou alla s'établir chez ſes alliés dans le Péloponèſe.

Occupations des Grecs pendant l'hiver.

On pourroit croire que, dans la crainte d'une nouvelle invaſion, les Grecs auroient employé l'hiver à impoſer des contributions, à lever & à diſcipliner des troupes, & à prendre des meſures convenables pour leur défenſe. Mais ces préparatifs étoient en quelque façon inutiles, parce que dans les républiques Grecques, preſque tout citoyen étoit ſoldat, & que les différens états étoient, en tout temps, trop foiblement unis, pour ſuivre un plan d'opérations. D'ailleurs, les coutumes & les préjugés de ces premiers âges, les obligeoient à obſerver une foule de

formalités & de cérémonies, qui leur faiſoit perdre un temps, qu'ils auroient pu employer avec plus d'utilité. Auſſi nous voyons que les Grecs, au lieu d'accroître ou de perfectionner leurs établiſſemens militaires, paſsèrent l'hiver [a] à partager les dépouilles, à aſſigner aux différens commandans le prix de la conduite & de la valeur, à rendre les derniers devoirs aux morts, à célébrer leurs fêtes, & à manifeſter, tant par la multitude de leurs prières, que par la magnificence de leurs offrandes, la plus vive reconnoiſſance à leurs divinités protectrices. Les préſens conſacrés aux dieux étoient très-précieux par leur valeur réelle. Les récompenſes, accordées à leurs généraux, étoient de ſimples témoignages d'eſtime publique. Les premiers conſiſtoient en vaſes, ſtatues, & autres ornemens d'or & d'argent; les ſeconds en couronnes de laurier, de pin ou d'olivier, uſage qui arracha au Perſan Tigranes cette exclamation: « grands Dieux! à quels hommes avons-nous à faire? Inſenſibles à l'intérêt, ils ne combattent que pour la gloire »!

Des Athéniens & de Thémiſtocles.

Il n'eſt pas ſurprenant que les inſtitutions de la Grèce en aient impoſé à un Barbare, qui ne

[a] Hérodote, l. 8, c. 121 & ſuiv.

les avoit pas approfondies, quand nous conſidérons que les Philoſophes mêmes & les Hiſtoriens modernes en ont été trop ſouvent éblouis. Cependant, malgré tout ce qu'a pu croire Tigranes, & malgré les aſſertions de pluſieurs écrivains de notre temps, admirateurs paſſionnés de l'antiquité, ce déſintéreſſement, qu'on loue indiſtinctement chez les Grecs, n'étoit point leur vertu favorite. Quand les capitaines de vaiſſeaux furent aſſemblés pour régler la diſtribution des récompenſes navales & militaires, ces officiers, avec une perſonalité, auſſi peu délicate, qu'elle étoit injuſte, s'arrogèrent le premier prix de la victoire, en convenant cependant qu'après eux Thémiſtocles étoit celui qui l'avoit le mieux mérité [a]. Mais les honneurs qui lui furent rendus, tant dans ſa patrie qu'à Sparte, le vengèrent bien de leur injuſtice. Les marques ordinaires d'eſtime publique n'étoient à la vérité accompagnées d'aucun avantage ſolide; mais les ſuites en étoient très-utiles. Secondé par l'opinion favorable de ſes compatriotes, un commandant par mer ou par terre obtenoit fréquemment une autorité, dont l'exercice étoit également propre à flatter ſon

[a] Hérodote, l. 8, c. 23.

orgueil & à ſatisfaire ſon avarice. La conduite que tint Thémiſtocles, quand il eut aſſez mérité du public pour juſtifier ſa rapacité, en offre un exemple bien mémorable, & nous en rencontrerons beaucoup d'autres, en examinant la ſuite des évènemens de l'Hiſtoire Grecque. Au lieu de s'occuper à former un plan, propre à repouſſer le danger qui menaçoit ſa patrie, le commandant Athénien mit à la voile, avec une petite eſcadre pour les Cyclades, exigea de fortes contributions de ces îles, & ſans la participation, ou même à l'inſçu des autres chefs, il s'enrichit lui & ſes créatures [a].

Mardonius ſe prépare à ouvrir la campagne.

Avant de commencer la campagne, Mardonius voulut conſulter les oracles grecs, & ſéduit probablement par leurs réponſes ambiguës, il ſe détermina à tenter une négociation, avant d'avoir recours aux armes. Il pouvoit traiter ou avec les généraux ou avec les communautés. Les Thébains l'aſſurèrent, qu'en employant la première méthode, il pourroit ſe rendre maître de la Grèce, ſans haſarder une bataille. « Vous n'avez, dirent-ils », qu'à envoyer de l'argent aux chefs des différentes républiques. Par ce moyen vous diviſerez chaque

[a] Hérodote, l. 8, c. 25.

état

état en plusieurs factions ; vous les engagerez dans des guerres, & quand ils seront épuisés par leurs querelles intestines, ils ne tarderont pas à écouter vos propositions. Mardonius, au lieu de suivre ce plan, qui auroit probablement réussi, envoya Alexandre, Roi de Macédoine, pour traiter avec ceux des Athéniens qui étoient retournés dans leur patrie. Cet illustre ambassadeur, qui se glorifioit d'être Argien d'extraction, étoit prince tributaire d'une contrée barbare, qui devoit soumettre un jour, par la politique de Philippe, & les armes d'Alexandre le Grand, la plus grande partie du monde connu. Le premier de ce nom avoit toutes les qualités nécessaires pour bien remplir la mission que Mardonius lui avoit confiée, sa famille ayant été liée long-temps avec la république d'Athènes, par les nœuds sacrés de l'hospitalité. Mais sa négociation fut aussi mal accueillie, que sa visite fut agréable. Les Athéniens différèrent de convoquer une assemblée pour entendre son discours, & y répondre, jusqu'à ce que les députés des Spartiates, (qui étoient instruits des intentions de Mardonius), fussent présens à la délibération. Quand toutes les parties intéressées furent réunies, Alexandre leur dit, que Mardonius avoit ordre du

Il cherche à détacher les Athéniens de leurs alliés.

grand Roi de leur offrir ſon amitié, que ce prince vouloit bien oublier leurs injures paſſées, les rétablir dans leurs poſſeſſions, leur permettre de rebâtir leurs maiſons & leurs temples, & les recevoir au nombre de ſes alliés ; il fit enſuite parler Mardonius. C'eſt une Folie ! ô Athéniens, de continuer la guerre contre un monarque, que vous ne ſoumettrez jamais, & à qui vous ne pouvez eſpérer de réſiſter *toujours*. Vous connoiſſez le nombre & la valeur des troupes qui ſont ſous mon commandement, & cependant, quelques formidables quelles ſoient, elles ne forment qu'une petite partie des reſſources immenſes de Xercès. Tous les ans il peut paroître avec des forces bien ſupérieures ; encore, profitez, tandis qu'il en eſt temps, des diſpoſitions du grand Roi, & acceptez l'offre d'une alliance, que le délire du patriotiſme, & non le courage & la fermeté peut vous engager à refuſer ». Alexandre tâcha d'appuyer ces conſidérations, en obſervant que ſa conduite paſſée avoit prouvé aux Athéniens la ſincérité de ſon attachement, & qu'il étoit fermement convaincu de l'avantage, de la néceſſité même d'accéder aux offres qu'il leur faiſoit, ſans quoi il ne ſe ſeroit pas chargé de les leur propoſer. Il les exhorta donc à réfléchir ſur l'avantage qu'il y

auroit pour eux à être ſeuls, parmi les Grecs, admis à l'alliance de Xercès; à craindre les conſéquences funeſtes qu'entraîneroit leur refus, puiſque leur pays, placé au centre de la guerre, ſeroit expoſé à une deſtruction inévitable [a].

Auſſi-tôt qu'Alexandre eut fini ſon diſcours, les ambaſſadeurs Lacédémoniens repréſentèrent à l'aſſemblée, « qu'ils avoient été envoyés de la part de leur république pour s'oppoſer à toutes les propoſitions qui leur ſeroient faites de la part de leur ennemi commun; qu'elle ne s'étoit engagée dans une guerre ſanglante & deſtructive, que pour venger les querelles des Athéniens ſes alliés; pouvoient-ils abandonner leurs amis & leurs confédérés, dont ils avoient tant de raiſons de reconnoître les ſervices? Pouvoient-ils s'aſſocier avec les Barbares, dont les hoſtilités leur avoient été ſi funeſtes? Sparte partageoit bien ſincèrement leurs maux, & la perte de leurs maiſons & de leurs biens; cependant, les mêmes confédérés avoient fait tous leurs efforts pour prévenir ou pour réparer les ſuites malheureuſes de tant de pertes; ils avoient reçu leurs femmes & leurs familles, entretenu & élevé leurs enfans, conſolé & ſoutenu la

[a] Hérodote, l. 8, c. 140.

vieilleſſe de leurs pères. Leur généroſité n'étoit pas cependant épuiſée : ſi les Athéniens étoient forcés de quitter encore leur pays, ils retrouveroient la même hoſpitalité dans le Péloponnèſe, & leurs familles ſeroient encore entretenues à frais communs, tant que dureroit la guerre. Ils ne devoient donc pas ſe laiſſer ſéduire par les diſcours ſpécieux d'Alexandre, qui cherchoit, aux dépens de la vérité, à ſervir un tyran comme lui : les Athéniens devoient ſe rappeler qu'il n'y avoit ni juſtice, ni honneur, ni fidélité à attendre des Deſpotes & des Barbares [a] ». Ayant ainſi parlé. Les Lacédémoniens, ainſi qu'Alexandre, ſe retirèrent ; les Athéniens, après une courte délibération, répondirent au Macédonien par la voix d'Ariſtide, qui, en qualité d'archonte, ou de premier magiſtrat, préſidoit l'aſſemblée : « que connoiſſant les forces de Xercès, il auroit pu leur épargner l'inſulte de décrire ſa grande ſupériorité ſur eux ; que d'ailleurs il n'y avoit pas de puiſſance, quelque grande qu'elle fût, à laquelle ils ne s'oppoſaſſent pour la défenſe de leur liberté. Retournez donc dire à Mardonius que les Athéniens ne feront jamais la paix avec Xercès, tant que le

---

a Hérodote, l. 8, c. 142.

ſoleil recommencera ſa carrière ; mais que, pleins de confiance dans le ſecours des dieux & des héros, dont le tyran impie a détruit les temples & les images, nous lui réſiſterons juſqu'à la dernière extremité. Enfin, ne revenez pas une ſeconde fois à Athènes chargé de propoſitions, dont l'inſolence nous feroit oublier que que vous êtes notre ami, & vous nous êtes uni par les nœuds ſacrés de l'hoſpitalité ».

La réponſe faite aux ambaſſadeurs Lacédémoniens reſpiroit plus fortement encore l'enthouſiaſme du patriotiſme : « que les Barbares, ou même les payſans de la Laconie, nous cruſſent capables d'en venir à un accommodement avec les Perſes, nous n'en ſerions pas ſurpris ; mais il eſt bien étonnant que vous, citoyens de Sparte, puiſſiez vous livrer à des craintes auſſi mal fondées ; vous qui avez entendu raconter ſi ſouvent, & qui même avez été témoins, en tant d'occaſions, de la magnanimité déſintéreſſée de notre république. Sachez donc que les poſſeſſions les plus riches de la terre, que tous les tréſors du grand Roi ne pourroient ébranler un moment l'attechement inaltérable que nous avons voué à la Grèce. Les loix divines & humaines nous défendent également l'ingratitude ; mais quand tous les nœuds du *devoir* ſeroient

rompus, notre *reſſentiment* contre les Perſes nous retiendroit. Nous avons à venger nos autels renverſés, nos images abattues, nos temples déſolés; nous avons à venger la cauſe de nos alliés & la nôtre; car tous les Grecs ont la même religion, le même langage, la même origine, les mêmes uſages; &, tant qu'il ſurvivra un Athénien, il n'y aura point de paix avec les Barbares. Nous ſommes pénétrés de reconnoiſſance pour le ſecours que vous avez donné à nos familles; mais nous eſpérons en prendre ſoin par la ſuite, ſans être à charge aux confédérés. Ce que nous demandons de vous, c'eſt que votre armée marche avec toute la diligence poſſible vers la Béotie, afin que nos efforts réunis puiſſent arrêter les progrès des Barbares, qui, auſſi-tôt qu'ils auront appris nos réſolutions & notre réſiſtance, s'avanceront vers le midi pour envahir une ſeconde fois l'Attique [a] ».

Les Péloponéſiens abandonnent la cauſe commune.

Cette conjecture fut juſtifiée par l'évènement. Quelques ſemaines après, les Perſes entrèrent dans la Béotie, mais les Athéniens attendirent en vain l'arrivée des Spartiates leurs alliés. Ce qui s'étoit paſſé dans l'aſſemblée des Athéniens pourroit faire croire qu'il y avoit un

[a] Hérodote, l. 8, l. 140. & ſuiv.

débat généreux de patriotiſme entre les deux rèpubliques ; & que le grand objet de leur ambition étoit le bonheur & la gloire, plutôt que l'intérêt de leurs aſſociations particulières. Mais les Grecs mettoient ſouvent beancoup de patriotiſme dans leurs diſcours, quand il y en avoit peu dans leurs cœurs ; & les Spartiates, qui venoient d'employer des raiſons ſi puiſſantes pour engager les Athéniens à la défenſe de la cauſe commune, abandonnèrent rotalement leurs principes auſſi-tôt que leur intérêt l'exigea [a]. Au lieu de remettre en campagne pour ſoutenir leurs allies en Béotie, ils demeurèrent au-delà de l'Iſthme, & s'occupèrent à fortifier cette entrée de leur territoire, en conſtruiſant de nouveaux remparts qui puſſent la rendre imprenable. L'ouvrage étoit alors achevé, & les Péloponnéſiens, ſe croyant en ſûreté derrière ce retranchement, méprisèrent également la sureté & le reſſentiment de leurs alliés du nord.

Magnanimité des Athéniens.

Les Athéniens, abandonnés une ſeconde fois par leurs confédérés, furent encore obligés de quitter leur pays. Ils avoient à peine rejoint leurs familles à Salamine, que l'Attique fut envahie de nouveau par les Perſes. Pendant le

a Lyſias, Orat. Funeb.

séjour que ces fugitifs firent dans cette isle ; ils reçurent une autre ambassade de Mardonius, qui leur offroit les mêmes conditions qu'ils avoient déjà refusées : ils persistèrent toujours à les rejetter, & ne montrèrent pas la moindre inquiétude en voyant des côtes de Salamine, leurs territoires ravagés, leurs villes, leurs métairies, & leurs temples dévorés de nouveau par les flammes, & tout ce qui avoit échappé à la furie de la première invasion, détruit & consumé par la seconde. Après avoir commis ces horreurs, qui ne doivent être regardées que comme les effets d'un ressentiment puérile, de la part d'un homme qui étoit paisible possesseur du pays, Mardonius retourna en Bœotie, afin que ses troupes pussent trouver des provisions, & combattre avec plus d'avantage que dans l'Attique, peu propre aux opérations de la cavalerie.

Ils font des remontrances à leurs confédérés.

Les Athéniens, qui avoient été envoyés de Salamine pour faire des remontrances au conseil de Sparte, contre les délais ou la désertion des Péloponésiens, furent accompagnés par les députés de Platée & de Mégare, qui appuyèrent leurs plaintes. Ils reprochèrent aux

---

[a] Hérodote, l. 9. c. 1. & suiv.

Spartiates avec l'indignation de la confiance trompée, leur indifférence & leur tiédeur pour la cauſe commune; ſentimens qui s'accordoient mal avec la généroſité de leur conduite juſqu'à ce jour. Ils oppoſèrent la baſſe trahiſon de Sparte, jadis la gloire, aujourd'hui la honte de la Grèce, avec la magnanimité patriotique d'Athènes. Ils obſervèrent que cette dernière, forcée par la néceſſité, ou entraînée par le reſſentiment d'une défection honteuſe, de la part de ſes alliés, accepteroit ſans doute les conditions offertes par Mardonius, & qu'alors les Péloponèſiens ſentiroient, mais trop tard, que leurs remparts ſur l'iſthme n'étoient qu'une bien foible défenſe; & que s'ils pouvoient les mettre à l'abri de toute invaſion du côté de la terre, ils ne protégeroient guères leurs côtes contre les deſcentes des Perſes, renforcés de la flotte Athènienne. [a]

Ils perſuadent de ſe mettre en campagne.

Soit que l'éloquence des Ambaſſadeurs, ou un retour de zele pour la cauſe publique, eut ſurmonté les réſolutions puſillanimes des Spartiates, il eſt certain qu'ils ne ſe déterminèrent qu'à cette époque à ſe mettre en campagne. Cinq mille Spartiates furent accompagnés par

[a] Lyſias, *Ibid.*

trente-cinq mille Ilotes. Leurs alliés du Péloponnèſe envoyèrent leur contingent reſpectif, de ſorte que les Grecs de la Péninſule étoient au nombre de vingt mille. Ils étoient commandés par Pauſanias, tuteur & parent de Pliſtarchus, fils de Léonidas. Ayant traverſé l'Iſthme, ils furent joints par Ariſtide, à la tête de huit mille Athéniens, & d'un nombre ſupérieur de leurs alliés de Mégare, Theſpies, Platée, Salamine, Eubée & Egine. Toutes les troupes peſamment armées ſe montoient à près de quarante mille hommes; les troupes légères étoient les trente-cinq mille Iloles, qui ſuivoient les Spartiates, & un nombre proportionné d'eſclaves, conduits par chaque diviſion de l'armée [a].

Mardonius campe ſur l'Æſopus, en Béotie.

Mardonius ayant marché en Béotie, campa ſur les bords de l'Æſopus. Son armée, compoſée de trois cent mille hommes, en attendant l'approche de l'ennemi, dont elle fut informée ſecrettement par les Argiens, s'occupa à bâtir une fortification quarrée, de cinq quarts de mille à-peu-près de front, ouvrage très-peu utile puiſqu'il ne pouvoit défendre qu'une petite portion d'un camp qui s'étendoit dans l'eſpace

[a] Hérodote, *ibid.* Diodor. Sicul. l. 11 & Plut. in Ariſtid.

de plusieurs milles, depuis la ville Thébaine d'Erythrée, jusqu'au territoire des Platéens. Les Grecs se placèrent au pied du mont Citheron, directement opposé à l'ennemi.

Les Grecs sur la rive opposée.

Les deux armées restèrent onze jours dans leurs retranchemens. Plusieurs incidens, qui arrivèrent dans cet intervalle, servent à développer la conduite & le caractère de ces grands corps rassemblés, toujours prêts à s'entre-détruire. De toutes les républiques grecques, situées au nord de l'Attique, les Phocéens, comme nous avons déjà eu occasion de l'observer, étoient les moins disposés à embrasser la cause de Mardonius; cependant, comme leurs voisins s'étoient soumis à ses armes, ils se virent contraints de lui envoyer mille soldats bien armés, & commandés par Harmocydes, citoyen qui avoit beaucoup d'influence & d'autorité parmi eux. Quelques jours après qu'ils eurent joint l'armée des Perses, Mardonius (sans qu'on en pût savoir le motif) envoya ordre aux Phocéens de camper dans la plaine en un corps séparé. Ils n'eurent pas plutôt obéi à son commandement, que toute la cavalerie Persane se forma en ordre de bataille. Les Phocéens, & sur-tout leur prudent général, sentirent bien que Mardonius, suspectant leur fidélité, ou cédant aux

Incidens qui précèdent la bataille de Platée.

ſollicitations des Theſſaliens, leurs ennemis déclarés, avoit réſolu leur deſtruction. Harmocides, en conſéquence, montrant la cavalerie, cria à ſes compagnons : « vous voyez ces hommes qui viennent avec une intention évidente de nous détruire; mais, mourons en Grecs, & défendons-nous avec toute la fureur du déſeſpoir, plutôt que de nous ſoumettre lâchement à uue deſtinée déshonorante ». Tandis qu'il parloit encore, les Phocéens prirent leurs armes, ſe rangèrent en ordre de bataille, & ſerrant leurs rangs pour ſe ſoutenir mutuellement, ils préſentèrent de tous côtés un cercle immobile de piques menaçantes. Cette diſpoſition guerrière frapa de terreur la foule des Barbares qui s'avançoit. La contenance fière & déterminée des Grecs, fit reculer les Perſes, qui ſe retirèrent en hâte dans leur camp. Mardonius envoya un héraut aux Phociens, pour les aſſurer qu'ils ne devoient plus craindre d'hoſtilités de ſa part, & que le courage qu'ils venoient de montrer démentoit l'impreſſion défavorable qu'on lui avoit donné de leur valeur, & que s'ils la déployoient en faveur des Perſes, ils éprouveroient la généroſité de Xercès & la ſienne [a].

[a] Hérodote, *ibid.*

L'événement qu'on vient de rapporter tend à prouver que les Grecs, même ceux qui ſe joignoient à l'ennemi, ne manquoient pas de courage. Un autre incident, rapporté par le même hiſtorien, prouve que, malgré l'extrême imprudence de leur commandant, les Perſes ne manquoient pas abſolument de ſageſſe. Tandis qu'ils étoient campés ſur l'Æſopus, un riche Thébain, nommé Attaginus, invita Mardonius, avec cinquante de ſes principaux officiers, à un magnifique repas. La fête fut donnée à Thèbes, & un nombre égal de Béotiens y fut appelé. Parmi ces derniers étoit Therſandre, natif d'Orchomenus, perſonnage diſtingué dans cette ville. Les convives furent placés deux à deux ſur chaque lit, &, comme Therſandre lui-même le raconta à Hérodote, le Perſan, qui étoit auprès de lui, entrant en converſation en langue grecque, lui témoigna, ſous le ſceau du ſecret, ſes craintes ſur l'événement de la guerre, & la forte perſuaſion où il étoit que peu de Perſes ſurvivroient à une action. Le Thébain lui ayant demandé pourquoi il ne communiquoit pas ſon preſſentiment à ſon général : il lui dit que les gens honnêtes & judicieux avoient rarement de l'influence ſur les grands. Toute la ſuite de ſon diſcours fit

voir qu'il y avoit dans l'armée Perſane beaucoup d'individus qui, comme lui, déploroient l'ambition inſenſée de Xercès, & l'imprudence funeſte de Mardonius; & qui, tout en reſpectant leurs dignités, & en redoutant leur pouvoir, mépriſoient leur caractère & condamnoient leur conduite [a]. Cette obſervation mérite d'être raportée pour l'honneur de la nature humaine. On dit que, dans les gouvernemens abſolus, les hommes obéiſſent en eſclaves à la voix d'un deſpote; mais on peut dire auſſi, avec autant de vérité, que malgré leur obéiſſance extorquée par la crainte, ils voyent les fautes de leurs tyrans.

Eſcarmouches entre les Grecs & la cavalerie Perſane.

Dans cette ſituation, il n'étoit pas poſſible d'eſpérer que les armées ennemies n'euſſent de fréquentes eſcarmouches. Ces préludes à un combat général finiſſoient toujours à l'avantage des grecs. Trois mille ſoldats, fournis par le diſtrict de Mégare avoient été poſtés du côté le plus expoſé à la cavalerie de l'ennemi, dont les incurſions les avoient tellement fatigués, qu'ils réſolurent d'abandonner ce poſte difficile. Avant d'exécuter leur deſſein, ils envoyèrent un héraut aux généraux grecs, pour leur ſignifier

[a] Hérodote, l. 9, c. 15.

la réſolution que la néceſſité les forçoit de prendre, & ſe plaindre en même-temps de l'injuſtice qu'il y avoit à les retenir, depuis leur arrivée, dans le poſte le plus dangéreux; qu'ils l'avoient, à la vérité, défendu juſqu'alors avec une conſtance & un courage inébranlables, mais qu'ils ſe voyoient dans l'impoſſibilité de s'y ſoutenir plus long-temps. Pauſanias s'adreſſa ſucceſſivement à toute l'armée, pour ſavoir s'il y avoit quelque diviſion qui voulut remplacer les Mégariens : toutes gardèrent le ſilence, ou refusèrent la propoſition ſous des prétextes frivoles. Les Athéniens ſeuls, animés par cet amour de la prééminence qu'ils méritoient auſſi juſtement, qu'ils la deſiroient ardemment, offrirent d'eux-mêmes leurs ſervices dans cette circonſtance critique. A peine eurent-ils pris poſſeſſion de ce poſte important, que la cavalerie de l'ennemi vint fondre ſur eux; ils repouſsèrent l'aſſaut avec vigueur, & Maſiſtius, général Perſan, fut tué dans l'action.

Il y eut, ſelon l'uſage des anciens, un combat très-vif pour défendre le corps de ce chef. Les Athéniens furent d'abord repouſſés; mais, ſoutenus par un détachement de l'armée, ils s'en emparèrent, & forcèrent les Perſes à la retraite. Leur défaite & la perte d'un général

eſtimé répandirent dans leur camp la plus grande triſteſſe, & furent regardées comme une calamité [a].

Les Grecs s'étant ainſi délivrés par leur bravoure des incurſions de la cavalerie Perſane, furent expoſés à un danger bien plus redoutable; l'eau fraîche leur manquoit, & ils ſe virent forcés d'abandonner leur camp. Leurs derniers ſuccès leur offroient une occaſion favorable d'exécuter ce dangéreux projet. Ils s'avancèrent donc en armes au pied du mont Citheron, préparés à repouſſer l'attaque de l'ennemi, en convertiſſant la colonne de marche en ordre de bataille : ils y arrivèrent ſans obſtacle. C'étoit une plaine près du village d'Hyſia, dans le territoire de Platée, parſemée de pluſieurs éminences agréables, ornée d'un boſquet & d'un temple conſacré au génie du lieu, & où couloit la fontaine abondante de Gargaphie; reſſource d'autant plus néceſſaire aux Grecs, que l'ennemi, par le moyen de ſa cavalerie & de ſes archers, commandoit les deux rives de l'Æſopus.

Les Grecs s'avancent vers Hyſias, dans le territoire de Platée.

On s'attendroit naturellement à voir régner parmi des confédérés, qui ſe préparoient à

Diſſentions dans l'armée des alliés.

---

a Hérodote, l. 9, c. 224.

défendre

défendre tout ce qu'ils avoient de plus cher, un accord de ſentimens & une union d'autant plus intime que le ſalut général en dépendoit. Quand les alliés des deux côtés de l'iſthme s'étoient aſſemblés dans l'Attique, ils s'étoient engagés, par les ſermens les plus ſolemnels, à reſter fidelles à la Grèce, à préférer la liberté à la vie, à obéir aux ordres de leurs chefs, & à enſevelir les corps de leurs compagnons tués dans la bataille. Ils avoient juré, ſi la fortune les rendoit victorieux, (ce qui, dans les premiers tranſports, ne leur paroiſſoit pas pouvoir être mis en doute) de ne jamais démolir aucune des villes dont les habitans auroient concouru avec eux à la défenſe commune; de ne point rebâtir les temples détruits par les Barbares, mais de les laiſſer dans l'état où ils les auroient trouvés, pour atteſter leur rage ſacrilège à la poſtérité la plus reculée, & exciter leurs deſcendans à la vengeance. Ils jurèrent auſſi d'inſtituer une fête annuelle, à la liberté univerſelle [a]; de conſacrer des jeux publics & des ſacrifices à la déeſſe, le principal auteur de leur union, & l'objet vénérable de leur culte. Mais ces ſentimens d'enthouſiaſme

[a] Hérodote, l. 9, c. 8 & ſuiv.

pour la cauſe publique ne les animèrent pas long-temps. Nous avons déjà remarqué parmi eux des diviſions qui annonçoient une rupture prochaine : elle éclata à la veille d'une bataille, non-ſeulement entre les républiques rivales, mais dans le ſein de preſque toutes les communautés.

Entre les Athéniens & les Tégéens.

La première conteſtation s'éleva entre les Athéniens & les Tégéens, au ſujet du commandement de l'aîle gauche. Les deux partis cédoient la droite aux Spartiates, comme la place d'honneur. Les citoyens de Tégée, au nombre de trois mille, avoient été long-temps regardés comme les meilleurs ſoldats de l'Arcadie, & dans toutes les expéditions où les Péloponéſiens avoient réuni leurs forces, ils avoient obtenu, ſans rivalité, le ſecond poſte d'honneur. Ils déclarèrent qu'ils ne prétendoient point le céder ; ils alléguèrent les exploits héroïques de leurs anciens Rois, & ſoutinrent « que les actions des Athéniens, ſous le gouvernement royal, & depuis la démocratie, ne pourroient jamais entrer en comparaiſon avec leurs hauts faits : ils en appelèrent ſur ce ſujet aux Lacédémoniens, avec qui ils avoient ſouvent combattu & vaincu, & dont ils exigeoient la déciſion en leur faveur, plutôt qu'ils ne la

ſollicitoient ». Les Athéniens repouſsèrent aiſément cette prétention hardie : « nous ſavons, dirent-ils, que les Grecs ſont aſſemblés ici, non pour diſputer ſur la prééminence, mais pour combattre. Cependant, comme les Tégéens ont parlé de leurs ancêtres, nous nous croyons obligés de maintenir la réputation immortelle des nôtres. Avons-nous beſoin de rappeler leurs anciennes victoires ſur les impies Thébains ; le châtiment qu'ils firent ſubir à l'inſolent Euryſtée ; la protection généreuſe qu'ils accordèrent aux fils infortunés d'Hercule ? Quand la Grèce fut envahie par les belliqueuſes Amazones, & depuis par les fiers Sauvages de la Scythie & de la Thrace, les Athéniens reſiſtèrent à l'ennemi commun, & le défirent. Quel peuple montra plus de bravoure qu'eux à la guerre de Troye ? Mais *nous*, peut-être, qui vous parlons actuellement, nous avons dégénéré de la gloire de nos ancêtres ; que la bataille de Marathon en efface le ſoupçon injurieux. Là, ſeuls & ſans ſecours, nous avons défendu la cauſe publique, ſoutenu la gloire de la Grèce, & élevé à notre république un trophée ſur quarante nations. Ce combat, fût-il le ſeul que nous euſſions à citer, nous donne le droit de prétendre au rang reclamé par les Tégéens,

& à de plus grands honneurs encore ; mais ce n'eſt pas ici le moment de s'occuper de pareils débats ; placez-nous donc, ô Spartiates ! dans le poſte que vous croirez le plus dangereux, & combattons ».

A peine eurent-ils fini de parler, que toute l'armée des Lacédémoniens s'écria d'une voix unanime : « que les Athéniens étoient bien plus dignes que les Tégéens, & qu'aucune autre nation de l'Arcadie, d'être à la tête de l'aîle gauche [a] ».

Les Perſes campent près de l'ennemi.

Cependant l'armée des Barbares s'approchoit. Les Mèdes & les Perſes campèrent dans la plaine, vis-à-vis les Spartiates ; les Grecs auxiliaires furent oppoſés aux Athéniens. Il eſt aiſé d'appercevoir, malgré la diſtance des temps, le motif de cette diſpoſition. Les Perſes évitoient de recontrer la bravoure athénienne, dont ils avoient déjà éprouvé les effets d'une manière ſi funeſte dans les plaines de Marathon ; & comme les Thébains étoient les plus puiſſans & les plus zélés de leurs alliés étrangers, ainſi que les ennemis conſtans des Athéniens, ils furent deſtinés à combattre les

[a] Hérodote, l. 9, c. 26 & ſuiv. Plut. dans la vie d'Ariſtide.

uns contre les autres. Des oracles ambigus, ſuivis de préſages & de prophéties ſiniſtres, avoient juſques-là détourné Mardonius de haſarder une action générale ; & il s'y étoit enfin déterminé, non par aucune promeſſe favorable [a] de la part des dieux, mais par l'inquiétude apparente des Grecs, occaſionnée par leurs diſſentions.

Les mêmes raiſons, qui faiſoient deſirer à Mardonius de conſerver la poſition où il étoit, engagèrent Pauſanias à changer la ſienne. Excepté au combat glorieux des Thermopyles, où ils ſe dévouèrent à la mort pour le ſalut de leur patrie, les Spartiates n'avoient jamais combattu contre les Mèdes ; mais ils avoient ſouvent combattu & vaincu les Béotiens. Pauſanias deſira donc, (car ſon titre de général ne lui donnoit pas le droit de commander)

Les Grecs décampent une ſeconde fois.

[a] Les prophètes conſultés étoient Grecs, & peut-être ſervoient-ils ſecrètement la cauſe de leur pays. Hérodote nous apprend, que Mardonius réſolut de combattre l'ennemi, ſans s'embarraſſer de leurs prédictions. Alexandre de Macédoine vint la nuit dans le camp des Grecs, pour leur donner avis de cette réſolution ; cependant Mardonius ſemble s'être déterminé tout-à-coup à combattre, par les circonſtances rapportées dans le texte.

que les Athéniens changeaſſent de poſte avec ſes concitoyens. Cette propoſition fut reçue avec joie ; mais d'autres circonſtances diviſèrent les Athéniens [a]. La tranquillité des Lacédémoniens fut troublée également par les querelles entre Pauſanias & Anompharétus, Spartiate, qui commandoit ſous lui. La cavalerie Perſane profitant de leurs animoſités domeſtiques, attaqua leurs quartiers, intercepta leurs convois, &, dans une incurſion imprevue, détruiſit la ſeule reſſource qui leur reſtoit pour avoir de l'eau. Ils furent ainſi obligés de décamper une ſeconde fois. L'obſcurité de la nuit fut choiſie comme le temps le plus favorable pour l'exécution de ce deſſein ; & le lieu deſtiné pour leur retraite fut une langue étroite de terre, ſituée vers la ſource de l'Æſopus, & reſſerrée entre cette rivière & le mont Cithéron. Ce poſte fut préféré par la majorité ; car les Grecs n'étoient nullement d'accord entre eux ; de ſorte que, quand on donna les ordres pour la marche, pluſieurs d'entre les alliés abandonnèrent leurs chefs ; d'autres ſe réfugièrent dans les temples voiſins, pour éviter la pourſuite de la cavalerie ; tandis que le Spartiate Anompha-

[a] Plut. dans la vie d'Ariſtide.

rétus déclara « que ni lui, ni la diviſion qui étoit ſous ſes ordres ne fuiroient jamais devant l'ennemi ». Auſſi l'armée grecque, affoiblie par cette diſperſion, préſentoit le lendemain l'apparence d'une déroute, plutôt que celle d'une marche régulière.

Mardonius avoit été inſtruit du changement que les Grecs avoient fait dans leur ordre de bataille. Il fut informé alors qu'ils avoient abandonné leur camp. Ne doutant pas que la crainte n'eût précipité leur retraite, il ordonna à ſes ſoldats de pourſuivre les fugitifs. Il pouvoit encore joindre les Lacédémoniens & les Athéniens; les premiers au pied de la montagne, les autres au milieu de la plaine. Ayant envoyé ſes Grecs auxiliaires, au nombre de cinquante mille, contre les Athéniens, il avança avec l'élite des troupes Perſanes contre cette portion de l'ennemi, qui avoit montré tant d'empreſſement à éviter ſes armes. Jamais le contraſte ne parut plus grand, que dans la contenance & la conduite oppoſées des armées ennemies en cette occaſion. Les Barbares, mal armés, & incapables d'obſerver aucune diſcipline, s'avançoient ſans ordre, en inſultant l'ennemi par leurs cris tumultueux. Les Lacédémoniens, ſoigneuſement couverts de leurs

Mardonius les attaque.

boucliers, offroient des ſacrifices, attendant en ſilence que les dieux ſe fuſſent expliqués, & recevoient patiemment les dards & les javelots que l'ennemi lançoit ſur eux. Mais lorſque les entrailles des victimes leur eurent annoncé une réponſe favorable, ils s'avancèrent avec intrépidité pour joindre leurs ennemis [a]. Les Perſes, renforcés par les Saces, nation Scythe, ſoutinrent l'attaque avec beaucoup de bravoure. Le nombre de leurs morts fut immenſe. Mardonius, monté ſur un cheval blanc, d'une vigueur & d'une légèreté peu communes, ſe faiſoit diſtinguer dans tous les points de l'attaque par l'éclat de ſes armes, mais plus encore par ſa valeur ſignalée. Il étoit ſuivi de mille cavaliers choiſis parmi la nobleſſe perſane, tous également jaloux d'imiter l'exemple, & d'égaler la réputation de leur chef. Si leur capacité eût égalé leur courage, ſi les Perſes avoient été auſſi bien diſciplinés qu'ils étoient adroits & agiles, ou les Grecs auroient été vaincus, ou la bataille auroit été indéciſe. Mais les Barbares agirent ſans union & ſans concert; & comme ils combattoient ſéparément, ils furent défaits en détail. Il eſt de la nature de la ca-

[a] Hérodote, l. 9, c. 62. & ſuiv.

valerie, & c'eſt ſon plus grand déſavantage de ne pas augmenter en force, en proportion que ſes rangs ſont redoublés. La phalange grecque, d'un autre côté, recevoit une nouvelle impulſion à meſure que ſa profondeur augmentoit; les derniers rangs ſoutenoient les premiers; il n'y avoit pas de force perdue ou mal employée; les rangs, ainſi multipliés, donnèrent aux Lacédémoniens le moyen d'attaquer & d'enfoncer l'eſcadron choiſi des Perſes.

Mort de Mardonius & défaite des Barbares

Mardonius fut tué par la main fortunée du Spartiate Alcimneſtus. La mort du général fut ſuivie immédiatement de la défaite des Perſes, & la défaite des Perſes entraîna la déroute de l'armée entière. Artabaze, général des Parthes, avoit condamné, avant le combat, les diſpoſitions imprudentes de Mardonius. Il commandoit quarante mille hommes, qui étoient préparés à imiter, en toute occaſion, l'exemple de leur chef. Auſſi-tôt qu'il apperçut la confuſion des Perſes, il abandonna le champ de bataille, & traverſant le territoire des Phocéens, il arriva, par une marche forcée, à l'Helleſpont avant les nouvelles de la défaite & de la mort de Mardonius, & repaſſa ſur la côte d'Aſie, avec les troupes confiées à ſes ſoins [a].

[a] Hérodote, l. 9, c. 65.

Défaite de leurs alliés.

Les Barbares, mis en déroute, cherchèrent un asyle dans leur camp, qui, comme nous l'avons déjà observé, étoit défendu par des fortifications extrêmement solides. Les Spartiates les poursuivirent avec beaucoup d'ardeur, mais ils ne purent forcer ces retranchemens. Les Tégéens & d'autres troupes secondèrent l'attaque, mais on ne put faire de brèche au rempart jusqu'à l'arrivée des Athéniens. Ces généreux défenseurs de la liberté avoient repoussé les Grecs auxiliaires, qui avoient eu la bassesse de se joindre aux ennemis de leur pays. La conduite de la plus grande partie des traîtres facilita la victoire ; car, ne pouvant supporter les justes reproches & les regards sévères de leurs compatriotes, ils ne combattirent pas long-temps, la fuite leur paroissant alors plus honorable que la résistance. Les Thébains seuls soutinrent, avec beaucoup de fermeté, le choc des Athéniens ; ils ne cessèrent de combattre que quand ils eurent perdu la plus grande partie des leurs ; &, forcés de quitter le champ de bataille, ils s'enfuirent vers la Béotie, & se cachèrent derrière les rempatrs imprenables de leur ville. Au lieu de poursuivre ces ennemis personnels, les Athéniens, avec une modération & une prudence louables, inspirées proba-

blement par Ariſtides, qui étoit alors un de leurs généraux, s'empreſsèrent de rejoindre les Lacédémoniens, qui avoient déjà enfoncé & mis en fuite le gros de l'armée ennemie. Ils arrivèrent aſſez à temps pour completter la gloire de cette mémorable journée; ils attaquèrent, avec une nouvelle vigueur, les fortifications que leurs alliés avoient tenté en vain de renverſer; & ayant fait une bréche dans le rempart, ils entrèrent dans le camp des Perſes : ils y furent ſuivis par les braves ſoldats de Tégée, & enſuite par les Spartiates.

Les Perſes maſſacrés dans leur camp.

Les Barbares furent conſternés en ſe voyant renfermés dans une eſpace auſſi reſſerré. Cet ouvrage, qu'ils regardoient comme une reſſource aſſurée, devint la principale cauſe de leur deſtruction. La crainte les empêchoit de combattre; le rempart les empechoit de fuir; le grand nombre des ennemis ne permettoit pas d'implorer la clémence des vainqueurs, que le reſſentiment des injures paſſées excitoit à la vengeance. De deux cents mille Barbares il n'en échappa pas deux mille au fer vengeur des Grecs [a].

Butin immenſe qu'on y trouve.

Le ſuccès de cette bataille ſanglante, non-

[a] Hérodote, l. 9, c. 100.

ſeulement délivra les Grecs du danger de la ſervitude, mais les mit en poſſeſſion d'un butin immenſe. Xercès, dans ſa retraite précipitée, avoit laiſſé derrière lui la plus grande partie de ſes richeſſes, qu'il avoit confiée à Mardonius; le reſte avoit été partagé entre tous ſes favoris. Indépendamment des bienfaits du Prince, les tentes des nobles Perſans étoient abondamment fournies de meubles précieux : parmi ces dépouilles il y avoit pluſieurs caiſſes d'argent monnoyé au coin des Perſes, monnoie qui commença à cette époque, & continua long-temps après à avoir cours en Grèce. Selon Hérodote, on trouva dans le camp un grand nombre de femmes perſanes, outre une quantité innombrable de chevaux & de chameaux.

Comment il eſt employé.

Tout ce butin étant raſſemblé, on en conſacra le dixième aux dieux; un autre dixième fut accordé au général. On offrit des préſens particuliers aux temples de Jupiter Olympien, de Neptune Iſthmien & d'Apollon Delphien, divinités favorites de tous les peuples de la Grèce. Les Athéniens n'oublièrent pas de témoigner leur gratitude particulière à Minerve, leur déeſſe protectrice. On diſtribua enſuite des prix aux plus braves des guerriers, qui avoient ſurvécu à l'action; car, quoique la victoire

eût coûté très-peu de ſang, on avoit perdu cependant les hommes les plus généreux & les plus braves, parmi leſquels étoient quatre-vingt-onze Spartiates, cinquante-deux Athéniens, & ſeize Tégéens. Callicratides, Spartiate, le plus valeureux & le plus beau des Grecs, avoient été tué par une flèche, avant que Pauſanias, qui n'avoit pas encore fini le ſacrifice, eût donné le ſignal du combat. En tombant il dit à ceux qui l'environnoient, qu'il étoit content de mourir pour la Grèce, mais qu'il regrettoit de mourir ſans gloire, n'ayant rien fait qui fût digne de lui ou de la cauſe commune. Mais dans la bataille, aucun des combattans ne ſe fit diſtinguer par ſa bravoure autant qu'Ariſtodémus, qui, ſeul de trois cens Spartiates, avoit ſurvécu à l'action des Thermopyles. Cette circonſtance l'avoit rendu mépriſable aux yeux de ſes concitoyens : on lui reprochoit continuellement d'avoir eu la baſſeſſe d'abandonner ſes compagnons. Les exploits les plus héroïques ne purent lui rendre l'eſtime du public, & les Spartiates aſſurèrent que, même dans cette occaſion, où il étoit déterminé à chercher une mort volontaire, pour effacer la honte de ſa première infamie, il n'avoit pas droit de prétendre à ces honneurs, que l'on

accorde avec juſtice aux efforts libres & naturels d'une valeur généreuſe [a].

Les confédérés grecs châtient la perfidie des Thébains.

Les Grecs enſevelirent leurs morts avec tout l'appareil d'une pompe funèbre, erigèrent ſur le champ de bataille des trophées magnifiques & deſtinèrent environ cinq cents mille livres pour dédier des temples & des ſtatues aux divinités tutélaires de Platée, théâtre célèbre de leur victoire. Toutes ces diſpoſitions ne les arrêtèrent que quelques jours ; après quoi il fut réſolu, d'un conſentement unanime, de marcher en Béotie, pour châtier la perfidie des Thébains. Le onzième jour, après la bataille, ils arrivèrent dans le voiſinage de Thèbes, ravagèrent le territoire, & s'approchèrent des remparts. Les citoyens, qui n'étoient pas tous également coupables, ou également obſtinés dans leur haine, évitèrent la deſtruction générale en livrant les chefs de la faction qui avoit favoriſé le parti des Mèdes. Les traîtres furent conduits à Corinthe, condamnés ſans examen, & ſacrifiés aux mânes de leurs compatriotes, qui étoient morts à Marathon, à Salamine, à Platée, pour la défenſe de la li-

[a] Hérodote l. 9, c. 70.

berté politique & de l'indépendance nationnale [a].

La bataille de Platée ſe donna le vingt-deux de Septembre, & le même jour il ſe livra, entre les mêmes nations, une bataille, non moins glorieuſe, ni moins déciſive, au promontoire de Mycalé en Ionie, vis-à-vis l'iſle de Samos. Les débris de la flotte perſane, qui avoient échappé à la journée fatale du vingt Octobre de l'année précédente, s'étoient réfugiés dans les ports amis de l'Aſie-mineure. L'armée victorieuſe avoit trop ſouffert, dans ces combats répétés, contre des forces ſupérieures, pour s'engager dans une ſaiſon auſſi avancée à la pourſuite d'un ennemi, dont la flotte, qui étoit d'environ quatre cent vaiſſeaux, ſurpaſſoit en nombre l'eſcadre de Thémiſtocles. Ce général, ne pouvant reſter dans l'inaction, s'occupa, comme nous avons eu déjà occaſion de remarquer, à mettre à contribution les iſles de la mer Egée. Le gros de la flotte ſe retira dans les ports d'Egine. Les Grecs y paſsèrent tout l'hiver, & avant que la ſaiſon de ſe remettre en mer approchât, le commandement fut confié à Xantippe, Athénien, & à Léotychides, Roi de

Bataille de Mycalé, en Ionie.

[a] Hérodote, l. 9, c. 85.

Sparte. Ces commandans, dont nous avons eu déjà occaſion de louer les talens & l'influence dans leurs républiques reſpectives, reçurent dès les premiers jours du printemps une députation ſecrette de pluſieurs villes d'Ionie, qui conjuroient les Grecs européens d'employer, à délivrer de l'eſclavage leurs frères d'Aſie, cette valeur qu'ils avoient déployée avec tant de ſuccès pour leur propre défenſe. En conſéquence de cette invitation, la flotte fit voile à l'eſt. Elle étoit à peine à la hauteur de Délos, qu'une ſeconde ambaſſade vint, de la part des Samiens, faire la même invitation aux Grecs, en ajoutant que la flotte Perſane, alors en rade dans le port de Samos, pouvoit être attaquée & défaite ſans difficulté & ſans danger. Les Grecs ſaiſirent avec empreſſement cette occaſion de terminer la guerre; mais avant qu'ils puſſent arriver à Samos, l'ennemi, ayant quelque ſoupçon de leurs mouvemens, & ne voulant pas haſarder un autre combat, s'étoit retiré ſur les côtes d'Ionie: il avoit, ſuivant la coutume de ce temps, non-ſeulement tiré ſes vaiſſeaux ſur le rivage, il les avoit encore environné d'un foſſé, d'une paliſſade, & même d'un mur de pierres très-ſolide. Les vaiſſeaux étant ainſi en ſûreté, les troupes de débarquement, montant

tant à quarante mille hommes, & commandées par Artayndes, formèrent un camp le long du rivage. Elles furent renforcées par l'armée de Tygranes, forte de ſoixante mille hommes. On ne voit pas que ce puiſſant corps de troupes ait fait aucune tentative pour s'oppoſer à la deſcente des Grecs, qui pouvoient à peine avoir la quatrième partie des forces de l'ennemi. Il paroît très-probable qu'ils dédaignèrent de prendre ce ſoin, & quoiqu'ils reconnuſſent leur infériorité ſur mer, ils réſolurent de haſarder ſur terre une action générale, dans laquelle les iſles de l'Helleſpont, ainſi que les villes floriſſantes des côtes aſiatiques, ſeroient la récompenſe glorieuſe du vainqueur.

Les Grecs ne refuſèrent pas la bataille. On prétend que Xantippe fit uſage d'un ſtratagême ſemblable à celui que Thémiſtocles avoit employé à Artémiſe, pour ôter à l'ennemi le ſecours des Grecs auxiliaires [a]. On attribue un

[a] L'hiſtoire eſt invraiſemblable, parce que les Grecs Aſiatiques avoient déjà déclaré leur intention de ſe révolter. Il n'étoit donc pas de l'intérêt de Xantippe de rendre leur fidélité ſuſpecte aux Perſes,

ſtratagême plus vraiſemblable à Léotychides, qui, pour encourager ſes troupes, fit, dit-on, répandre adroitement la nouvelle que leurs compatriotes avoient obtenu une victoire ſignalée à Platée. Cette nouvelle, de quelque manière qu'elle ſe ſoit répandue, & qu'elle ait circulé, fut ſans doute d'un grand effet pour décider le ſort de la journée. Des cauſes non moins puiſſantes furent la révolte générale des Grecs aſiatiques, & la rivalité ſecrette des Spartiates & des Athéniens. Parmi les Barbares, les Perſes combattirent avec une bravoure peu commune; & du côté des Grecs, la bataille de Mycalé fut plus ſanglante que toutes celles qui ſe donnèrent dans le cours de cette guerre. Une remarque digne d'attention, c'eſt que, dans toutes ces actions mémorables, les Grecs n'avoient de reſſource que dans la victoire, & que les Barbares s'étoient procurés des moyens de sûreté, même en cas d'une défaite. Dans la circonſtance préſente ils avoient cherché non-ſeulement à s'aſſurer une retraite dans un camp fortement retranché, mais à trouver un paſſage

---

parce ce que des amis perfides ſont toujours plus dangereux, que des ennemis déclarés.

sûr & tranquille par les défilés étroits de Mycalé. Toutes leurs précautions furent cependant inutiles contre la valeur & la fortune des Grecs. Les Miléſiens, poſtés par l'ennemi pour garder les paſſages de la montagne, empêchèrent leur fuite, au lieu de la favoriſer. Les Spartiates qui les pourſuivirent de ce côté en firent un grand carnage; tandis que les Athéniens, aſſiſtés par les alliés de Corinthe, Sicyone, & Trézène, s'avancèrent avec un courage intrépide pour attaquer leur camp. Les Grecs aſiatiques, qui de tout temps reconnurent la prééminence militaire de leurs compatriotes européens, égalèrent dans cette journée, où ils combattoient pour tout ce qu'ils avoient de plus cher, la valeur de leurs ancêtres. Plus de quarante mille Perſes périrent dans la bataille; un plus grand nombre fut tué en fuyant, ou en défendant leurs retranchemens; le reſte ſe ſauva en déſordre, & ne ſe crut en sûreté que quand il ſe vit dans les murs de Sardis. Leurs vaiſſeaux, leur camp, la liberté

---

[a] Hérodote, (l. 9, c. c.) & Diodore (l. 11, c. 35.) ne s'accordent pas dans leurs récits.

de l'Ionie, & la poſſeſſion paiſible des côtés de l'Aſie, furent la récompenſe inappréciable des vainqueurs. Ainſi, l'expédition de Xercès, entrepriſe dans l'intention d'aſſervir l'Europe, rendit la liberté à la plus belle portion de l'Aſie [a].

---

[a] Hérodote l. 9, c. 90. c. 114. Diodore de Sicile, l. 11, c. 34 c. 38.

CHAPITRE XI.

GLOIRE militaire de la Grèce. — Ennemis que ce pays avoit à redouter. — Fondation & accroiſſement de Carthage. — Etat floriſſant de la grande Grèce. — Il excite la jalouſie des Carthaginois. — Qui entrent dans une ligue avec Xercès. — Objet de cette alliance. — Cauſes de la ſingulière proſpérité de la grande Grèce. — Hiſtoire de Pythagore & de ſa philoſophie. — Les Carthaginois envahiſſent la Sicile. — Leurs déſaſtres. — Gloire de Gelon. — Son traité avec les Carthaginois. — Cauſes de la décadence de la grande Grèce.

CHAP. XI. Etat de la Grèce. Olymp. 1. 75. 1. A. C. 480.

LE commencement du cinquième ſiècle avant Jéſus-Chriſt, forme l'époque la plus glorieuſe de l'hiſtoire de la Grèce. Tandis que les républiques d'Athènes & de Sparte humilioient l'orgueil de l'Aſie, les floriſſans établiſſemens ſur l'Helleſpont & ſur la mer adriatique tenoient en échec l'impétuoſité des Barbares d'Europe [a]; &

[a] Hérodote, l. 6. Thucydide, l. 1.

la colonie méridionale de Cyrené retenoit la férocité ſauvage des Lybiens dans les limites de leur pays [a]. Le nord, le midi & l'orient reconnoiſſoient ainſi l'aſcendant de la valeur & du génie des Grecs, & Rome, dans l'occident, n'étoit encore occupée qu'à diſputer contre l'obſtination des Volſques [b], la poſſeſſion des miſérables cabanes du Latium. Les Grecs avoient, de ce côté-là, cependant des dangers à craindre, & des lauriers à cueillir. Ces contrées, deſtinées à produire un jour des eſſaims de conquérans, qui, comme un torrent, devoient inonder toute la terre, commençoient à annoncer leur grandeur future. Ce n'étoit pas à la vérité de Rome que venoient leurs craintes, mais de l'implacable ennemie [b] du nom Romain.

Fondation & accroiſſement de Carthage.

L'hiſtoire n'explique point d'une manière ſatisfaiſante la fondation & l'accroiſſement de

---

[a] Strabon, l. 18.

[b] Diodore, l. 11.

[c] avec quelle énergie virgile exprime, l'inimitié éternelle entre Rome & Carthage!

Littora littoribus contraria fluctibus undas,
Imprecor arma armis pugnent ipſique nepotes.

ÆNÉIDE, l. 4.

Carthage, qui ont été embellis avec tant de ſuccès par les fictions poëtiques. On ſait que huit cents quatre-vingt dix ans[a], au moins avant l'ère chrétienne, une colonie Phénicienne s'établit dans cette partie fertile des côtes d'Afrique, qui s'avance dans la Méditerranée, pour rencontrer & défier, pour ainſi dire, les côtes de Sicile & d'Italie, où ſe fixèrent, dans le ſiècle ſuivant, les Grecs, avec qui la république de Carthage, longtemps avant ſon célèbre Annibal, eut à ſoutenir pluſieurs guerres ſanglantes. Pendant les trois ſiècles qui ſuivirent leur établiſſement, les Carthaginois ſemblent avoir profité en ſilence, mais avec ſuccès, de la fertilité naturelle de leur ſol, de la commodité de leurs ports, de l'habileté & de la dextérité de leurs artiſtes, de l'eſprit entreprenant de leurs ma-

[a] A. C. 891 *Petar. de doctr. Temporum.* Cependant, comme il y a une lacune de pluſieurs ſiecles dans l'Hiſtoire de Carthage, tous les gens de goût déſireront étendre la durée de cette période obſcure & inconnue, pour avoir le plaiſir de croire que Enée & Didon étoient contemporains. Opinion qui n'eſt pas tout à fait invraiſemblable, puiſqu'elle a été adoptée par M. Newton, dans ſa Chronologie.

rins; ſur-tout de la profonde ſageſſe de leur gouvernement, qui avoit été établi ſur des principes ſi ſolides, que depuis la fondation de leur ville juſqu'au temps du Philoſophe Ariſtote [a], aucun tyran n'avoit oprimé la liberté de Carthage [b], & aucune ſédition n'avoit troublé ſa tranquillité.

Qui s'oppoſe aux entrepriſes navales des Grecs.

Les Carthaginois ne ſortirent donc la première fois de cette heureuſe & paiſible obſcurité qu'à l'époque où ils voulurent s'oppoſer aux entrepriſes navales des Grecs Aſiatiques, qui, vers le milieu du ſixième ſiecle, ſe répandirent ſur les côtes occidentales & dans les iſles de la méditerranée, pour fuir l'oppreſſion des Perſes. Comme nation maritime & entreprenante, les Grecs étoient naturellement les rivaux des Carthaginois; & les Phocéens, qui

---

[a] Ariſtote, de Républ. l. 2, c. 11.

[a] Si Didon a poſé les fondemens de tant de bonheur & de proſpérité, elle étoit bien en droit de ſe glorifier, avec cette noble dignité, de s'être fait une réputation immortelle.

Vixi, & quem dederat curſum fortuna peregi,
Urbem præclaram ſtatui, mea mœnia vidi:
Et nunc magna mei ſub terras ibit imago.

VIRG. *ibid.*

avoient quitté la côte d'Ionie, pour éviter la tyrannie cruelle du Satrape Harpalus, avoient abordé dans l'isle de Corse, avant de s'établir, à Vélia [a], en Italie & à Marseille, dans les Gaules [b]. Les Carthaginois, qui avoient déjà formé des établissemens en Corse, & qui regardoient toute l'isle comme une dépendance de leur république, résolurent de s'opposer avec vigueur à l'invasion des Grecs. Un semblable motif fit prendre le même parti aux Toscans; & le plus ancien combat naval, sur lequel l'histoire s'explique avec clarté, se donna dans les mers de Sardaigne, entre les Phocéens, ayant soixante voiles, les Toscans & les Carthaginois, qui en avoient un bien plus grand nombre [c]. Les Grecs eurent toute la gloire de la bataille; ils détruisirent quarante des vaisseaux ennemis, & mirent en fuite le reste de la flotte. Mais leur petit nombre, diminué par les pertes qu'ils avoient faites pour soutenir l'honneur de leur nation contre des forces supérieures, les obligea à abandonner le projet de s'établir en Corse.

Et les empêche de s'établir en Corse.

---

[a] Diodore, l. 5. & Cluverius, Sicil. ant. p. 507.

[b] Thucydide, l. 1.

[c] Thucydide, l. 1 & Hérodote, l. 6.

Puiſſance & ſplendeur de Carthage. Olymp. l. 20, 1. A. C. 100.

Quoique l'iſſue de ce mémorable combat naval tende à diſſiper les nuages que la fiction a répandus ſur les voyages éloignés & ſur l'ancienne puiſſance maritime des Carthaginois ; cependant on ne peut douter qu'au commencement du ſiècle ſuivant, & avant l'invaſion de Xercès, ils ne fuſſent la première nation commerçante du monde. L'orgueilleuſe capitale de leur empire étoit environnée d'une foule de colonies & de villes tributaires, qui s'étendoient à plus de trois cents lieues [a], le long des côtes de l'Afrique. Maîtres de la Sardaigne & des rives ſeptentrionales de Sicile [b], ils avoient encore établi des colonies, non-ſeulement dans la Corſe, mais dans l'iſle de Malte & dans les Baléares. Ils viſitèrent ſouvent les Caſſeterides. Ils furent probablement les premiers qui découvrirent les Canaries, auxquelles leur température, toujours égale, a valu le nom d'*iſles fortunées*. Ils s'étoient appropriés les mines d'or d'Eſ-

---

[a] Depuis l'extrémité occidentale de la Cyrénaïque, juſqu'au detroit de Gibraltar, Shaw compte 1420 milles géographiques ; mais c'étoit l'étendue de la domination carthaginoiſe. Dans les tems les plus brillans de la république. voyages de Shaw, p. 150.

[b] Polyb. l. 3 c. 22.

pagne, contrée regardée comme le Pérou & le Mexique de l'ancien monde [a]; & tous ces avantages étant dirigés par la prudence de leurs magiſtrats, qui étoient principalement des négocians [b], & augmentés par l'induſtie patiente

---

[a] *Auctor apud Hendreich* Répub. Carthage l. 1.

[a] A cet égard le gouvernement de Carthage étoit bien différent de celui de Crète, & particulièrement de celui de Sparte, avec leſquels Ariſtote le compare. Iſocrates ad Nicoclem, dit: que dans les affaires civiles, le gouvernement Carthaginois étoit ariſtocratique, & royal pour le militaire; mais ce ne fut probablement que dans les premiers temps. Les premiers magiſtrats s'appeloient *Suffetes*, ce qui, en hébreu, ſignifie juges; (Bochart, Canaan), & pourroit parconſéquent ſe traduire naturellement en grec par le mot Βασιλεις. Mais il paroît, d'après Ariſtote, que ces juges ou Rois, qui étoient au nombre de deux, n'étoient que des magiſtrats annuels, qui convoquoient le ſénat, & préſidoient à cette aſſemblée. Quand le ſénat & les ſuffetes étoient d'un même avis, le peuple n'avoit pas de voix dans la conduite des affaires publiques; mais quand leurs opinions étoient différentes, c'étoit au peuple à décider. Ariſtote regarde cela comme une imperfection dans leur conſtitution, & le temps a juſtifié ſon opinion. Dans une république commerçante, où le peuple devient par degrés plus riche & plus corrompu, un tel réglement tendoit na-

d'un peuple, perſuadé que le moyen de ſe faire reſpecter, étoit d'acquérri des richeſſes, rendant Carthage le centre du commerce général. Ils apportoient d'Egypte le lin & le papyrus : les côtes de la mer rouge leur fourniſſoient les épices, les parfums, l'or, les perles & les pierres précieuſes [a]. Les riches tapis de Perſe ornoient les palais des magiſtrats Carthaginois. Ils tiroient d'Eſpagne les métaux néceſſaires pour faciliter leur commerce ; & la Grande-Bretagne, ainſi que les autres provinces du nord, leur donnoient le fer, le plomb, l'étain & le cuivre, également propres à ſeconder tous les efforts de leur induſtrie. Les exportations Carthaginoiſes conſiſtoient en partie dans les productions de leur ſol fertile,

---

turellement à lui confier trop d'autorité. Dans le ſiècle qui s'écoula depuis Ariſtote juſqu'à Annibal, le peuple de Carthage devint plus puiſſant que le ſénat ; à Rome, le ſénat étoit plus puiſſant que le peuple : & c'eſt à ces circonſtances ſur-tout, que le plus judicieux auteur de l'antiquité, attribue la différence dans l'iſſue des guerres à jamais mémorables que ces deux nations ſe firent entre elles. Polyb. l. 6.

[a] Pline, l. 38, c. 7, nous dit : que les Eſcarboucles étoient ſi communes à Carthage, qu'elles étoient connues généralement ſous le nom *de Carthaginoiſes.*

mais ſur-tout dans les ouvrages induſtrieux de leurs ouvriers. C'étoient des grains, des fruits, du miel, des cuirs, un lin d'une eſpèce ſupérieure [a], des agrêts de vaiſſeaux, & ſur-tout des cables faits d'une eſpèce de genêt, appelé *ſpartum*; des meubles, des bijoux, & les ingrédiens de cette couleur punique, ſi eſtimée. Leurs arts méchaniques étoient portés à un degré de perfection, qui étoit reconnu & admiré par leurs ennemis; mas les arts libéraux, & particulièrement la poëſie & l'éloquence [c], ſemblent

---

[a] Xenophon, *de venatione.*

[b] Caton, *de re ruſtica*, & Valere, Maxime, l. 7.

[c] Le grand Annibal aimoit beaucoup le grec, & compoſa pluſieurs ouvrages dans cette langue. *Cornélius Népos dans la vie d'Annibal.* Silenus, autre Carthaginois, écrivit une hiſtoire ſen grec. Cicer. *de divi.* Saluſte parle de *livres carthaginois* dans ſon hiſtoire de la guerre de Jugurtha; & nous ſavons que le traité de Magon, ſur l'économie rurale, en 28 livres, fut traduit par ordre du ſénat romain, quoique le vieux Caton eût déjà traité cette importante matière. Je ne parle point du voyage apocriphe d'Hannon, puiſqu'on peut trouver de meilleurs preuves de la littérature carthaginoiſe, dans le ſecond & le huitième livre de Pline; mais il ſe préſente naturellement deux obſervations qui juſtifient ce qu'on a dit dans le texte: la première, eſt que les

n'avoir jamais fleuri dans leur république ; circonſtance plus funeſte à la réputation de Carthage que les ravages deſtructeurs des Romains, dont la haine immortelle auroit eu bien plus de peine à abolir les chefs-d'œuvres du génie, qu'à anéantir les monumens orgueilleux des richeſſes & de la grandeur.

L'eſprit jaloux & ambitieux de cette république.

Peu d'individus ſont capables de jouir des dons de la fortune ſans en abuſer; & jamais une nation puiſſante ne put ſe défendre contre l'eſprit de conquêtes. L'ambition commerçante des Carthaginois étoit diſtinguée par un eſprit jaloux & excluſif, qui ne cherchoit qu'à arrêter l'activité & les progrès de tout peuple qui pouvoit un jour devenir leur rival. A la fin du ſixième ſiècle, avant J. C., & vingt-huit ans avant l'invaſion de Xercès, ils conclurent avec Rome, délivrée tout récemment de la tyrannie de ſes Rois, un traité qui marque la ſollicitude la plus empreſſée à empêcher cette nouvelle république d'entrer jamais en correſpondance, ou même d'avoir aucune

---

Carthaginois écrivirent plutôt ſur les arts utiles que ſur ceux d'agrément; & la ſeconde, que leurs plus grands écrivains préférèrent la langue grecque à la punique.

relation [a] avec les dépendances de Carthage.

La prospérité de la Grèce alarme les Carthaginois.

Les colonies grecques établies en Italie & en Sicile, dont la force, & la splendeur dans le cours de soixante ans, étoient, (pour des raisons que nous ne tarderons pas à expliquer), tellement augmentées, qu'elles valurent à ces contrées le nom de grande Grece, [b] alarmoient la jalousie des magistrats Carthaginois, & provoquoient leur ressentiment. Les Grecs étoient déjà maîtres des îles & des côtes orientales de la Mediterranée : cette nation n'étoit pas seulement guerrière, mais ingénieuse & commerçante. Les forces navales des Phocéens seuls, avoient défait & mis en fuite les flottes combinées des Toscans & des Carthaginois. Ces derniers par conséquent, virent avec la plus grande satisfaction, les hostilités continuelles qui régnoient entre les Grecs & les Persans. Ils furent transportés d'admiration, en apprenant les immenses préparatifs de Xercès; mais leur joie redoubla, quand le grand Roi, qui avoit été accoutumé à recevoir les présens & l'adulation des princes, tributaires de l'Asie, voulut bien descendre, jusqu'à traiter d'égal à égal avec leur république,

---

[a] Polybe, l. 3, c. 12
[b] Strabon, l. 8, p. 389.

Qui entrent dans une alliance avec Xercès.

& à demander leur alliance. Il leur accorda des ſubſides pour lever des troupes en l'Eſpagne, dans la Gaule & les parties ſeptentrionales de l'Italie & il n'exigea d'eux, que de joindre leurs efforts aux ſiens pour punir & anéantir, s'il étoit poſſible leurs ennemis naturels. Ces Africains ruſés acceptèrent avidement des propoſitions qui paroiſſoient ſi favorables à leurs intérêts ; & en trois années de préparatifs ils eurent un armement de deux mille vaiſſeaux de guerre, avec trois mille de tranſport pour faire paſſer dans la grande Grèce une armée de trois cents mille hommes. [a] Il fut réſolu entre les confédérés, que pendant que Xercès inonderoit le centre de la Grèce, & s'occuperoit à extirper le tronc principal de la nation proſcrite, les Carthaginois en détruiroient les branches floriſſantes, étendues juſqu'en Italie & en Sicile. Les termes de la convention furent exactement obſervés ; l'attaque combinée ſe fit au temps marqué ; & l'Europe eſt intéreſſée à ſavoir quelles ſont les cauſes particulières auxquelles on doit attribuer le mauvais ſuccès de ces expéditions mémorables, qui auroient probablement changé ſa

Leurs vues en adoptant ces meſures.

---

[a] Hérodote, l. 7. & Diodore, l. 11.

deſtinée,

deſtinée, & l'auroient privée de cette ſupériorité ſi vantée qu'elle a conſervée depuis ſur les autres parties du monde, ſi elles avoient permis aux deſpotes d'Aſie, de ſubjuguer l'eſprit libre & indépendant des premiers hommes de ce continent. Quiconque aura obſervé les ravages barbares exercés en Calabre, & aura réfléchi ſur le peu d'étendue, & ſur la foibleſſe actuelle de la Sicile, ne pourra entendre, ſans un mêlange de ſurpriſe & d'incrédulité, que cinq cens ans avant J. C. ces contrées renfermoient plus de vingt communautés guerrières, dont pluſieurs pouvoient mettre en campagne cent mille combattans. Le coup-d'œil précipité de l'ignorance impatiente, rejettera ſans examen le témoignage de l'antiquité ſur ce ſujet, comme contraire à la probabilité & à l'expérience; le viſionnaire contemplatif admettra le fait, & en déduira des réflexions déſolantes ſur le vieux temps & la décadence du monde; mais le Philoſophe, plus conſéquent, cherchera à découvrir dans l'hiſtoire & dans les inſtitutions de la Grande-Grèce, les cauſes de l'état où étoit autrefois cette contrée, & de celui où elle eſt actuellement. L'établiſſement de Cumes Eubéenne, la mère-patrie de Parthénopé ou Naples, & la fondation

Etat floriſſant de la Grande-Grèce.

Hiſtoire de l'établiſſement des colonies dans cette contrée.

de quelques autres villes grecques en Italie & en Sicile, remontent, comme nous l'avons déjà dit, aux ſiècles héroïques ; mais le plus grand nombre des colonies grecques dans ces contrées, fut fondé dans le huitième ſiècle avant l'ère chrétienne [a], premièrement par les Eubéens, dont la ville principale, Chalcis, fourniſſant pour l'ordinaire le conducteur de la colonie, donna l'épithète de Chalcidiens aux nouveaux établiſſemens ; ſecondement, par les Achéens du Péloponèſe, qui étoient de la langue & de la lignée Eolienes ; & troiſièmement, par les états Doriens de cette péninſule, ſpécialement par Corinthe. On peut appliquer à cette dernière ville la remarque des anciens républicains, au ſujet des pères de Caton & de Brutus, que, comme les enfans tirent ſouvent leur éclat du métite de leurs parens, de même Corinthe dût une partie de ſa réputation à la ſplendeur & à la proſpérité de ſes enfans. Outre leurs colonies puiſſantes dans les îles de Corcyre, Leucas, Anactorium, Ambracie, dont l'établiſſement forme une partie ſi importante de l'Hiſtoire de

Les colonies Doriennes les plus puiſſantes en Sicile. Olymp. 11, 3. A. C. 729.

[a] Entre la dixième & la trentième Olympiade, & les années 737 & 777, av. J. C.

l'ancienne Grèce, les Corinthiens fondèrent Syracuſe, qui devint bientôt la capitale de la Sicile, & conſerva long-temps ce titre. Soixante-dix ans après, les habitans de Syracuſe bâtirent Acras, & enſuite, à une égale diſtance de temps, Camerina. Pluſieurs autres villes d'un ordre inférieur durent leur origine à la même Métropole; de ſorte que dans le ſixième ſiècle avant J. C. les Syracuſains avoient étendu leurs établiſſemens ſur toute la côte Méridionale de l'île [a]. Nous avons déjà dit à quelle occaſion les Lacédémoniens fondèrent la ville de Tarente en Italie. Trente-neuf ans après, Rhegium fut bâtie par les Meſſéniens & les Chalcidiens, dont les premiers (comme nous l'avons rapporté plus haut) s'étoient déjà établis à Meſſine en Sicile, ſur le rivage oppoſé. Les citoyens de Tarente fondèrent Héraclée, ſituée dans le golfe de Tarente, & peut-être fournirent une partie des habitans de Locres, qui, quoiqu'originairement établis par les Eoliens, ſemblent avoir pris de bonne-heure le dialecte Dorique. Les Rhodiens, qui étoient auſſi de race

Olymp. 8, 2. A. C. 707.

[a] Scymnus. v. 293. Thucydide, l. 6, & Hérodote, l. 7.

Dorique, bâtirent la ville de Gela en Sicile, quarante-cinq ans après la fondation de Syracuse [a]; & Gela fonda la colonie floriſſante d'Agrigente, qui ſurpaſſa bientôt la ſplendeur de la Métropole, & devint la ſeconde ville de l'île.

Olymp. 49. 3. A. C. 582.

Les Eoliennes en Italie.

Au moyen de ces puiſſans établiſſemens, les Doriens acquirent en Sicile un aſcendant qu'ils conſervèrent toujours; mais les colonies Achéennes qui étoient de la langue & de la nation Eoliennes [b], commandoient ſur les côtes d'Italie. Crotone, la ville la plus conſidérable des Achéens, & de toute l'Italie dans les anciens temps, fut bâtie ſept cens dix ans avant J. C. Sybaris [c], ſa rivale, fut fondée vers le même-temps, & par la même nation. La première envoya des colonies à Tirina, Caulonia & Pandoſia; la ſeconde bâtit Laus, Métaponte & Poſidonie, ou Pœſtum [d], dont les ruines admirables atteſtent la richeſſe

---

[a] Thucydide, l. 6.

[b] Strabon, l. 8, p. 513, nous affirme cette dernière circonſtance, qui eſt plus importante que la généalogie incertaine des anciennes tribus grecques.

[c] Denis d'Halicarnaſſe l. 2.

[d] Scymnus, v. 245.

& la grandeur des anciennes villes grecques d'Italie.

Si nous euſſions ſuivi dans cette déduction l'ordre des temps, nous aurions parlé en premier lieu des colonies Ioniennes, qui vinrent de l'île Eubée. Les habitans de cette île bâtirent Naxos en Sicile, un an avant la fondation de Syracuſe [a]; mais ni cet établiſſement, ni ceux qu'ils firent enſuite à Catane, Egeſte, Leontium, ne parvinrent jamais à un degré de ſplendeur & de population bien conſidérable. Il eſt à remarquer que, pour les raiſons qu'on verra dans la ſuite de cet ouvrage, les Ioniens qui s'établirent près des côtes orientales de la Sicile, n'égalèrent jamais le pouvoir & la célébrité des Doriens & des Eoliens, leurs voiſins, mais furent toujours autant au-deſſous de ces nations dans la Grande-Grèce, qu'ils les ſurpaſſèrent ſur les côtes & dans les îles de l'Aſie.

Les Ioniens ſont les plus foibles dans ces deux contrées.

Au-lieu de fatiguer la memoire de nos lecteurs de la liſte inutile des noms d'Etats ou de villes moins conſidérables, qui eurent peu d'influence dans les affaires générales de cette

Cauſes générales de la richeſſe & de la population de toutes ces colonies.

Olymp. I. 70 1. A. C. 500.

[a] Thucydide, l. 6.

contrée [a], il eſt plus important d'examiner les circonſtances auxquelles les habitans de la Grande-Grèce, durent leur ſituation floriſſante à l'époque dont nous parlons ; époque à laquelle on peut affirmer hardiment que ces colonies égaloient & ſurpaſſoient même en richeſſes & en pouvoir la mère-patrie. Nous n'inſiſterons pas ſur les cauſes phyſiques & morales, dont on connoît déjà l'influence ordinaire ſur les accroiſſemens rapides des colonies nouvellement établies. Il eſt évident que, avec l'égalité de fortune & la ſimplicité de mœurs qui règnent ordinairement dans de

[a] La Grande-Grèce, que j'emploie toujours dans le ſens de Strabon, déjà cité plus haut, pour déſigner les établiſſemens Grecs en Sicile, ainſi qu'en Italie, étant la partie la plus acceſſible des dominations greçques, a été décrite par les modernes avec plus de préciſion que toutes les autres. L'immenſe collection du Theſaurus-Siculus, & particulièrement les volumes I. IV. VII. VIII. & XIII. fourniſſent d'utiles matériaux, ainſi que Cluverii Sicil, Antiqua, & Fazellus de Rebus Sicu'is, & l'excellent ouvrage de Gio. Balt. Caruſo, *Memorie iſtoriche di quanto è accaduto in Sicilia dal tempo de ſuoi primi inhabitanti fino ai Normani.* » Mémoires hiſtoriques de tout ce qui eſt arrivé en Sicile, depuis le temps de ſes premiers habitans juſqu'aux Normands.

pareilles communautés, des hommes qui ont devant eux de vaſtes contrées à peupler & à cultiver, doivent naturellement multiplier en plus grande proportion que les nations corrompues. Celles-ci ſont trop affoiblies par les vices qu'entraînent la richeſſe, le luxe, & elles ſont ſurtout arrêtées par l'eſprit célibataire, qui eſt peut-être le plus grand ennemi de la propagation de l'eſpèce humaine. Il ſuffit d'indiquer ſimplement pour exemple de l'accroiſſement rapide des colonies anciennes, la fertilité naturelle de la Grande-Grèce, & particulièrement de la Sicile, qui, dans pluſieurs endroits, produiſoit cent pour cent [a]. Les peuples qui y abordèrent du Péloponèſe, apportèrent avec eux la connoiſſance & la pratique de l'agriculture, qui s'étoit perfectionnée de bonne-heure dans leur péninſule. La fertilité du ſol en Sicile, augmentée par la culture, préſenta bientôt le riche tableau de cette abondance, qui, dans les derniers temps, fit appeler cette île enchantée, le grenier de Rome [b].

Cauſes particulières.

La ſituation particulière des Achéens & des Doriens, de qui les colonies de la Grande-Grèce tirent principalement leur origine, con-

Les loix des Achéens.

---

a Strabon, l. 8. b Diodore, l. 16.

tribua beaucoup à accélérer la population & la grandeur de ces nouveaux établiſſemens. Les Achéens, dont la république devint ſi fameuſe dans les derniers temps, par un concours de circonſtances qu'il eſt néceſſaire de décrire ici, habitoient originairement une langue de terre, longue mais étroite, auſſi peu fertile que peu étendue, ſituée le long du golfe de Corinthe, dont les côtes couvertes de rochers, ne préſentoient aucun port commode [a]. Mais l'eſprit impartial & indépendant des loix Achéennes eut bientôt compenſé les défauts naturels de leur territoire. Leur république fut la première, & long-temps la ſeule qui admît des étrangers dans ſon ſein, & leur accordât les mêmes avantages qu'aux anciens citoyens [b]. Dans leur contrée vraiment libre, il n'y avoit point de capitale puiſſante, comme Thèbes en Bœotie, ou Athènes en Attique, qui dominât ſur les villes & les villages ſubalternes. Douze villes, qui avoient des loix & des inſtitutions communes, & par la ſuite les mêmes poids & les mêmes meſures [c], envoyoient des

---

[a] Plutarque, dans la vie d'Aratus, p. 1031.

[b] Polybe, l. 2. p. 178.

[c] Polybe, ibid. rapporte cette circonſtance, pour faire

députés à Hélice, qu'Homère [a] distingue comme la ville la plus considérable de l'Achaïe. Cette place ayant été détruite par un tremblement de terre [b], trois cens soixante-treize ans avant J. C., Egée devint le siége du congrès général, qui régloit les affaires publiques, nommoit, pour exécuter ses résolutions, des magistrats annuels & des généraux, qui étoient comptables au congrès ou conseil, comme les membres du conseil eux-mêmes l'étoient aux villes qui les avoient nommés & constitués [c]. Cet excellent système de gouvernement, qui réprimoit tout à la fois l'ambition des particuliers, & conservoit l'indépendance de l'Achaïe [d], défendit cette heureuse contrée des secousses qui ébranlèrent & renversèrent à la fin les plus puissantes républiques de la Grèce. Ce fut alors que les Achéens, A. C. 281. qui, pendant plusieurs siècles, avoient joui en

---

voir combien ils étoient jaloux que tout fût égal & commun chez eux.

[a] II. 2. dans le Catalogue géographique.

[b] Strabon, l. 8. p. 589, dit que le tremblement de terre arriva deux ans avant la bataille de Leuctre, qui se donna 371 ans avant J. C.

[c] Polybe, ibid.

[d] Shock, Achaïa, apud gronov. thes. t. v.

ſilence de leurs loix équitables, ſortirent de l'obſcurité; & communiquant ſans reſtriction leur forme de gouvernement aux villes voiſines du Péloponèſe, conſervèrent encore cent trente-ſix ans, la foible étincelle de liberté qui s'éteignoit de toute part autour d'eux; juſqu'à ce qu'enfin ils cédèrent eux-mêmes au pouvoir & à la politique de Rome [a]. Tous les détails de cette courte période de guerres & de tumulte ont été décrits dans l'hiſtoire, tandis que la longue ſuite de ſiècles heureux qui l'ont précédée, n'a été effleurée qu'en paſſant par les anciens Hiſtoriens; & ſans les défaites & les calamités que les Achéens ſouffrirent dans les derniers temps, nous ignorerions peut-être que leurs ancêtres poſſédoient une légiſlation de juſtice & d'égalité, qui étant tranſportée avec eux dans la Grande-Grèce, ne pouvoit manquer de faire le bonheur & la proſpérité de ces délicieuſes contrées [b].

---

[a] Polybe, excerpt. legat. & Titus-Livius, l. 38 & 39.

[b] Xénophon, dans ſon hiſtoire de la Grèce, parle de l'excellence des loix Achéennes, en traitant un ſujet dont nous parlerons par la ſuite. Polybe étoit évidemment intéreſſé à approfondir davantage ce ſujet, par la raiſon aſſignée dans le texte.

La condition des Doriens, à l'époque où ils envoyèrent des colonies en Italie & en Sicile, n'eſt pas moins digne de remarque : les états Doriens du Péloponèſe étoient alors univerſellement ſoumis au gouvernement modéré & limité des Princes héréditaires, ou de magiſtrats choiſis dans les deſcendans de leurs anciennes familles royales [a], & qui, aux avantages de la naiſſance, joignoient quelquefois l'éclat plus réel de la ſageſſe & de la vertu [b]. Il eſt de la nature des colonies de conſerver avec un attachement reſpectueux les inſtitutions de leur mère-patrie, qui ſouvent ſe perfectionnent par la tranſplantation, & fleuriſſent dans des terres étrangères, tandis qu'elles dégénèrent ſouvent & ſe perdent totalement dans

Etat des Doriens au tems de leur émigration pour la Grande-Grèce.

[a] C'étoit-là proprement la ſeule nobleſſe de la Grèce : ils étoient appellés εὐπατρίδας, & furent long-temps en poſſeſſion du gouvernement dans tous les Etats de la Grèce. S. Petitus a recueilli les paſſages les plus importans ſur ces nobles, dans ſon commentaire ſur les anciennes loix d'Athènes : » Τὺς εὐπατρίδας γινώσκειν τὰ θεῖα καὶ παρέχειν ἄρχοντα καὶ νόμων διδασκάλους εἶναι καὶ ὁσίων καὶ ἱερῶν ἐξηγητάς. » Que les Eupatrides, ou nobles, dirigent les rites de la religion, rempliſſent les offices de magiſtrature, & expliquent toutes les matières ſacrées & divines.

[b] Thucydide, l. 1.

le ſol qui les vit naître. Les temps malheureux, & les différentes cauſes qui ont été développées dans le cours de cette hiſtoire, tendoient à changer l'ancienne conſtitution, & à diminuer la force des Etats Grecs, ſitués des deux côtés de l'Iſthme de Corinthe. Tandis que des guerres cruelles & fréquentes épuiſoient leur population, l'eſprit excluſif de la jalouſie républicaine, qui refuſoit avec hauteur d'admettre les étrangers à leur gouvernement, ou de leur accorder la protection que les loix doivent à tout citoyen, altéroit naturellement leur vigueur & arrêtoit leurs accroiſſemens. Les colonies de la Grande-Grèce ayant à leur diſcrétion un vaſte territoire, n'avoient pas les mêmes diſcuſſions d'intérêt, & elles étoient d'ailleurs ſuffiſamment occupées à ſoumettre les naturels du pays, ſans ſe permettre déjà des hoſtilités réciproques. Elles ne montroient pas moins d'empreſſement à incorporer les barbares dans leurs communautés, que d'ambition à les ſoumettre. Les Rois, ou la nobleſſe, de la Grande-Grèce, ſûrs de leur prééminence, n'éprouvoient [a] point ces jalou-

Circonſtances favorables aux nouveaux établiſſemens dans cette contrée.

[a] La même politique fut miſe en uſage par la Macédoine; &, comme nous aurons occaſion de le rapporter, ce fut la cauſe première de la grandeur de cet Empire.

ſies républicaines, qui tyranniſoient la mère-patrie. Ils recevoient avec plaiſir de nouveaux citoyens, ou plutôt des ſujets, de quelque pays qu'ils vinſſent. Les barbares adoptoient le langage & les mœurs de la nation à laquelle ils étoient aſſociés; leurs enfans recevoient l'éducation des Grecs; & les états d'Italie & de Sicile augmentant ainſi par degrés, eurent bientôt la gloire de voir pluſieurs grandes villes s'élever dans leur ſein: les premiers, Crotone, Tarente, Sybaris, Rhegium; les ſeconds, Syracuſe, Agrigente, Meſſine, Himère, & pluſieurs autres villes, qui, pour la richeſſe, égaloient ou ſurpaſſoient Athènes ou Corinthe, & pour la population Thèbes, Argos ou Sparte.

L'oppreſſion des Grecs Aſiatiques procure à l'Italie & à la Sicile de nouveaux habitans.

Les guerres, les conquêtes ou les oppreſſions, mais ſurtout les diſſentions civiles, qui, dans le ſixième ſiècle avant J. C. troublèrent & ravagèrent les côtes d'Ionie, & les autres colonies grecques dans les îles & le continent d'Aſie, cauſèrent de fréquentes émigrations, qui toutes allèrent peupler les côtes de la Grande-Grèce. A cette époque, les Grecs Aſiatiques avoient porté la perfection dans les arts utiles ou agréables, plus loin qu'aucune autre nation du nom grec; mais

auſſi avoient-ils fait les mêmes progrès vers la corruption. Leur poéſie, qui ſubſiſte encore, atteſte également la fineſſe de leur goût, & la corruption de leurs mœurs. Les vices efféminés, qui commençoient dès-lors à déshonorer les Ioniens [a], ſemblent s'être enracinés plus profondément dans ce ſiècle ; & il eſt probable qu'avec leur poéſie, leur muſique & leur peinture, ils communiquèrent auſſi aux Grecs d'Italie & de Sicile leurs goûts de luxe & de diſſolution.

Qui perfectionnent les arts, & corrompent les mœurs.

Mais, ſoit que l'on admette ce fait, ou que, ſuivant le cours ordinaire des événemens, on ſuppoſe que les habitans de la Grande-Grèce, après avoir acquis des richeſſes par leur induſtrie, les ayent diſſipées dans l'oiſiveté & dans la licence, il eſt reconnu par tous les écrivains de cette partie de l'Hiſtoire, que les villes grecques d'Italie, & particuliè-

---

[a] *Motus doceri gaudet Ionicos,*
Matura virgo, & fingetur artibus,
Jam nunc, & inceſtos amores
De tentro meditatur ungue.

HORACE.

rement Sybaris & Crotone, avoient dégénéré de leurs anciennes maximes, & étoient en proie aux erreurs les plus dangereuſes & aux vices les plus groſſiers, quand Pythagore vint à leur ſecours, environ cinq cens cinquante ans avant l'ère chrétienne.

Qui ſont reformées par Pythagore.

La philoſophie de Pythagore, forme un objet important dans l'hiſtoire de l'eſprit humain; & ſi nous admettons le témoignage uniforme des anciens auteurs [a], la philoſophie, ou plutôt la légiſlation de cet homme extraordinaire, réforma & perfectionna les mœurs & la politique de la Grande-Grèce, & contribua ſingulièrement, non-ſeulement au repos & au bonheur, mais à l'induſtrie, à la puiſſance & à la ſplendeur de cette contrée célèbre. De peur que cette influence ne paroiſſe trop grande, & qu'elle ne ſemble même incroyable dans un étranger, qu'on

[a] Particulièrement Ariſtoxénus, le ſavant diſciple d'Ariſtote, (apud Stobæum, ſerm. 41.); pluſieurs anciens Auteurs cités par Iamblique & Porphire, ainſi que par Diogène Laërte, l. 8, auxquels on peut ajouter Juſtin, l. 20. & Cicéron, Tuſc. quæſt. de Amicitiâ, & de Oratore. » Pythagoras exornavit eam Græciam quæ magna dicta eſt, & privatim & publicè, præſtantiſſimis & inſtitutis & artibus. » Cicero de Amicitiâ.

fait avoir refuſé conſtamment tous les offices publics, & toute eſpèce d'autorité, nous développerons les moyens qui produiſirent des effets auſſi extraordinaires.

Hiſtoire de ce Philoſophe. Olym. 45 1. A. C. 600.

Pythagore naquit à Samos, dans le temps où cette île étoit la plus riche & la plus floriſſante de toutes celles de la Grèce [a]. Mneſarchus ſon père, étoit un citoyen diſtingué [b]. On cultiva avec ſoin les eſpérances que Pythagore donna dans ſa jeuneſſe, & on l'inſtruiſit dans toutes les ſciences connues & eſtimées de ſon temps. La muſique, la poéſie, & les exercices gymnaſtiques, formèrent la principale partie de ſon éducation. Mais le jeune philoſophe, ſi on peut lui donner ce nom par anticipation, ne fut pas indifférent [c] aux découvertes de Thalès, le premier grec qui calcula par approximation une éclipſe de ſoleil; & il ſe déclara

Son éducation.

---

[a] Iſocrate ſur Buſiris. Tite-Live. l. 1, c. 18. Lucien Lexiphanes. A ces autorités on peut ajouter que Pythagore eſt repréſenté ſur pluſieurs médailles Samiennes. Fabric. Bib'. Græcia. t. I. pag. 455.

[b] Mneſarchus fut député par les Samiens pour conſulter l'oracle de Delphes, probablement pour quelque occaſion publique. Iambl., dans la vie de Pythag.

[c] Apollon. apud Iamblicum.

le

le rival du ſage Miléſien dans ſes études favorites. On rapporte qu'il apprit l'éloquence de Phérécides de Syros [a], qui réſida long-temps dans l'île de Samos, & qui eſt fameux dans l'hiſtoire littéraire de la Grèce, pour avoir le premier écrit en proſe [b]. Pittacus de Lesbos, Bias de Priené, & les autres ſophiſtes ou ſages, (nom emphatique que leur avoient donné leurs contemporains) qui floriſſoient alors dans la Grèce Aſiatique, & que leurs talens & leurs vertus avoient élevés, dans des temps de trouble, aux premières dignités des différentes républiques dont ils étoient membres, excitèrent la même ambition dans Pythagore, qui paroît avoir été animé de bonne-heure du deſir d'acquérir une réputation méritée en travaillant à la félicité publique. Dans ſa dix-huitième année, il viſita le continent de la Grèce, & gagna le prix de la lute aux jeux Olympiques [c], où ſa vigueur, ſon adreſſe & ſa beauté attirèrent l'admiration de la multitude, tandis que les qualités naiſſantes de ſon eſprit étoient encore plus admirées par les hommes ſenſés & judicieux. Conformément

Ses voyages.

[a] Diogen. apud Porph. [b] Plin. n. h. l. 7. c. 56.
[c] Iambl. Porph. &c.

à l'uſage d'un ſiècle où les foibles rayons des connoiſſances étoient épars ſur une vaſte ſurface, & où il falloit beaucoup de peines pour les recueillir, il ſe déroba aux applaudiſſemens de ſes concitoyens, & diſparut plus long-temps que n'avoient coutume de faire les voyageurs Grecs. Cette circonſtance donne lieu à pluſieurs fables ſur l'étendue & la variété de ſes voyages [a]. Mais il eſt certain qu'il

[a] Les plus grands écrivains ont parlé des voyages du Philoſophe Grec, en termes vagues & emphatiques. Ultimas terras luſtraſſe Pythagoram, Democritum, Platonem accepimus. Cicero, de finibus, l. 4. c. 19. Nous pouvons donc bien croire que des hommes comme Hermippus (apud Joſeph adverſus apionem), Apollonius, Iamblichus, &c. auront exercé pleinement leur imagination ſur un ſujet auſſi fertile. On peut trouver la principale ſource des fables débitées ſur ce ſujet, ainſi que ſur le prétendu ſavoir des Mages, des Chaldéens, des Indiens, dans les écrivains crédules ou menteurs, qui accompagnèrent Alexandre dans ſon expédition d'Orient. A leur retour en Grèce, ils célèbrerent le ſavoir, ainſi que la puiſſance & la richeſſe des nations conquiſes par leur maître; ils cherchèrent à perſuader à leurs concitoyens, que leurs ancêtres avoient puiſé leur philoſophie chez des peuples dont ils n'avoient jamais entendu prononcer le nom auparavant; & leur vanité perſonnelle étoit flattée d'avoir viſité & connu familièrement

réſida pluſieurs années dans l'ancien Royaume

ces prétendus précepteurs du genre humain. Clearchus, Oneſicretus & Calliſthenes, furent les plus célèbres de ces écrivains, dont Diogène Laërce, ou plutôt un homme bien plus ancien qu'il cite, dit : *Λανθανουσι δε αυτους τα των ελληνων καταρθωματα βαρβαροις προσαπτοντες.* » Ils ſe trompent, quand ils attribuent aux barbares les découvertes des Grecs. » Il étoit naturel que les nations Orientales, quand elles eurent adopté le langage & les ſciences des Grecs, ſe prévaluſſent des autorités puiſées dans les écrivains de cette célèbre nation, pour prouver combien elle devoit aux peuples qu'ils nommoient fièrement barbares. De-là les fables de Beroſus le Chaldéen, de Manethon l'Egyptien, de Sanchoniathon le Phénicien. Nous exceptons de cette claſſe de fabuliſtes le juif Joſephe, l'antiquité de ſa nation étant démontrée ſous tous les rapports. Si Pithagore & Thalès euſſent été inſtruits dans la religion Juive, ils auroient eu de la divinité des notions plus nobles que celles qu'ils paroiſſent avoir adoptées. Anaxagoras, ſurnommé Ὁνος, le précepteur du grand Périclès, fut le premier Philoſophe Grec qui découvrit, par les lumières de la raiſon, les attributs naturels & moraux de la divinité, décrits avec tant de ſublimité dans les Pſeaumes de David. Cependant on n'a jamais dit qu'Anaxagores eût vu les Pſeaumes, les ouvrages de Moïſe, ni aucune partie des livres ſacrés ; & on peut remarquer que Joſephe lui-même, dans ſon premier livre (Cont. Ap.) malgré ſon zèle à prouver que les Grecs tiroient leurs connoiſſances de l'Orient,

d'Egypte [a], où les navigateurs Grecs avoient ſouvent abordé familièrement, & où le fils de Mneſarchus pouvoit vraiſemblablement avoir trouvé pluſieurs amis de ſa maiſon diſpoſés à le protéger. Il perfectionna probablement dans ce pays ſes connoiſſances en arithmétique & en géométrie; il connut certainement pluſieurs traditions concernant les Dieux, & l'ame humaine; mais ce qui attira particulièrement ſon attention, fut l'écriture ſymbolique

---

ne peut citer en faveur de ſon opinion aucun auteur antérieur au ſiècle d'Alexandre.

[a] Il y a un fameux paſſage dans le Panégyrique de Buſiris par Iſocrates, qui pourroit ſembler contradictoire à ce que l'on a dit dans la note précédente, ſi on ne réfléchiſſoit pas que les règles du Panégyrique n'exigent pas une conformité exacte avec la vérité hiſtorique. En parlant de la ſageſſe & de la piété des anciens Egyptiens, & particulièrement de l'ordre ſacerdotal, il dit: qu'il n'eſt pas le premier qui ait apperçu & reconnu leur mérite, que pluſieurs Philoſophes l'avoient fait avant lui, & entr'autres Pythagores le Samien: Ὁι αφικομενος εις Αιγυπτον, και μαθητης εκεινων γενομενος, τηθ τε αλλην φιλοσοφιαν πρωτος εισης ελληνας εκομισε, και τα περι τας θυσιας τε και τας αγιστειας τας εν τοις ιεροις επιφανεστερον των αλλων εσπυδασεν. Ηγεμενος, ει και μηδεν αυτω δια ταυτα πλειον γιγνοιτο παρα των θεων, αλλα παραγιγοις ανθρωποις εκ τε των μαλιστα αν ευδοκιμησεις

& myſtérieuſe des prêtres, ainſi que leurs inſtitutions ſingulières & leur politique, qui avoient long-temps ſubjugué les princes & le peuple. A ſon retour d'Egypte & d'Orient, [a] Olymp. 56. A. C. 560.

Ὅπερ αὐτὸν καὶ συνίδη. Τοσοῦτον γὰρ ὠδοξία τοὺς ἄλλους ἅπαντας ὑπερέβαλεν, ὥστε καὶ τοὺς νεωτέρους ἅπαντας ἐπιθυμεῖν αὐτοῦ μαθητὰς εἶναι, καὶ τοὺς πρεσβυτέρους ἥδιον ὁρᾶν τοὺς παῖδας τοὺς αὑτῶν ἐκεῖνα συγγιγνομένους ἢ τῶν οἰκείων ἐπιμελουμένους. : » qui venant en Egypte, & étant inſtruit par les prêtres de ce pays, introduiſit le premier de nouvelles connoiſſances en Grèce, & particulièrement une connoiſſance plus exacte des rits & des cérémonies religieuſes (j'ai généraliſé l'expreſſion θυσιας καὶ ἁγιστειας ἐν τοῖς ἱεροῖς) dont il étoit un ſcrupuleux obſervateur; penſant que cette exactitude, ſi elle ne lui attiroit pas une faveur particulière des Dieux, lui procureroit au moins l'eſtime des hommes, ce qui lui réuſſit; car il éclipſa tellement la gloire de tous les autres Philoſophes, que tous les jeunes gens vouloient devenir ſes diſciples, & que les vieillards aimoient mieux voir leurs fils dans la compagnie de Pythagore, qu'engagés dans les carrières les plus lucratives & les plus honorables. » Si on conſidère avec attention ce que j'ai dit en parlant de la vie & des écrits d'Iſocrates, ce paſſage ne ſera que confirmer les obſervations du texte.

[a] Herodote & Diodore de Sicile, paſſim, & Strabon, l. 10, p. 482.

Pythagore trouva sa patrie gouvernée ou plutôt tyrannisée par l'artificieux Polycrate, dont le pouvoir paroissoit si fermement établi, qu'il ne restoit nul espoir de le renverser. Le fils de Mnesarchus ne pouvant ni déployer ses talens, ni vivre en sûreté sous l'œil jaloux de ce despote, retourna dans la Grèce Européenne, & assista une seconde fois aux jeux Olympiques, où il refusa la qualification de Sophiste, titre alors honorable, se contentant de celui de Philosophe, beaucoup plus humble. Comme on lui demanda ce qu'il entendoit par cette nouvelle dénomination, on prétend qu'il répondit: « que, de même qu'aux jeux Olympiques, les uns venoient pour disputer les couronnes & les honneurs, d'autres pour vendre leurs marchandises, & une troisième classe uniquement pour voir & examiner tout ce qui se passoit dans cette célèbre assemblée; de même sur le grand théâtre du monde, tandis que presque tous les hommes combattoient; les uns pour acquérir de la gloire & immortaliser leur nom, les autres pour mériter les faveurs de la fortune, il se trouvoit en petit, mais très-petit nombre, des hommes qui n'étant ni avides d'argent, ni ambitieux de gloire, se contentoient d'admirer les merveilles d'un

ſpectacle ſi magnifique. [a] » Cette définition a été ſouvent citée, parce qu'elle s'accorde parfaitement avec les notions contemplatives qu'on ſe forme en général de l'école Pythagoricienne; mais on verra par la ſuite, que la Philoſophie de Pythagore avoit plus de pratique que de théorie.

En quittant Olympie & la république d'Elide, il paſſa par le territoire de Sparte [b], & reſta un temps conſidérable dans cette Capitale, en étudiant avec ſoin les loix & les inſtitutions de Licurgue, en obſervant les mœurs & le génie du peuple le plus vertueux, le mieux gouverné, & le plus heureux de tous ceux de la Grèce. Là il vit une conſtitution de gouvernement, (dont une longue expérience a démontré la ſageſſe) fondée ſur un grand ſyſtême d'éducation; & combinant les loix & la diſcipline des Spartiates avec la fineſſe & la politique Egyptienne, il forma ce plan

---

[a] Ciceron (Tuſcul. quæſt. 5. 3.) a traduit un paſſage analogue à notre ſujet, & tiré d'Heraclides de Pont, écolier de Platon; & le paſſage original d'Héraclides eſt encore conſervé dans Iamblicus.

[b] Porphire, Iambl. & Juſtin. l. 20.

[c] Ariſtoxen. apud Iambli.

ſublime de légiſlation, qui étoit bien plus étendu que les loix de Licurgue, & qui, circonſcrit d'abord dans l'enceinte d'une ſecte peu nombreuſe, devoit, dans vingt ou trente ans, être adopté avec enthouſiaſme par l'Italie & la Sicile.

Cauſe de ſon autorité en Italie.

Pythagore arriva dans la capitale de la Grèce Italienne, vers ſa quarantième année, à cet âge où l'eſprit & le corps ſont dans toute leur force. Sa réputation ſans doute le précéda; car quiconque s'étoit diſtingué honorablement dans l'aſſemblée générale à Olympie, étoit bientôt connu & célébré dans les Provinces de la Grèce les plus éloignées. Ceux des Grecs Italiens qui le connoiſſoient perſonnellement, & dont il avoit acquis l'eſtime, ou plutôt le reſpect, aimoient naturellement à célébrer ſes louanges; & les mœurs de ce temps, où les hommes vivoient raſſemblés en communauté, & paſſoient leurs momens de loiſir, ou d'affaires ſérieuſes, dans les temples & les gymnaſes, contribuèrent à augmenter rapidement le nombre de ſes amis & de ſes admirateurs.

Ses talens ſupérieurs.

A ſon arrivée à Crotone, il parut dans les places publiques, déployant ſa dextérité dans ces exercices & ces joûtes qui étoient

alors l'objet de l'émulation publique, & les principales ſources de l'honneur. Ses talens en muſique & en médecine, ſciences qui étoient cultivées avec bien plus de ſuccès dans ſa patrie que dans la Grande-Grèce, l uacquirent une conſidération particulière; & nous n'héſitons pas à croire que ſes connoiſſances mathématiques & phyſiques n'ayent augmenté l'admiration qu'avoient déjà pour lui les Grecs d'Italie. Ces Grecs venoient de recevoir tout récemment des Aſiatiques la première teinture des arts & des ſciences; ils les culrivoient avec cette ardeur qu'inſpire la nouveauté; & ils paroiſſoient dès ce moment avoir augmenté leurs connoiſſances & perfectionné leur civiliſation, en proportion que leurs mœurs dégénéroient de leur première pureté, par leur liaiſon avec leurs compatriotes d'Orient.

Sa manière de vivre.

Ni la vie voluptueuſe des habitans de la Grande-Grèce, ni leur raffinement dans les arts, n'étoient incompatibles avec les eſpérances & les craintes de la ſuperſtition la plus puérile; & Pythagore, qui avoit vu & examiné les rits & les cérémonies employés par des nations éloignées, célèbres par leur antiquité, ſe ſervit à propos de toute la force de cette politique puiſſante, mais dangereuſe,

pour exciter la vénération envers sa personne, & le respect pour ses instructions. Il se rendoit assiduement, dès le point du jour, dans les temples des Dieux; la régularité de ses purifications & de ses sacrifices annonçoit la sainteté de son caractère; ses alimens n'étoient choisis que dans les substances les plus pures, afin qu'aucune tache corporelle ne pût interrompre sa prétendue communication avec les intelligences célestes. Il étoit vêtu de lin d'Egypte, qui étoit l'habillement [a] de l'ordre sacerdotal dans cette mère-patrie de la superstition, ainsi que celui des magistrats & des nobles Athéniens, dans les premiers temps de leur république. Le respect qu'il s'attiroit par ses artifices, (si l'on peut caractériser de ce nom les moyens employés pour conduire insensiblement les hommes à leur devoir & à leur bonheur,) étoit rehaussé par la réputation éclatante, les longs travaux, l'aspect vénérable, la voix harmonieuse, l'éloquence animée & affectueuse du Philosophe Samien. Son auditoire étoit quelquefois composé de deux mille des principaux citoyens de Crotone, & les magistrats de cette république érigèrent

L'heureuse révolution qu'il produisit à Samos.

[a] Diodore.

bientôt après ſon arrivée parmi eux, un édifice élégant & ſpacieux, qui fut conſacré aux leçons de cet admirable étranger, qui flattoit leur goût, & charmoit leur imagination, tout en condamnant leurs mœurs & leurs vices. La réforme que cet homme ſingulier produiſit à Crotone, parmi les perſonnes de tout âge & de tout ſexe, fut auſſi rapide que ſurprenante, mais ſurtout très-avantageuſe. Les femmes ſe dépouillèrent de leurs ornemens, & reprirent leur ancienne modeſtie; les jeunes gens préférèrent leur devoir à leur plaiſir; les vieillards cultivèrent leur entendement, & négligèrent preſque d'augmenter leurs fortunes [a].

Son école.

Cependant cette révolution dans les mœurs ne s'opéra pas avec cette promptitude qui nous eſt atteſtée par des hommes que la ſurpriſe & la crédulité portoient naturellement à l'exagération. Les mêmes écrivains qui voudroient ainſi groſſir la réputation de Pythagore, reconnoiſſent que bientôt après ſon arrivée à Crotone, il choiſit un certain nombre de ſes diſciples, particulièrement les plus zélés, chez les perſonnes qui avoient de l'influence

---

[a] Thucydide, l. 1.

dans la république, & dont le caractère & les vues s'accordoient avec les ſiennes. Il en forma une aſſociation ou un ordre d'hommes ſéparé, dans lequel on ne pouvoit être admis ſans poſſéder les qualités & les talens qui devoient les rendre dignes de cette préférence. Pour affermir cette aſſociation, & parvenir au but qu'il s'étoit propoſé, Pythagore ſe ſervoit de chiffres, ou écriture ſymbolique, & des autres ſecrets que les prêtres Egyptiens lui avoient enſeignés. Ses écoliers apprirent ces mêmes ſignes ou mots, afin de pouvoir ſe reconnoître entr'eux. S'ils étoient dans des lieux ſéparés, ils pouvoient correſpondre enſemble au moyen de ce caractère inconnu; & les étrangers de tous les pays, Grecs & Barbares, étoient admis indiſtinctement dans cette ſociété, après avoir donné les preuves néceſſaires de leurs diſpoſitions & de leur intelligence. Quelques années après, trois cens Pythagoriciens ſe trouvèrent à la tête du gouvernement de Crotone: l'influence de la nouvelle ſecte s'étendit avec rapidité ſur Locres, Rhegium, Catane, & d'autres villes d'Italie & de Sicile; les diſciples de Pythagore ſe repandirent dans l'ancienne Grèce, & dans les îles de la mer Egée; & l'on eût dit

Son influence dans les affaires d'Etat.

Olymp. 57, 3. A.C. 550.

Ses grandes vues.

que le ſage de Samos, dont l'ambition plus noble refuſoit & dédaignoit toutes les charges & les dignités publiques, avoit conçu l'idée ſublime de former une école, ou plutôt une aſſociation d'hommes, qui gouverneroient le monde, tandis qu'eux-mêmes ſeroient gouvernés par la ſageſſe & la vertu.

Sa politique.

Pythagore étoit intimement perſuadé que le bonheur des nations dépend du gouvernement ſous lequel elles vivent; & ce qu'il avoit vu de ſon temps, & dans ſa patrie en particulier, lui avoit fait ſentir les ſuites dangereuſes de la turbulence démocratique d'une part, & du pouvoir des tyrans de l'autre [a].

---

[a] On en vit à cette époque un exemple frappant en Sicile, ſi nous en croyons Iamblique, qui place le règne de Phalaris à Agrigente, dans le temps de Pythagore. L'hiſtoire équivoque, ou plutôt incroyable de ce tyran, peut être compriſe en peu de mots. Son règne, qui dura environ ſeize ans, fut diſtingué par des atrocités inouies. Il brûloit ſes ennemis dans un taureau d'airain; &, ſuivant qu'il étoit pouſſé par ſa lubricité ou ſa cruauté, quelquefois il abuſoit des jeunes garçons, d'autres fois il les mangeoit. Phalaris, avec ſa mère & ſes amis (ſi un tel monſtre avoit des amis), fut brûlé dans ſon propre taureau, par les Agrigentins qu'il avoit tourmentés ſi long-temps. C'eſt cet abominable tyran,

Il préféroit donc à tous les gouvernemens une

---

dont les lettres ſuppoſées, fournirent au D. Bentley une occaſion de déployer ſa profonde érudition. (Voyez ſa diſſert. ſur Phalaris.) Mais ce ſavant paroît ne pas douter que l'hiſtoire de ce Prince ne ſoit auſſi fauſſe que ces lettres. C'étoit un artifice commun parmi les poëtes & les orateurs Grecs, (voyez plus haut le diſcours de Soſiclès le Corinthien, dans ce 2e. vol.) d'exagérer les vices des mauvais Princes. Nous en trouverons pluſieurs exemples dans la ſuite de cet ouvrage Cet uſage s'établit de bonne-heure; car Pindare dit :

Τον δὲ ταυρῳ χαλκεῳ καυτηρα νηλεα νοον
Εκλρα φαλαριν κατεχει παντα φατις.

Pyth. 1. Επωδ. κωλ. ιε.

Ariſtote dit : *τοπερι φαλαριν λεγομενον* le bruit commun ſur Phalaris, ce qu'Aſpaſius explique ainſi : *Ο' δε φαλαρις λεγεται φαγειν τον ἑαυτε παιδα.* Phalaris mangea, dit-on, ſon propre fils. Dans le même chapitre, (c. v. l. 6, Ethic. Nicom.) en parlant des paſſions brutales, Ariſtote cite Phalaris quelquefois dévorant les jeunes garçons, quelquefois les employant comme les inſtrumens d'un plaiſir d'amour abſurde. » *Προς αφροδισιων ατοπον ἡδονην.* » Le philoſophe ne dit pas qu'il croit ces monſtrueuſes fictions, non plus que Cicéron : Ille nobilis taurus quem crudeliſſimus omnium tyrannorum Phalaris habuiſſe dicitur. » l. 4. in verrem, c. 33. Timée, Hiſtorien de Sicile, qui étoit plus à portée qu'aucun autre écrivain d'être bien inſtruit de ce qui s'étoit paſſé dans ſon île, repréſente l'hiſtoire du taureau de Phalaris, comme

ariſtocratie moderée ; ce qui ſemble avoir été, ſans aucune exception, l'opinion des plus grands hommes de l'antiquité, puiſque c'eſt ſous l'adminiſtration d'un Sénat que les républiques de Grèce, de Rome & de Carthage, ſont parvenues au plus haut degré de proſpérité & de ſplendeur. Il avoit cependant une extrême averſion pour le pouvoir arbitraire, quelque forme qu'il prît ; & le but principal de

---

entièrement fabuleuſe. Polyb. excerp. ver. 3. p. 47. Polybe, à la vérité, tâche de réfuter Timée, mais avec très-peu de ſuccès, je penſe ; quant au point principal, il n'eſt pas étonnant que ce judicieux écrivain ſe ſoit laiſſé entraîner par le torrent. Les républicains de la Grèce & de Rome ſe plaiſoient à noircir le caractère des tyrans : Τραγωδουντες δε την ωμοτητα των τροπων, και την ασεβειαν των πραξεων ; « exagérant, à la manière des Auteurs tragiques, la cruauté de leur caractère, & l'impiété de leurs actions. » C'eſt pour cette raiſon que tant d'écrivains reſpectables ont rapporté les abſurdes fictions concernant Denis de Syracuſe, Alexandre de Phère, &c. C'eſt pour cette raiſon qu'Hyéronyme fut dépeint avec les couleurs les plus noires, vid. Excerp. & Polyb. l. 7. p. 10. C'eſt pour cette raiſon enfin que les énormes cruautés de Phalaris, qu'aucune nation, & encore moins les Siciliens à cette époque, n'auroient ſupportées, ont été appuyées par les autorités les plus reſpectables de l'antiquité.

ſon inſtitution étoit de prévenir l'oppreſſion dans les magiſtrats, & la licence dans le peuple. On ne pouvoit, ſelon lui, eſpérer cet effet ſalutaire, avant que l'éducation & la diſcipline euſſent appris aux hommes à regarder les devoirs eſſentiels de la vie comme ſon plus agréable amuſement, & à conſidérer l'eſtime de leurs concitoyens, & la leur propre, comme la principale ſource de leurs jouiſſances. Des magiſtrats, ainſi formés, ne pouvoient commander qu'une obéiſſance volontaire, & les habitans de la Grande-Grèce devoient bientôt parvenir à l'état le plus parfait dont la ſociété politique ſoit ſuſceptible.

Sa morale. Expliquer en grand le ſyſtême de Pythagore, ce ſeroit écrire un traité entier de morale, & d'une morale ſublime, puiſque ſes principes ſont fondés ſtrictement ſur la nature de l'homme. Malgré les penchans qui nous ſont communs avec les êtres d'une nature inférieure, & les paſſions qui dégradent, comme l'avarice & l'ambition, il trouva dans le cœur humain des germes de facultés plus nobles, propres à nous procurer des jouiſſances incomparablement plus durables & plus parfaites: c'eſt dans notre eſprit même, c'eſt dans les jouiſſances d'un plaiſir moral & intellectuel,

tellectuel, que l'on doit chercher le vrai bonheur. Nos penſées nous ſuivent partout, elles nous ſont toujours intimement préſentes ; &, quoique l'agitation des objets extérieurs, & le tumulte des paſſions, puiſſent quelquefois en détourner le cours, ils ne peuvent jamais en tarir la ſource. Les réflexions ſur notre propre conduite ſe préſenteront toujours à notre imagination, quelque peines que nous prenions pour les éloigner ; & jamais les attraits de la volupté, ni l'activité de l'ambition ne pourront occuper aſſez pleinement l'eſprit d'un Satrape Perſe, ou d'un Démagogue Grec, pour que ſon bonheur ou ſa miſère ne dépendent plus, dans tout le cours de ſa vie, de la nature de ſes réflexions ſur le paſſé, & de ſes eſpérances, ou de ſes craintes pour l'avenir. Afin d'affermir davantage cette première baſe de la morale, Pythagore employa toute la force de l'éducation & de l'habitude. Des règles furent établies, auxquelles les membres de ſa ſecte promirent de ſe conformer, & dont aucun ne pouvoit s'écarter ſans être exclu d'une ſociété dont il ſe montroit indigne. Les différens périodes de la vie avoient chacun leurs occupations particulières. La jeuneſſe étoit formée avec ſoin

dans les exercices gymnaſtiques, dans la littérature [a], & dans les ſciences, mais ſpécialement dans les loix & la conſtitution de leur pays. Leur temps étoit tellement diverſifié par l'étude, les exercices & le repos, qu'il ne reſtoit pas de loiſir pour l'effervescence des paſſions; & c'étoit une maxime importante de l'école Pythagoriciene, qu'il y avoit beaucoup de choſes qu'il valoit mieux apprendre tard [b], particulièrement l'amour. Auſſi empê-

---

[a] J'ai traduit ainſi : *εν γραμμασι κ᾽ τοις αλλοις μαθημασι*, d'Ariſtoxenus apud Stobæum, ſerm. 41; le lecteur inſtruit verra bien que je comprends ſous le nom de jeuneſſe, les deux différens périodes de la vie, ou *ηλικιαι*, que les Grecs comprenoient ſous les noms de *παις* & *νεανισκος*, enfant & jeune-homme. J'ai traduit ainſi, parce que ce n'étoit pas l'intention d'Ariſtoxenus de dire que les jeunes gens ne devoient plus être occupés à la littérature & aux ſciences, ou que l'on dût laiſſer ignorer aux enfans les loix & la conſtitution. Les règles de l'école Pythagoriciene & les loix de Lycurgue, s'expliquent ſouvent l'une par l'autre. Voyez Tome 1er., p. 218 & ſuiv. C'eſt une choſe digne de remarque, que Jean-Jacques Rouſſeau a emprunté de ces deux grandes ſources, ce qu'il y a de raiſonnable & de praticable dans ſon ſyſtême d'éducation.

[b] Ariſtoxen. apud Stobæum, ſerm. 89. C'eſt-là le grand principe de Rouſſeau dans ſon *Emile*. Le paſſage

choit-on, autant qu'il étoit poſſible, les jeunes gens de s'y livrer avant l'âge de vingt ans, & après ce période, ils ne s'abandonnoient que rarement, & avec beauconp de précautions, à une paſſion toujours pernicieuſe aux tempéramens peu robuſtes, & dont les excès même affoibliſſent les plus vigoureux. Il exigeoit de ceux qui avoient atteint l'âge mûr, de ne pas vivre pour eux-mêmes, mais pour le ſervice de la communauté dont ils étoient membres. Ils devoient employer la plus grande partie du jour à s'acquitter des devoirs qu'exigeoient d'eux le bien public & l'amour de la patrie; à vacquer aux pénibles & dangereux offices confiés à leurs ſoins. Leur plus flatteuſe récompenſe devoit être de lire dans les yeux de leurs concitoyens, l'hiſtoire de leurs généreux exploits, & l'admiration qu'ils excitoient; & de contempler dans le tableau actif de la ſociété, les heureux effets de leur probité, de leur bienfaiſance & de leur courage.

Il étoit enjoint ſtrictement aux Pythagoriciens de paſſer en revue toutes les actions de la dernière journée, &, ſi le temps le permet- Régles de conduite pour ſes diſciples.

d'Ariſtoxenus concernant l'amour, eſt preſque traduit littéralement dans cet ouvrage ingenieux, mais bizarre.

toit, de plusieurs jours précédens, avant que de se livrer à quelque occupation. Le matin ils se rendoient seuls aux Temples, aux montagnes & aux forêts solitaires; & après y avoir conversé avec eux-mêmes, ils entroient en conversation avec leurs amis, avec lesquels ils se rassembloient, en petites compagnies, à un repas frugal, où ils discutoient différens sujets de philosophie ou de politique, régloient leur conduite pour le jour qui alloit commencer; & par les rapports mutuels & l'encouragement réciproque qu'ils trouvoient dans cette société choisie, ils se préparoient aux agitations tumultueuses du monde, & aux occupations de la vie active. La soirée étoit employée comme le matin, avec cette différence qu'ils se permettoient alors un usage modéré de la viande & du vin, dont ils s'abstenoient rigoureusement dans le cours de la journée; & le tout se terminoit par l'examen de leur conduite, qui étoit le précepte capital de l'école Pythagoricienne.

Elles s'accordent avec les institutions de Licurgue.

Entrer dans un plus grand détail sur les principes de cette association, ce seroit répéter ce que l'on a observé précédemment au sujet des loix de Licurgue. Il suffira de dire que le législateur de Sparte enjoignoit

le plus grand reſpect pour la vieilleſſe ; que Pythagore, comme lui, relevoit le ſexe le plus foible de cet état d'infériorité, dans lequel il étoit retenu peu généreuſement dans les autres contrées de la Grèce ; qu'il accoutumoit ſes diſciples à la tempérance & à la ſobriété par les mêmes moyens qu'employoit Licurgue, & que ces deux grands hommes regardoient la ſanté & la vigueur du corps comme le premier principe de la ſolidité & de l'énergie de l'eſprit ; que le ſilence d'épreuve des Pythagoriciens, tant exagéré par la crédulité, n'étoit que la prudence & le recueillement de la conduite, recommandés par Lycurgue, qui faiſoit bien plus de cas d'un ſage ſilence, que d'un trop grand empreſſement [a] à parler ; que l'intimité qui régnoit entre les amis Spartiates & Pythagoriciens, & qui accompagne preſque toujours les aſſociations des gens vertueux, découloit naturellement de l'eſprit général & du génie de leurs ſyſtêmes reſpectifs [b] ; de ſorte que les régles de la ſecte Pythagoricienne n'étoient guères qu'une copie des loix de Sparte, comme

[a] Plutarque, dans la vie de Licurgue.

[b] Voyez Tome I. p. 187.

ces loix elles-mêmes n'étoient que la partie la plus ſublime des inſtitutions mâles & généreuſes des ſiècles héroïques [a].

Origine des fictions concernant Pythagore.

L'hiſtoire d'un homme qui ſçut ſe former des notions auſſi juſtes de la vie humaine, tel que l'illuſtre fondateur de l'école Pythagoricienne, nous permet de rejeter entièrement comme fabuleux, les contes rapportés par les Grecs vains & menteurs, qui vécurent du temps d'Alexandre-le-Grand, ou après le règne de ce Prince, ſurtout à l'époque où cette nation ſemble avoir perdu avec la liberté l'amour de la verité. Nous devons rejeter de même les viſions ridicules des derniers Platoniſtes, ces contemplatifs atrabilaires, qui, dans les premiers ſiècles de l'ère chrétienne, dégradèrent les anciens Philoſophes, en décrivant leurs vies actives & utiles, comme ſi elles euſſent reſſemblé à la quiétude ſpéculative dans laquelle ils végétoient eux-mêmes. Si cependant, malgré le ſoin que nous avons pris de bannir toute eſpèce de fables de cette hiſtoire, celle de la ſecte Pythagoricienne ſembloit encore incroyable, on n'a qu'à réflechir

[a] Diodore, l. 12, p. 77, &c.

que l'hiſtoire moderne, & nos propres obſervations même, peuvent nous avoir fait connoître des aſſociations d'un autre genre, dont les règles ſont plus difficiles à obſerver que celles des Pythagoriciens. Or, il ſeroit également déraiſonnable & peu généreux de ſuppoſer que l'amour de la gloire, de la vertu & de l'humanité n'ait pu effectuer dans des ſiècles plus anciens, ce que la ſuperſtition a renouvelé de nos jours.

Guerre entre Crotone & Sybaris.

Le témoignage unanime des Hiſtoriens nous aſſure que l'école de Pythagore floriſſoit depuis plus de quarante ans, pour le bonheur de la Grande-Grèce, quand la guerre s'éleva entre les villes de Crotone & de Sybaris. Celle-ci avoit rejeté avec mépris les inſtitutions de Pythagore. Sybaris fut fondée (comme nous l'avons déjà dit) par les Achéens, au confluent de la rivière Sybaris, qui donne ſon nom à la ville, & du torrent de Crathis, qui deſcend en ſerpentant des montagnes de Lucanie. La fertilité du ſol, l'heureuſe température du climat, les reſſources de la pêche, de la navigation, des manufactures & du commerce, concoururent avec les effets ſalutaires des loix Achéennes, à augmenter conſidérablement, dans le cours de deux ſiècles, la force & la

population de Sybaris. Cette ville étoit environnée de remparts de neuf milles d'étendue, & commandoit trente-cinq villes ſubordonnées ; &, ſi nous en croyons le rapport des écrivains toujours enclins à l'exagération, elle pouvoit mettre trois cens mille hommes en campagne [a]. Les richeſſes & le luxe des Sybarites leur devinrent funeſtes ; leur molleſſe a paſſé en proverbe [b] juſqu'à nos jours. Ils furent défaits dans une bataille déciſive par les citoyens de Crotone, ſous le commandement de Milon, diſciple favori de Pithagore, qui s'étoit déjà immortaliſé par ſes victoires Olympiques [c].

Les Sybarites conquis par Milon, le Pythagoricien.

Olymp. 67. 4. A. C. 509.

Mais la deſtruction de Sybaris fut preſque auſſi fatale à Crotone que ſon exiſtence. Les claſſes inférieures des citoyens, enivrées par la proſpérité, & animées par les artifices & l'ambition de Cylon, que ſon caractère turbulent avoit exclu de la ſecte de Pythagore, dans lequel il avoit tenté pluſieurs fois de ſe faire admettre, reclamèrent un partage égal

Sédition dans Crotone.

---

[a] Strabon, l. 6. p. 263. Diodore. Ibid.

[b] Athénée, l. 12. p. 518.

[c] Strabon, ibid. Pauſanias, l. 6. p. 369.

du territoire conquis. Leur demande ayant été rejetée comme incompatible avec la nature du gouvernement Ariſtocratique, ils conſpirèrent ſecrètement contre leurs magiſtrats, les attaquèrent dans le Sénat par ſurpriſe, en tuèrent pluſieurs, & chaſſèrent les autres de leur patrie. Pythagore lui même mourut bientôt après, dans une extrême vieilleſſe, à Métaponte en Lucanie [a]. Ses diſciples ſe répandirent dans la Grande-Grèce, & particulièrement dans la Sicile, qui, à l'époque de l'invaſion des Carthaginois, étoit gouvernée par des hommes pénétrés de l'eſprit ſublime de leur illuſtre maître.

Elle devient fatale aux Pythagoriciens.

Gélon, qui onze ans avant cet événement, étoit monté ſur le trône de Syracuſe, reçut, par le ſuffrage unanime de ſes ſujets, le titre glorieux, quoique ſouvent proſtitué, de père de la patrie [b]. La modération de ſon gouvernement fit renaître la félicité des ſiècles héroïques, dont les inſtitutions équitables avoient une grande analogie, (comme nous l'avons obſervé plus haut) avec le ſyſtême politique

Les Carthaginois font une deſcente dans la Sicile. Olymp. 75. 1. A. C. 480.

---

[a] Ariſtoxenus.

[b] Ælian. var. hiſt. l. 13, cap. 37. Plutarque, dans la vie de Timol.

de Pythagore. Ce Prince vertueux avoit formé une alliance avec Théron, Roi d'Agrigente, en épouſant ſa fille ; & la confédération des deux principaux états de la Sicile, ſembloit répandre le bonheur & la ſûreté ſur toute l'île, quand on apperçut dans la partie ſeptentrionale, l'immenſe armement de Carthage. Sans être abſolument dépourvus de forces navales, les Siciliens n'étoient cependant pas en état de réſiſter à une flotte de deux mille galères. L'ennemi débarqua ſans obſtacle dans le port ſpacieux, ou plutôt dans la baye de Panormus ; leurs forces étoient commandées par Hamilcar, qui avoit la réputation d'un général brave & expérimenté. Son premier ſoin fut de fortifier deux camps, l'un deſtiné pour ſa flotte, qui, ſuivant l'uſage de ce temps, fut amarrée ſur le rivage ; l'autre pour ſervir de retraite à ſon armée, qui ſe diſpoſa ſur le champ à former le ſiège d'Hymera. Théron prit les meſures convenables pour défendre cette ville, la ſeconde de ſes Etats, juſqu'à ce que ſon allié, l'intrépide Gélon, fût venu à ſon ſecours, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes de pied, & de cinq mille chevaux. Cette armée nombreuſe avançoit vers Hymera par une mar-

che rapide, lorſqu'elle rencontra un parti de fourageurs ennemis, & fit dix mille priſonniers. Mais ce qui parut plus important au judicieux Gélon, ce fut la priſe d'un meſſager de Sélinus, ville du voiſinage d'Agrigente, qui étoit entrée dans une conſpiration avec les Carthaginois. Le priſonnier portoit à Hamilcar une lettre dans laquelle on l'informoit que les Sélinuntins ne manqueroient pas d'envoyer la cavalerie qu'ils avoient promiſe, au temps preſcrit. Gélon fonda ſur cette découverte un ſtratagême non moins hardi qu'heureux. Il commanda à un corps de troupes choiſies d'avancer la nuit vers le camp des Carthaginois, & de ſe préſenter au point du jour à Hamilcar, comme les Sélinuntins ſes alliés; & quand, par cet artifice, ils ſeroient admis dans les remparts, d'aſſaſſiner le général & de mettre le feu à ſa flotte [a].

Les Siciliens arrivèrent le jour fatal où Hamilcar offroit un ſacrifice ſolemnel aux divinités ſanguinaires de Carthage, qui aimoient à ſe repaître de victimes humaines. Tandis

Ils ſont défaits par un ſtratagême.

---

[a] Diodore, l. 9. ſect. 25 & ſuiv. Polyæn. l. 1. ch. 27.

qu'il s'acquittoit de cette abominable cérémonie, ſes ſoldats déſarmés l'environnoient dans un morne ſilence, ſe livrant à des idées ſombres & mélancoliques.

La cavalerie Sicilienne étant admiſe ſans ſoupçon, ne trouva par conſéquent nul obſtacle à exécuter ſon entrepriſe audacieuſe. Dans l'inſtant où Hamilcar ſacrifioit un jeune enfant noble au génie affreux de la ſuperſtition; lui-même fut frappé d'un coup de poignard, & auſſi-tôt les vaiſſeaux Carthaginois furent en feu. Des ſentinelles Siciliennes poſtées ſur les éminences voiſines, annoncèrent à Gélon l'heureux ſuccès de ſon ſtratagême. Ce commandant voulant en tirer le plus grand avantage, conduiſit ſur le champ le gros de ſes troupes contre l'armée Carthaginoiſe, pendant qu'elle étoit encore agitée par la ſurpriſe & la terreur que lui avoit cauſées l'embrâſement ſubit de ſa flotte.

Leurs déſaſtres. Le choc furieux des Siciliens fit un ravage horrible parmi les Barbares étonnés, qui, revenant pourtant à eux-mêmes, commencèrent à ſe défendre avec vigueur; mais les triſtes nouvelles de la déſtruction de leurs vaiſſeaux, & de la mort de leur Général, répandirent parmi eux le déſeſpoir, &

les forcèrent à prendre la fuite. Gélon commanda à ſes troupes de ne faire aucun quartier à un ennemi qui, malgré ſa défaite, paroiſſoit encore formidable par le nombre. On prétend qu'il périt dans la bataille & dans la pourſuite cent cinquante mille hommes. Le reſte s'empara d'une éminence, où il ne put ſe défendre long-temps, faute d'eau & de proviſions. Selon l'expreſſion d'un ancien Hiſtorien, toute l'Afrique ſembla être captive en Sicile. Gélon diſtribua les priſonniers dans les différentes villes de cette île, proportionnellement aux contingens de troupes qu'elles avoient levées pour le ſeconder dans ſa mémorable expédition. La plus grande partie étant échue en partage à Syracuſe & à Agrigente, fut employée à embellir & à agrandir ces capitales [a], dont les monumens magnifiques qui brillent encore dans leurs ruines, ſont probablement l'ouvrage des Carthaginois.

Traité de paix entre Gélon & les Carthaginois.

Ces triſtes nouvelles portèrent la conſternation & le déſeſpoir dans Carthage. Les habitans de cette ville, qui ſe laiſſoient abattre au moindre revers, autant qu'ils s'abandon-

[a] Ciceron. Orat. 4. in Verrem.

noient à des tranſports immodérés dans les ſuccès, craignoient à tout moment de voir dans leur port les ennemis victorieux. Pour prévenir ce malheur, ils envoyèrent des Ambaſſadeurs chargés de demander une ſuſpenſion d'hoſtilités ſous toutes les conditions que les vainqueurs voudroient leur impoſer. Gélon les reçut avec cette modération qui marquoit la ſupériorité de ſon caractère, & leur dit qu'il renonceroit à tout projet de vengeance, à condition que les Carthaginois payeroient deux mille talens d'argent, pour être diſtribués aux villes de Sicile qui avoient ſouffert des dommages de la guerre, ou avoient été obligées de faire des dépenſes; qu'ils s'abſtiendroient par la ſuite de l'uſage abominable d'inſulter les Dieux en leur offrant des victimes humaines; qu'ils érigeroient deux temples, l'un à Carthage, l'autre à Syracuſe, pour conſerver le ſouvenir de la guerre, & les articles de la paix [a].

Olymp. 82. A. C. 449.

Ce traité honorable fut le préliminaire d'un autre plus célèbre encore, conclu trente ans après, entre les Athéniens & les Perſes. Il annonçoit une nation ſupérieure à ſes ennemis, non-ſeulement en valeur, mais en hu-

[a] Diodore de Sicile, ibid.

manité, & lui aſſuroit plus de vraie gloire qu'elle n'auroit pu en acquérir par les plus brillantes victoires. On auroit pu attendre cependant, qu'un peuple qui s'étoit diſtingué auſſi avantageuſement dans les ſciences & dans les armes; qui avoit repouſſé, défait & humilié les nations les plus nombreuſes & les plus puiſſantes de la terre; que l'ambition & la vengeance devoient porter naturellement à tenter des conquêtes éloignées, auroit réuni tous ſes efforts contre les ennemis qui lui faiſoient encore la guerre, & qu'avançant rapidement dans la carrière de la victoire, il auroit étendu dans tout l'Orient, avec ſon Empire, ſes mœurs, ſes connoiſſances & ſa civiliſation. Mais un concours d'événemens & de cauſes que nous aurons occaſion de développer par la ſuite, tendit à détacher les colonies de la Grande-Grèce des intérêts de la mère-patrie, ainſi qu'à déſunir les deux plus puiſſantes républiques de ce pays, par des diviſions inteſtines.

Tandis que la fortune d'Athènes l'élevoit à un degré de puiſſance capable d'alarmer la liberté de la Sicile & de la Grèce, les Rois de Syracuſe & d'Agrigente ſe contentoient de la gloire plus modeſte d'embellir leurs capi-

tales des dépouilles des Barbares, & de créer ces merveilles de l'art, qui, du temps de Cicéron & de Verrès, étoient miſes au nombre des monumens les plus précieux de l'antiquité [a]. La grande beauté des médailles d'or de Gélon [b], qui ſe ſont conſervées juſqu'à nos jours, juſtifie les expreſſions brillantes de l'orateur romain.

Décadence de la Grande-Grèce, & deſtruction des Pythagoriciens.

En Italie, les citoyens de Crotone eurent bientôt occaſion de déplorer leur révolte contre leurs magiſtrats, & de regretter la diſcipline de Pythagore. Eux qui, juſques-là, avoient défait des ennemis ſupérieurs en nombre, eux qui avoient fourni tant de vainqueurs aux jeux Olympiques, & dont le pays étoit diſtingué par l'épithète de ſalubre, dans la ſuppoſition que ſes habitans devoient au climat leur conſtitution vigoureuſe, furent défaits complettement & mis en déroute près de la rivière Sagra, avec une armée de cent trente mille hommes, par les Locriens & les Rhégiens, dont les forces étoient bien inférieures. Les autres villes grecques d'Italie, qui avoient imité, dit-on, le fatal exemple de Crotone,

---

[a] Ciceron, in Verrem. paſſim.

[b] Mém. de Trevoux. l'ann. 1727, p. 1449.

furent

furent déſolées entr'elles par des guerres continuelles, ou contre les barbares leurs voiſins. Cette ſuite d'infortunes fit recouvrer aux Pythagoriciens leur premier crédit ; & ſoixante ans environ après la mort du grand fondateur de leur ſecte, Zaleucus & Charondas, le premier à Locres, le ſecond à Thurium, tâchèrent de faire revivre les inſtitutions Pythagoricienes, qui, peut-être, étoient trop parfaites pour les mœurs corrompues de ce temps. En moins de quarante ans, une nouvelle perſécution chaſſa entièrement d'Italie les Pythagoriciens, & mit le comble, ſelon Polybe, aux déſaſtres & aux malheurs de ce pays autrefois ſi fortuné [a].

[a] Polybe, l. 203.

CHAPITRE XII.

GLOIRE d'Athènes. -- Succès militaires des confédérés. -- Athènes rebâtie & fortifiée. -- Extenſion de ſes murailles & de ſon port. -- Les confédérés prennent Byzance. -- Conſpiration de Pauſanias. -- Banniſſement de Thémiſtocles. - Vertus d'Ariſtide. - Cimon prend le commandement. Son mérite & ſes ſuccès. Révolte de l'Egypte. -- Guerre en Chypre. - Paix avec la Perſe. - Evénemens intérieurs de la Grèce. -- La grandeur Athéniene. - Jalouſie de Sparte, de Thèbes & d'Argos. - Trembiement de terre à Sparte. - Révolte des Ilotes. - Guerre entre les Eliens & les Piſans. -- Le temple & la ſtatue de Jupiter Olympien. -- Diſſentions dans l'Argolide. -- Révolte en Bœotie. -- Trève de trente ans. -- Caractère de Périclès. - Aſſerviſſement des alliés & des colonies d'Athènes. - Eſprit du gouvernement Athénien.

Gloire d'Athènes. A.C. 479. 431.

LES annales grecques ne fourniſſent point de période plus brillante que celle du demi ſiècle qui s'écoula depuis les batailles de Mycalé & de Platée, juſqu'à la guerre mémorable du Péloponèſe. Une ſeule république, l'un des

ſeize états dont les domaines réunis formoient à peine l'étendue de l'Ecoſſe, & dont le territoire particulier n'eſt qu'un point dans la carte du globe, fit une guerre offenſive contre l'empire des Perſes ; &, quoique environnée d'alliés jaloux ou d'ennemis déclarés, pourſuivit cette entrepriſe extraordinaire avec un ſuccès ſans exemple, n'accordant que des conditions de paix telles que l'orgueil de la victoire peut les dicter, & telles que des vaincus accablés de revers peuvent condeſcendre à les ſolliciter & à les accepter. La même république, dans ce court eſpace de temps, éleva ſur les foibles fondemens de ſon étroite population & de ſon petit territoire, l'édifice impoſant d'un Empire ; elle établit & affermit ſon autorité dans une étendue de plus de trois cens lieues ſur la côte d'Aſie, depuis Chypre juſqu'au Boſphore de Thrace ; elle s'empara de quarante îles parſemées dans cet intervalle [a], & en même-temps de tous les détroits qui joignent l'Euxin

[a] Pluſieurs de ces îles avoient été auparavant conquiſes par les Généraux Athéniens, particulièrement par Miltiades, comme nous l'avons rapporté plus haut ; mais s'étant revoltées contre le gouvernement ſévère d'Athènes, elles furent enfin ſubjuguées par Périclès.

à la mer Egée ; elle conquit & remplit de ſes colonies les rivages tortueux de la Macédoine & de la Thrace ; elle donna des loix aux rives de l'Euxin, depuis le Pont juſqu'à la Cherſonèſe taurique ou Tartarie de Crimée ; & ſubjuguant l'eſprit féroce des naturels du pays, par les terreurs que leur inſpiroit ſa flotte [a], elle protégea, contre leur violence & leur injuſtice, mais toutefois pour ſatisfaire ſon ambition & ſon intérêt, les colonies nombreuſes que Milet & d'autres cités grecques d'Aſie avoient répandues à différentes époques dans ces régions éloignées [b]. Notre étonnement augmentera encore, ſi nous conſidérons qu'Athènes n'obtint pas ces trophées immortels ſur des ſauvages ignorans ou ſur des eſclaves efféminés, mais ſur des hommes qui avoient la même origine, la même langue & les mêmes loix, les mêmes arts & les mêmes armes, en un mot, toute choſe commune avec les vainqueurs, excepté leur audace & leur bonheur.

Dans les ... s. Mais une gloire qui fut particulière aux Athéniens, c'eſt que durant cette ſuite rapide de triomphes militaires ſur terre & ſur mer, ils

---

[a] Plut. in Péricl.

[b] Strabo, géograph. paſſim.

cultivèrent avec un noble enthouſiaſme les arts utiles & agréables, & les portèrent à une perfection que peu de nations ont été capables d'imiter, & qu'aucune n'a encore trouvé poſſible de ſurpaſſer. Ce fut ſous l'adminiſtration d'un ſeul homme qu'on érigea dans Athènes plus de temples magnifiques, de théâtres, de portiques & d'autres ouvrages élégans & ſomptueux, que Rome, la maîtreſſe du monde, enrichie des dépouilles des nations & embellie par le travail de ſes Provinces tributaires, n'en vit élever dans ſes murs durant l'eſpace de pluſieurs ſiècles [a].

La ſculpture, à cette époque, parvint à une ſublimité d'où ce bel art ne pouvoit plus que rétrograder; & une république juſques-là inférieure en ouvrages d'invention & de génie à pluſieurs de ſes voiſins, & à ſes colonies même, produiſit, dans le ſeul eſpace de temps où vécut Périclès, ces chef-d'œuvres de poéſie, d'éloquence & de philoſophie [b],

---

[a] Plutarq. in Péricl.

[b] Périclès peut être regardé comme le contemporain de Socrate, de Sophocle, d'Euripide, de Thucydide, &c. puiſque ces grands hommes & pluſieurs autres fleurirent durant ſon adminiſtration, quoiqu'il mourût avant eux.

qui ont toujours été regardés depuis, par la portion éclairée du genre humain, comme les meilleurs modèles, non-seulement de compoſition & de ſtyle, mais de goût & de raiſon. Le nom de Grec ſembla dès-lors s'être perdu dans celui d'Athénien. Les écrivains de cette partie de la Grèce ſont nos guides les plus ſûrs & preſque les ſeuls, dans ce que nous avons à dire ſur l'hiſtoire de cette nation [a]; c'eſt d'eux que nous apprenons, comme la circonſtance la plus extraordinaire concernant l'Empire d'Athènes, que ce bel édifice politique étoit bâti ſur des fondemens ſi ſtables & conduit avec tant d'art & d'habileté, qu'il auroit longtemps bravé la jalouſie & les efforts réunis de la Grèce & de la Perſe, ſi différentes cauſes, que la prudence humaine ne peut ni prévoir ni prévenir, n'avoient ébranlé ſa maſſe & précipité ſa chûte [b].

Tel eſt le ſujet que j'ai entrepris de traiter dans ce Chapitre & dans les deux ſuivans; ſujet bien digne d'animer la plume d'un Hiſto-

---

[a] J'entends parler ici de Thucydide & de Xénophon, ainſi que des orateurs, philoſophes & poëtes Athéniens.

[b] Thucydid. l. 7 & 8, paſſim.

rien ; mais si l'écrivain veut remplir son sujet, il se ressouviendra qu'il est moins de son devoir d'amuser l'imagination par des descriptions générales, que d'expliquer avec précision & clarté les différens événemens qu'offre cette histoire intéressante ; il s'appliquera à présenter au lecteur, sous un point de vue distinct & complet, tous les objets confus qui se rassemblent en foule au fond de cette perspective ; &, tel qu'un astronome qui, en contemplant le soleil, a soin de se garantir des rayons environnans, il éloignera toutes les circonstances accessoires qui peuvent distraire ou éblouir l'attention.

Succès militaires de cette république.

La scène brillante que les succès militaires d'Athènes [a] nous présentent d'abord, mérite d'être observée avec d'autant plus de raison qu'elle prépara les moyens de cultiver les arts &

[a] Les principaux matériaux pour cette portion de l'histoire, se trouvent dans le premier & le second livre de Thucydide ; dans le onzième & le douzième de Diodore de Sicile ; dans Plutarque, vies de Thémistocles, d'Aristide, de Cimon & de Périclès ; dans la description de la Grèce par Pausanias, & dans l'histoire naturelle de Pline. Les faits épars sont fournis par d'autres anciens auteurs, dont nous citerons exactement les ouvrages.

d'exciter les progrès des ſciences : cette ſcène renferme trois actions diſtinctes, mais qui concourent au même bût. L'Hiſtorien ne peut les décrire en même-temps, ſans jeter de la confuſion dans ſon recit. Nous tâcherons d'éviter ce défaut en mettant ſous un aſpect clair & méthodique, la ſuite des événemens de cette hiſtoire; nous ferons obſerver en même-temps, avec ſoin, l'influence de chacune de ces ſéries ſur les époques ſimultanées ou ſucceſſives de notre narration, afin qu'elle puiſſe être tout à la fois ſatisfaiſante & fidelle. Les trophées de la guerre de Perſe doivent avec raiſon occuper la première place dans cette ébauche ; le choc des états rivaux, ſans ceſſe acharnés à ſe nuire & à ſe combattre, ſe préſentera au milieu du tableau ; & nous jetterons dans le fond les uſurpations ſucceſſives de cette république fortunée ſur ſes alliés, ſes colonies & ſes voiſins.

Diviſion du ſujet.

Les craintes communes qui avoient réuni & maintenu les Grecs juſques-là en un corps général de confédération, malgré les ſources ſans nombre d'animoſité réciproque, furent diſſipées par les victoires déciſives de Platée & de Mycalé. Le premier ſoin des Athéniens, après ces deux journées mémorables, fut de

Les Athéniens prennent Seſtos.

Olymp. 75. 2. A. C. 479.

ramener chez eux leurs femmes, leurs enfans & leurs effets les plus précieux qu'ils avoient dépoſés dans les îles d'Egine & de Salamine. Ils célèbrèrent dans cette dernière île, par une ſolemnité nationale le ſuccès qu'ils avoient obtenu. Le ſublime Sophocle, ſe joignit à un chœur de jeunes garçons, qui danſoient, dans le tranſports de leur allégreſſe, autour des dépouilles des barbares [a]. Eſchyle ſon prédéceſſeur, avoit contribué par ſa valeur aux victoires qui avoient procuré ces richeſſes; & le tendre Euripide, ſon rival, étoit né dans l'île de Salamine [b], le jour même qui fut ſi glorieux pour la Grèce & ſi fatal à la Perſe. Mais l'attention que les Athéniens donnèrent à leurs affaires domeſtiques, ne les empêcha pas de pouſſer la guerre avec vigueur, quoique abandonnés par les Spartiates & les autres Péloponéſiens, qui firent voile pour leur pays avant l'hiver. Les colonies Aſiatiques, animées par la liberté qu'elles venoient de recouvrer, ſecondèrent l'ardeur des Athéniens; & les confédérés, après avoir fait des courſes ſur les poſſeſſions du Grand-Roi, aſſié-

[a] Atheneus, l. 1.

[b] Vita Euripide.

gèrent & prirent la riche cité de Seſtos, dans la Cherſonèſe de Thrace, la ſeule place forte de cette péninſule qui reſtât encore attachée au parti des Perſes [a].

Les deux années ſuivantes la guerre languiſſoit au-dehors, tandis que les ſymptômes de la jalouſie & de la diſcorde, qui avoient déjà paru au moment où les flottes Athéniene & Spartiate s'étoient ſéparées, éclatoient avec plus de violence au-dedans. Les Athéniens commençoient à rebâtir leur ville, que les riches dépouilles des Perſes contribuoient à rendre d'une magnificence extraordinaire, & que la connoiſſance acquiſe, dans le cours de la guerre, des formes agréables de l'architecture Ionique & Dorique, embelliſſoit d'édifices d'une beauté & d'une élégance juſqu'alors inconnues en Europe. Mais par l'avis important de Thémiſtocle, ils ſuſpendirent cette noble entrepriſe ; & au-lieu de décorer leur capitale de temples, de théâtres & de gymnaſes, ils la fortifièrent par des murailles d'une telle conſtruction & d'une telle ſolidité qu'ils pouvoient dès-lors défier tous leurs ennemis, ſoit étrangers, ſoit voiſins. Un tel

---

[a] Hérodot. l. 9. c. 106. Diodor. l. 11. c. 37.

projet ne pouvoit manquer d'exciter la jalouſie de ceux-ci, ſurtout dans un ſiècle où l'art d'attaquer les places étoit ſi imparfait & ſi borné, que la moindre fortereſſe devenoit un objet d'importance. Auſſi le plan en étoit à peine déterminé, qu'il arriva une ambaſſade de Sparte, pour repréſenter combien ce deſſein étoit dangereux & alarmant pour ceux qui devoient leur ſalut à la foibleſſe de leurs cités. Si les Grecs, diſoit-on : » avoient eu des fortereſſes imprenables, ils s'y ſeroient renfermés, & n'auroient point trouvé dans la reſſource iſolée de leur courage, le moyen de chaſſer les barbares de leur pays. C'eſt pourquoi les Athéniens, qui, juſques-là, avoient ſoutenu ſi généreuſement la cauſe de la confédération, devoient non ſeulement ſe déſiſter du projet d'élever des murailles & des fortifications chez eux, mais empêcher même un pareil deſſein chez les républiques au-delà de l'Iſthme, d'autant plus que la ſeule contrée du Péloponèſe ſuffiſoit, en cas de danger pour donner aſyle à la nation grecque toute entière. »

Jalouſie de Sparte.

Thémiſtocles reconnut aiſément le ſoupçon & la haine cachés ſous le prétexte ſpécieux du bien public, & il encouragea ſes compatriotes à éluder, par un artifice ſemblable, l'ar-

Dévoilée par Thémiſtocle.

tifice de Sparte. Le Sénat des cinq cens, qui étoit chargé de donner audience aux ambaſſadeurs étrangers, déclara qu'Athènes n'adopteroit aucune meſure contraire à l'intérêt général de la Grèce, & qu'elle enverroit à ſon tour une ambaſſade, pour éloigner toutes les craintes mal-fondées qu'on s'étoit formées à cet égard. Les Lacédémoniens étant retournés chez-eux avec cette réponſe vague, Thémiſtocles fut envoyé immédiatement à Sparte, où il attendit à un certain temps donné, ainſi qu'il en étoit convenu avec ſes compatriotes [a], le ſage Ariſtides, le perſonnage le plus reſpecté de ſon temps, & Lyſicles orateur du Sénat & de l'aſſemblée du peuple. Pendant ce temps-là les murs d'Athènes s'élevoient avec une célérité ſans exemple. Non-ſeulement les eſclaves, les artiſans de profeſſion & les dernières claſſes des citoyens, mais les magiſtrats même du premier rang, les pères vénérables de la république, travailloient de leurs propres mains & avec une induſtrie infatigable. Les foibles efforts

---

a Idem, ibid. & in Themiſt. Lyſias orat. funeb. & cont. Alcibiade.

des femmes & des enfans contribuoient auſſi à ces utiles travaux. Les plus ſuperſtitieux des hommes négligeoient en ce moment leurs ſolemnités accoutumées, & ne faiſoient plus aucune diſtinction des jours & des ſaiſons; le ſilence même de la nuit ne ralantiſſoit point leur ardeur & leur activité. Les ruines de leur cité leur fourniſſoient heureuſement & en abondance les matériaux néceſſaires. On n'épargnoit aucun édifice, public ou particulier, ſacré ou profane; la ſculpture groſſière des anciens temples, même les tombeaux mutilés de leurs ancêtres, tout étoit confondu dans la maſſe commune; & un ſiècle après, le ſingulier aſpect de la muraille, compoſée de pierres brutes & informes, inégalement poſées & de couleurs différentes, atteſtoit la rapidité avec laquelle cet ouvrage avoit été exécuté [a].

Thémiſtocle avoit éludé juſques-là, ſous différens prétextes, de déclarer ſa commiſſion devant le Sénat de Sparte. Etant preſſé à ce ſujet par quelques magiſtrats qui commençoient à ſoupçonner ſon ſilence, il allégua encore l'abſence de ſes collégues, comme une raiſon ſuffiſante de ſon délai. Mais une troupe

Et les effets de cette jalouſie éludés par ſon adreſſe.

[a] Thucydid. l. 1. c. 89.

de voyageurs qui venoit de paſſer par Athènes, donna avis des travaux extraordinaires qu'on faiſoit dans cette ville. Cette nouvelle, & le reſſentiment qu'elle excita parmi les Spartiates, auroient déconcerté un homm emoins froid & moins intrépide que le vainqueur de Salamine & d'Artémiſe. Thémiſtocles répondit avec cette adreſſe naturelle à ſon caractère, qu'il étoit indigne de la gravité de Sparte, de s'en rapporter aux rumeurs vagues de quelques hommes obſcurs ; & qu'avant de ſoupçonner ſi légèrement la fidélité de leurs alliés, ils devoient chercher eux-mêmes à découvrir la vérité. Cette déclaration, fut appuyée dit-on, de quelques préſens ſemés à propos parmi ceux des Ephores qui avoient le plus de crédit ſur l'eſprit du peuple ; & les Spartiates trompés ou corrompus conſentirent à envoyer à Athènes une ſeconde ambaſſade compoſée des plus reſpectables de leurs citoyens. Ces nouveaux ambaſſadeurs ne furent pas plutôt arrivés à leur deſtination, qu'on les mit en chartre privée, comme garants du retour de Thémiſtocles & de ſes collégues, qui, vers le même temps, lui avoient appris que les murs étoient achevés. Ce fut alors que les envoyés d'Athènes ſe diſpoſèrent à lever

le maſque. Ils ſe préſentèrent dans l'aſſemblée des Lacédémoniens ; & Thémiſtocles prenant la parole pour tous, déclara que ſes compatriotes n'avoient pas beſoin d'apprendre de leurs confédérés, quelles meſures étoient plus honorables pour eux-mêmes, & plus avantageuſes à la cauſe commune ; que c'étoit par ſes conſeils qu'ils avoient mis leur cité en état de ſe défendre des aſſauts de leurs ennemis déclarés & de leurs amis jaloux ; & que ſi Sparte conſervoit du reſſentiment de cette démarche, qui n'auroit pour but que le bien public, mais qui pouvoit déplaire peut-être à l'ambition particulière, ſa colère ſeroit également injuſte & impuiſſante, puiſque leurs propres citoyens reſteroient en ôtages à Athènes, juſqu'à ce que ſes collégues & lui euſſent été rendus en ſûreté dans leur pays [a]. Quelle que fût l'indignation ſecrète que ce diſcours excita parmi les Spartiates, ils jugèrent à propos de diſſimuler leur animoſité. Ils permirent aux Ambaſſadeurs de retourner chez-eux ; mais la conduite de Thémiſtocles laiſſa à Sparte le levain de cette haine inéxorable qui le pourſuivit dès-lors dans toute la Grèce & juſqu'au milieu

[a] Plut. &c. ibid.

de ſes propres concitoyens. Les ſervices éminens qu'il rendit aux Athéniens, furent préciſément la cauſe de la perſécution qu'il éprouva enſuite, & dans laquelle ſa patrie même ſignala ſon ingratitude [a].

Thémiſtocles bâtit le Pyrée. Olymp. 75. 4. A. C. 477.

L'ancien port Athénien de Phalericum étoit petit, étroit & peu convenable. Pour ſuppléer à ce défaut, Thémiſtocles avoit recommandé le Pyrée, ſitué à cinq milles de la citadelle, & garni de trois baſſins naturels, comme une place qui étant ſuffiſamment fortifiée, formeroit une ſtation plus commode & plus ſûre pour la marine Athéniene. On en avoit poſé les fondemens, & les murailles commençoient à s'élever, lorſque les ravages cruels des barbares interrompirent cette entrepriſe. Athènes ayant été fortifiée l'année précédente, Thémiſtocles penſa qu'il falloit profiter du moment pour achever le nouveau port [b]. Il ſut faire uſage à propos de ſon adreſſe, de ſon éloquence, & des moyens de ſéduction pour détourner le reſſentiment de Sparte, qui, quoique moins jalouſe alors de

---

a Diodor. l. 9. p. 437.

b Thucydi. l. 1. c. 93. Plut. in Themiſt. Diodor. l. 11. 436.

la

la puiſſance maritime de ſa rivale, que de ſes forces de terre, menaçoit néanmoins, en cette occaſion, d'entrer en Attique à main armée. Mais le ruſé Athénien eut l'art de perſuader aux Spartiates & à leurs alliés qu'il étoit abſolument eſſentiel pour l'intérêt commun de la confédération grecque, de ſe procurer un port vaſte, commode, & capable de réſiſter, par ſes fortifications, aux attaques des étrangers. L'ouvrage fut pouſſé avec tant d'ardeur & d'activité à Athènes, qu'en moins de douze mois il fut entièrement achevé; ce qu'on auroit de la peine à croire, ſi l'hiſtorien ſur le témoignage duquel nous affirmons cette circonſtance & qui fut contemporain, n'étoit pas reconnu pour très-exact & très-fidèle [a]. Les nouveaux murs étoient aſſez larges pour y admettre deux voitures de front; les pierres qui les compoſoient étoient d'une taille énorme, & fortement unies par des barres de fer qui étoient fixées dans des entailles profondes avec du plomb fondu. Le Pyrée devint bientôt une ville, contenant pluſieurs milliers d'habitans. Il fut joint à la cité d'Athènes par des murailles commencées par Cymon, mais achevées par Pé-

[a] Thucydid. ubi ſuprà.

riclès, vingt ans après que le port eut été
A. C. 457. conſtruit. L'hiſtoire parle ſouvent, ſous le nom de longues murailles, des nouveaux ouvrages de Cymon & de Périclès. Elles s'étendoient de chaque côté à quarante ſtades ; & en ajoutant cette étendue à la circonférence de l'ancienne cité, (qui étoit environ de ſoixante ſtades) nous trouvons que le circuit entier des fortifications de la capitale d'Attique, étoit de dix-huit milles anglois ou cinq lieues de France [a].

La guerre contre la Perſe continuée par les confédérés.

Les altercations & les animoſités excitées entre les confédérés par de ſemblables entrepriſes, n'empêchèrent pas leurs armes réunies d'attaquer les domaines du Grand-Roi. Trente vaiſſeaux Athéniens & cinquante du Péloponèſe avoient été employés à chaſſer les garniſons Perſanes des ports de mer qu'elles occupoient encore dans l'Helleſpont, la Propontide & les îles Ægées. La flotte Européenne ayant été jointe à temps par différentes eſcadres des cités grecques d'Aſie, parcourut les rivages orientaux de la Méditerranée, en expulſa les barbares, & délivra Chypte de l'oppreſſion ſous laquelle cette île gémiſſoit depuis

a Pauſanias, p. 29 & ſuiv. Strabo, p. 391 & ſuiv. Plut. in Cymon.

long-temps. L'expédition qu'elle entreprit ensuite, doit lui avoir coûté beaucoup plus de temps, puiſqu'elle fut obligée de revenir à l'Oueſt l'eſpace d'environ deux cens lieues, & de ſe diriger alors preſqu'auſſi loin au nord pour arriver dans le Boſphore de Thrace. A l'entrée de ce célèbre canal qui joint l'Euxin à la Propontide, étoit la cité de Byzance, deſtinée à devenir un jour le ſiége d'un Empire, & à reſter long-temps le principal marché de l'Europe & de l'Aſie. Cette ville, fondée par une foible colonie de Mégariens, étoit devenue par degrés floriſſante, peuplée & indépendante; mais elle ſe trouvoit alors entre les mains des barbares qui l'opprimoient & la déſoloient. Xercès & ſes miniſtres ne connoiſſoient pas probablement l'importance de cette place, ſituée entre le Boſphore & l'Helleſpont, deux détroits par leſquels on pouvoit favoriſer le commerce des deux mers & arrêter les flottes de l'ennemi. Mais en ſuppoſant qu'ils euſſent apperçu ces avantages, les déſaſtres qui avoient ſuivi juſques-là toutes leurs entrepriſes maritimes, ne leur auroient pas permis d'eſpérer que leurs marins oſaſſent ſe préſenter à un ennemi victorieux. Ils montrèrent cependant plus de vigueur qu'à l'or-

Qui prennent Byzance.

Olymp. 75. A. C. 476.

dinaire, en défendant du côté de terre, une place qu'ils regardoient comme le centre d'une très-belle poſſeſſion. La côte adjacente de Thrace forme un contraſte frappant avec l'intérieur des terres. Au-lieu de bruyères & de montagnes de neige qui défigurent les régions de l'Hemus & du Rhodope, les Provinces maritimes produiſent en abondance, du vin, des olives, les grains les plus utiles & les fruits les plus délicieux. Le climat ne cède en rien aux plaines de l'Aſie pour la douceur de la température & la beauté du ciel; & le ſol en avoit été cultivé long-temps par les colonies grecques qui s'étoient étendues fort avant des deux côtés de Byzance. Les barbares renforcèrent la garniſon de la place, qui étoit d'ailleurs bien approviſionnée, & commandée par des Perſes de la première diſtinction, parmi leſquels ſe trouvoient quelques parens du Grand-Roi. Le ſiége fut opiniâtre, mais les événemens n'en ſont point décrits dans l'hiſtoire. On ſait ſeulement que les murs furent eſcaladés, qu'on y fit un immenſe butin, & que pluſieurs Princes & nobles perſans tombèrent entre les mains des vainqueurs [a].

[a] Plut. in Ariſtide. Thucydid. l. 95 & ſuiv. Diodor. l. 11. 44-46.

Ici finit la gloire de Pauſanias, qui commandoit encore dans cette occaſion les forces des confédérés, & dont la réputation égaleroit celle des noms les plus illuſtres de l'antiquité, quand même il eût échoué au ſiége de Byzance. Les riches dépouilles de Platée, dont on lui adjugea la dixième partie comme Général, l'élevèrent au-deſſus de cette égalité requiſe par les inſtitutions républicaines. Sa nouvelle conquête augmenta de beaucoup encore ſes richeſſes & ſon ambition; & une ſuite continuelle de proſpérités, toujours dangereuſe pour les eſprits même les plus ſages, lui devint funeſte. Pauſanias ſe croyant trop grand pour reſter dans la condition de ſujet, conçut le projet de ſe faire ſouverain par le ſecours de Xercès, l'implacable ennemi de ſa patrie. Il s'adreſſa à ce Prince au moyen de Gongylus l'Erétrien, homme capable de toutes ſortes d'intrigues & de perfidies. C'étoit à un tel aſſocié que Pauſanias avoit confié les nobles Perſans pris dans Byzance. Gongylus s'échappa avec ces priſonniers au travers du Boſphore, & porta au Grand Roi une lettre dans laquelle le Général Spartiate, donnant, comme une preuve indubitable de ſa ſincérité, la liberté accordée aux Princes Perſans, propoſoit de ſe lier étroi- La conſpiration de Pauſanias.

tement avec Xercès, d'épouſer ſa fille, de ſeconder ſes efforts pour conquérir la Grèce, & de tenir cette contrée comme une Province dépendante de l'Empire de Perſe. On dit que le Perſan goûta fort ces propoſitions; ce qui n'eſt pas difficile à croire, puiſque le grand objet de ſon règne étoit de ſubjuguer la Grèce. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il envoya ſur le champ Artabaze, perſonnage de confiance, pour conférer avec le traître & agir de concert avec lui.

Mal conduite. Mais Pauſanias agiſſoit avec la précipitation & l'imprudence d'un homme heureux : au-lieu de diſſimuler ſes deſſeins juſqu'au moment propre à les exécuter, il prit tout d'un coup le ton de maître & les manières d'un tyran. Il ſe rendit d'un accès difficile pour ſes collégues, & mépriſa leur avis ſur les meſures à prendre pour exécuter les ordres qu'ils avoient. Il s'étoit entouré de gardes, choiſis parmi les barbares conquis; & il puniſſoit la plus légère faute commiſe par les ſoldats des troupes alliées avec une rigueur juſques-là inconnue à la diſcipline grecque. Il ménageoit encore, à la vérité, la fierté des Spartiates, mais ſans y mettre le moindre degré de prudence, puiſque les diſtinctions qu'il exigeoit pour eux,

ne tendoient qu'à irriter leurs confédérés.

Cette insolence insolérable dégoûta & provoqua l'armée en général, mais particulièrement les Ioniens, qui se plaignirent de n'avoir été délivrés des fers du despotisme Persan, que pour être courbés sous le joug plus dur & plus odieux de Sparte. Ils s'adressèrent, d'un commun accord, à l'Athénien Aristides, & à son collégue Cymon, fils de Miltiades, jeune-homme qui donnoit les plus belles espérances, & qui avoit signalé son patriotisme & sa valeur dans les occasions brillantes de la guerre. Les Amiraux Athéniens ayant approuvé leurs raisons, Uliades & Antagoras, qui commandoient respectivement les flottes de Samos & de Chio, les plus braves des alliés maritimes, saisirent la première occasion d'insulter la galère de Pausanias; & lorsque le Spartiate les menaçoit en leur reprochant cette hardiesse, ils lui crièrent de remercier la fortune qui l'avoit favorisé à Platée, & que c'étoit en mémoire de cette journée, qu'ils ne le punissoient pas sur le champ de son arrogance & de sa cruauté. Ces paroles retentirent bientôt d'un vaisseau à l'autre dans toute la flotte, & servirent de signal à une révolte générale. Les différentes escadres de l'Asie & de l'Hellespont

Les alliés rejettent son autorité. Olymp. 76, 1. A. C. 476.

quittèrent leurs ſtations, joignirent les vaiſſeaux d'Uliades & d'Antagoras, ſe déclarèrent hautement contre l'inſolente ambition de Pauſanias, abjurèrent la tyrannie orgueilleuſe de Sparte, & ſe rangèrent dès-lors, de leur propre mouvement, ſous les trophées d'Athènes, dont la magnanimité généreuſe ſembloit plus digne de commander à des hommes libres [a].

Pauſanias rappelé par les Spartiates. Olymp. 76. 2. A. C. 475.

Cette révolution eut des effets immédiats & importants, que nous continuerons d'expliquer, lorſque nous aurons vu l'indigne Pauſanias renvoyé & puni. Le ſénat de Sparte, informé de ſes malverſations & de ſa perfidie, le rappela pour lui faire ſon procès. Mais ſes immenſes richeſſes le mettant en état de corrompre l'intégrité de ſes juges, il échappa ſans autre punition que d'être dégradé de ſon emploi & de payer une forte amende. Les Spartiates ſubſtituèrent à ſa place, non pas un ſeul Amiral, mais pluſieurs Capitaines, qui partageoient l'autorité, afin d'écarter, par ce moyen, le reſſentiment que l'inſolence & l'abus du commandement illimité avoient excité parmi leurs confédérés. Pauſanias, quoique dépouillé de

---

[a] Nepos in Pauſan. Plutarq. in Ariſtid.

ſon caractère public, ayant accompagné ces officiers en Helleſpont, dans un vaiſſeau équipé à ſes frais, commença à déployer plus d'arrogance que jamais. Il dédaigna non-ſeulement les coutumes & les manières des Grecs, mais leur habillement, & continua preſqu'ouvertement ſa correſpondance criminelle avec Artabaze. Le nombre de ſes gardes & de ſes valets, tous pris parmi les barbares, fut augmenté; il foula aux pieds les inſtitutions les plus révérées de ſon pays; enfin il affecta cette pompe du pouvoir & cette oſtentation choquante du vice, qui caractériſoient la vie lâche & efféminée des Satrapes Perſans [a].

Il retourne en Orient.

Lorſque les magiſtrats de Sparte reçurent le détail de ces excès, ils craignirent que Pauſanias ne refuſât de revenir dans ſon pays ſur les ſimples ſommations ordinaires; c'eſt pourquoi ils employèrent la forme du Scytalé, qu'ils réſervoient pour les occaſions les plus ſolemnelles. Le Scytalé (car l'opinion peut donner de l'importance à tout) n'étoit qu'une petite bande de parchemin roulée autour d'un morceau de bois, & ſur laquelle on avoit empreint le décret de

Il eſt rappelé par le Scytalé.

---

[a] Thucydid. l. 95 & 128.

la république. Chaque Spartiate revêtu de quelque autorité, ſoit dans l'intérieur du pays, ſoit au-dehors, avoit une taille de bois qui correſpondoit exactement à la baguette ſur laquelle le parchemin avoit d'abord été roulé. En y appliquant cette taille, les mots du Scytalé s'arrangeoient néceſſairement dans leur forme originale, & atteſtoient le commandement authentique des magiſtrats. Comme tuteur du roi de Sparte encore enfant, Pauſanias avoit été pourvu d'un inſtrument de cette eſpèce; & tel eſt l'effet de la formalité légale, qu'un homme, qui probablement auroit mépriſé l'injonction d'une ſimple lettre, retourna ſans délai dans la patrie qu'il avoit trahie, y étant rappelé par cet uſage frivole mais reſpecté.

Et puni. Les beaux dehors & la pédanterie hypocrite de la vertu Spartiate, ſe dévoilèrent de la manière la plus honteuſe dans toute l'affaire de Pauſanias. Quoique convaincu de la plus odieuſe tyrannie, & de toutes ſortes d'extorſions & de débauches, on le laiſſa encore jouir de ſa liberté perſonnelle; il continua de correſpondre, par de fréquens meſſages, avec ſon complice Artabaze; & à la longue il gagna les Ilotes & les Meſſéniens, ces eſclaves opprimés qui étoient toujours prêts à ſe révolter contre la tyrannie

infatigable de leurs maîtres. Mais comme les richeſſes & l'effronterie de Pauſanias ne pouvoient ſuffire à corrompre & à dominer la république entière, ceux qui avoient refuſé ſes préſens ou qui ſe trouvoient offenſés de n'y avoir aucune part, l'accuſèrent, une troiſième fois, de trahiſon envers la Grèce, à la ſuite d'un évènement qui rendoit leur accuſation valable & bien fondée. Un jeune homme, vil inſtrument des goûts dépravés de Pauſanias, étoit deſtiné par ce monſtre à devenir la victime de ſon ambition. Il fut chargé par ſon maître de porter à Artabaze une lettre, dans laquelle, après avoir rendu compte de l'état préſent de ſes affaires, Pauſanias avertiſſoit le Perſan, ſuivant ſon uſage, de ſe défaire du meſſager. Le jeune homme ſoupçonneux, qui avoit obſervé que tous ceux qui avoient été chargés de ſemblables commiſſions, n'étoient point revenus, décacheta la lettre, & y lut la deſtinée qui l'attendoit. Enflammé du deſir de ſe venger, il porta ſur le champ cet écrit aux ennemis de Pauſanias, qui conſeillèrent prudemment au meſſager de ſe réfugier dans le temple de Neptune, croyant bien que ſon maître ne manqueroit pas de l'y ſuivre. Ils le cachèrent dans cet azyle; & ayant averti les Ephores &

les autres principaux magiſtrats, de la ruſe qu'ils avoient employée pour convaincre le traitre par ſes propres écrits, ils obtinrent qu'une députation les accompagneroit & entendroit ſecrettement les reproches mutuels du meſſager & de Pauſanias. Le traitre fut convaincu par ce moyen ; mais la ſuperſtition des Spartiates les empêcha de le ſaiſir dans l'édifice ſacré. On lui permit de ſe retirer ; & lorſqu'enfin le Sénat eut déterminé qu'on l'arrêteroit, il fut averti en ſecret de ſon danger par quelques membres de l'aſſemblée. Sur cet avis, il ſe réfugia dans le temple de Minerve ; & comme le privilége de ces ſortes d'aſyles défendoit de l'en arracher de force, on le fit entourer de gardes, & il y périt ainſi par la faim [a].

Les confédérés confient leurs financ. à Ariſtides.

Olymp. 76, 1. A. C. 475.

La mort de ce traitre ne pouvoit réparer les mauvais effets de ſon inconduite & de ſa perfidie. Non-ſeulement les Ioniens, qui s'étoient révoltés les premiers, mais en général les confédérés étrangers, rejetèrent hautement les ordres de Dorcis & des autres capitaines que Sparte avoit envoyés pour commander. Quelques communautés du Péloponèſe ſeulement,

---

[a] Thucydide. l. 1. c. 128 & ſuiv. Diodor. l. 11. c. 44. & Nepos in Pauſan.

ſuivirent l'étendard de Lacédémone; mais les Inſulaires & les Aſiatiques s'attachèrent unanimement à Ariſtides. Ils confièrent à ſa ſageſſe & à ſes vertus, non-ſeulement les opérations de l'armement combiné, mais lui ſoumirent volontairement leurs plus chers intérêts; & l'expérience juſtifia bientôt un choix auſſi éclairé. L'uſage de la paye n'étoit point encore introduit dans le ſervice Grec, parce que le caractère de *ſoldat* n'étoit pas ſéparé de celui de *citoyen*. On avoit coutume néanmoins, de lever annuellement une certaine quantité de deniers parmi les différens confédérés, pour acheter des armes, pour équiper & avitailler les galères, & pour des machines de guerre néceſſaires aux aſſauts des villes fortifiées. Ariſtides fut nommé, d'un ſuffrage unanime, pour régler ſur un nouveau plan & appliquer d'une manière plus juſte cette taxe néceſſaire, qui avoit été impoſée, & exigée par les Spartiates, ſans faire aſſez d'attention aux facultés reſpectives des contribuables. L'honnête Athénien remplit cet office délicat avec autant d'équité que de jugement. L'impoſition annuelle ſe montoit en tout à quatre cent ſoixante talens,

---

[a] Plut. in Ariſtid. p. 532. & ſuiv, Diod. p. 440.

environ deux millions de livres tournois, & elle étoit si scrupuleusement proportionnée aux facultés de chacun, qu'aucune communauté ne put trouver le moindre soupçon de partialité ou d'injustice. Le trésor commun fut gardé dans l'île sacrée de Délos; & quoique confié à la discrétion personnelle du commandant Athénien, il fut bientôt censé être à la disposition de sa république [a].

Mérite & persécution de Thémistocles

Tandis que le mérite d'Aristides procuroit ainsi à ses compatriotes l'économie du trésor national de la Grèce, Thémistocles réussissoit également à faire valoir les ressources intérieures de l'état. En accordant plus de protection aux étrangers qu'ils n'en trouvoient dans les villes voisines, il augmenta non-seulement la population, mais les richesses d'Athènes, parce que ce cadastre de nouveaux habitans payoit une contribution annuelle en retour de la sécurité dont ils jouissoient [b]. Il employoit cette somme, avec d'autres branches du revenu public, à construire tous les ans environ soixante galères, ce qui compensoit au-delà les pertes que la marine Athénienne pouvoit éprouver par les accidens

---

[a] Ibid. p. 532. & sqq. Diodor. p. 440.

[b] Lysias, adverſ. Philon.

de la mer dans des parages étrangers. Malgré l'envie & la malice des indignes Démagogues qui infeſtoient l'aſſemblée du peuple & les cours de juſtice, Thémiſtocles étoit ſur le point d'acquérir au-dedans la même autorité dont Ariſtides jouiſſoit au-dehors, lorſque des plaintes arrivèrent de Sparte contre lui, & l'accuſèrent d'avoir conſpiré avec Pauſanias contre la liberté publique. Le reſſentiment connu que les Spartiates avoient voué à cet homme extraordinaire, explique ſuffiſamment la raiſon pour laquelle ceux qui avoient été ſi lents à procéder contre Pauſanias lui-même, mettoient tant d'empreſſement à faire punir ſon prétendu complice. Mais il n'eſt pas aiſé de concevoir comment les Athéniens pouvoient admettre une telle accuſation contre un homme dont la valeur éprouvée & la conduite prudente avoient gagné la bataille déciſive de Salamine; dont les conſeils & l'adreſſe avoient fortifié leur ville & l'avoient rendue imprenable; dont la prévoyance & l'activité leur avoit procuré une flotte à laquelle aucune nation du monde ne pouvoit réſiſter; & dont l'habileté & le patriotiſme avoient non-ſeulement ſauvé ſa patrie de la plus formidable invaſion, principalement dirigée contre Athènes, mais avoient contri-

bué ſi éminemment à élever ſa république au premier rang dans la conféderation grecque. Tel étoit cependant, d'un côté, l'effet de cette envie qui, dans les républiques, accompagne toujours la forme de la conſtitution ; & telle fut, de l'autre, l'influence des intrigues & des ſubornations de Sparte, que Thémiſtocles fut banni par la voie de l'oſtraciſme ; punition qui n'étoit infligée qu'à ceux dont l'ambition paroiſſoit dangereuſe à la liberté, qui n'exigeoit point la preuve d'aucun délit particulier, & qui n'avoit ſon effet que pour un certain nombre d'années *a*.

Sa mort & ſon caractère.

Olymp. 76, 4. A. C. 473.

Il eſt probable que l'illuſtre exilé auroit été rappelé avant l'expiration de ſon exil ; mais la perſécution de Sparte ne laiſſa pas à ſes compatriotes le loiſir de ſe repentir de leur ſévérité. Ayant puni Pauſanias, les Spartiates firent ſavoir aux Athéniens *a* que d'après les papiers du traitre, le crime de Thémiſtocles paroiſſoit complettement évident ; que par conſéquent il ne ſuffiſoit pas de l'avoir banni pour quelques années d'Athènes, par un décret indulgent que l'aſſemblée pourroit révoquer quand il lui

a Diodor. p. 445. & ſuiv. Plut. Ibid.

plairoit,

plairoit ; que les crimes contre la confédération générale de la Grèce devoient être jugés par le conseil amphyctionique, & punis de mort ou d'un banniſſement perpétuel. » Les Athéniens condeſcendirent honteuſement à cette demande. Il paroît en effet que Thémiſtocles avoit été en correſpondance avec Pauſanias, & qu'il avoit eu connoiſſance de ſes deſſeins ; mais il perſiſta toujours à affirmer qu'il ne les avoit jamais approuvés. La rivalité & l'inimitié qui ſubſiſtoient entre Sparte & Argos, l'avoient engagé à choiſir la dernière pour le lieu de ſa retraite. Il y reçut les nouvelles de ſa condamnation ; après quoi, ne ſe croyant en ſûreté dans aucune ville du Péloponèſe, il s'embarqua pour Corcyre. Mais ſes ennemis continuant encore à le pourſuivre, il s'enfuit ſur la côte d'Épire, & chercha un refuge chez les barbares Moloſſes. Bientôt après il paſſa en Perſe, où ſa facilité à apprendre le langage & les manières de ces peuples, le rendit recommandable au nouveau roi Artaxercès, qui venoit de ſuccéder à l'ennemi de la Grèce. Le ſoupçon de trahiſon jette un faux jour ſur le brillant tableau de ſes vertus ; & le déſintéreſſement de ſon caractère privé, ne contribue point à le laver de cette imputation. Quoiqu'il

Olymp. 77. 1 ; A. C. 472.

eût emporté avec lui ſes effets les plus précieux, ce qu'il laiſſa à Athènes de ſa propriété, ſe montoit à une centaine de talens, (environ cinq cent mille livres tournois) ſomme immenſe, lorſque nous la comparons à la valeur des monnoies dans ce ſiècle. Tout fut confiſqué au profit public, & l'ardeur de la populace à s'emparer de ce riche butin, ſert à expliquer l'empreſſement avec lequel on concouroit de toute part à ſa deſtruction. Le bruit courut en Grèce que Thémiſtocles n'oublieroit jamais l'ingratitude des Athéniens, & qu'il étoit déterminé à ſe venger à la tête d'une puiſſante armée levée par Artaxercès. Mais voyant les ſuccès étonnans de Cymon ſur la côte d'Aſie, il déſeſpéra de pouvoir jamais accomplir ſon deſſein ; & dans un moment de douleur il termina ſa vie par le poiſon, à l'âge de ſoixante-cinq ans, dans Magnéſie, ville de Lydie, qui lui avoit été donnée par la libéralité du monarque Perſan. *a*

C'eſt une choſe digne de remarque, que les trois grands généraux qui avoient réſiſté aux armes de Xercès, & avoient humilié ce Prince,

---

a Plut. & Nepos, in Thémiſt. Diodor. l. 11. c. l. 59. Thucydid. 1. 135 & ſuiv.

quittèrent la ſcène de la vie preſque dans le même-tems. Tandis que Pauſanias & Thémiſtocles ſubiſſoient la peine de leurs crimes réels ou prétendus, Ariſtides finiſſoit ſes jours dans la vieilleſſe la plus avancée, univerſellement regretté & admiré de ſes compatriotes. Lui, qui avoit eu long-tems le maniement du tréſor commun de la Grèce, ne laiſſa pas de quoi payer les frais de ſes funérailles. Son fils Lyſimaque reçut un préſent de ſept mille livres tournois du public, pour être en état de ſuivre & de finir ſon éducation. Ses filles furent entretenues & dotées aux dépens du tréſor. Cette pauvreté honorable répondoit bien à l'élévation mâle de ſon caractère, dont l'éclat pur & ſans tache, ſuivant l'opinion d'un bon Juge du mérite [a], éclipſe de beaucoup la réputation équivoque de ſon audacieux mais infortuné rival (*).

La conduite de la guerre de Perſe fut dévo- Élévation de Cymon au commandement.

[a] Platon, apud Plutarq. in Ariſtid.

(*) Pourquoi le déſintéreſſement, la fidélité & l'intégrité dans un homme d'état ainſi que dans tous les hommes, ont-ils été régardés de tout temps & chez toutes les nations, comme des qualités ſupérieures à l'eſprit, aux talens, & à l'audace même du génie ? Pourquoi la gloire d'Ariſtides

lue par la mort d'Ariſtides, à ſon collégue Cymon

ſurpaſſe-t-elle de beaucoup celle de Thémiſtocles? Pourquoi, dans le ſiècle où nous ſommes, & où l'on ne reconnoît en général d'autre Dieu que l'or, d'autres loix que l'or, d'autres vertus que l'or, d'autre morale & d'autre politique que l'or; pourquoi, dis-je, conſentons-nous tous cependant à convenir hautement qu'un homme qui a volé l'état, quelles que ſoient ſes richeſſes & ſon luxe, quels que ſoient ſon eſprit & ſes talens, quelqu'influence qu'il ait ſur les gens de lettres qui attendent des graces & des penſions de lui; que cet homme, malgré tous ces avantages, malgré ſon crédit, malgré la crainte que ſes ſatellites & ſes eſpions peuvent inſpirer; que cet homme enfin eſt un être mépriſable, odieux, & condamné pour jamais ou à l'opprobre d'un oubli, ou à l'opprobre d'une réputation, ſuivant que ſes forfaits ont eu plus ou moins d'énergie? Pourquoi admirons-nous unanimement Lhoſpital, comme les anciens admiroient Ariſtides? Pourquoi déteſtons-nous toujours les fripons, & pourquoi les honnêtes-gens qui les devinent de près & de loin, ont-ils fait une ligue éternelle contr'eux? C'eſt qu'il y a dans la conſcience de l'homme le plus corrompu ou le plus borné, un germe de vertu qui tend toujours à ſe développer, & qui n'avorte jamais, ſans laiſſer au moins dans le cerveau l'impreſſion du bien. De cette impreſſion du bien comparé au mal, réſulte un diſcernement quelconque; & de la ſomme totale de ces diſcernemens réunis, réſulte le jugement toujours infaillible que le public prononce contre l'adminiſtration & la mémoire de celui qui a mal gouverné l'état, qui l'a volé,

qui uniſſoit l'intégrité de ce grand homme à la valeur de Miltiades & à l'audace déterminée de Thémiſtocles. Mais comme ſon ambition ne ſe bornoit pas à imiter ſimplement ſes prédéceſſeurs, non-ſeulement il montra les mêmes vertus, mais il les fit briller par des manières aimables, par une humanité indulgente, & par la candeur de la bonhomie : vertus qui lui aſſurèrent long-tems l'affection de ſes concitoyens, tandis que ſes talens militaires &

---

qui l'a aſſervi, qui l'a deshonoté. En vain les complices de cet anti-Ariſtides cherchent-ils à le couvrir de leur ombre, & à diſtribuer ſourdement des rumeurs calomnieuſes contre les gens de bien, & des éloges adroits & ingénieux en faveur de leur héros ; tout échouera de leur part. Deux yeux perçans, un cœur incorruptible & une tête imperturbable, ſuffiront pour détruire l'échafaudage de la ruſe & dévaſter le labyrinthe des intrigans. Sois homme de bien, ſi tu veux être homme d'état ; quitte la place ſi tu ne ſens pas dans ton cœur le feu ſacré de la vertu, & dans l'énergie de ton caractère, le courage d'imiter Ariſtides & Lhoſpital ; ſans quoi je t'annonce la colère de tous les honnêtes-gens ; & cette colère ne ſera pas auſſi mal-adroite que tu penſes ; parce que la probité éclairée & calme connoît toutes les ruſes & la malice de la friponnerie, & que les fripons, qui n'ont qu'un objet, ſont aveuglés & troublés ſur tout le reſte. Note du traducteur, faite en Août 1786.

ſon autorité, toujours dirigés par la modération & la juſtice, lui conſervèrent un aſcendant abſolu ſur les alliés de la république. Ses premières opérations furent dirigées vers la côte de Thrace, que la priſe de Byſance ſembloit rendre une conquête facile. Les ſeules places de cette contrée, capables de faire une réſiſtance opiniâtre, étoient Eion & Amphipolis, deux villes ſituées ſur le fleuve Strymon; la première, près de ſon embouchure, dans le golphe Strymonique; la dernière plus éloignée du rivage, mais environnée de tous côtés par un bras du golphe & par les branches principales de cette large rivière. Amphipolis fut priſe néanmoins, & occupée par une nombreuſe colonie d'Athéniens. Mais Eion fit une réſiſtance vigoureuſe; Boges, Gouverneur Perſan, étant déterminé à périr plutôt qu'à ſe rendre. Après avoir bravé long-tems les efforts des aſſiégeans, avec un courage & une activité qu'aucun de ſes compatriotes n'avoient développés dans le cours de la guerre, ce fier barbare ne fut point dompté, mais irrité par la faim. Ses compagnons & ſes valets, également réduits au déſeſpoir, ſuivirent leur chef intrépide; & montant tous ſur les remparts, ils jetèrent au milieu du fleuve Strymon,

Il réduit la côte de Thrac. Olymp. 77, a. A. C. 471.

leur or, leur argent & leurs autres effets précieux. Ayant marqué leur haine implacable pour les assaillans, ils descendirent tranquillement, allumèrent un immense bûcher, égorgèrent leurs femmes & leurs enfans, & remontant sur les murs, ils se précipitèrent eux-mêmes avec furie au milieu des flammes [a].

Il poursuit l'ennemi en Asie.

Ce fut par cet acte signalé de désespoir que finit la domination persane sur la côte d'Europe. Tout se soumit à la fin sur cette côte aux armes victorieuses de Cymon, qui savoit également conquérir & user de la victoire. Les Athéniens ne desiroient rien plus ardemment que de prolonger l'autorité d'un homme qui paroissoit n'avoir d'autre ambition, en acquérant des richesses par sa valeur, que d'acquérir l'estime publique par ces mêmes richesses, & dont l'affabilité, la candeur & la libéralité augmentoient continuellement sa réputation, & son influence au-dedans & au-dehors. Les renforts que la république s'empressa de lui envoyer, le mirent en état de poursuivre les ennemis en Asie, sans leur donner le tems de respirer ou de recouvrer de nouvelles forces. Les îles intermédiaires sollicitèrent, à l'envi l'une de

Olymp. 77, 3. A. C. 470.

[a] Plut. in Cymon. Diod. l. 11.

l'autre, ſa protection & ſon amitié ; & leur foible ſecours, réuni à celui de la côte Ionique, porta bientôt ſa flotte au nombre de trois cens voiles.

Ses ſuccès rapides en Carie & en Lycie.

Avec cet armement formidable, il s'étendit vers la côte de Carie, où ſon approche fut le ſignal de la liberté pour les nombreuſes cités Grecques de cette riche province. Secondé par l'ardeur des habitans, il aſſiéga ſucceſſivement & réduiſit les villes murées & les fortereſſes, dans pluſieurs deſquelles ſe trouvoient des garniſons puiſſantes ; & en peu de mois il chaſſa entièrement les Perſes de toutes leurs retraites en Carie. L'armement victorieux dirigea alors ſa courſe à l'eſt, & reçut la ſoumiſſion de la côte étendue de Lycie. Les citoyens de Phaſélis, défendus par de fortes murailles & par une garniſon nombreuſe, furent les ſeuls qui refuſèrent de recevoir la flotte Grecque & d'abandonner les Perſes. Leur réſiſtance fut d'autant plus longue & plus dangereuſe, que leur ancienne liaiſon avec les Chiotes, qui ſervoient alors ſous Cymon, les mit à portée d'entretenir des intelligences avec l'ennemi. Après que toute voie de communication eut été interrompue, les Chiotes imaginèrent encore de tirer des fléches par-deſſus les murs, &

Il prend Phaſélis.

de donner ainſi avis, dans la place, de toutes les meſures priſes par les aſſiégeans. Quelque part & en quelque tems qu'on fît une attaque, les habitans & la garniſon étoient toujours préparés à ſe défendre. Ils bravèrent long-tems par ce moyen toutes les tentatives des aſſiégeans; mais la perſévérance de Cymon ſurmonta à la fin l'obſtination de ſes ennemis. Leur réſiſtance vigoureuſe ne fut point punie par un châtiment mémorable; la médiation des Chiotes, qui étoient regardés à juſte titre comme les meilleurs marins de la flotte Athéniene, leur fit obtenir de la modération de Cymon, une capitulation favorable. Ils furent obligés ſeulement de payer ſur le champ dix talens, & de joindre toute leur marine à l'armement Grec [a].

Les troubles qui régnoient en Perſe, les intrigues de la cour & les guerres civiles qui élevèrent au trône de Xercès ſon troiſième fils Artaxercès, diſtingué par l'épithète de *Longimanus*, empêchoient la maſſe vaſte, mais peſante, de ce formidable empire, de faire aucun effort vigoureux pour réſiſter à l'invaſion des Européens. Mais après qu'Artaxercès eut écraſé ſes ambitieux rivaux, & qu'il eut affer-

Les Perſes ſe préparent à la défenſe.

[a] Plut. & Diod. ibid.

mi dans ſes mains les rènes du gouvernement ; qu'il continua de tenir pendant un demi-ſiècle [a], A.C.473.425. il concerta les meſures propres à défendre le reſte de ſes poſſeſſions dans l'Aſie mineure. Ayant rétabli l'autorité Perſane dans l'île de Chypre, il conſidéra que la Pamphylie, comme la province la plus voiſine de la Lycie, ſeroit probablement attaquée par les Grecs victorieux. Pour les recevoir avec vigueur, il aſſembla une puiſſante armée ſur les rives fertiles de l'Eurymédon. Il forma de même une flotte de quatre cent voiles, compoſée principalement de Ciliciens & de Phéniciens, & qui eut ordre de ſe rendre à l'embouchure de cette rivière.

Ils ſont défaits par mer. Olymp. 77. 3. A. C. 470.

Les Grecs, conduits par l'activité de Cymon, ne balancèrent pas à ſuivre l'entrepriſe que la prudence d'Artaxercès avoit prévue. Leur flotte, montant à deux cent cinquante galères, rencontra l'armée navale des Perſes près des côtes de Chypre. Les barbares ſe confiant dans la ſupériorité du nombre, ne refuſè-

---

[a] Comparez Thucydid. l. 1. c. 137, & la chronologie d'Usher. Voyez auſſi Petav. de doctrin. temp. l. 10. c. 25, qui s'efforce de concilier les différences chronologiques entre Thucydides & Plutarq. in Themiſt-

rent point le combat, qui fut opiniâtre & ſanglant. Pluſieurs de-leurs vaiſſeaux furent coulés à fond : on en prit cent ; les autres s'enfuirent en déſordre vers le rivage de Chypre ; mais étant auſſi tôt pourſuivis par un détachement conſidérable de la flotte Grecque, ils furent abandonnés de leurs équipages, que la terreur avoit ſaiſis, & ils reſtèrent au pouvoir des vainqueurs. Ainſi les puiſſans préparatifs que le Grand-Roi avoit fait avec des eſpérances ſi flatteuſes, ne ſervirent dans cette journée qu'à renforcer l'armée navale des Grecs d'environ trois cens voiles [a].

La grande ame de Cymon, au-lieu d'être enivrée de tant de proſpérités, s'occupa moins de ſes ſuccès que des moyens d'en conſerver les fruits & de les rendre encore plus utiles. Les vaiſſeaux pris contenoient environ vingt mille Perſans. Les ſoldats campés ſur les bords de l'Eurymédon n'étoient point inſtruits de l'événement de la bataille. Ces circonſtances déterminèrent le général Grec à aller ſurprendre le camp des Perſes, par un ſtratagême qui fut exécuté le ſoir même de cette glorieuſe journée,

[a] Thucydid. Plut. Diodor. Ibid.

avec un ſuccès ſans exemple. Les priſonniers avoient été dépouillés de leur habillement oriental ; les plus braves des Grecs conſentirent à s'en revêtir, à prendre la thiare & le cimetère ; & ainſi déguiſés, ils s'embarquèrent ſur les vaiſſeaux Perſans, & firent voile vers le fleuve Eurymédon avec un vent favorable. Les barbares, qui ne ſoupçonnoient rien, les reçurent avec confiance dans leur camp, comme des camarades qu'ils attendoient depuis longtems. Mais les Grecs n'eurent pas plutôt été admis dans l'intérieur des paliſſades, qu'à un ſignal donné, tirant tous enſemble leurs épées, ils attaquèrent, avec cet accord d'une valeur diſciplinée, leurs ennemis ſans défenſe. Avant que les Perſes fuſſent revenus de leur ſurpriſe, Cymon s'étoit avancé juſqu'à la tente de leur général. La conſternation & le déſeſpoir s'emparèrent de cette armée nombreuſe & peu guerrière. Ceux même que l'étonnement & la crainte avoient le moins frappés, prirent la fuite ; une terreur panique ſuſpendit les facultés des autres ; ils reſtèrent & tombèrent déſarmés & ſans faire aucune réſiſtance, ſous la main d'un ennemi inconnu.

Il remporte la victoire déciſive d'Eurymé don.

Les riches dépouilles du camp des barbares furent la récompenſe de l'audace & de la

célérité des Grecs, qui s'en retournèrent, chargés de butin & de gloire, passer l'hiver dans leur païs, & qui dédièrent pieusement à Apollon la dixième partie de tout ce qu'ils avoient acquis dans ces entreprises à jamais mémorables. Une portion considérable de ces dépouilles fut employée (comme on l'a dit auparavant) à donner plus de consistance & d'étendue aux fortifications d'Athènes. Le général, conformément à la coutume des Grecs, eut une bonne part. Cymon la reçut comme un témoignage de l'estime publique, & la dépensa pour l'utilité & l'embellissement de sa patrie [a].

L'emploi des dépouilles de l'ennemi.

Après ces victoires décisives, les Grecs, ayant à leur tête les Athéniens, continuèrent la guerre pendant vingt & un ans, plutôt pour le pillage que pour la gloire. La supériorité dont ils jouissoient sur toutes les côtes orientales de la méditerranée, auroit suffisamment assuré le repos de leurs alliés maritimes; mais le peuple d'Athènes, dont les mouvemens commençoient alors à être dirigés par l'ambition magnanime & la profonde

Les Athéniens continuent la guerre.

Olymp. 77, 4. A. C. 469.

---

[a] Idem, Ibid. & Nepos, in Cymon & Thucydid. l. 1.

politique de Periclès, eut l'adreſſe de perſuader aux confédérés que les préparatifs & les entrepriſes de mer étoient plus néceſſaires que jamais. Néanmoins, la plupart des îles & des villes maritimes, qui ſuivoient le pavillon Athénien, ſe laſsèrent de ces hoſtilités perpétuelles, dont ils n'avoient que la peine & le danger, tandis que leurs chefs ambitieux en retiroient ſeuls le profit & la gloire, & ils deſirèrent ardemment de jouir des avantages de la paix publique & des douceurs de la tranquillité domeſtique. Les Athéniens profitèrent de ces diſpoſitions, pour engager les états qui paroiſſoient les plus éloignés, à fournir leur contingent d'hommes dans l'armement commun, à compenſer le ſervice de leurs équipages de mer, par une ſomme d'argent annuelle, afin de mettre Athènes en état d'avoir toujours une flotte d'obſervation, & de réprimer les mouvemens de l'ennemi commun. Cette contribution, qui d'abord fut volontaire, ſe monta à près de deux millions quatre cent mille livres tournois. Elle augmenta enſuite graduellement & produiſit le capital de la première ſomme levée [a] : revenu immenſe,

Ils prennent de l'argent des alliés au lieu de vaiſſeaux.

[a] Thucydid. Ibid. & Plut. in Pericl.

ſi l'on conſidère que la valeur proportionnelle de la monnoie à la main-d'œuvre, étoit dix fois plus conſidérable qu'aujourd'hui ; & ſi l'on obſerve encore que les revenus des plus grands monarques de l'antiquité étoient très-limités ; puiſque de tous les impôts levés ſur les différentes provinces de l'empire de Perſe, il en entroit à peine quatre-vingt-dix millions tournois dans le tréſor royal [a].

Ils ſe préparent à une expédition en Chypre. Olymp. 77, 3. A. C. 466.

Les Grecs eurent occaſion, dans leurs expéditions d'orient, de viſiter l'île de Chypre, qui, après avoir été délivrée, par leur valeur, des garniſons perſanes, ſe trouvoit encore ſoumiſe à la domination de ces barbares. Les avantages frappans [b] d'un territoire délicieux, dont la circonférence eſt de cent trente lieues, & qui avoit en abondance du vin, de l'huile, & les fruits les plus exquis, outre de riches mines d'airain, objet inappréciable dans les tems anciens, tentèrent naturellement l'ambition d'une nation entreprenante. La conquête de Chypre étoit d'ailleurs recommandable aux Athéniens, parce que les côtes maritimes de cette île avoient été peuplées par une colonie

[a] Hérodote 3. 95.

[b] Strabo, p. 48.

grecque, ſous le héros Teucer, qui y bâtit une ville appelée Salamine, du nom de ſon païs natal [a]; laquelle avoit été regardée dès-lors comme une dépendance de l'Attique. Les Grecs de Chypre n'étoient parvenus juſques-là à aucun degré de pouvoir ni de ſplendeur; leurs établiſſemens avoient été ſucceſſivement ſoumis par les Phéniciens & par le Grand-Roi, & ils languiſſoient alors dans le plus triſte état de foibleſſe [b]. L'honneur appeloit les Athéniens au ſecours de leurs malheureux frères; l'intérêt les excitoit à prendre poſſeſſion d'une île très-importante. Ils ſe préparoient à ſuivre cette entrepriſe avec une flotte de deux cent vaiſſeaux de guerre, lorſqu'un objet plus brillant encore attira leurs armes dans une autre contrée.

Ils ſont détournés de ce projet par la révolte de l'Egypte.

Olymp. 78 4. A. C. 475.

Au milieu des troubles qui accompagnèrent l'élévation d'Artaxercès au trône de Perſe, les Egyptiens cherchoient une occaſion de ſecouer le joug d'un peuple dont ils avoient éprouvé long-tems la tyrannie. Il ne leur falloit qu'un homme qui eût le courage de ſe mettre à la tête de la rébellion. Ils le trouvèrent dans la per-

---

a Iſocrat. in Evagoras.

b Iſocrat. Ibid.

ſonne

ſonne d'Inarus, chef Lybien, plein d'ardeur & de courage. Les mécontens, qui s'aſſemblèrent de tous côtés ſous ſon étendard, formèrent bientôt une armée qui attaqua & défit les mercenaires Perſans, chaſſa les garniſons, bannit ou mit à mort les gouverneurs & les officiers de l'impôt, & traverſant le royaume ſans obſtacle, proclama par-tout la liberté & l'indépendance des Egyptiens. Ce n'étoit pas la révolte capricieuſe de barbares mal conduits. Inarus maintint ſes conquêtes avec valeur & politique; & pour fortifier ſon parti par une alliance étrangère, il dépêcha une ambaſſade à Athènes, demandant l'aſſiſtance de cette république victorieuſe, contre ſon ennemi le plus odieux & le plus conſtant *a*.

La négociation réuſſit; les Athéniens brûloient du deſir de partager les dépouilles de la Perſe, & ils ordonnèrent aux vaiſſeaux deſtinés pour Chypre, de faire voile en Egypte. A peine étoient-ils arrivés dans ce royaume, qu'une armée perſane de trois cens mille hommes, commandée par Achemènes, campa ſur les bords du Nil. On en vint bientôt à une bataille, dans laquelle les inſurgens obtin-

L'armement Athénien y fait voile. Olymp. 79. 2. A. C. 463.

a Thucydid. l. 1. & Diodor. l. 11. p. 279.

les rébelles d'Egypte, dans une petite île du Nil appelée Prosopis, le long de la côte où les Athéniens avoient mis leurs vaisseaux à l'ancre. En détournant le cours de la rivière, Mégabaze laissa ces bâtimens à sec. Cette opération étonna si fort les Egyptiens, qu'ils mirent bas les armes; mais la magnanimité accoutumée des Grecs ne se démentit point en cette occasion. Ils mirent le feu à leur flotte de leurs propres mains; & s'exhortant l'un & l'autre à ne rien souffrir qui fût indigne de leur réputation passée, ils se déterminèrent d'un commun accord, à résister aux assaillans & à mourir avec honneur. Mégazabe, intimidé par cette résolution, & ne voulant pas exposer ses soldats aux efforts d'un désespoir redoutable, leur accorda une capitulation honorable; &, ce qui paroît le plus extraordinaire encore dans un commandant Persan, il assura leur retraite. Ils cherchèrent à pénétrer par la Lybie, jusqu'aux colonies Grecques de la Cyrénaïque, espérant pouvoir être transportés de là, par mer, dans leur patrie. Mais la plus grande partie de ces hommes, dont la bravoure méritoit un meilleur sort, périt de fatigue ou de maladie dans les déserts inhabités de l'Afrique, & il y en eut très-peu qui

revirent les rivages de la Grèce. Pour comble de déſaſtre, un renfort de ſoixante vaiſſeaux que les Athéniens avoient envoyés en Egypte, fut attaqué, environné & totalement détruit par les Phéniciens, près du même lieu qui avoit déjà été ſi fatal, mais ſi honorable à leurs compatriotes [a].

Les Athéniens renouvellent leur projet cont. Chypre. Olymp. 82, 3. A. C. 450.

Ces malheurs répétés, joints aux troubles dont la Grèce étoit agitée alors, & que nous aurons bientôt occaſion de décrire, empêchèrent les Athéniens, pendant ſept années, de renouveler leur projet contre l'île de Chypre. Ils confièrent enfin une flotte de deux cent voiles à Cymon, qui arriva heureuſement ſur les côtes de cette île. Les villes de Malos & de Citium n'oppoſèrent qu'une foible réſiſtance, & la ſingulière humanité avec laquelle Cymon traitoit ſes priſonniers, lui auroit facilité des conquêtes plus importantes ; mais les flottes de Phénicie & de Cilicie ayant remis en mer, Cymon ſe détermina ſagement à les attaquer, lorſqu'elles approcheroient de l'île, plutôt que d'attendre leur arrivée, ſes compatriotes étant ſupérieurs à l'ennemi, plus encore dans une

Leur ſuccès dans cette île.

[a] Iſocrat. de pace & Panegyr. & Thucydid. & Diod. ibid.

action navale que ſur terre. Dans la bataille qui ſuivit bientôt, il prit aux ennemis au-delà de cent galères; le nombre de celles qui furent détruites ou coulées à fond eſt inconnu; le reſte s'enfuit vers la côte de Cilicie, dans l'eſpérance d'être protégé par l'armée de Mégabaze qui y étoit campée; mais cette maſſe de troupes, lente à ſe mouvoir, étoit incapable de les ſecourir d'une manière efficace. Les Grecs, les ayant pourſuivis ſur le rivage, les détruiſirent entièrement, ainſi que les détachemens Perſans qui vinrent à leur ſecours; & ils retournèrent en Chypre chargés de butin. Cymon ſe prépara alors à faire le ſiége de Salamine, qui étoit défendue par une nombreuſe garniſon de Perſes & bien approviſionnée; mais qui auroit été bientôt forcée de céder à ſon habileté & à ſa valeur, ſi une maladie, ſurvenue à la ſuite d'une bleſſure que ce général avoit reçue devant Citium, ne l'eût empêché d'agir avec ſon activité accoutumée.

Le monarque Perſan ſollicite la paix.

Olymp. 82. 4. A. C. 449.

Artaxercès, qui voyoit que la priſe de Salamine entraîneroit naturellement la conquête de l'île entière, & qui d'ailleurs avoit en vain eſpéré de pouvoir oppoſer aux Athéniens des flottes & des armées capables de leur réſiſter, demandoit vivement la paix à ce peuple, aux

guerre, qui, depuis l'incendie de Sardis, qui avoit été le premier acte marqué d'hoſtilité, fût continuée preſque ſans interruption pendant cinquante & un ans. La même république, qui avoit haſardé d'abord avec tant de magnanimité de s'oppoſer aux prétentions de la Perſe, dicta des conditions de paix les plus humiliantes à ce ſuperbe empire : époque auſſi importante qu'illuſtre dans l'hiſtoire de la Grèce, & qui fut ſouvent célébrée avec toute la pompe d'une fête nationale dans les ſiècles de la décadence d'Athènes.

Obſtacles à une confédération générale & durable.

Quoique la paix fût également néceſſaire aux deux partis, pour des raiſons qu'on expliquera après, néanmoins le lecteur, qui prend un vif intérêt à la cauſe de la civiliſation & de l'humanité, ne peut trop regretter que les Grecs, après avoir humilié les ſouverains de la Perſe, & briſé la puiſſance de Carthage, ne ſe ſoient pas réunis en une confédération perpétuelle pour étendre leurs victoires & leurs progrès civils & littéraires dans tout l'ancien monde. Mais les défauts intérieurs de leur conſtitution politique, qui retrécirent la grandeur naiſſante de la Grèce, & l'empêchèrent, dans ſa maturité, de répondre à la brillante vigueur de ſa jeuneſſe, rendirent

cette union impoſſible. Il eſt permis de croire cependant, que ſi elle eût pu avoir lieu, elle auroit laiſſé probablement peu de place pour les conquêtes paſſagères d'Alexandre, & pour la gloire plus conſtante des armes Romaines. Au lieu de ces trophées imaginaires, la ſuite de l'hiſtoire de la Grèce ne nous préſente plus que le triſte tableau des diſcordes inteſtines.

La ſuite de ſon hiſtoire partieu ièrement intéreſſante.

Durant les cent & onze ans qui s'écoulèrent depuis la paix glorieuſe avec la Perſe, dans laquelle les Athéniens, à la tête de leurs alliés, ſembloient avoir réprimé pour jamais l'ambition de cette puiſſance formidable, juſqu'à la fatale défaite de Chéronée, dans laquelle le même peuple fut ſoumis, avec ſes infortunés auxiliaires, à la valeur & à l'activité de Philippe; durant cet intervalle, dis-je, la Grèce éprouva chez elle, preſque ſans ceſſe & rarement au-dehors, toute l'horreur des guerres les plus ſanglantes, & obtint des victoires deſtructives dans leſquelles, non les ennemis de la confédération, mais ſes propres citoyens furent les triſtes objets de ſes triomphes. Quoique les événemens de cette période de troubles & de calamités ne ſoient point directs à l'hiſtoire de l'empire, ils ſont néanmoins intéreſſans pour l'hiſtoire, plus inſtruc-

tive encore, de la nature humaine. Une confédération de ſoldats & d'hommes libres, étendant leur domination ſur des ſauvages ignorans ou des eſclaves efféminés, ne préſenteroit continuellement que le combat inégal du pouvoir, du courage & de la conduite, contre la foibleſſe, l'ignorance & la timidité; mais au milieu des diſſentions domeſtiques de la Grèce, les avantages des parties belligérantes étoient preſque toujours égaux. La force étoit repouſſée par la force, la valeur s'oppoſoit à la valeur, & l'adreſſe tendoit ou évitoit également les piéges qu'une adreſſe ſemblable lui préſentoit. Les facultés actives de l'homme, excitées par l'émulation, enflammées par la réſiſtance, alimentées par l'intérêt, & tout à la fois fortifiées & élevées par les ſentimens de l'honneur perſonnel, & l'eſpérance d'une réputation immortelle, opéroient en tout ſens avec l'énergie la plus intelligenre, & ſe développoient également & dans les harangues & dans les combats. C'étoit dans chaque campagne où il y avoit de la gloire à acquérir, qu'on reconnoiſſoit les objets véritables de leur ambition, & qu'ils aſpiroient tous aux plus grands honneurs; & quoique les récompenſes fuſſent ſouvent très-légères & la victoire tou-

jours indéciſe, les efforts opiniâtres des combattans fourniſſent le ſpectacle le plus intéreſſant que l'hiſtoire puiſſe préſenter à l'admiration de la poſtérité.

Sparte, Thèbes & Argos ennemies d'Athènes.

Les cités puiſſantes de Sparte, de Thèbes & d'Argos, émules les unes des autres, & qui toutes avoient long-temps rivaliſé avec Athènes, ne pouvoient voir ſans déplaiſir & ſans inquiétude l'accroiſſement rapide d'une république qui éclipſoit alors leur ſplendeur. Les Spartiates ſurtout avoient des raiſons particulières de mécontentement. Les victoires immortelles de Cymon leur faiſoient regretter de s'être retirés ſi promptement d'un champ où il y avoit tant de lauriers à moiſſonner, eux qui avoient partagé d'abord les plus grandes fatigues de la guerre. Ils étoient fâchés qu'on leur eût refuſé le commandement des alliés maritimes, & n'étoient pas moins offenſés d'avoir été trompés par Thémiſtocles. Toutes ces raiſons les avoient déterminé, plus de vingt ans avant la paix avec la Perſe, à faire la guerre aux Athéniens, eſpérant d'être ſecondés dans ce projet par les plus puiſſans états en déçà & au-delà de l'Iſthme de Corinthe, jaloux de la gloire d'Athènes. Mais avant que leur animoſité eût éclaté, elle

fut détournée par une calamité imprévue. L'an quatre cens ſoixante-neuf avant J. C. Sparte fut renverſée par un tremblement de terre [a]. Le Taygète & les montagnes voiſines furent ébranlées juſques dans leurs fondemens, & vingt mille citoyens ou ſujets de Lacédémone périrent dans cet affreux deſaſtre [b]. Mais au milieu des ruines de Sparte, il ſe trouva

Tremblement de terre à Sparte. Olymp. 77. 4. A. C. 469.

---

[a] Thucydid. lib. 1, cap. c. & ſuiv. lib. 11. c. 63.

[b] L'an du monde 3531, un tremblement de terre effroyable, qui parcourut l'Arcadie, la Meſſénie & la Laconie, arracha de ſes fondemens & renverſa tout-à-coup la partie du mont Taygète, au bas de laquelle Lacédémone étoit bâtie. Cette ville fut écraſée en grande partie ſous la chûte de la montagne, & vingt mille de ſes habitans y périrent. Pluſieurs gouffres qui s'étoient ouverts en même-temps aux environs, engloutirent la plupart de ceux qui fuyoient. Thucydide, Diodore, Plutarque, Cicéron, Pline, Elien, en un mot, tous les Hiſtoriens ont parlé de cet événement. *Note du traducteur*, extraite d'un ouvrage manuſcrit dans lequel il prépare *l'Hiſtoire la plus complette des tremblemens de terre depuis l'an du monde* 2048, *juſqu'à préſent. Les cauſes phyſiques & méchaniques de ces terribles événemens y ſont expliquées & développées ſous leurs véritables rapports; avec une méthode d'obſervations pour pouvoir indiquer d'avance les temps & les lieux où ils doivent arriver, & les moyens d'en diminuer les funeſtes*

une classe d'hommes qui contempla les malheurs publics, non-seulement sans horreur, mais avec une satisfaction secrette.

Suite de la révolte des Ilotes & des Messéniens.

Les misérables esclaves des Spartiates, connus sous les dénominations d'Ilotes & de Messéniens, s'assemblèrent en foule hors des villages où ils étoient cantonnés, & prirent des mesures pour se délivrer, pendant les ravages cruels des élémens, de l'oppression non moins cruelle & non moins inexorable de leurs insensibles tyrans. Les dispositions prudentes du Roi Archidamus, qui, prévoyant la révolte, avoit fait armer les citoyens, empêchèrent les rebelles de s'emparer de la capitale; mais ils se rendirent maîtres de l'ancienne forteresse d'Ithomé, d'où ils continuèrent plusieurs années à infester le territoire Lacédémonien. Les Spartiates firent en vain tous leurs efforts pour chasser cet ennemi intérieur; & dans la troisième

---

effets. Cet ouvrage, retardé par la traduction de l'histoire de M. Gillies, ne pourra paroître qu'au commencement de 1788. L'Auteur en a consigné les élémens, dans une lettre adressée au Comité de correspondance, & imprimée à l'article France, NOUVELLES DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES, du mercredi 23 Novembre 1785, N°. XLV.

année de la guerre (car cette révolte eſt qualifiée dans l'hiſtoire du nom de troiſième guerre Meſſéniene) ils eurent recours aux Athéniens, qui, de tous les Grecs, étoient regardés comme les plus habiles dans l'art de faire des ſiéges. Les Athéniens, ſoit qu'ils ne fuſſent pas ſuffiſamment informés des projets hoſtiles de Sparte contr'eux, ou qu'ils vouluſſent en diſſimuler la connoiſſance, étant alors entièrement livrés à d'autres entreprifes, leur envoyèrent le ſecours qu'elle demandoit. Le ſiége, cependant, eut ſi peu de ſuccès, que les Spartiates renvoyèrent leurs auxillaires Athéniens, ſous prétexte, à la vérité, que leur aſſiſtance n'étoit plus néceſſaire, mais en effet parce qu'ils les ſoupçonnoient de favoriſer le parti des rebelles; & comme ils retinrent les troupes de tous les autres alliés, les Athéniens ſe plaignirent avec raiſon de cette marque de défiance [a]. Pendant ce temps-là les habitans de Piſe, qui étoient hautement irrités contre Sparte, pour des cauſes qu'on expliquera bientôt, fourniſſoient un puiſſant ſecours aux aſſiégés.

La place tint dix ans, & il y eut pluſieurs ſorties & différens combats dans leſquels les Spar-

Dont une partie eſt établie à Naupacte par les Athéniens.

Olymp. 80, a. A. C. 459.

[a] Thucydid. l. 1. c. 101.

tiates ſe comportèrent avec la cruauté de tyrans qui châtient l'inſolence des eſclaves. Les deux partis ſe trouvèrent ſans doute également réduits aux abois, puiſque les Ilotes & les Meſſéniens, quoiqu'obligés de rendre la place, obtinrent de la foibleſſe de Sparte, ce qu'ils auroient en vain ſollicité de ſa pitié : « qu'il leur ſeroit libre de quitter le Péloponèſe, avec leurs femmes, leurs enfans & leurs effets, ſans être moleſtés en aucune manière. » Les Athéniens, profondément affectés de l'affront qu'on leur avoit fait en ſoupçonnant leur fidélité, réſolurent de mortifier Sparte, en accueillant chez eux les fugitifs. Ils les établirent enſuite à Naupacte, port de mer du golfe Criſſéen, que leurs armes venoient d'enlever aux Locriens-Ozoles, peuple cruel & barbare, dont les mœurs ſauvages & la rapacité déſhonoroient leur extraction grecque. Les Ilotes & les Meſſéniens reconnurent d'une manière ſignalée, la généreuſe protection & l'humanité d'Athènes. Pendant tout le cours de la guerre du Péloponèſe, tandis que leurs voiſins des deux côtés prenoient le parti oppoſé, les ſeuls habitans de Naupacte ſe portèrent conſtamment avec zèle & vigueur, à défendre la puiſſance déclinante de leur magnanime allié & de leur ancien bienfaiteur.

La cauſe à laquelle on a fait alluſion plus haut,& qui avoit irrité les Piſans contre Sparte, étoit très-ancienne [a]. Ce peuple avoit eu de longues conteſtations avec Elis, capitale de la Province, pour le droit de ſur-intendance aux jeux Olympiques. Les Spartiates avoient fait triompher dans ce débat les Éliens, qui continuèrent, ſans oppoſition, à diriger cette auguſte ſolemnité, juſqu'au moment où le tremblement de terre & les autres calamités qui affligèrent Sparte; enhardirent les riches habitans de Piſe à renouveler leurs prétentions [b]. Leurs efforts cependant pour ſoutenir cette réclamation, ſurtout après la retraite des Ilotes & des Meſſéniens, paroiſſent avoir été auſſi foibles que malheureux. Piſe fut priſe, pillée & ſi complettement démolie, qu'il n'en eſt reſté aucun veſtige & qu'à peine ſon nom eſt connu.

Guerre entre les Eliens & les Piſans.

Sac de Piſe.

Olymp. 71. I. A. C. 456.

Ce fut avec le riche butin conquis dans cette guerre, que les Éliens exécutèrent une entrepriſe mémorable, ayant dans le cours de dix années [c], aggrandi & orné le temple de

Le temple de Jupiter Olympien.

---

a Pauſanias, l. 6. c. 22.

b Strabo, l. 8. p. 545.

c Entre les années 446 & 457, A. C.

Jupiter Olympien, & érigé la célébre ſtatue de cette divinité ; ouvrage qu'aucun des ſiècles ſuivans ne put jamais imiter, & dont le ſublime avantage, dit-on, fut d'augmenter & de fortifier la ſuperſtition populaire [a]. Ce temple fameux étoit d'ordre dorique, entouré d'une colonnade, & bâti d'une pierre du pays qui reſſembloit au marbre de Paros. Il avoit depuis ſes fondemens juſqu'à la décoration, qui étoit au-deſſus du portail, ſoixante-huit pieds de hauteur; ſa largeur étoit de quatre-vingt-quinze, & ſa longueur de deux cens trente: manquant ainſi de la proportion d'étendue de nos plus grandes égliſes modernes, comme il les ſurpaſſoit en beauté & en richeſſes de matériaux. Il étoit couvert de marbre pentelique, coupé en forme de tuiles de brique. A chaque extrêmité du toit étoit un vaſe doré; au milieu une victoire toute d'or, & à ſes pieds un bouclier, ſur lequel étoit en relief une tête de Méduſe, également d'or. Pélops & Œnomaüs étoient repréſentés, ſur le fronton, prêts à commencer la courſe du char, en préſence de la plus illuſtre aſſem-

[a] Aliquid receptæ religione adjeciſſe fertur. PLINE.

blée,

blée, puiſque Jupiter étoit du nombre. La voûte étoit ornée du combat des Lapites & des Centaures. La principale entrée étoit décorée par la repréſentation des travaux d'Hercule [a].

La ſtatue de cette divinité, par Phidias.

Après avoir paſſé les portes d'airain, on appercevoit Iphitus couronné par ſon épouſe Echecherie : de-là on avançoit, à travers un ſuperbe portique, juſqu'à ce chef-d'œuvre de majeſté, créé par Phidias l'Athénien, & qui formoit le principal ornement du temple & de la Grèce. Le Dieu étoit aſſis ſur un trône haut de ſoixante pieds; ſa tête s'élevoit juſqu'à la hauteur du toît, & menaçoit, s'il eût fait le moindre mouvement, d'écraſer ce bel édifice, qui, tout vaſte qu'il étoit, paroiſſoit encore indigne de le contenir. Ce coloſſe étoit compoſé d'or, pri dans le ſaccagement de Piſe, & d'ivoire, matière preſque auſſi précieuſe que l'or dans ces temps-là, & qui avoit été apportée d'Orient par des marchands Athéniens. Le Dieu avoit une couronne d'olives en émaux, une image de la victoire dans ſa main droite, & dans ſa gauche un ſceptre de bronze. Sa robe & ſes ſandales étoient bigarrées de

[a] Pauſanias, in Eliac. p. 303 & ſuiv.

fleurs & d'animaux en or. Le trône étoit fait d'ivoire & d'ébène, incruſté de pierres précieuſes. Les pieds qui le ſupportoient, ainſi que leurs aſtragales, étoient ornés d'innombrables figures, parmi leſquelles on voyoit les enfans Thébains, déchirés par le Sphinx, avec Apollon & Diane, tuant à coups de flèche la belle famille de Niobé. Vers la partie la plus apparente du trône, on contemploit huit ſtatues, repréſentant les exercices gymnaſtiques; auprès une charmante figure dont la tête étoit ceinte d'une guirlande, reſſemblant au jeune Pantarces, l'écolier favori de Phidias, qui avoit récemment gagné le prix Olympique dans le concours des jeunes garçons. Outre les quatre pieds mentionnés plus haut, le trône étoit ſupporté par quatre piliers placés dans les eſpaces intermédiaires, & peints par Panenus, frère de Phidias. Là, cet admirable artiſte avoit deſſiné les Heſpérides gardant les pommes d'or; Atlas ſoutenant à peine le ciel ſur ſes épaules, avec Hercule prêt à l'aider; Salamine avec des trophées maritimes dans ſa main; & Achilles ſupportant dans ſes bras la belle Penthéſilée mourante.

Le temple Olympiq. comparé à d'autres édifices ſacrés en Grèce.

Il ſeroit trop long de décrire les autres ornemens de cette célébre ſtatue, & plus encore ceux de l'édifice ſacré dans lequel elle étoit

placée; cependant le temple d'Olympie étoit fort au-dessous, pour la grandeur, de celui de Cérès & Proserpine, à Eleusis en Attique. Cet édifice fut bâti par Ictinus, contemporain & rival de Phidias; il se trouvoit assez spacieux (si nous en pouvons croire les exagérations des voyageurs) pour contenir trente mille personnes [a]. Il étoit aussi d'ordre Dorique; celui de Diane à Ephèse, & celui d'Apollon à Milet, étoient tous deux d'ordre Ionique; & le temple célèbre de Jupiter à Athènes, commencé par Pisistrate, & agrandi par Périclès, fut achevé dans le style Corinthien, par Antiochus Epiphanes, Roi de Syrie. Ces quatre temples étoient les plus riches & les plus beaux de la terre, & furent long-temps regardés comme les modèles des trois ordres d'architecture grecque [b].

Dissentions intestines dans l'Argolide.

Olymp. 78. 1. A. C. 468.

Tandis que le tremblement de terre & la guerre des esclaves concentroient l'activité de Sparte, Argos, la seconde république du Péloponèse, & long-temps la plus considérable puissance de cette péninsule, éprouva des révolutions & des malheurs, tels qu'elle n'eut ni

[a] Strabo, l. 9. p. 395.
[b] Vitruvius, l. 7.

la volonté, ni le pouvoir de s'oppoſer à la grandeur d'Athènes. Toujours rivaux & ennemis de Sparte, les Argiens avoient refuſé par jalouſie de partager le danger & la gloire de la guerre de Perſe, au ſuccès de laquelle leurs adverſaires avoient ſi éminemment contribué. Ce refus peu généreux, ne reſta pas impuni. Comme déſerteurs de la cauſe commune, les Argiens encoururent la haine & le mépris de leurs voiſins, que le bien public animoit. Mycènes, autrefois la ſuperbe réſidence du Roi des Rois, Agamemnon, Epidaure & Trezené, qui formoient reſpectivement la plus grande force & le plus bel ornement du territoire Argien, ſecouèrent le joug de la capitale, que ſon extravagance ou ſa baſſeſſe rendoit indigne de les gouverner. Sicyon, Nauphlia, Hélica, & d'autres villes de moindre importance qui couvroient la ſurface de cette délicieuſe Province, obéirent à la voix de la liberté, & affectèrent l'indépendance. Les rebelles (car c'eſt ainſi que l'indignation des magiſtrats d'Argos les traitoit) ſe fortifièrent par des alliances étrangères, & continuèrent dès-lors à dédaigner l'autorité de leur ancienne métropole. Ils formèrent, au commencement de la guerre du Péloponèſe, une portion ſeſ-

pectable de la confédération Lacédémonienne, tandis qu'Argos seule, de toutes les cités de cette péninsule, épousa ouvertement la cause des Athéniens.

Destruction de Mycènes.

L'ancienne cité de Mycènes, qui avoit la première levé l'étendard de la révolte, fut la seule victime du ressentiment des Argiens. Tandis que les alliés de Mycènes étoient occupés de leurs intérêts domestiques, les Argiens saisirent le moment favorable pour porter toutes leurs forces devant la place; & l'ayant prise d'assaut, ils en décimèrent les habitans, & démolirent non-seulement les murailles [a], mais la ville même, qui ne fut jamais rebâtie depuis.

Les cités subalternes de la Beotie rejettent l'autorité de Thèbes.

Les divisions intestines de tant d'états & de villes qui composoient la nation des Grecs, nous paroissent un tableau continuel de perplexité & de confusion, à moins que nous ne suivions avec soin les fils qui peuvent nous diriger dans cette multiplication d'événemens. Si nous nous appliquons sérieusement à en rechercher les causes secrètes & à observer l'origine de tant de révolutions, nous découvrirons avec surprise

---

a Diodor. l. 9. p. 276.

que l'hiſtoire de ce peuple célèbre n'eſt pas tout-à-fait cette maſſe de déſordres qui ſe préſente au premier coup-d'œil. Les mêmes cauſes qui arrêtèrent l'activité d'Argos & humilièrent ſon orgueil, furent également fatales à Thèbes, la ſeconde république au-delà de l'Iſthme, & la ſeule qui aſpira toujours à balancer la puiſſance d'Athènes. Les Thébains, pour des raiſons ſemblables, ou plus odieuſes encore que celles des Argiens, avoient auſſi réfuſé leurs ſecours dans la guerre de Perſe, & par ce vil égoïſme, ou plutôt cette lâche trahiſon, ils avoient excité la juſte indignation des villes ſubordonnées de la Béotie. Non-ſeulement Theſpie & Platée, qui avoient toujours porté avec impatience le joug Thébain, mais les ports de mer d'Aulis, d'Anthémon & de Larymna; Aſcrha, l'habitation chérie du vieil Héſiode; Coronée, ombragée par le mont Hélicon, lieu favori des muſes; Labadée, fameuſe par l'antre de Throphonius; Delium & Alalkomené, conſacrées reſpectivement à Minerve & à Apollon, enſemble Leuctres & Chéronée, lieux deſtinés à des victoires immortelles: toutes ces villes rejettèrent ſucceſſivement la juriſdiction & la ſouveraineté de Thèbes, qui, pendant l'invaſion de Xercès, avoit ſi honteu-

ſement trahi l'intérêt commun & la gloire de la nation [a].

Durant pluſieurs années, les Thébains cédèrent patiemment à un orage, auquel ils voyoient bien qu'il étoit impoſſible de réſiſter. Mais lorſque les Spartiates commencèrent à reſpirer après la priſe d'Ithomé, & après une expédition heureuſe qu'ils avoient faite contre les Phocéens, les Thébains les ſollicitèrent vivement de prendre part à leurs querelles domeſtiques, & de les aider à recouvrer leur aſcendant en Béotie, avec l'aſſurance qu'ils emploieroient les premiers inſtans de leur liberté à s'oppoſer aux prétentions continuelles des Athéniens. Non-ſeulement le reſſentiment, mais la politique firent accepter cette propoſition par le Sénat de Sparte, qui vit très-bien qu'il étoit également de ſon intérêt que la cité d'Argos perdît ſon influence ſur l'Argolide, & que Thèbes, voiſine & rivale d'Athènes, recouvrât ſon autorité dans la Béotie.

Les Thébains obtiennent le ſecours de Sparte. Olymp. 80. 2. A. C. 459.

Sage politique de cet état.

Athènes ſoutient l'indépendance des Béotiens.

Ils ſe préparoient avec vigueur à effectuer ce plan ſalutaire, lorſque la vigilance active d'Athènes envoya à la hâte une armée, forte de quinze mille hommes, pour maintenir l'in-

A. C. 458. 456

[a] Diodor. l. 9. p. 283 & ſuiv. & Thucyd. l. 1. p. 273.

dépendance de la Béotie. La valeur & la conduite de Myronides, général Athénien, obtinrent une victoire décisive près des murs de Tanagra, une des petites places de la Province qui avoit conservé sa fidélité à la capitale. Cette bataille mémorable, qu'aucun ancien écrivain n'a jugé à propos de décrire, quoiqu'elle soit comparée aux glorieux trophées de Marathon & de Platée [a], assura la liberté de la Béotie ; & les Thébains, malgré leur succès contre quelques-unes des cités rebelles, ne purent recouvrer leur autorité dans cette Province, qu'environ quatre-vingt ans après, lorsqu'ils figurèrent tout d'un coup avec éclat sous la conduite du vaillant Epaminondas.

Démarches ambitieuses d'Athènes.

La politique ambitieuse de Périclès, que nous développerons pleinement dans la suite, savoit profiter de tous les événemens de la fortune. Il eut soin de mettre des garnisons Athéniènes dans plusieurs forteresses de Béotie ; il fit sentir & reconnoître la supériorité d'Athènes aux républiques voisines de Corinthe & de Mégare ; & envoyant ensuite Tolmidas, Général doué d'un courage impétueux, pour

A. C. 455.

[a] Diodor. l. 9, p. 284.

ravager la côte du Péloponèſe, il s'y rendit lui-même l'année ſuivante, & fit profondément regretter aux Lacédémoniens & à leurs alliés, d'avoir trop-tôt éclaté contre une république auſſi capable de protéger ſes amis que de tirer vengeance de ſes ennemis. Les meſures de ce chef audacieux n'éprouvoient alors aucune contradiction, puiſque ſon éloquence avoit prévalu ſur l'innocence & le mérite de Cymon, & avoit produit le banniſſement de cet illuſtre citoyen. Mais Cymon fut rappelé deux ans après, & ſon retour fut ſignalé par une ſuſpenſion d'armes dans toute la Grèce, que ce zèlé patriote avoit toujours été auſſi jaloux de maintenir, qu'il étoit ambitieux de pourſuivre ſes triomphes en Aſie. Ce traité néanmoins fut bientôt rompu; mais une entrepriſe mal-concertée & malheureuſe contre Thèbes, (déſapprouvée par Périclès lui-même) dans laquelle l'imprudent Tolmidas perdit ſon armée & la vie, força les Athéniens à ſe prêter à des propoſitions de paix. Ils conſentirent à retirer leurs garniſons de la Béotie; à ſe départir de toutes prétentions contre Corinthe & Mégare, prétentions qui n'avoient d'autre effet que d'aigrir ces petites républiques contre un voiſin uſurpateur; & en ſatisfaiſant à ces con-

A. C. 454.

A. C. 447.

A. C. 445.

ditions, les Athéniens recouvrèrent leurs citoyens faits prisonniers en Béotie, par l'inconduite de Tolmidas [a].

La trêve de trente ans. Olymp. 83. 4. A. C. 445.

Cet arrangement donna lieu à la fameuse trêve de trente ans, conclue dans la quatorzième année qui précéda la guerre du Péloponèse. Le premier traité avoit été limité à un terme beaucoup plus court; car c'est une chose digne de remarque, que, même dans leurs transactions de paix, les Grecs montroient cette propension perpétuelle à la guerre, effet malheureux de leurs institutions politiques [b].

Motifs des Athéniens pour l'accorder.

Les conditions de cet accommodement, peu favorables, suivant l'apparence, à l'intérêt d'Athènes, furent dictées cependant plutôt par l'ambition, que par l'équité de cette république; conclusion qui résulte évidemment de l'examen que nous allons faire de la troisième série d'événemens, par laquelle (ainsi que je l'ai observé auparavant) l'histoire de cette période mémorable se trouve complettée. Au milieu des expéditions de Cymon & des dissentions domestiques de la Grèce, les armes &

Entre les années 440 & 470.

---

[a] Diodor. l. 12. p. 29. Thucydid. l. 1. p. 71 & suivant.

[b] Idem, p. 74.

la politique Athéniènes avoient tendu, par dégrés, pendant trente ans, à établir la souveraineté de la république sur ses colonies éloignées & sur ses confédérés. Cette entreprise audacieuse fut enfin accomplie par Périclès, dont le caractère contribua plus que celui d'aucun chef, à la gloire & à la grandeur, ainsi qu'aux calamités & à la ruine de sa patrie.

Caractère de Périclès.

Son père Xanthippus, qui gagna la bataille de Mycalé, se réjouissoit de voir dans un fils le germe des plus heureux talens, & l'amour inné de la gloire. Sa jeunesse fut confiée au vertueux & savant Damon, qui cachoit, sous le titre peu jalousé de maître de rhétorique, l'art d'inspirer à son pupile l'ambition de mériter le premier rang dans la république, en même-tems qu'il ornoit son esprit de toutes les qualités les plus nécessaires pour y atteindre. Ce fut d'après Aristagoras de Clazomène, appelé le philosophe de l'ame, & d'après ses soins continuels à réaliser en lui-même la preuve d'une intelligence bienveillante qui préside sur les opérations de la nature & sur les événemens de la vie, que Périclès apprit de bonne-heure à réprimer les passions de sa jeunesse, pour jouir, dans l'âge viril, de toute l'énergie & de toute la majesté de l'homme.

C'étoit dans les principes ſublimes de cette morale, vraiment divine, qu'il cherchoit des reſſources contre les viciſſitudes de la fortune, en même-temps qu'il y trouvoit les motifs d'une bienfaiſance continuelle envers l'humanité, & d'un entier dévouement à la patrie. Eſpérant s'élever au-deſſus des autres hommes, il tâchoit d'acquérir des talens propres à les dédommager de cette ambition ; & il agiſſoit en cela avec d'autant plus de généroſité, que ſon but étoit de ſacrifier ſes plaiſirs & ſon repos à leur ſervice. On ſent bien qu'un jeune-homme de cette trempe, & rempli de ces grands préceptes, ne pouvoit pas devenir le vil eſclave des prêtres payens ; auſſi avoit-il appris à fouler aux pieds avec un noble dédain, la ſuperſtition rampante du vulgaire. Doué ainſi par la nature & perfectionné par l'éducation, Périclès déploya bientôt dans l'aſſemblée Athénième, une éloquence puiſée à la ſource abondante de la philoſophie, & ennoblie par l'élévation mâle de ſon caractère. Ses harangues ne conſiſtoient pas dans ces effuſions non préméditées d'un enthouſiaſme paſſager ; il fut le premier de ſes compatriotes qui, avant de prononcer ſes diſcours, les confia au papier [a] : ils étoient étu-

[a] Suidas.

diés & compoſés avec le plus grand ſoin ; & après avoir été corrigés & polis à différentes repriſes, ils excitoient d'autant plus l'admiration, qu'ils étoient examinés plus à loiſir par l'œil perçant de la critique. On leur donna l'épithète d'Olympiens, pour exprimer l'impreſſion forte & durable qu'ils produiſoient. [a]

Il eſt ſoupçonné de vouloir uſurper l'autorité.

Mais les talens ſupérieurs de Périclès, qui, dans un gouvernement bien réglé, auroient augmenté ſon influence, le conduiſirent preſque à ſa perte dans une démocratie turbulente & ſoupçonneuſe. Les vieux citoyens, qui ſe reſſouvenoient de Piſiſtrate, & les jeunes gens naturellement inquiets & envieux, crûrent trouver dans la figure, la contenance & la voix du jeune orateur, une forte reſſemblance avec l'ancien tyran, dont l'ambition, l'adreſſe & les vertus ſpécieuſes avoient renverſé la liberté de la république. Cette jalouſie de liberté, qui détruiſit ſouvent, dans une heure, une autorité établie lentement & par des actions utiles ; cette jalouſie, dis-je, alarmée en cette occaſion, pouvoit être tentée de punir la tyrannie imaginaire de Périclès, qui pour échapper à la diſgrace de l'oſtraciſme, eut l'attention de fuir les éloges de ſes concitoyens.

[a] Plut. in Péric.

Il careſſe & gagne la populace Athéniens.

La vigueur active de ſon eſprit, détournée ainſi de la politique, ſe dirigea entièrement vers la guerre. Ses talens, également propres à exceller en tout genre, lui firent chercher par degrés toutes les occaſions de les développer, & lui obtinrent la palme de la réputation militaire, ſur les plus illuſtres capitaines du ſiècle. Cymon ſeul le ſurpaſſa par ſes victoires ſur les barbares; mais Périclès égala Cymon en valeur & en conduite. Cette rivalité de réputation guerrière fut ſuivie d'une concurrence pour les honneurs civils. Cymon, qui avoit été introduit ſur le théâtre du monde par le vertueux Ariſtides, regardoit, ainſi que ce grand homme, une ariſtocratie modérée, comme le gouvernement qui peut le plus ſûrement conduire à la félicité publique. L'opinion contraire étoit vivement ſoutenue par Périclès, qui trouvoit, en adoptant la démocratie, le meilleur moyen d'écarter le préjugé élevé contre lui, & de détruire cette reſſemblance qu'on lui ſuppoſoit avec Piſiſtrate, pour arriver à la puiſſance royale. Il défendit dans toutes les occaſions les priviléges du peuple contre les prétentions des riches & des nobles; il embraſſa non-ſeulement les intérêts, mais il adopta les paſſions capricieuſes de la multi-

tude ; chériſſant ſa préſomption, flattant ſa vanité, montrant de l'indulgence pour ſes caprices, favoriſant ſes goûts pour le plaiſir, & fomentant ſon antipathie naturelle contre les Spartiates, zelés partiſans de la ſévère ariſtocratie.

Il encourage leurs ambitieuſes prétentions.

Les circonſtances concouroient à favoriſer les vues de Périclès, puiſque la gloire & les richeſſes acquiſes dans la guerre de Perſe, procuroient non-ſeulement des alliés & du crédit à l'état, mais l'induſtrie & l'indépendance du peuple. Le fils de Xanthippus accéléra ces diſpoſitions également favorables à la gloire de la patrie & à la ſienne, & prétendit que les citoyens d'Athènes avoient droit de jouir de l'égalité chez eux, de la prééminence dans la Grèce, & d'une domination légale ſur leurs colonies éloignées & ſur leurs confédérés.

Moyens par leſquels il ſubjugua les Colonies & les alliés d'Athènes. A. C. 470. 440.

Ces malheureuſes Communautés avoient forgé imprudemment leurs propres chaînes, lorſqu'elles avoient conſenti à accorder un ſubſide annuel pour maintenir la Marine protectrice d'Athènes. Elles ne virent pas que cette contribution du moment ſe convertiroit bientôt en un tribut perpétuel, puiſqu'à meſure qu'elles deviendroient moins habituées à la guerre, elles

ſe livreroient davantage à la merci de cette République, à laquelle elles avoient confié lâchement le ſoin de leur défenſe. Lorſque les exactions rigoureuſes d'Athènes vinrent enſuite à les détromper de leur erreur, il n'étoit plus temps d'y remédier, parce que la diſtance conſidérable qui les ſéparoit, les empêchoit de pouvoir ſe prêter un ſecours mutuel & d'agir unanimement & avec vigueur. Naxos, Thaſos, Ægine, Eubée, Samos, & d'autres iſles ou cités de moindre importance, ſe défendirent courageuſement contre cette uſurpation; mais combattant iſolées, elles furent ſubjuguées ſucceſſivement, & chargées tour à-tour de nouvelles impoſitions plus peſantes & plus cruelles encore. Les plus impatientes d'entr'elles murmurèrent de nouveau, firent des repréſentations, ſe révoltèrent; & ayant pris les armes pour réſiſter à l'oppreſſion, furent traitées avec la ſévérité que mérite une rébellion non provoquée. Le châtiment qu'on leur infligea, fut uniforme dans ſa rigueur. Elles furent contraintes de livrer les auteurs de la révolte, d'abandonner leur Marine, de démolir leurs murailles ou de recevoir garniſon athénième; de payer les frais de la guerre, & de donner des ôtages qui fuſſent

garants

garants de leur obéiſſance future. [a] Il n'eſt pas du plan de l'hiſtoire générale de décrire plus en détail les événemens de cette guerre ſociale qui fut conduite en chef par Périclès, & qui dura trente ans avec tout le ſuccès que l'ambition d'Athènes pouvoit lui faire deſirer. Samos, la Capitale de l'iſle de ce nom, fit la plus vigoureuſe réſiſtance; elle ſe rendit enfin à Périclès, après un ſiège de neuf mois, la neuvième année avant la guerre du Péloponèſe. [b]

Des Hiſtoriens crédules ou partiaux ont avancé qu'il ſe commit des atrocités cruelles après la priſe de Samos. Ces aſſertions auſſi vagues que mal fondées, peuvent être rejetées comme des faits injurieux à la réputation de Périclès, qui ſe montra par-tout incapable d'aucune dureté méditée, quoiqu'il eût animé le génie ambitieux de ſes compatriotes, & qu'il ſe fût flatté de juſtifier ſes uſurpations par des raiſons d'état. On peut obſerver cependant que comme les Athéniens avoient accepté des conditions de paix avec Sparte, principalement dans la vue de s'occuper uniquement de leurs tributaires,

[a] Thucydid. & Diodor. loco citato.

[b] Thucydid. l. 1. p. 75.

Son exceſſive sévérité envers ſes ſubordonnés.

les ſévérités exercées ſur ces malheureux états furent, en conſéquence de ce projet, plutôt augmentées que mitigées. On leur envoya des Magiſtrats & des ſoldats Athéniens pour les gouverner & les commander. Ils furent chargés de nouveaux impôts, & flétris par de nouvelles marques de ſervitude. Les terres que leurs ancêtres avoient défrichées & cultivées, furent ſaiſies & adjugées à des étrangers qui réclamoient la diſtinction de Colons Athéniens; & toutes ces Républiques, autrefois floriſſantes & indépendantes, furent contraintes dès-lors à ſoumettre leurs conteſtations mutuelles, leurs différends domeſtiques & même leurs diſcuſſions judiciaires à la connoiſſance & à la déciſion des aſſemblées & des tribunaux d'Athènes [a]. En veillant ſur toutes les parties du gouvernement, Périclès fit entrer dans le tréſor public, en moins de dix ans, la ſomme de près de quarante-ſix millions tournois. [b] Sa vigilance déploya à propos la puiſſance navale des Athéniens en préſence des ennemis les plus éloignés ou des alliés de la République. Il réprima la

---

[a] Iſocrat. de pace, & Xénop. de Repub. Athen.

[b] Thucydid. Diodor. Iſocrat. Plut. &c.

Jalouſie & les hoſtilités des états voiſins, tantôt par la fermeté ou la condeſcendance, tantôt par les promeſſes & les menaces; & tandis que ſon ambition & ſa magnificence fortifioient & embelliſſoient la Capitale; elles y dépoſoient auſſi le germe de ces déſordres intérieurs qui rendirent ſon adminiſtration glorieuſe pour ſes contemporains, fatale à la génération qui ſuccéda, & mémorable à jamais pour la poſtérité.

CHAPITRE XIII.

TRANSITION à l'état intérieur d'Athènes. — Loix de Dracon. — Solon. — Piſiſtrate. — Cliſthènes. — Ariſtides. — Périclès. Etabliſſement final du gouvernement athénien. — Vue de cet Empire. — Les effets combinés de la proſpérité extérieure & du gouvernement démocratique ſur les mœurs. — Les arts. — Le luxe. — Hiſtoire de la littérature grecque & de la philoſophie. — Singuliers contraſtes & balance des vertus & des vices. — La ſublime philoſophie d'Anaxagoras & de Socrate. — Les ſubtilités des Sophiſtes. — Les Tragédies de Sophocle & d'Euripide. — Les Comédies licentieuſes d'Ariſtophane. — Les arts imitatifs employés pour les ſujets les plus nobles. Enſuite pour les plus infâmes. — Magnificence des fêtes publiques. — Simplicité dans la vie privée. — Modeſte réſerve des femmes athéniènes. — Volupté, impudence & artifice de l'école d'Aſpaſie.

Tranſition à l'état intérieur d'Athènes.

LA priſe de Samos termina la longue ſérie des conquêtes athéniènes. Durant les neuf années ſuivantes, ce peuple fortuné jouit & abuſa des

douceurs de la paix & de la proſpérité. L'oſtentation avec laquelle il déploya ſa puiſſance, augmenta la jalouſie & la terreur des Grecs & des barbares, & occaſionna cette guerre opiniâtre & ſanglante de vingt ſept ans, pendant laquelle les efforts de toute la nation grecque furent employés à attaquer & à renverſer l'édifice pompeux auquel l'ambitieux patriotiſme de Périclès avoit donné le ſuperbe aſpect d'un empire. Aſſiſtée de quelques alliés foibles ou de mauvaiſe volonté, Athènes ſe débattit long temps contre les forces combinées du Péloponèſe, de la Béotie, de la Macédoine, de la Sicile & de la Perſe; & notre curioſité doit être portée à connoître les reſſources intérieures & la condition morale d'un Peuple qui, avec peu d'avantages naturels, put faire des efforts de réſiſtance auſſi mémorables, & qui, au milieu du bruit des armes, cultivant toujours & perfectionnant même ſes arts de luxe, produiſit ces monumens immortels de goût & de génie, qui ont ſurvécu à la deſtruction des murs, de la marine & des ports d'Athènes, & ont atteſté à la poſtérité la gloire de cette ville & la vengeance impuiſſante de ſes ennemis. Dans une recherche de cette eſpèce, la ſcience du gouvernement & de la légiſlation, qui encourage & protége toutes

les autres ſciences, mérite la première place & notre première attention; & malgré la diſtance des temps, le lecteur éclairé ne contemplera pas avec indifférence les loix d'Athènes qui, ayant été incorporées à dans la Juriſprudence romaine vers le milieu du cinquième ſiècle avant J. C., ſervirent, après un intervalle d'environ ſeize cent ans, à abolir les uſages barbares des na-

---

« Les Romains envoyèrent des députés à Athènes, quatre-cent-cinquante-quatre ans avant J. C., pour obtenir une copie des loix de Solon. Les avantages de ces inſtitutions ſalutaires furent ſentis avec reconnoiſſance par un peuple qui ſavoit apprécier le mérite de ſes ennemis & de ſes ſujets. Écoutons le langage de Pline (lib. VIII. ep. 24.) à Maxime qui, ſous le règne de Trajan, fut envoyé pour être gouverneur dans la Province d'Achaie ou Grèce : « Souvenez-vous que vous allez dans un pays où les lettres, la politeſſe & l'agriculture même (ſi nous en croyons l'opinion générale) furent inventées.... Révérez les dieux & les héros, l'antique vertu & la gloire de la nation. Reſpectez même ſes fables & ſa vanité, en vous rappelant que nos loix ſont venues de la Grèce. Le droit de conquête à la vérité nous a mis en état d'impoſer nos loix aux Grecs; mais ce peuple nous a donné les ſiennes le premier, à notre ſollicitation, & lorſqu'il n'avoit rien à redouter du pouvoir de nos armes. Il ſeroit inhumain & barbare de les priver du petit reſte de liberté qu'ils poſſèdent encore. »

tions gothiques, & à introduire la juſtice, la ſûreté & la civiliſation parmi les modernes habitans de l'Europe. *a*

---

a C'eſt une anecdote bien connue, que les pandectes de Juſtinien furent découvertes à Amalfi, en Italie, A. D. 1130. moins d'un demi ſiècle après, la loi civile fut étudiée & entendue dans toutes les grandes provinces de l'Europe; & cette étude (comme l'obſerve M. Hume, *règne de Richard III.*) tendit à aiguiſer l'eſprit des hommes, à perfectionner leur goût, & à abolir la juriſprudence barbare qui prévaloit univerſellement parmi les nations gothiques. C'eſt à cette loi que nous devons l'abolition de l'uſage des épreuves par le feu ou par l'eau bouillante, des duels & d'autres coutumes également ridicules & abſurdes. On ceſſa de commuer la peine dûe aux crimes en amendes pécuniaires; la vengeance particulière ne fut pas autoriſée plus long-temps par les Magiſtrats; & la communauté comprit qu'il étoit de ſon intérêt de maintenir les droits de tous ſes membres & de punir leurs torts. Voyez le diſcours admirable qui eſt joint au règne de Richard III. Je n'ajouterai qu'une obſervation, priſe dans les propres paroles de M. Hume. « L'utilité ſenſible de la loi romaine pour l'intérêt public & particulier, en rendit l'étude d'autant plus importante, que les ſciences ſpéculatives n'offroient alors aucuns charmes; & ainſi la dernière branche de l'ancienne littérature qui reſtoit pure & ſans tache, fut heureuſement la première tranſmiſe aux peuples modernes; car c'eſt une choſe digne de remarque, que dans la décadence des lettres romaines, lorſque les

Loix & gouvernement.

Les institutions admirables des siècles héroïques furent fondées sur la religion; elles affermissoient & sanctionnoient, comme nous l'avons pleinement expliqué plus haut, les droits & les obligations de la vie publique & privée. Mais l'autorité des prêtres & des oracles, & le penchant de l'homme, toujours empressé à solliciter la faveur de ses protecteurs célestes, détruisirent peu-à-peu l'union naturelle & salutaire de la religion & de la morale. La première, après cette séparation, dégénéra bientôt en une vile & triste superstition, & la dernière s'éloigna de ses principes, & tendit rapidement à la corruption. Le contraste qu'il y a entre le génie & le caractère, les vertus & les vices des Grecs, du temps d'Homère, comparés avec les mêmes Grecs du temps de Solon, se présente natu-

philosophes étoient universellement infectés de superstition & de subtilités scholastiques, & les Poëtes & les Historiens, les gens de loi qui, dans d'autres pays, sont rarement des modèles de science & de goût, furent cependant capables, par une étude constante & en imitant strictement leurs prédécesseurs, de maintenir le même bon sens dans leurs décisions & leurs raisonnemens, & la même pureté dans leur langage & leurs expressions. = Hume's hist. 3. vol. *in*-8°. p. 300.

rellement à la réflexion d'un lecteur attentif, & met dans le plus grand jour la révolution malheureuſe des mœurs, que le temps & les circonſtances avoient produite dans le long intervalle qu'il y a entre le Poëte & le Légiſlateur.

La légiſlation très-imparfaite de Dracon, [a] qui floriſſoit trente ans avant Solon, [b] prouve que les Athéniens ſentoient le beſoin d'une ſcience qu'ils ne ſavoient comment acquérir ou établir. L'auſtère gravité de ce Magiſtrat paroît en avoir impoſé à la crédulité facile de la multitude; car ſon ignorance ou ſa ſévérité étoit également indigne du travail important qu'on lui avoit confié. Il fit des loix qui, ſuivant l'expreſſion vive d'un orateur, ſembloient avoir été écrites [c], non avec de l'encre, mais avec du ſang, puiſque la mort ou le banniſſement étoient ſes

Légiſlation de Dracon. Olymp. 39. 1. A. C. 624.

---

[a] Suidas, in voce Draco. Pollux, l. 8. c. 6.

[b] Meurſius, Solon.

[c] L'Orateur Demadès, de qui nous parlerons en ſon temps. La même obſervation a toujours été répétée en parlant de Dracon, quoique ſes loix ne furent certainement écrites ni avec du ſang ni avec de l'encre. Celles même de Solon furent ſeulement gravées ſur des tables qu'on gardoit dans la citadelle.

punitions ordinaires pour les offenſes les plus triviales comme pour les crimes les plus dangereux. Il juſtifioit cette rigueur, en obſervant que les moindres déſordres méritoient la mort. C'eſt pourquoi les loix de Dracon ne tendirent qu'à augmenter les maux qu'elles ſembloient vouloir éloigner [a]; & l'Hiſtoire d'Athènes, à l'époque où la ſageſſe & les vertus de Solon changèrent la ſituation de ſa patrie, préſente le tableau le plus effrayant de la confuſion & de l'anarchie.

Etat d'Athènes du temps de Solon.

En décrivant les révolutions générales de la Grèce, nous avons eu occaſion de parler des importans ſervices & du mérite rare de cet homme extraordinaire, dont le déſintéreſſement, le patriotiſme & l'humanité égalèrent ſes ſuccès militaires. Son extraction royale (car il deſcendoit de la race des Codrides) ſon habileté conſommée, & par-deſſus tout, ſa ſageſſe & ſon équité éprouvées, le deſtinèrent au plus noble & au plus ſublime emploi de l'humanité, celui de régler les loix & le gouvernement d'un peuple libre, ſi on peut conſidérer comme tels des hommes condamnés à tous les maux réunis de

[a] Ariſt. de Civ. lib. 2. Plut. in Solon.

l'anarchie & de l'oppreſſion. *a* Les Magiſtrats pilloient le tréſor & les temples, & ſouvent rahiſſoient pour des préſens les intérêts de leur pays. Le riche tyranniſoit le pauvre, le pauvre alarmoit continuellement la sûreté du riche. La rapacité des créanciers ne connoiſſoit aucunes bornes. Ils contraignoient les débiteurs inſolvables à cultiver pour eux les terres qu'ils poſſédoient, à faire le ſervice des bêtes de ſomme, à livrer leurs fils & leurs filles, pour les exporter comme eſclaves dans les contrées étrangères. Solon ſe glorifie, avec une vanité louable, d'avoir rétabli dans leurs droits naturels pluſieurs de ces infortunés dont les ſentimens s'étoient avilis, & dont le langage s'étoit corrompu dans leur infâme ſervitude chez les barbares. *b* La populace réduite à l'indigence, tirant ſon courage de ſon déſeſpoir, étoit déterminée à ne pas ſouffrir plus long-temps des rigueurs auſſi aviliſſantes; & avant que l'auguſte préſence du Légiſlateur eût annoncé la ſageſſe de ſes moyens, ils avoient pris la réſolution d'élire & de ſuivre un chef guerrier, pour attaquer & maſſacrer

---

a Fragm. Solonis apud Demoſth. p. 234, edit. wol.

b Idem. ibid.

leurs oppreſſeurs, pour établir une répartition égale des terres, & inſtituer une nouvelle forme de gouvernement. *a* Mais des hommes ſans moyens, & qui étoient dans la dépendance, ou des riches propriétaires de terre, ou des poſſeſſeurs des mines d'Attique, auroient rendu cette entrepriſe également dangereuſe aux deux partis; de ſorte qu'ils aimèrent mieux ſoumettre leurs différends à la loi, que de les décider par le fer.

Ses réglemens concernant les propriétés.

L'impartialité de Solon mérita la confiance illimitée de ſa patrie. Il maintint l'ancienne diviſion des propriétés, mais il abolit les dettes. Il établit le taux de l'intérêt à douze pour cent, & il ne voulut pas que le débiteur inſolvable devînt l'eſclave de ſon créancier, ou fût contraint de vendre ſes enfans comme eſclaves. Après ces réglemens préliminaires, qui ſembloient eſſentiellement néceſſaires à la paix publique, Solon procéda, d'une manière ferme & impartiale, à une nouvelle forme de gouvernement, *b* ſur ce principe généreux, mais équi-

Nouvelle forme de gouvernement.

a Plut. in Solon.

b L'inſtruction la plus correcte concernant l'ancienne République d'Athènes & les loix de Solon, ſe trouve in fragm. de Civit. Athen. & dans différens endroits de ſon

table, que le petit nombre n'étoit pas fait pour commander, & le plus grand pour obéir; mais que c'étoit au peuple entier, légalement convoqué dans une assemblée nationale, à décider par la pluralité des voix, les alternatives de la paix ou de la guerre, à contracter ou dissoudre les alliances avec les états étrangers, à jouir de

---

second, quatrième & sixième livre de politique. 2, in Isocrat. Areopagit. Panathen. & Panegyr. & 3, in Plut. in vit. Solon. Le traité de Xénophon sur la République Athénienne se rapporte à des temps plus rapprochés, lorsque plusieurs genres de corruption s'y étoient introduits, ainsi qu'on l'expliquera après. C'est une chose remarquable, que Polybe, l. 6, a confondu les institutions modérées de Solon, avec la licence démocratique & la tyrannie introduite par Périclès & par ses successeurs dans l'administration. Les erreurs palpables d'un auteur si judicieux, prouvent combien la connoissance des Grecs sur leur propre histoire étoit peu exacte, & combien il est impossible à un Écrivain moderne, qui suit aveuglément de tels guides, de ne pas tomber dans des erreurs & des contradictions sans nombre. Le traité d'Aristote (de civitate) mentionné plus haut, mérite une attention particulière de la part de ceux qui écrivent ou étudient l'Histoire des Républiques. Nous y voyons le germe, & souvent plus que le germe des ouvrages politiques de Machiavel, que Montesquieu a si souvent copiés, sans reconnoître une seule fois l'obligation qu'il avoit à cet auteur.

toutes les branches du pouvoir législatif ou souverain [a], & à élire, approuver & juger les Magistrats ou les Ministres chargés pour un temps limité, de l'autorité exécutive.

Ses institutions accommodées à la condition des temps.

Dans l'état actuel de la plupart des contrées de l'Europe, une telle forme de gouvernement, qui ne convient guères que dans quelques petits cantons de la Suisse, auroit l'inconvénient de détourner trop souvent les citoyens de leurs affaires particulières. Mais dans l'ancienne Grèce & sur-tout en Attique, les esclaves étoient

---

[a] L'élection contenoit un mélange de hasard, puisque ceux qui étoient nommés par le peuple, tiroient au sort pour décider à qui l'office seroit conféré. Le même usage a lieu dans le choix des Sénateurs de la République de Berne; mais Solon exigea que celui sur qui le sort tomberoit, subisse ce qu'on appelle une épreuve; son caractère & ses talens étoient ainsi exposés à un second examen, & il sembloit presque impossible après ces recherches sévères, qu'aucun homme pût être admis à l'administration, s'il n'étoit parfaitement digne de la confiance publique. Si on suivoit aujourd'hui chez toutes les nations de l'Europe, cette méthode si simple & si sage, on ne seroit pas exposé à voir quelquefois chez certains peuples de ce continent, très-éclairés & très-instruits en général, des gens en place qui à peine savent lire & écrire, & qui ne distinguent même pas les différens formats des livres.

quatre fois plus nombreux que les hommes libres; & nous pouvons remarquer que parmi ces derniers il y en avoit un peu plus de la moitié qui n'avoient aucun titre pour partager la souveraineté. Les étrangers & tous ceux qui ne pouvoient pas prouver une descendance athénienne, en ligne mâle & femelle, étoient entièrement exclus de l'assemblée & des cours de justice. Les réglemens de Solon marquoient la plus grande attention à conserver sans mélange le pur sang d'Athènes; & aucun étranger, quelque mérite qu'il pût réclamer envers la société, ne pouvoit être admis au rang de citoyen, à moins qu'il n'eût abandonné pour toujours son pays natal, ou qu'il ne se fût distingué dans quelque art utile ou ingénieux; & cette admission ne pouvoit avoir lieu que par le scrutin & dans une assemblée complette de six mille Athéniens. Comme le peuple avoit coutume de ne s'assembler que quatre fois en trente-cinq jours, ces conditions empêchèrent les assemblées d'être aussi à charge & incommodes, ou aussi tumultueuses qu'on pourroit le supposer au premier coup-d'œil. Ce nombre néanmoins, & plus encore l'impétuosité & l'ignorance de la multitude seroient devenus incompatibles avec un bon gouvernement, si Solon n'eût garanti sa nou-

velle conſtitution de l'influence populaire, par deux forts contrepoids, le Sénat & l'Aréopage: tribunaux qui, dans l'origine, eurent un pouvoir très-étendu, & dont les Membres ne pouvoient être choiſis que dans certaines claſſes de citoyens.

Il fait la diviſion des citoyens.

Solon diviſa les Athéniens en quatre claſſes, conformément au produit de leurs biens. La première comprenoit ceux dont les terres rapportoient annuellement cinq cent meſures de denrées, tant sèches que liquides, & dont le revenu devoit être au moins de ſoixante louis, ce qui équivaut à ſix cent louis, dans le ſiècle où nous ſommes, ſi nous eſtimons la valeur relative de la monnoie par le prix de la main d'œuvre & des autres choſes les plus néceſſaires à la vie. [a] La ſeconde claſſe étoit compoſée de ceux dont les biens-fonds produiſoient trois cent meſures; la troiſième, de ceux dont les biens de même nature en produiſoient deux cent; la quatrième & par conſéquent la plus nombreuſe, de ceux qui ne poſſédoient aucune propriété immobiliaire, ou qui ne jouiſſoient pas au moins d'un revenu en terres de deux

---

[a] Voyez mon diſcours d'introduction aux oraiſons de Lyſias & d'Iſocrate, page 5. & ſuiv.

cent

cent quarante louis de notre monnoie courante.

Tous les rangs de citoyens étoient également admis à voter dans l'assemblée publique & à juger dans les Cours de Justice, soit civile soit criminelle, qui n'étoient proprement que des comités de l'assemblée générale *a*. Mais les trois premières classes avoient le droit exclusif de siéger dans le Sénat, de décider dans l'Aréopage ou d'occuper tout autre office de Magistrature. Ils étoient élus à ces dignités par les suffrages libres du peuple, auquel ils étoient comptables de leur administration, & par qui ils pouvoient être punis pour malversation ou négligence, quoiqu'ils ne tirassent aucun émolument d'une charge qu'ils se faisoient un devoir de remplir avec la plus grande exactitude.

Prérogatives des premières classes.

---

a J'ai eu occasion d'expliquer la nature des Tribunaux Athéniens, dans mon discours d'introduction aux oraisons de Lysias, &c. Depuis la publication de cet Ouvrage, le même sujet & particulièrement la forme des procédures civiles ont été expliqués avec soin par Sir William Jones, dans sa dissertation annexée à la traduction d'Isæus. Le savant Ouvrage de M. Pettingal, sur l'usage des *Jurés* chez les anciens, me tomba dernièrement entre les mains. Le texte fera aisément voir en quoi mes idées diffèrent des siennes.

Du Sénat des cinq cent.

Le Sénat, composé de quatre cent Membres, & qui, quatre-vingt-six ans après son institution, fut augmenté de cent par Clisthènes, jouissoit de l'importante prérogative de convoquer l'assemblée du peuple, d'examiner & de rejeter préliminairement toutes les matières avant qu'elles fussent soumises à la sanction publique, & de faire des réglemens qui avoient force de loix pendant une année, sans avoir besoin du consentement de la nation. Outre cette surintendance & cette autorité, le Sénat étoit investi exclusivement de plusieurs branches particulières du pouvoir exécutif. Le Président de ce conseil avoit la garde des archives & du trésor public. Le Sénat seul pouvoit construire des vaisseaux, équipper des flottes & des armées, saisir & renfermer les criminels d'état, examinet & punir plusieurs offenses qui n'étoient point expressément prévues par une loi positive. L'influence d'un semblable Conseil qui s'assembloit chaque jour, excepté les fêtes, mit un grand mélange d'aristocratie dans la constitution athéniene. Ce mélange, ainsi que nous allons l'expliquer, fut encore augmenté par l'autorité de l'Aréopage, tribunal ainsi nommé du lieu où il étoit convoqué, sur un côteau consacré à Mars, tout près de la citadelle.

Les principaux Magiſtrats d'Athènes étoient les neuf Archontes; le premier donnoit ſon nom à l'année, & préſidoit aux cours de juſtice civile, où un comité du peuple, choiſi au ſort dans toutes les claſſes indifféremment [a], ſiégeoit comme Juge; mais où il n'appartenoit qu'à l'Archonte & à ſes aſſeſſeurs, Conſeillers nommés par les ſuffrages & inſtruits de l'eſprit de la loi, de prendre une connoiſſance proviſoire de l'affaire, de preſcrire la forme de la procédure, de diſtribuer le ballotage [b], de recevoir & déclarer le rapport & la Sentence de la Cour. Le ſecond Archonte en dignité qui avoit la dénomination de Roi, préſidoit aux cauſes relatives à la religion, ce qui formoit l'objet d'une

Les neuf Archontes.

---

[a] La différence eſſentielle entre le gouvernement Romain & Athénien, conſiſtoit dans la différente manière de placer le pouvoir judiciaire, qui, à Rome, reſta trois cent ans dans les mains du Sénat. Les ſéditions des Grecs & la plupart des diſſentions civiles qui arrivèrent avant le temps d'Auguſte, avoient pour objet ou pour prétexte d'altérer cet ordre de choſes, & de rapprocher davantage la conſtitution romaine de celle d'Athènes.

[b] Οι τιθεντες τον αγωνα και την ψηφον διδοντες, ſont les paroles de Lyſias. Le même Écrivain fait mention des παρεδροι, συνδικαι, Aſſeſſeurs, Syndics.

branche importante & dangereuſe de la Juriſprudence Athénième. Le troiſième Archonte réuni avec les Généraux d'armée *a*, préſidoit aux objets militaires; & les ſix autres, qui étoient connus ſous la dénomination de *Theſmotètes*, écou-
L'Aréopage. toient les plaidoyers en matière criminelle de différentes eſpèces, ou plutôt dirigeoient les procédures des ſix Cours où les cauſes criminelles étoient examinées & jugées. Ces neuf Archontes ou Préſidens des différentes Cours de Juſtice, ainſi que tous les autres Magiſtrats Athéniens, étoient, à l'expiration de leur office annuel, comptables envers le peuple; & lorſque leur conduite, après des recherches ſévères, étoit trouvée digne de l'approbation & de la reconnoiſſance publiques, on les recevoit & maintenoit pour la vie membres de l'Aréopage, lequel avoit l'inſpection générale ſur les loix & la religion, ainſi que ſur la vie & les mœurs des citoyens, & qui, dans des conjonctures dangereuſes, fut autoriſé à prendre une ſorte de puiſſance dictatoriale *b*.

---

a Lyſias, dans la ſeconde oraiſon contre Alcibiades, (cauſe militaire) non-ſeulement fait mention des στρατηγοι ou Généraux, mais les déſigne ſéparément des ανδρες δικασται, ou Juges.

b Iſocrat. oratio Areopagit.

Tel eſt le grand plan de la conſtitution établie par Solon, ſuivant laquelle chaque citoyen jouiſſoit du privilége ineſtimable d'être jugé par ſes pairs, & d'être ſoumis à des loix qu'il avoit agréées lui-même. Quoique le pouvoir légiſlatif & exécutif réſidât ainſi dans le peuple, ce n'étoit qu'à des hommes qui avoient des propriétés territoriales & des talens réels, que l'adminiſtration du gouvernement étoit confiée; & comme le crédit ſuivoit en quelque ſorte la propriété, le même expédient qui ſervoit à maintenir une diſtinction de rangs dans la ſociété, tendoit auſſi à exciter l'induſtrie & l'émulation de la multitude, afin de pouvoir partager ces honneurs & ces emplois auxquels les poſſeſſeurs d'une certaine fortune pouvoient ſeuls aſpirer.

Heureuſe tendance du plan de gouvernement de Solon.

Les loix de Solon étoient de la nature la plus étendue; elles renfermoient non-ſeulement des règles de droit, mais des maximes de morale, des réglemens de commerce & des préceptes d'agriculture. Décrire ſes inſtitutions ſur de ſemblables matières, c'eſt développer ſes principes ſur le mariage, les ſucceſſions, les teſtamens, les droits des perſonnes & des choſes, qui ont paſſé des loix civiles athéniènes dans la Juriſprudence de toutes les nations policées de l'Europe. Les loix ſur l'éducation & ſur les

Nature & extenſion de ſes loix.

mœurs prouvent que l'ivrognerie & la pédéraſtie étoient les vices dominans de ce premier âge. Il étoit du devoir particulier des Archontes, d'empêcher ou de punir les offenſes commiſes à la ſuite de l'ivreſſe ; & les réglemens concernant les écoles [a], qui ne pouvoient être ouvertes qu'au lever du ſoleil, qu'on avoit ordre de fermer avant la nuit, & dans leſquelles on ne pouvoit admettre ſous aucun prétexte que tels parens du Maître déſignés ſpécialement par la loi, marquoient la plus grande attention à déraciner un mal qui infectoit déjà & déshonoroit les mœurs de la Grèce.

Son ſyſtême d'éducation.

L'éducation recommandée par Solon reſſemble beaucoup à celle que nous avons déjà fait connoître, & qui prévaloit généralement en Grèce [b]. Lorſque les enfans des citoyens d'Athènes ſortoient des mains des femmes, ils étoient confiés à deux Maîtres, dont l'un formoit le corps & l'autre l'eſprit. La natation & les exercices les plus aiſés les préparoient aux exercices plus pénibles de la gymnaſtique. Liſant & apprenant par cœur les leçons & les exemples

---

[a] Æſchin. in Timarchium.

[b] Voyez les chapitres 5 & 6.

des Poëtes, ils ſe diſpoſoient aux études plus ſévères de l'Éloquence & de la Philoſophie. La Muſique, la Géométrie & le Deſſin paroiſſent être entrés par la ſuite dans le plan d'une éducation libérale *a*. A l'âge de vingt ans les jeunes gens de toutes les claſſes faiſoient ſerment dans le temple d'Agraulos, (dénomination propre à Minerve) d'obéir aux loix de leur pays & de les maintenir; de faire tous leurs efforts pour augmenter ſa proſpérité; de ſuivre l'étendard de tous les chefs qui ſeroient nommés pour les conduire; de s'embarquer pour quelque partie du monde que ce fût, lorſque le ſervice public l'exigeroit; de combattre juſqu'au dernier ſoupir pour leur chère patrie, & de regarder tous les terreins qui produiſoient du froment, de l'orge, des vignes & des oliviers, comme les ſeules bornes de l'Attique *b*: diſpoſition prématurée qui annonçoit déjà une ambition de conquérir & de s'approprier tous les pays cultivés de la terre. Lorſque les jeunes Athéniens n'étoient pas, en conſéquence de ce ſerment, engagés au ſervice militaire, ils étoient obligés

Devoirs & occupations de la Jeuneſſe.

a Ariſt. Polit. l. 7. c. 3.

b Voyez l'introduction à Lyſias.

par la loi de ſuivre un état conforme à leurs fortunes reſpectives. L'agriculture, le commerce & les arts méchaniques étoient le partage des pauvres ; les riches s'appliquoient à la gymnaſtique & à la philoſophie, étudioient ſoigneuſement les loix de la République, examinoient la condition ancienne & actuelle de leur état & des états voiſins ; & à l'âge de trente ans ils ſe préſentoient dans l'aſſemblée en qualité de candidats pour tels offices de confiance ou d'honneur, que la régularité de leurs mœurs, l'obſervance des devoirs dans tous les rapports de la vie privée, la tempérance, l'économie, l'eſprit public & les talens *a* pouvoient obtenir des ſuffrages volontaires du peuple.

Uſurpation de Piſiſtrate.

L'uſurpation de Piſiſtrate, quoiqu'elle eût détruit pour un temps la liberté politique d'Athènes, donna de la ſtabilité à la plupart des loix & des formes introduites par Solon. Ce *tyran*, car c'eſt ainſi que les Grecs le déſignoient, n'étoit pas moins diſtingué par l'élévation de ſon génie, que par l'humanité de ſes actions ; & ſi la violence des factions & la haine de ſes ennemis n'euſſent pas irrité en lui

---

a Lyſias. paſſim.

l'amour naturel de la domination, le nom de Piſiſtrate ſeroit le premier dans la liſte des héros & des patriotes Grecs. Sa valeur & ſa conduite ſe ſignalèrent dans la conquête de Niſée, de Salamine, de Naxos, de Délos & de Sigæum; & s'il montra de l'audace & de l'adreſſe pour acquérir la ſouveraineté, il montra plus de modération encore & de vertu en l'adminiſtrant. Il prit, à la vérité, la double dignité de Pontife & de Roi, & mit ſes partiſans dans les principales charges de magiſtrature; mais il maintint le cours régulier des loix & de la juſtice, non-ſeulement par ſon autorité, mais par ſon exemple, ayant paru en perſonne devant l'Aréopage, pour répondre à une accuſation contre lui. Non-ſeulement il donna de la force aux loix de Solon, contre la pareſſe & fainéantiſe, mais il s'efforça de les rendre plus efficaces encore, en introduiſant dans l'Attique des arts & des manufactures nouvelles. Il fut le premier qui apporta dans cette contrée la collection complette des poëmes d'Homère, qu'il ordonna de chanter dans les fêtes Panathéniènes; & nous ne pouvons ſuppoſer qu'il eût été jaloux de répandre les ſentimens élevés & mâles de ce divin poëte, ſi ſon gouvernement n'eût pas reſſemblé à la modération &

Sa modération & ſa ſage adminiſtration;

à l'équité des siècles héroïques, plutôt qu'au despotisme des tyrans.

Surpassée par celle de son fils Hipparchus.

Son fils Hipparchus imita & surpassa ses vertus & sa douceur ; & au milieu des derniers troubles de la démocratie, les Athéniens convinrent en soupirant, que leurs ancêtres avoient été heureux en effet sous Solon & Pisistrate, mais que le règne du tyran Hipparchus avoit ramené sur la terre l'âge d'or de Saturne. Le père avoit demandé la dixième partie du produit de l'Attique, pour entretenir ses gardes, & fournir aux autres dépenses de la royauté ; son généreux fils remit la moitié de cette imposition. Tandis qu'il soulageoit ses sujets, il encourageoit encore leur industrie, en faisant bâtir le temple de Jupiter Olympien : son but étoit de les tirer tout-à-fait de leur ignorance & de leur barbarie, en faisant ériger dans tous les quartiers de la cité, des colonnes où étoient gravés des vers élégiaques, contenant des leçons de sagesse & des préceptes de morale. Ce fut lui qui le premier forma une bibliothèque dans Athènes ; & la libéralité de ses récompenses, plus encore ses manières agréables & son affabilité attirèrent dans cette ville les poëtes les plus distingués de son siècle.

Le meurtre d'Hipparchus aigrit le caractère de ſon frère Hippias qui lui ſuccéda ; cependant, malgré les maux que celui-ci cauſa & ſouffrit, il faut convenir que le gouvernement de Piſiſtrate & de ſa famille, qui dura ſoixante-huit ans [a], avec différentes interruptions, augmenta la force d'Athènes, & fit valoir le génie de ſes habitans [b].

Son aſſaſſinat aigrit Hippias.

Mais ce que l'uſurpation de cette famille produiſit de plus avantageux, fut d'animer l'eſprit de liberté qui devint plus vif & plus ferme dans Athènes, après que le gouvernement populaire eut été rétabli par Cliſthènes & Alcibiade. Nous avons déjà eu occaſion de parler des victoires que la République remporta dans les pays étrangers, immédiatement après cet événement; mais dans le même temps la conſtitution du gouvernement ſubit un changement conſidérable. En admettant au rang de citoyens une foule d'étrangers, de

Le gouvernement changé par Cliſthènes. Olymp. 67. 3 A. C. 510.

[a] Entre 578 & 510 avant Jéſus-Chriſt.

[b] Voyez le traité de Meurſius, intitulé Piſiſtrate, un des meilleurs Ouvrages qui ſe trouvent dans l'immenſe collection de Gronovius.

fugitifs, & peut être d'eſclaves, les tribus furent augmentées de quatre à dix, & les ſénateurs du nombre de quatre cent à celui de cinq cent. L'oſtraciſme fut également établi : loi par laquelle tout citoyen, dont l'influence & les talens paroîtroient dangereux à la liberté, pourroit être banni pendant dix ans, ſans preuve ni allégation d'aucun crime poſitif.

Changement important fait par Ariſtides. Olymp. 75. a. A. C. 479.

La République reſta trente ans dans cet état, juſqu'au moment où les victoires glorieuſes de Salamine, de Platée & de Micalé, enhardirent les dernières claſſes de Citoyens, toujours les plus nombreuſes, & à la valeur deſquelles ces exploits mémorables étoient dûs, à empiéter ſur les prérogatives des claſſes ſupérieures. L'opulence, que les riches dépouilles des barbares avoient répandue tout d'un coup dans tous les rangs de citoyens, augmenta la préſomption des individus, & détruiſit la balance de la conſtitution. Ariſtides, qui vit l'impoſſibilité de réſiſter aux progrès de la démocratie, jugea à-propos de céder à des hommes qui avoient les armes à la main & la fermeté dans le cœur ; & il propoſa avec une ſatisfaction apparente, mais au fond avec

regret [a], une loi par laquelle les magiſtrats Athéniens ſeroient déſormais élus parmi les quatre claſſes de citoyens. Cette innovation prépara la voie à de plus grands changemens encore, commencés vingt ans après, & complettés graduellement par Périclès : révolution dont les conſéquences ne furent pas ſenties immédiatement, mais qui marqua de plus en plus ſes effets, & ſe termina par la ruine d'Athènes & de la Grèce.

La Démocratie complettée par Périclès. Olymp. 82. A. C. 449.

Les raiſons générales qui prévalurent ſur l'équité & le diſcernement de Périclès, en le déterminant à épouſer, avec chaleur, la cauſe du peuple, ont été ſuffiſamment expliquées dans le chapitre précédent. Quels que fuſſent d'ailleurs les motifs d'intérêt & d'ambition, & les vûes de ce grand homme d'état [b], en pre-

---

[a] Ἐκων ακοντι δὲ θυμω, cité dans cette occaſion par Plutarque, exprime bien la généroſité forcée d'Ariſtides envers la populace.

[b] Plutarque (in Pericle) fait mention d'une raiſon particulière qui engagea Périclès à être contraire à l'ariſtocratie, & à reſtreindre le pouvoir de l'Aréopage. Quoi qu'il eût été ſouvent nommé pour l'office d'Archonte, le ſort ne l'avoit jamais favoriſé, de ſorte qu'il ne put être reçu membre de ce Tribunal reſpectable. Si cette obſer-

nant ce parti, on doit obſerver que les expéditions étrangères, les ſuccès de la république, & particulièrement la nouvelle ſituation où les Athéniens ſe trouvoient placés relativement à leurs colonies & à leurs alliés, pouvoient naturellement ſuggérer & occaſionner des changemens très-importans dans la conſtitution politique d'Athènes. La loi ancienne & ſacrée qui obligeoit chaque citoyen de prendre les armes pour la défenſe de ſa patrie ſans recevoir de paye, ne pouvoit s'étendre aiſément à l'obligation de protéger l'intérêt des communautés étrangères, ſans aucune récompenſe. L'étroite population de l'Attique ne ſuffiſoit pas pour répondre à l'objet de tant d'expéditions lointaines. Il devint néceſſaire de lever des troupes étrangères, & cette néceſſité introduiſit l'uſage de la ſolde dans les armées Athéniennes; comme une raiſon ſemblable, quoique moins preſſante, établit des épices & des ſalaires pour tous les différens ordres de juges

Introduction de la paye pour les troupes.

---

vation eſt bien fondée, elle montre combien les Magiſtrats annuels avoient peu de crédit réel à Athènes, puiſque Périclès, quoiqu'il n'eût jamais pu atteindre à la dignité d'Archonte, gouverna la République pluſieurs années, avec une autorité qui ne fut point rivaliſée.

& de magiſtrats. Le même principe de devoir & d'eſprit public, qui obligeoit tout homme libre à combattre ſans paye, l'obligeoit également à juger, à conſulter & à délibérer gratuitement pour l'avantage de ſa patrie. Mais lorſque les conteſtations des communautés étrangères, quoique dépendantes, furent portées & jugées dans les tribunaux d'Athènes, il parut raiſonnable à ceux qui employoient leur temps à ces affaires, auxquelles nulle obligation ne les appeloit, de demander une récompenſe pour leurs ſervices. C'eſt pourquoi on diſtribua regulièrement parmi les citoyens, d'abord une petite ſomme, qui s'accrût enſuite inſenſiblement avec le pouvoir du peuple, pour chaque délibération & pour chaque cauſe déterminée.

Des épices & ſalaires des Magiſtrats.

Le deſir de profiter de ces émolumens rendit le peuple très-jaloux d'attirer toutes les cauſes devant lui. Ce deſſein fut accompli avec ſuccès par Ephialtes [a], démagogue ruſé & audacieux, que Périclès, employa comme un inſtrument propre à effectuer des projets auſſi injurieux que nuiſibles aux riches & aux nobles.

Ces circonſtances dénaturent totalement le gouvernement établi par Solon.

---

[a] Plut. in Pericle.

Tandis que ſon patron étendoit la renommée d'Athènes par ſes victoires au-dehors, & qu'il réduiſoit à l'obéiſſance les colonies & les alliés de la république, Ephialtes exécutoit avec le plus grand zèle les changemens qu'ils vouloient opérer dans le régime intérieur; & en ſappant l'autorité du Sénat & de l'Aréopage [a], les plus fermes appuis de l'Ariſtocratie, il

---

a Les Auteurs n'ont pas expliqué à quels égards ou par quels moyens particuliers Ephialtes remplit ſon but; ce que nous pouvons recueillir de quelques idées obſcures ſur ce ſujet, fut qu'il ne porta pas ſeulement devant les Tribunaux inférieurs les cauſes juſqu'alors attribuées à l'Aréopage, mais qu'il enleva à cette Cour l'inſpection générale & la ſurintendance de la religion & des loix, & qu'il tranſmit ces offices à la cour populaire des ἡλιαστ & des νομοφυλακες, qui étoient nommés & renvoyés à la volonté du peuple. Il rendit de même les preuves à faire pour devenir membre de l'Aréopage, moins ſévères qu'auparavant; d'où il réſulta qu'il s'introduiſit dans cet ordre des perſonnages dont le caractère le déshonora. Les Aréopagites devinrent également acceſſibles aux préſens & à la beauté, & leurs déciſions tombèrent dans le mépris. Voyez le diſcours d'Iſocrates ſur la réforme du gouvernement d'Athènes, & Athenæ, l. 9. Il paroît d'après tout ce qui ſuit de l'Hiſtoire d'Athènes, que cet Ephialtes, ou Périclès lui-même, affoiblit également l'autorité du Sénat quoique cette remarque n'ait été faite par aucun Auteur ancien.

obtint

obtint un triomphe ſignalé ſur les loix de Solon. Le meurtre d'Ephialtes prouva ſeulement la foibleſſe de ſes ennemis ; & nous trouverons dans la ſuite de l'hiſtoire d'Athènes, que la plupart des matières de délibération furent portées dès-lors, en première inſtance, devant l'aſſemblée du peuple ; que les ſages inſtitutions de Solon furent réduites à de ſimples formalités ; & que la magnanimité de Périclès, l'extravagance de ſes ſucceſſeurs immédiats, le patriotiſme de Thraſybule & de Conon, l'intégrité de Phocion, les artifices d'Eſchines & l'éloquence de Démoſthènes, gouvernèrent à leur gré cette démocratie ſauvage & capricieuſe.

Proſpérité domeſtique & extérieure de la République Olymp. 85. 1. A. C. 440.

La révolution qui ſe fit immédiatement dans les mœurs, le caractère & la conduite des Athéniens, fut la conſéquence naturelle de ce changement de gouvernement, combiné avec d'autres circonſtances liées ſtrictement à leur proſpérité extérieure & domeſtique. Les ſuccès d'Ariſtides, de Cymon & de Périclès avoient, en peu d'années, triplé les revenus & augmenté dans une proportion beaucoup plus grande encore les domaines de la République. La marine Athénième commandoit ſur les côtes orientales de la méditerranée ;

ſes marchands s'étoient emparés de tout le trafic des contrées adjacentes ; les magaſins d'Arhènes abondoient en bois, en métal, en ébène, en ivoire & en toutes ſortes de matières propres aux arts utiles, ainſi qu'aux arts agréables ; ils importoient les choſes de luxe en Italie, en Sicile, en Chypre, en Lydie, dans le Pont & dans le Péloponèſe ; les Arhéniens s'étoient perfectionnés, par l'expérience, dans l'art d'exploiter les mines d'argent du mont Laurium ; ils avoient ouvert des veines de marbre très-précieux dans le mont Pentélique ; le miel de l'Hymette étoit plus eſtimé, à meſure qu'il étoit plus connu ; & la culture de leurs oliviers (l'huile étant depuis long-temps leur marchandiſe d'entrepôt, & la ſeule production de l'Attique, que Solon leur permit d'exporter) s'étoit ſingulièrement améliorée, principalement ſous l'adminiſtration active de Périclès, qui favoriſoit libéralement des fonds du tréſor public, toute eſpèce d'induſtrie [a].

Effet de ces circonſtances combiné avec la révolution dans le gouvernement ſur les mœurs & les arts.

Mais ſi ce chef fit ſi bien valoir l'activité

[a] Iſocrat. Areopag. de pace. & Panegyr. Xenoph. & Ariſtot. de Repub. Athen.

de ſes compatriotes, ce ne fut pas tant pour exciter chez eux le goût extrême du plaiſir qui commençoit à les diſtinguer des autres Grecs, que pour s'accommoder à cette paſſion, & l'occuper d'objets utiles, en même-temps qu'elle tendoit aux objets agréables. Le peuple d'Athènes, heureux dans toutes ſes entrepriſes contre ſes ennemis, tant domeſtiques qu'étrangers, ſembloit autoriſé à recueillir les fruits de ſes dangers & de ſes victoires; car dans l'eſpace de moins de douze ans avant la guerre du Péloponèſe, ſes villes préſentoient une ſcène continuelle de triomphes & de fêtes. Les ſpectacles dramatiques, pour leſquels ils étoient paſſionnés, ne furent plus repréſentés dans des édifices de bois ſans ornemens, mais dans des ſalles en pierre ou en marbre, érigées à grands frais, & embellies des productions les plus précieuſes de l'art. Le tréſor fut ouvert, non-ſeulement pour fournir aux décorations de cet amuſement favori, mais pour procurer aux citoyens les plus pauvres, le moyen d'en jouir, ſans aucune dépenſe de leur part. C'étoit ainſi, aux frais de l'état ou plutôt de leurs colonies & de leurs alliés tributaires, que les Athéniens ſe livroient à tous les amuſemens, & aux charmes de la muſi-

que & de la poëſie. On étoit particulièrement frappé des monumens d'architecture, & de tous les bâtimens de décoration ; car Périclès s'occupa autant à orner ſa ville natale, que Thémiſtocles s'étoit donné de ſoins pour la fortifier ; & ſi nous n'avions pas le témoignage conſtant de l'antiquité, ainſi que les reſtes immortels du parthenon ou temple de Minerve, qui excitent encore l'admiration des voyageurs, il ſeroit difficile de croire que dans l'eſpace d'un ſi petit nombre d'années, on ait pu créer ces merveilles de l'art, cette quantité ſurprenante de temples, de théâtres, de ſtatues, d'autels, de bains, de gymnaſes & de portiques, qui, dans le langage d'un ancien panégyriſte, rendoient Athènes l'œil & le flambeau de la Grèce [a].

Luxe & vices d'Athènes.

Périclès fut blâmé d'avoir ainſi décoré une ſeule ville favorite, aux dépens des provinces pillées & opprimées [b] ; il eût été plus heureux pour les Athéniens que les richeſſes qu'ils avoient extorquées n'euſſent pas été employées à un luxe auſſi dangereux que cri-

---

[a] Iſocrat. & Ariſtid.

[b] Plutarq in Pericle.

minel. La pompe des ſolemnités religieuſes, qui étoient deux fois plus nombreuſes à Athènes que dans aucune autre ville de la Grèce; la ſomptuoſité des ſpectacles & des banquets qui ſuivoient toujours les ſacrifices; l'accroiſſement du luxe particulier, qui accompagnoit naturellement cette profuſion publique, épuiſèrent les reſſources de la République, ſans augmenter ſa gloire. Au-lieu de pain, de légumes & de la frugalité recommandée par les loix de Solon, les Athéniens, peu après la quatre-vingtième olympiade, profitèrent de leur commerce étendu pour importer les objets qui pouvoient flatter l'excès de rafinement & de délicateſſe auquel ils ſe livroient dans leurs repas [a]. Les vins de Chypre étoient rafraîchis dans la neige pendant l'été; les fleurs les plus délicieuſes ornoient, pendant l'hiver, les tables & les perſonnes des opulens citoyens d'Athènes. Il ne leur ſuffiſoit pas d'être couronnés de roſes, il falloit que leur corps fût parfumé des eſſences & des odeurs les plus ſuaves [c]. Des paraſites, des danſeurs & des

[a] Ariſtoph. nubes, ver. 50. & Liſiſtrat. paſſim.
[b] Athen. l. 11. 3. & Xenoph. memorabilia, l. 2.
[c] Xenoph. ibid.

bouffons étoient le cortége ordinaire de tous les feſtins [a]. Chez les dames, la paſſion pour les oiſeaux rares diſtingués par leur voix ou leur plumage, étoit portée à un tel excès qu'elle fut taxée de folie [b]. Les jeunes gens qui n'étoient pas adonnés particulièrement à la chaſſe & à l'équitation, goût qui commençoit à prévaloir [c], ſe corrompirent par le commerce des baladins, dont la profeſſion étoit réduite en ſyſtême [d], tandis que leur eſprit ſe dégradoit plus encore par la philoſophie licentieuſe des ſophiſtes. Il n'eſt pas néceſſaire de charger le tableau, puiſqu'on peut obſerver que les vices & les extravagances qui caractériſent les ſiècles de décadence de la Grèce, prirent racine dans Athènes, durant l'adminiſtration de Périclès, époque la plus brillante & la plus fortunée des annales Grecques.

Contraſte & balance des vertus & des vices, des avantages & des déſavantages.

Ce paradoxe, (car il doit paroître tel,) peut s'expliquer en conſidérant la ſingulière

---

a Athenæus, l. 1. & Xenoph. ſymp.

b Ορνιθομανια, Athen. l. 11. 3.

c Ariſtoph. nubes, paſſim.

d Alexis apud Athenæum. l. 13.

combinaiſon des circonſtances, qui, du temps de cet homme d'état, fourniſſoient l'antidote à côté du poiſon. L'hiſtoire Grecque à cette époque offre un contraſte ſingulier de ſageſſe & de folie, de magnanimité & de baſſeſſe, de liberté & de tyrannie, de ſimplicité & de rafinement, d'auſtérité & de volupté, qui n'a point été remarqué dans d'autres ſiècles & dans d'autres pays *. La ſublime philoſophie d'A-

* La cauſe de ce contraſte & de la différence qui règne entre les anciens Grecs & les Nations modernes du globe ſous tous ces rapports, ſe trouve dans la marche de la Nature, & dans une expanſion plus univerſelle des arts & des ſciences. Les grandes vertus & les grands vices ſe prononçoient plus fortement alors dans l'organiſation des hommes & dans leur compoſition morale, parce que la Nature, en faiſant de plus grands efforts d'un côté pour former de grands caractères, ſe relâchoit d'autant de l'autre dans les compoſitions les plus viles; c'eſt-à-dire, que les grands vices étoient en raiſon compoſée des grandes vertus; comme les plus grandes quantités de mouvement dans une partie du méchaniſme de l'univers, ſont en raiſon compoſée des moindres dans une autre partie. Mais les quantités d'énergie & d'inertie dans la Nature, tendent toujours à ſe mettre en équilibre quelque part; il en réſulte qu'elle va atteindre à ce période pour l'eſpèce humaine de ce globe: car les vices & les vertus ſemblent ſe confondre tellement dans la maſſe générale

naxagoras & de Socrate fut comme obſcurcie par la doctrine ſombre & captieuſe des ſophiſtes ; les traits pathétiques & moraux de Sophocle & d'Euripide furent parodiés par les bouffonneries licentieuſes d'Ariſtophanes. La peinture & la ſculpture, qui, ſous des génies du premier ordre, tels que Phidias, ſervirent de conducteurs à la religion & à la vertu, dégénérèrent ſous des artiſtes inférieurs, en vils inſtrumens du vice & du déſordre. La modeſtie des matrones Athéniènes ne fut plus qu'une vaine écorce, lorſqu'on la compare à la diſſolution de l'école d'Aſpaſie ; & la frugalité des mœurs qui régnoit même dans les familles du premier rang, ſe trouva totalement en contraſte avec l'extravagante diſſipation des fêtes & des ſpectacles publics. C'eſt

---

des nations policées & dans les individus même, qu'il eſt rare de trouver dans ce ſiècle des caractères véritablement prononcés. D'un autre côté, il faut conſidérer que le génie de l'homme pour les ſciences & les arts, peut ſe comparer aujourd'hui à une teinture qui s'eſt délayée dans un plus grand volume d'eau qu'autrefois, & qui, ayant pris une quantité innombrable de nuances, ſuivant les canaux où elle a paſſé depuis vingt-cinq ou trente ſiècles, a perdu néceſſairement ſa couleur primitive. *Note du Traducteur.*

en examinant les anneaux de cette chaîne compliquée, que l'on peut parvenir à ſuivre les changemens ſucceſſifs des mœurs & du caractère de ce peuple, & à diſtinguer les époques intéreſſantes de l'hiſtoire Grecque.

Anneaux parallèles de cette chaîne examinés.

La Philoſophie, qui, dans la Grèce ſeule, mérite l'attention particulière de l'hiſtorien, parut vers le commencement du ſixième ſiècle avant J. Chriſt, & dans l'eſpace de cent cinquante ans, atteignit le plus haut degré de perfection auquel l'intelligence humaine puiſſe l'élever, & tomba dans le plus grand diſcrédit où la corruption des mœurs & l'abus de l'eſprit puiſſent la plonger. L'Aſie mineure, à qui l'Europe & l'Amérique doivent leur religion & les lettres, produiſit auſſi le germe de la philoſophie; & les colonies Grecques, qui floriſſoient ſur cette côte délicieuſe, communiquèrent à leur mère-patrie ce précieux rejeton de leur ſol. Thalès de Milet, Pittacus de Mytilène, Bias de Priene, Cléobule de Liudus, dans l'île de Rhodes, & d'autres ſages, qui vivoient dans ce ſiècle, donnèrent non-ſeulement des conſeils & des ſecours à leurs compatriotes dans des conjonctures particulières, mais arrêtèrent leurs vices par des loix ſalutaires, perfectionnèrent leurs uſages

Hiſtoire de la philoſophie grecque.

Les ſept Sages.

par d'utiles leçons de morale, & étendirent leurs connoiſſances par des découvertes importantes & difficiles [a]. Mais le premier pas que les hommes ont fait vers la philoſophie morale, comme ſcience indépendante de la religion & ſans nulle connexion avec elle, ſemble avoir été dirigé par les fables d'Éſope, qui ont dû paroître dans cette première période de la ſociété, une ſorte de compoſition très-extraordinaire. Le cercle de l'hiſtoire étoit étroit; les exemples des dieux dans les temps d'ignorance & de ſuperſtition, étoient trop vicieux pour être imités; & les hommes, à qui la ſimplicité d'une vie ruſtique fourniſſoit des occaſions continuelles d'obſerver la ſagacité d'inſtinct de certains animaux, pouvoient en tirer d'utiles leçons. Auſſi dans les premiers âges de la Grèce & de Rome, & de toutes les autres nations dont on connoît l'hiſtoire, on racontoit des fables à l'aſſemblée & au Sénat, dans les occaſions les plus importantes, & elles faiſoient une impreſſion profonde; car, dans l'enfance de la ſociété, les

Éſope le fabuliſte.

[a] Plutarq. Sympoſ. & de Placit. Philoſoph. Plato in Protagor. Diogen. Laert. paſſim.

hommes ſont des enfans ; & la ſimplicité que la croyance d'une fable ſuppoſe, n'eſt pas plus groſſière & improbable que pluſieurs de ces erreurs dans leſquelles (comme nous l'avons déjà prouvé [a]) la vivacité de l'imagination les a ſouvent entraînés. Le même trait romaneſque qui a animé les bois & les vents, les montagnes & les rivières, qui a changé des héros en dieux & des dieux en de foibles humains, pouvoit douer des animaux de la parole, & même de raiſon.

Les Poëtes gnomonique.

Le ſecond pas vers la ſcience de la morale fut d'un genre plus abſtrait; cette ſcience conſiſtoit en ſentences des poëtes gnomoniques [b], & dans ces préceptes détachés ou proverbes, qui, dans tous les pays, ont précédé tout ſyſtême de moralité. Chacun des ſept ſages avoit ſes maximes favorites [c], qu'il gravoit dans les temples & autres lieux publics; mais à cette diſtance de temps il eſt impoſſible de reconnoître dans le nombre de ces moraliſtes, ce

---

[a] Voyez ci-devant, chapitre II.

[b] Voyez les ſentences de Théognis, qui ſont évidemment une collection & non l'ouvrage d'un ſeul homme.

[c] Ariſtot. Rhet. 2. 21. Stobæus Serm. p. 44. &c.

qui appartient à chacun d'eux. Cette recherche même n'eſt pas néceſſaire, puiſque toutes ces maximes, quelques efforts qu'ayent fait leurs auteurs pour les généraliſer, paroiſſent aujourd'hui extrêmement ſimples & familières.

Ces reſpectables pères de la philoſophie Grecque, qui répandoient en ſilence les lumières de la raiſon dans l'obſcurité d'un ſiècle barbare, entretenoient, dit-on, des correſpondances entr'eux [a], ainſi qu'avec Solon d'Athènes, Chilon de Sparte, & Periandre de Corinthe, hommes qui, à l'imitation des Philoſophes de l'Orient, ſe rendoient familières des connoiſſances qui pouvoient les rendre dignes d'être légiſlateurs, magiſtrats & généraux de leurs contrées reſpectives.

Les découvertes de Thalès le Miléſien,

Thalès le Miléſien fut le ſeul qui abandonna toute prétention à une renommée civile & militaire; & quoiqu'il compoſât des vers, il promulguoit des ſentences morales, & donna dans quelques conjonctures particulières, des conſeils très-ſages à ſes compatriotes; ce qui établit ſa réputation ſur une baſe

[a] Plut. Symp.

plus étendue & plus ſolide que les intérêts flottans des communautés politiques. Pluſieurs propoſitions élémentaires de géométrie, recueillies enſuite par Euclydes, furent découvertes en premier lieu par Thalès [a], qui dirigea la ſagacité de ſon eſprit avec un égal ſuccès vers l'aſtronomie. Il diviſa les cieux en cinq zones; découvrit les équinoxes & les ſolſtices; remarqua la grande ourſe, obſerva & prédit de bien près les éclipſes. La diviſion de l'année en trois cent ſoixante-cinq jours, étoit déjà connue aux Egyptiens; mais quoique Thalès ait pu emprunter cette découverte & pluſieurs autres peut-être de cet ancien peuple, chez lequel il voyagea quelque temps, il paroît, d'après les auteurs mêmes qui ſont toujours enclins à exagérer la ſageſſe de l'Egypte, qu'il dût beaucoup moins à cette contrée, qu'à la ſagacité naturelle & à la pénétration de ſon génie [b].

Thalès fonda l'école Ionique, dans laquelle il eut pour ſucceſſeurs Anaximandre & Anaxi- Son école & ſes ſucceſſeurs.

---

[a] Proclus in Euclyd.

[b] Hieronym. apud Laert. lib. 1. cap. 27. Plin. lib. 38. cap. 27.

mènes, qui furent remplacés par Anaxagoras, l'inſtituteur de Périclès, & Archelaüs, qui eſt appelé par les anciens écrivains le maître de Socrate. Environ cinquante ans après Thalès, les mêmes principes qu'il avoit enſeignés furent adoptés par Xénophanes de Colophon, Leucippe & Parmenide d'Élée, & Héraclite d'Éphèſe. Ces hommes ingénieux découvrirent pluſieurs vérités utiles; tous néanmoins, ſans excepter Thalès lui-même, s'occupèrent également de ſujets qui devoient pour jamais exciter & occuper la curioſité humaine. Leur doctrine étoit auſſi ſuſceptible d'objections, que la nature des élémens qu'ils prenoient pour le premier principe des choſes. Ils s'accordoient univerſellement à reconnoître dans la ſuperſtition des peuples, une erreur groſſière des ſens & une véritable maladie de l'eſprit; mais leurs différentes opinions concernant l'origine & la deſtruction des mondes, la groſſeur & les diſtances des corps céleſtes, l'eſſence de la matière & de l'eſprit [a], ne méritent d'être conſidérées que comme des eſſais de la curio-

[a] Voyez Diogen. Laert. l. 1. Ariſtot. Metaph. paſſim. & Plut. de Placit. Philoſ.

ſité humaine, que l'ambition de tout connoître portoit au-delà ou en deçà de la ſphère de l'expérience, & des déductions claires d'une raiſon point mure encore. Le ſyſtême de Leucippe, le plus fameux de tous, fut perfectionné par Démocrite d'Abdère[a], & enſuite adopté par Epicure, dont la philoſophie eſt ſuffiſamment expliquée dans l'ouvrage de Lucrèce, le plus hardi monument de littérature & de phyſique qui ſoit parvenu juſqu'à nous.

Dégénèrent en athéiſme.

Mais c'eſt une choſe particulièrement digne d'obſervation, que dans le même-temps où Démocrite attaquoit l'Empirée, & dévoiloit d'une main hardie la majeſté ridicule de la ſuperſtition Grecque, Anaxagoras de Clazomène révéloit un myſtère nouveau & infiniment plus impoſant, en annonçant un eſprit divin exiſtant, & vivifié par lui-même, comme la grande cauſe & le grand moteur du monde matériel. Thalès & Pythagore, ainſi que pluſieurs de leurs diſciples, attachés fidèlement à leur ſecte, avoient bien admis, à la vérité, l'eſprit comme un principe conſtituant de l'univers; mais ils avoient ſi intime-

La ſublime philoſophie d'Anaxagoras.

---

[a] Laert. l. 11. Ariſtot. Phyſic. l. 8.

ment lié cet esprit à la matière, que ces substances dissimilaires sembloient faire un composé indissoluble, comme le corps & l'ame constituent un homme. Selon Anaxagoras, l'intelligence créatrice & souveraine étoit particulièrement distinguée de l'ame du monde, qu'il paroît avoir considéré simplement comme une expression poëtique, pour désigner les loix que la divinité a imprimés à ses ouvrages. Le grand régulateur du monde n'animoit pas la matière, mais lui donnoit l'impulsion ; il ne pouvoit être renfermé dans les entraves d'une matière qui s'altère & change de modifications ; sa nature étoit pure & spirituelle, & totalement incapable d'être souillée par aucun mêlange corporel [a].

L'exposition de ce principe fut suivie naturellement de recherches sur les attributs de la divinité ; & en déduisant de ces attributs les grands devoirs de la morale humaine, Socrate & ses disciples auroient opéré une révolution générale & heureuse dans la Grèce, si les progrès de cette divine philosophie n'eus-

---

[a] Aristot. Metaphys. l. 1. c. 3, Plato in Cratylo, & Plut. in Pericle.

sent

ſent pas été contrariés par les préjugés groſſiers du vulgaire, & par les ſubtilités des Sophiſtes.

Le même eſprit de recherche, qui conduit à la découverte d'une vérité, mène quelquefois auſſi à la propagation de l'erreur, ſuivant l'influence du ſiècle où nous vivons, & l'organiſation générale des peuples que le philoſophe cherche à éclairer. Vers le milieu du cinquième ſiècle avant J. C., la Grèce étoit plus diſpoſée que jamais à recevoir & à répandre des erreurs de tout genre. Les victoires glorieuſes ſur les Carthaginois & les Perſes, avoient augmenté l'opulence & la ſécurité, excité le génie de l'invention & l'induſtrie, mais en même-temps elles avoient multiplié les beſoins des Grecs & enflammé leurs paſſions. Les plus puiſſantes cités, & particulièrement Athènes & Syracuſe, avoient atteint un degré de proſpérité qui ſurpaſſoit leurs eſpérances. Enorgueillies de leurs richeſſes & de leur pouvoir, elles ſoupiroient continuellement pour des jouiſſances nouvelles & inconnues. Les communautés & les individus étoient également diſpoſés à prêter l'oreille aux inſtructions perfides de ceux qui cher-

choient à juſtifier leurs vices, & qui leur apprenoient à abuſer des dons de la fortune.

Hiſtoire des ſophiſtes. Olymp. 85. 1. A. C. 440.

Ce fut dans cet état des choſes & dans ces circonſtances que parurent les Sophiſtes [a]. Hippias d'Elis, Protagoras d'Abdère, Prodicus de Ceos, Gorgias de Léontium, & pluſieurs autres dont les noms ſont conſervés dans les écrits de Xénophon, de Platon & d'Iſocrates, vinrent à-peu près vers le même-temps, & préſentèrent un nouveau phénomène en Grèce. Les jeux olympiques & les autres aſſemblées publiques leur fourniſſoient une occaſion de déployer leurs talens en préſence d'une foule d'auditeurs complaiſans & d'admirateurs. Ils fréquentèrent les grandes villes, ſur-tout Athènes, & acquirent l'amitié des riches & l'applaudiſſement de la multitude. Ils profeſſoient toute eſpèce de ſcience & d'arts, qu'ils enſeignoient publiquement, pour un certain ſalaire convenu; & comme ils poſſédoient réellement l'art de perſuader, ils virent le nombre de leurs diſciples s'accroître de jour

---

[a] Vide Philoſtrat. de vit. Sophiſt.

en jour, ſurtout parmi les gens riches & corrompus.

Leur caractère & leurs vues.

Leur langage étoit vif & harmonieux, leurs manières élégantes & leur vie ſplendide. Lorſqu'il étoit de leur intérêt de parler de la vertu, ils la peignoient avec les couleurs les plus animées & les plus brillantes ; mais le caprice de leurs écoliers, dont ils cherchoient ſoigneuſement à flatter les paſſions, étoit la ſeule règle de leurs principes ; & c'étoit ordinairement à développer la doctrine de Leucippe & de Démocrite qu'ils employoient leurs talens. Ils puiſoient leur morale dans Epicure, & leur captieuſe logique fourniſſoit les argumens avec leſquels Pyrrhon eſſayoit de juſtifier ſon ſcepticiſme [a].

Leur influence ſur la philoſophie & les mœurs.

Il ſeroit aiſé de découvrir dans les Sophiſtes, cette métaphyſique de l'école, qui étant incorporée au langage Grec, a défiguré pluſieurs compoſitions précieuſes de l'antiquité, autant qu'elle a ſouillé long-temps parmi les nations modernes le langage de la

---

[a] Voyez la note ſur les Sophiſtes dans ma traduction du panégyrique d'Athènes par Iſocrates.

ſaine philoſophie. Mais notre objet actuel eſt de remarquer ſeulement les effets deſtructifs qui réſultèrent immédiatement de la ſcience captieuſe de ces Sophiſtes. Tandis que leurs dogmes ſappoient, ſans aucune oppoſition déclarée, l'antique ſuperſtition du peuple, ils bravoient audacieuſement toutes ces maximes utiles de conduite, & ces découvertes ſalutaires de la raiſon, qui, au milieu de l'indépendance des démocraties Grecques, fomentée par la proſpérité, paroiſſoient eſſentiellement importantes pour arrêter l'intempérance, l'injuſtice & la violence des peuples & des individus.

Contrariée par Socrates.

Les Sophiſtes jouiſſoient dans pluſieurs républiques de la Grèce, de la liberté de déployer leurs talens, de profeſſer leur doctrine artificieuſe, & de travailler à leur réputation intéreſſée. Mais à Athènes leurs fraudes furent découvertes, & leurs caractères démaſqués par Socrate [a], dont la philoſophie forme une époque importante dans l'hiſtoire de l'eſprit hu-

---

[a] Pour éviter la prolixité en parlant de Socrate & de ſa philoſophie, je ne cite point de paſſages particuliers, mais je donne le réſultat général de mes lectures dans Platon & Xénophon.

main. Le fils de Sophroniſcus étoit né à Athènes, quarante ans avant le commencement de la guerre du Péloponèſe. La modicité de ſon patrimoine, montant à peine à ſept mille livres tournois, & ſa profeſſion de ſtatuaire [a], ont fait regarder ſa naiſſance comme obſcure, parmi les écrivains peu obſervateurs qui n'ont pas conſideré que comme les diſtinctions héréditaires étoient peu connues ou eſtimées dans les républiques grecques, il réſultoit naturellement un éclat plus ſolide & plus durable de la pratique des arts ingénieux, qui ne pouvoient être cultivés, comme dans l'ancienne Rome & quelquefois dans l'Europe moderne, par des mains ſerviles & mercenaires, mais ſeulement par la première claſſe des hommes libres & des citoyens. Quelque réputation ou quelques avantages que Socrate pût avoir acquis par l'exercice d'une profeſſion que le goût du ſiècle & la magnificence de Périclès encourageoient particulièrement, il les ſacrifia, ſans balancer, au penchant naturel de ſon eſprit, qui cachoit ſous une forme extérieure digne de repréſenter le voluptueux Silénus, les ſemences heureuſes

[a] Laert. l. 11. art. Socrat.

[b] Plato, & Xenoph. in Symph.

des ſentimens les plus aimables & les plus mâles, & le détermina, par une impulſion irréſiſtible, à l'étude de la ſageſſe & de la vertu.

Son éducation & ſon caractère.

Il ſuivit dans ſa première jeuneſſe les leçons de phyſique d'Archélaüs, & apprit la géométrie de Théodorus [a]. Ce fut par le moyen de ces maîtres, qu'il acquit une connoiſſance profonde des théories ſur la formation de l'univers, ſur les principes des choſes, ſur les facultés occultes de la matière, & qu'il fut en état d'apprécier toutes ces différentes ſpéculations du génie inquiet & curieux de l'homme contemplateur. Il reconnut avec Anaxagoras, une eſſence ſuprême dont la providence régloit les opérations de la nature, ainſi que les événemens de la vie humaine. Il ne nia point cependant l'exiſtence de ces intelligences ſubalternes qui formoient les ſeuls objets de l'adoration vulgaire; il admit une origine divine pour les ſonges & les préſages: il étoit exact obſervateur de tous les devoirs religieux; & ſi nous jugions ce ſage Athénien comme on juge les hommes ordinaires, nous ſerions portés à croire qu'il n'avoit pas entièrement échappé à l'influence de la ſuperſtition, puiſqu'il pré-

[a] Plato, in Theæteto, & in Menone.

tendoit être accompagné d'un démon ou d'un guide inviſible, qui tenoit ſes paſſions en bride, & influoit eſſentiellement ſur ſa conduite [a]. Mais quiconque réfléchira ſérieuſement ſur une vie de ſoixante & dix ans, employée toute entière au ſervice du genre humain, toujours ſans tache, & terminée par une mort volontaire, pour obéir aux loix injuſtes de ſon pays ; quiconque conſidérera la tempérance habituelle, la probité incorruptible, l'utilité active, la bienveillance expanſive, l'égalité conſtante, & la ſérénité d'ame de cet homme ſurprenant, admettra en lui un degré d'enthouſiaſme, qui produiſit l'énergie & la perfection d'un caractère auſſi extraordinaire. Tout homme éclairé qui examine attentivement la vie & la mort de Socrates, qui obſerve la révolution importante qu'il a produite ſur les principes & les ſentimens de ſes contemporains & de la poſtérité, eſt naturellement diſpoſé à croire que le ſage Athénien fut un de ces phénomènes que la providence place, de loin en loin, ſur la ſcène du monde, pour marquer les grands anneaux de la chaîne morale, & conduire la raiſon de l'homme, par des

[a] Plutarq. de genio Socratis.

époques graduées, à un plus haut degré de perfection. La ſérénité de ſes derniers momens [a], & plus encore la fermeté inébranlable de ſa vertu, juſtifioient les maximes les plus ſévères de Lycurgue & de Pythagore tandis que le principal but de ſes ſpéculations étoit d'établir la morale ſublime de ces ſages ſur les déductions les plus claires de la raiſon & de l'expérience.

Sa philoſophie.

Il trouva dans les perfections de l'intelligence ſuprême, l'ordre & le gouvernement de l'univers, & l'immortalité de l'ame humaine. Mais le grand objet de ſes recherches fut de découvrir les loix générales par leſquelles, même dans cette vie, une providence eternelle avoit diſpenſé inégalement aux hommes le bien & le mal, le bonheur & la misère. Il regardoit ces loix comme la volonté déclarée d'un Dieu, à laquelle il étoit de notre devoir de nous ſoumettre. Raiſonnant ſur de tels principes, & ne prenant que l'expérience pour guide, il en déduiſit, avec une perſpicacité admirable, les intérêts & les devoirs des nations & des individus, dans tous les rapports

[a] Ce ſujet ſera traité après.

compliqués de la ſociété. Les actions des hommes fourniſſoient la matière de ſes recherches, leur inſtruction en formoit l'objet, leur félicité en étoit le but. On le trouvoit toujours partout où ſes leçons pouvoient être d'une utilité plus générale : il alloit le matin à l'Académie, au Lycée & dans les autres gymnaſes; il ſe rendoit aſſiduement à midi au Forum, où étoit alors le rendez-vous général des citoyens; & le ſoir il ſe joignoit, ſans aucune affectation d'auſtérité, aux banquets de ſes amis, ou il les accompagnoit dans les promenades délicieuſes qui ornoient les rives de l'Illyſus. La pratique conſtante de ſes devoirs comme père, époux, citoyen & ſoldat, rendoit ſa doctrine plus recommandable encore. La converſation & l'exemple de ce vrai philoſophe, (& c'eſt le plus grand éloge qu'on en puiſſe faire) engagèrent pluſieurs de ſes concitoyens à adopter le plan d'une conduite vertueuſe. Ceux même, tels que Critias & Alcibiades, dont les paſſions ſe faiſoient jour à travers leurs occupations & leurs vues ambitieuſes, étoient ſouvent arrêtés par l'étendue & le développement de ſes connoiſſances diverſes; par la fineſſe & la ſagacité de ſes argumens; par la beauté, la vivacité & l'art perſuaſif de ſon ſtyle, qui ſurpaſſoit, ſoit qu'il

Son influence.

prît le ton de la raiſon ou celui du ridicule, tout ce qu'on avoit connu alors de plus éloquent [a].

Aidée par les Poëtes Tragiques.

Quelque grande cependant que pût être l'influence perſonnelle de Socrate, le triomphe de ſa philoſophie devint plus parfait & plus illuſtre encore après que ſes principes eurent été embraſſés par ceux qui cultivoient les arts imitatifs & dirigeoient les ſpectacles publics : objets qui, dans tous les pays, mais particuliérement en Grèce, ont toujours produit des effets immédiats & puiſſans ſur le caractère & les opinions nationales. Le théâtre, en Grèce, étoit regardé comme un objet de la première importance. Il formoit une partie eſſentielle du culte religieux ; les dépenſes qu'il occaſionnoit, excédoient celles de l'armée & de la marine réunies ; & ce ſpectacle célèbre, qui comprenoit la tragédie & l'opéra des modernes, fut porté à ſa perfection par un diſciple favori de Socrate, dont les ouvrages furent ſi univerſellement admirés en Grèce, que les Syracuſains, (ainſi que nous aurons occaſion de le rapporter

[a] Xenoph. mémor. l. 4, c. 15. Laert. l. 2, c. 19. & ſuiv. & Cicero, de orat. III. 16.

dans la guerre de Sicile) rendirent la liberté à ceux des Athéniens qui avoient appris à réciter les vers d'Euripide. Ce poëte admirable compléta la tragédie grecque en perfectionnant le chœur [a], qui fait la principale distinction entre les drames anciens & les modernes, & qui rend, lorsqu'il est bien conduit, les premiers plus réguliers, plus variés même, plus magnifiques, plus susceptibles d'effets, & pardessus tout, plus intéressans & plus instructifs. Particulièrement Euripide.

D'après les mœurs dominantes de ces temps-là, lorsque les principaux citoyens vivoient en foule les uns avec les autres, & fréquentoient journellement les salles publiques, les Forums Qui perfectionna le chœur.

---

[a] La philosophie d'Euripide surpasse, dans cette partie du drame, l'élevation d'Eschyles & la richesse de Sophocle. Il suffit de comparer les ouvrages de ces trois rivaux, pour s'appercevoir que le chœur dans Euripide répond le plus fidèlement à la description d'Horace,

Ille bonis faveatque & consilietur amicis,
Et regat iratos & amet peccare timentes.
Ille dapes laudet mensæ brevis, ille salubrem
Justitiam, legesque & apertis otia portis;
Ille tegat commissa; deosque precetur & oret,
Ut redeat miseris abeat fortuna superbis.

& les Temples, il étoit naturel d'attendre que l'action de la tragédie grecque consisteroit en quelque grand événement public qui intéresseroit tout le corps du peuple. La scène étoit ordinairement le portique d'un temple, l'entrée d'un palais, le vaste espace d'un Forum ou la place d'un marché. Il falloit supposer dans de tels emplacemens la présence d'un grand nombre de spectateurs, qui devoient naturellement prendre part à une action qui concernoit l'intérêt & le bonheur publics [a]. Sur ce principe on introduisit le chœur ancien, composé de personnages les plus convenables à l'action, & qui avoient un intérêt direct & général, quoiqu'ils

[a] Dans l'Œdipe tyran, le chœur est composé de prêtres, de sénateurs, de jeunes gens Thébains, &c. Créon dit à Œdipe:

Ει ταυδε χρηζεις πλησιαζοντων κλειν
Εξοιμος ειπειν, ειτε χω σειχειν εσω.

La réponse est:

Ες παντας αυδα ταδε γαρ πλεον φερω
Πενθος η χω της εμης ψυχης περι.

CRÉON. Parlerai-je en présence de cette nombreuse assemblée, ou nous retirerons-nous?

ŒDIPE. Parlez devant tous ceux qui sont présens; car le malheur public m'afflige plus que mon propre danger.

ne fuſſent pas compris immédiatement ou en chef dans la caraſtrophe, à ſe tenir continuellement ſur la ſcène, & à approuver ou blâmer, exciter ou réprimer les ſentimens & les démarches des acteurs. Le chœur n'abandonnant jamais le théâtre, introduiſit néceſſairement l'unité de lieu ; & comme leurs danſes & leurs chants dans les entr'actes exprimoient les ſenſations excitées par la repréſentation, ils marquoient la liaiſon de l'acte précédent avec celui qui alloit ſuivre, & par ce moyen toutes les parties formoient un enſemble.. La muſique du chœur étoit plus riche & plus variée, & la poéſie plus élevée & plus vive que celle admiſe dans les actes ou dans les dialogues ordinaires, qui étoient réduits à la meſure Iambique; circonſtances, qui, ſe trouvant réunies au nombre de ces ſpectateurs ſuppoſés, à leur habillement, à leurs danſes & à leurs geſtes, augmentoient également la magnificence & la variété du ſpectacle. Ils produiſoient auſſi plus d'effet; puiſque rien n'eſt plus propre à nous intéreſſer dans une ſcène, que d'y voir un grand nombre de perſonnages tous en action, & exprimant leurs ſenſations par des accens & des mouvemens naturels. Le principal avantage du chœur étoit de fournir au poëte une

occaſion (ſans charger le dialogue & le rendre trop ſententieux) de renforcer, par toute la puiſſance de l'imagination & la préſence d'une multitude, cette inſtruction morale quelquefois eſſayée par Eſchyle & Sophocle, mais qui eſt le but conſtant d'Eurypides dont l'ame & le génie étoient ſingulièrement propres à ſentir & à exprimer tout ce qu'il y a de plus aimable & de plus excellent dans le ſentiment & le caractère. Il n'eſt pas néceſſaire de citer l'accueil délicat & touchant qu'Admette & ſes compagnons firent à leur hôte Hercule ; les vives émotions de reconnoiſſance de ce héros ; l'amitié de Pylades & d'Oreſte; l'aimable peinture de l'affection conjugale dans le caractère d'Alceſte ; puiſque tout ce qui nous reſte de ce grand tragique, prouve qu'il a travaillé à inſpirer à ſes compatriotes toutes les vertus qui embelliſſent la vie privée, ainſi qu'à nourrir dans leurs cœurs un ardent amour de la république, & une généreuſe paſſion pour la gloire & la liberté ; tandis que dans différens paſſages, il décrit & réfute la philoſophie d'Epicure [a] (qui étoit, ainſi que nous l'avons déjà

[a] Voyez particulièrement Alceſte. vers 782, &c. & vers 960.

Euripides floriſſoit à-peu-près cent ans avant Epicure

obſervé, empruntée en grande partie des maximes licencieuſes des Sophiſtes) avec tant de ſoin & de ſagacité qu'il fut, nommé à cette occaſion le tragique philoſophe.

Ses vues contrariées par les auteurs de l'ancienne comédie.

C'eſt une choſe univerſellement reconnue de l'antiquité [a], qu'Euripide, quoique plus âgé de dix ans que Socrate, dut les qualités caractériſtiques de ſes Ouvrages, à la converſation & à l'amitié de ce ſublime moraliſte, quoique

---

& Zénon, qui furent reſpectivement les fondateurs de la philoſophie Epicurième & Stoïcième. Nous trouvons néanmoins les dogmes des deux ſectes dans le poëte tragique; ce qui peut aiſément s'expliquer, en conſidérant que ces différentes eſpèces de philoſophie naiſſoient des différens aſpects de la nature, qui ſe preſentent ſouvent d'eux-mêmes à l'œil obſervateur; & comme la doctrine des Sophiſtes poſa les fondemens du ſyſtême moral d'Epicure, de même celle de Socrate établit les règles d'un ſyſtême plus modéré. L'ancienne académie fut entachée de ſcepticiſme ſous différens rapports, ſuivant le caprice de leurs ſucceſſeurs; & la préférence raiſonnable de la vertu à tous autres objets, dégénéra en un prétendu mépris de ces objets, comme choſes totalement indifférentes, telles que l'inſenſibilité & la pédanterie des Stoïciens.

[a] Εδοκει συμποιειν Ευριπιδη. Diogen. Laert. in vit. Socrat. Les poëtes comiques qui jalouſoient & haiſ-

le caractère & les intentions combinés du poëte & du philoſophe ayent été défigurés groſſièrement par quelques-uns de leurs contemporains. Avant le commencement de la guerre du Péloponèſe & pendant toute ſa durée, Athènes nourriſſoit dans ſon ſein une claſſe d'hommes qui étoient les ennemis déclarés non-ſeulement de Socrate & de ſes diſciples, mais de tout ordre & de toute décence. Le lecteur appercevra aiſément que je fais alluſion à Ariſtophanes & aux autres auteurs de la comédie licentieuſe des anciens : ſpectacle qui ne fut jamais porté au même excès dans aucun autre

---

ſoient Euripide, comme le favori du public, prétendoient que Socrate avoit compoſé les plus beaux paſſages de ſes tragédies. Bientôt après la repréſentation du Troes, Mneſilochus le parodia dans une farce qu'il appelloit *φρυγες* phrygiens, probablement pour avoir occaſion de jouer ſur le mot *φρυγανον*, combuſtibles.

Φρυγες εϛι καινον δραμα τϐτ' Ευριπιδϐ
Ὡ ϗ Σωκρατης τα φρυγανα υποτιθηϛι.

» Les Phrygiens eſt une nouvelle pièce d'Euripides à qui Socrate a fourni le combuſtible. » Mais le jeu de mots ne peut ſe traduire. Le même Mneſilochus appelle Euripide une eſpèce de forgeron de Socrate. *Ευριπιδης Σωκρατογομφιος.*

ſiècle

ſiècle & dans aucun autre pays. Ce ſpectre hideux étoit néanmoins aſſocié à la tragédie, dont la douceur & la dignité furent long-temps accompagnées de cette forme odieuſe & dégoûtante. Mais pour comprendre la liaiſon qu'il y avoit entre des objets ſi différens en apparence, il eſt néceſſaire de remonter à leur ſource.

Hiſtoire de ces farces licentieuſes.

La tragédie intitulée : *la chanſon du Bouc* [a], & la comédie intitulée : *la chanſon du village*, indiquent ſuffiſamment, par la baſſeſſe de leurs anciennes dénominations, l'humilité de leur première origine. Elles naquirent au milieu de ſacrifices & des fêtes joyeuſes de la vendange, dans un pays qui adoptoit auſſi rarement les divertiſſemens des autres contrées, que leurs arts & leurs inſtitutions, mais qui étoit deſ-

---

[a] Un bouc, comme l'ennemi particulier du vin, étoit ſacrifié à Bacchus, dont les louanges compoſoient la chanſon, dans l'Antegoné de Sophocle, v. 112.

Πολυωνυμε Καδμειας
Νυμφας αγαλμα τ' Διος.
Βαρυβρομητα γενος, &c.

Nous avons un eſſai de ce qui formoit le premier objet de la Tragédie.

tiné à communiquer les ſiens à toutes les nations civiliſées. L'eſprit des Grecs, très-ſuſceptible d'impreſſions agréables, cédoit naturellement pendant la ſaiſon particulièrement conſacrée à la récréation & au plaiſir, à deux penchans communs aux hommes dans pareilles circonſtances, la diſpoſition à exercer leur ſenſibilité, & le deſir d'amuſer leur imagination. Le génie ſublime d'Eſchyles [a], profitant du premier penchant, convertit la chanſon du bouc en un poëme dramatique régulier, conforme à l'Iliade & à l'Odyſſée, quant à ces règles inaltérables du deſſein & de l'exécution qui ſont eſſentielles à la perfection de tout ouvrage littéraire, mais différant quant aux cir-

---

[a] Ariſtot. (de arte poëtica) dit qu'Eſchyle introduiſit les Interlocuteurs, le dialogue, &c. Ce qui eſt le reconnoître pour le père de la tragédie. Horace dit de Theſpis:

Ignotum tragicæ genus inveniſſe Camænæ
Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis.

Le plauſtrum (le tréteau) cependant, a un plus grand rapport à la comédie, puiſque λαλειν ὡς ἐξ ἁμαξης, pour parler comme d'une charette, étoit une expreſſion commune en Grec pour dire des injures groſſières.

conſtances pour leſquelles ces tragédies étoient compoſées. Il avoit été d'uſage chez les Athéniens, lorſqu'ils célébroient, au printemps & en automne, les grandes fêtes de Bacchus, de repréſenter les exploits & les fables de cette divinité bienfaiſante, tranſmiſes par une tradition immémoriale. Cette imitation étoit regardée comme un témoignage de reconnoiſſance dû à la bonté du Dieu, aux honneurs duquel ils aſſocioient le culte de Pan, de Sylène & de leurs compagnons les Faunes & les Satyres. C'eſt pourquoi lorſqu'Eſchyle mit ſur la ſcène, au-lieu d'un ſimple récit, l'hiſtoire ou les fictions, il n'adopta qu'un mode d'imitation déjà pratiqué dans les cérémonies religieuſes de ſon pays, mode plus frappant que le poëme épique, puiſqu'au-lieu de décrire ſimplement les actions des Dieux & des héros, il met en ſcène ces perſonnages diſtingués, les fait parler & agir par eux-mêmes, & approchant ainſi plus près de la réalité, produit un plus grand effet & un intérêt plus décidé.

Comme la tragédie fut introduite à l'imitation de ce qu'il y avoit de plus ſérieux dans les ſpectacles de la fête Dionyſiène, de même la comédie qui ſuivit bientôt fut calquée ſur ce qu'il y avoit de plus frivole & de plus bur-

Ce qui les diſtinguoit de la tragédie.

leſque dans cette ſolemnité [a]. La tragédie eſt l'imitation d'une action ſérieuſe & importante, propre à affecter la ſenſibilité des ſpectateurs, & à favoriſer leur penchant naturel à la crainte, aux larmes & à l'admiration. La comédie eſt l'imitation d'une action frivole & gaie, propre à amuſer l'imagination, & à favoriſer la diſpoſition naturelle des hommes, à s'égayer & à rire. La terreur & la pitié ont été regardées dans tous les ſiècles comme les principales ſources de la tragédie, parce que les loix de la ſenſibilité, fondées uniquement ſur la nature de l'homme, ſont toujours les mêmes. La comédie a été infinement variée par les modes innombrables & les différens genres d'eſprit

---

[a] Horace eſt une autorité authentique, & la plus agréable.

Agricolæ prifci, fortes, parvoque beati,
Condita poſt frumenta, levantes tempore feſto
Corpus, & ipſum animum ſpe finis dura ferentem;
Cum ſociis operum, & pueris & conjuge fidâ,
Tellurem porco, ſylvanum lacte piabant,
Floribus & vino genium memorem brevis ævi.
Feſcennina per hunc invecta licentia morem
Verſibus alternis opprobria ruſtica fudit, &c. &c.

Et plus directement encore, ars poëtica. v. 220. &c

de gaieté & de ridicule qui prévalurent en différens siècles & en différens pays, & qui sont rarement conformes en quelque point particulier, si ce n'est dans le plaisir de ridiculiser les mœurs, les manières, le naturel & souvent la vertu. La comédie grecque étoit d'une licence peu commune ; le caractère d'Aristophanes & de ses contemporains, Mnésilochus, Callias, Eupolis & Cratinus, contribua sans doute à cette difformité ; cependant ces poëtes n'auroient pu rendre leur nouveau genre agréable au goût [a] & aux préjugés du public, sans y incorporer la substance des chansons phalliques [b] qui constituoient anciennement une partie essentielle des amusemens de la vendange. Les admirateurs passionnés de l'antiquité ont

---

[a] Horace a exprimé très heureusement la situation des spectateurs, & la fatale nécessité de les mettre de bonne humeur.

---- Asper
Incolumi gravitate jocum tentavit ; eo quòd
Illecebris erat & grata novitate morandus
Spectator, functusque sacris, & potus & exlex.

[b] Φαλλος. Priape ξυλον επιμηκες εχον εν τω ακρω σκυτινον αιδοιον Suidas. Il étoit porté en procession, accompagné des φαλλικα ασματα.

défendu les saillies immorales de ces poëtes licentieux, en prétendant que leur intention étoit de réformer les vices & non de les flatter; apologie qui pourroit tendre, si elle étoit admise, à disculper ces écrivains, mais ne pourroit jamais justifier leurs ouvrages, puisqu'il est démontré par l'expérience que les descriptions lascives sont plutôt un poison qu'un remède; & que loin de corriger les mœurs, elles ne tendent qu'à les corrompre.

Et de la comédie moderne.

Outre la licence générale de l'ancienne comédie, ses particularités les plus caractéristiques résultèrent des circonstances où se trouvoient alors les Athéniens. Les citoyens de toutes les classes, à Athènes, étoient trop sérieusement occupés de la guerre & des affaires politiques de leur pays, pour souffrir aucun divertissement qui n'eût pas flatté directement leurs passions, ou présenté une relation immédiate avec les grands intérêts de la république. Ce fut durant la confusion & les calamités de la guerre du Péloponèse, que toutes les pièces comiques qui nous restent, furent originairement représentées. Ce temps de desordre & de tumulte n'étoit pas propre à perfectionner ni à polir les comédies, comme elles l'ont été depuis parmi nous, & comme elles le furent

enſuite en Grèce par Ménandre, dans un ſiècle plus paiſible. Les traits élégans & ingénieux, moraux & inſtructifs de Molière ou de Ménandre, peuvent amuſer l'oiſiveté des riches & le goût des peuples dans le repos & la paix. Mais au milieu de la fermentation de la guerre & des dangers, au milieu des diſſentions civiles & des invaſions d'un ennemi étranger, l'eſprit des hommes eſt trop inquiet pour goûter les beautés délicates de ces chef-d'œuvres, qui leur paroiſſoient alors inſipides & ſans aucun ſens. Dans de pareilles circonſtances, leur attention doit être excitée par des caractères fortement prononcés, par des événemens vrais, & non par des fictions; par des avis directs & particuliers ſur l'état inſtant des affaires, & non par des leçons vagues & abſtraites de ſageſſe & de vertu. Une bouffonnerie groſſière peut ſouvent les forcer à éclater; une plaiſanterie fine & délicate leur arrachera bien un ſourire; ils peuvent être affectés de l'aigreur d'une invective perſonnelle, mais ils ſeront inſenſibles aux traits d'une ſatire générale.

Notion générale des comédies d'Ariſtophanes.

En combinant ces différens apperçus, nous pouvons nous former une notion aſſez exacte des écrits d'Ariſtophanes, qui carnent ordinai-

rement ſous une légère allégorie, l'hiſtoire récente de quelque événement public, où les principaux traits de quelque perſonnage diſtingué, repréſenté ſous un point de vue ſi burleſque, qu'il réfléchit ſouvent les rayons d'un ridicule inſolent ſur ceux qu'on a en vue, qui ne s'y attendent pas, & qui ſouvent ne méritent pas l'apoſtrophe; ce qui rend le trait plus piquant encore. Tels étoient la nature & les matériaux de l'ancienne comédie, qui, dans ſa forme, s'accordoit entièrement avec la tragédie, ayant emprunté de ce genre de ſpectacle (qui étoit déjà en poſſeſſion du théâtre) la diſtribution de l'enſemble, ainſi que l'arrangement des différentes parties, la muſique, les chœurs, les habillemens, les décorations & le jeu des machines. Toutes ces circonſtances étoient ſi ingénieuſement modifiées & ſi adroitement adaptées au ſujet de l'écrivain comique, que ſes pièces ne paroiſſoient ſouvent autre choſe que les parodies des meilleures tragédies de ces temps-là.

Ariſtophanes & ſes aſſociés encouragés par Périclès.

Cette ſingulière eſpèce de drame, qui, dans ſon origine, avoit long-temps couru les villages de l'Attique, fut ſimplement tolérée à Athènes, juſqu'au moment où la profuſion de Périclès & ſa complaiſance pour la populace, fourni-

rent du tréſor public, les dépenſes néceſſaires pour la repréſentation des comédies, & propoſèrent des prix pour les acteurs & les poëtes comiques, ainſi que pour les tragiques. Mais par cet encouragement peu judicieux, il inſinua un poiſon funeſte dans ſon ſein & dans celui de la République. Ariſtophanes & ſes licentieux contemporains, ayant commencé par ridiculiſer la vertu & le génie dans la perſonne de Socrate & dans celle d'Euripide, continuèrent hardiment à profiter de la malignité naturelle du vulgaire, contre tout ce qui eſt élevé & illuſtre, pour diffamer & calomnier Périclès lui-même; & quoique ſes ſucceſſeurs dans l'adminiſtration méritèrent à juſte titre (comme nous aurons occaſion de le rapporter) les traits les plus ſévères de la critique, il eſt très-probable que quand même ils auroient été purs & ſans tache, ils n'en auroient pas moins été expoſés à la ſatire de ces inſolens bouffons qui divertiſſoient l'eſprit groſſier du vulgaire, par une maſſe indiſtincte de ridicules dans laquelle le vice & la vertu, le profane & le ſacré, les hommes & les dieux étoient également confondus.

Les ſpectacles dramatiques formoient une partie eſſentielle des fêtes conſacrées au dieu Les fêtes grecques.

de la vendange. C'étoit par des ſolemnités ſans nombre qu'on célébroit Minerve, non-ſeulement pour avoir donné l'olive, mais pour avoir accordé ſa protection particulière à la cité d'Athènes. Jupiter y jouiſſoit auſſi de tous les honneurs qui lui étoient dûs ; mais le culte de ce père des dieux, ainſi qu'il eſt atteſté par les médailles Athéniènes, étoit mêlé à celui de ſa fille, la déeſſe de la guerre & de la ſageſſe. Nous aurons occaſion de parler plus particulièrement des fêtes & des myſtères de Cérès, qui avoit enſeigné aux Athéniens l'art de cultiver les champs, pour répandre (ſuivant eux) cette connoiſſance importante dans l'ancien monde. Ce ſeroit une énumération trop longue à faire que de citer toutes les inſtitutions en l'honneur des divinités inférieures, & toutes les fêtes d'Athènes, qui étoient deux fois en plus grand nombre que dans aucune autre ville de la Grèce. La fréquence de ces fêtes ne diminuoit même en rien la magnificence & l'éclat qui les accompagnoient. Les boutiques & les cours de juſtice étoient fermées ; les artiſans quittoient leurs outils, les laboureurs ceſſoient leurs travaux, l'homme affligé faiſoit trève à ſa douleur. La cité entière étoit en mouvemens de joie & de feſtins : ici, les inter-

La ſplendeur avec laquelle elles étoient célébrées.

vales étoient remplis de proceſſions & de ſpectacles; là, de concerts de muſique, ailleurs d'expoſition de peintures; & dans certaines fêtes, particulièrement aux Panathénéenes, on y écoutoit & jugeoit les plus nobles productions de l'éloquence & de la poëſie. [a]. Nous aurons occaſion de faire mention de quelques cérémonies particulières d'un genre plus mélancolique; mais le caractère général de la religion des Grecs étoit auſſi gai & auſſi attrayant, que la ſuperſtition des Egyptiens, deſquels ils ſont ſuppoſés l'avoir empruntée, étoit ſombre & repouſſante. Les hymnes même des Egyptiens ne conſiſtoient qu'en lamentations continuelles & en complaintes lugubres [b]; tandis que les ſolemnités Grecques ſe terminoient toujours par des chants d'alégreſſe. Les feſtins qui ſuivoient les ſacrifices, étoient accompagnés de tout le luxe de l'ancien monde; & pour me ſervir des expreſſions d'Ariſtote, pluſieurs perſonnes croyoient qu'il étoit de leur devoir, dans ces occaſions religieuſes, de s'enivrer en l'honneur des Dieux [c].

---

[a] Iſoc. Panegyr. & Panathen.

[b] Apuleius de genio Socratis.

[c] Ariſtot. Ethic. ad Nichom. l. 8. c. 3.

Mœurs des Athéniens dans la vie privée.

Il paroît extraordinaire que les revenus d'Athènes, quoique Périclès les eût augmentés, ayent pu ſuffire à tant de dépenſes. Mais il faut conſidérer que la ſimplicité générale des mœurs dans la vie privée, formoit un contraſte frappant avec l'extravagance des fêtes & des amuſemens publics. Les maiſons & la tables des Athéniens les plus opulens, n'étoient guères différentes de celles de leurs voiſins les plus indigens. Périclès lui-même, quoiqu'il ne fut jamais ſoupçonné d'avarice, vivoit avec la plus exacte économie; & le ſuperflu des richeſſes privées, qui auroit excité une jalouſie dangereuſe contre ſon poſſeſſeur, s'il l'eût employé à ſes commodités & à ſes plaiſirs particuliers, lui procuroit la reconnoiſſance & l'eſtime publiques, lorſqu'il le dépenſoit pour la ſatisfaction de la multitude.

Condition des femmes.

Nous n'avons point trouvé qu'il fût néceſſaire juſqu'ici, pour des raiſons que nous allons expoſer, de décrire les mœurs des femmes Grecques, & leur influence ſur la ſociété. Mais le caractère & la condition du beau ſexe, en jetant des traits de lumière ſur les obſervations précédentes, préſentent le contraſte le plus frappant qui puiſſe ſe rencontrer dans

l'hiſtoire. Si nous ne connoiſſions pas la conſidération qu'on avoit anciennement pour les femmes dans la Grèce, & les avantages dont elles jouirent à Sparte, après que les loix de Lycurgue eurent fait revivre les inſtitutions des âges héroïques [a], il nous ſeroit permis de ſoupçonner que le traitement peu généreux dont on uſoit envers ce ſexe foible & timide, & qui devint ſi général enſuite, étoit dérivé des colonies Egyptiennes & Aſiatiques, établies autrefois dans cette partie de l'Europe. Exclues du commerce ſocial, que la nature les a deſtinées à embellir, les femmes Grecques étoient rigoureuſement confinées dans les appartemens les plus retirés, & employées dans les plus bas offices de l'économie domeſtique. On penſoit qu'il étoit indécent de leur part de ſe communiquer au dehors, à moins que ce ne fût pour ſuivre une proceſſion, pour accompagner des funérailles [b], ou pour aſſiſter à d'autres cérémonies religieuſes. Dans ces occaſions même, leur conduite étoit attentivement ſurveillée, & ſouvent interprétée ma-

---

[a] Ariſtot. Politic. l. 2, p. 105.

[b] Lyſias, p. 420.

lignement. La plus innocente liberté étoit regardée comme un manque de pudeur ; & leur réputation une fois ſouillée par la plus légère imprudence, ne pouvoit plus ſe rétablir enſuite. Si une ſévérité auſſi déraiſonnable fût provenue de cette jalouſie abſurde qui accompagne quelquefois un violent amour, & dont le ſentiment modéré peut être regardé comme une délicateſſe de ſentiment entre les deux ſexes, la condition des femmes Grecques, quoiqu'un peu différente, eût été beaucoup moins ſujette au mépris. Mais les Grecs étoient tout-à-fait étrangers à ce ſentiment raffiné [a], qui, dans les temps de Chevalerie, & même encore aujourd'hui dans quelques contrées modernes de l'Europe, rend les femmes l'objet d'une paſſion ſoupçonneuſe, mais pleine de reſpect, & conduit les hommes à flatter la vanité du ſexe aux dépens de ſa liberté. Les femmes Grecques, mariées ou non, étoient également dans une étroite contrainte ; on ne s'occupoit point à les rendre dans aucun temps de leur vie, agréables à la ſociété ; & leur éducation étoit ou entièrement négligée, ou au

[a] Lyſias p. 435.

moins réduite à des ſoins ſi bas, qu'au-lieu de développer & d'élever leur âme, elle ne tendoit qu'à l'avilir & à la reſſerrer [a]. On ne leur permettoit rien qui pût divertir leur eſprit de ces occupations ſerviles dans leſquelles elles étoient condamnées à paſſer leur vie : aucune idée même ne ſe préſentoit à leur imagination qui pût les élever au-deſſus de ces arts ignobles auxquels elles étoient deſtinées à travailler. La moindre familiarité avec des étrangers, étoit regardée comme une offenſe dangereuſe, & une intimité ou une liaiſon quelconque au-delà des murs de leurs maiſons, comme un crime odieux. Les loix même d'Athènes confirmoient cette miſérable dégradation. C'étoit par des inſtitutions auſſi peu équitables que la plus aimable portion de l'eſpèce humaine ſe trouvoit outragée chèz un peuple le plus poli d'ailleurs & le plus éclairé de toute l'antiquité ; les femmes étoient totalement exclues de ces arts & de ces divertiſſemens auxquels leurs graces naturelles au-

---

[a] Xénop. memorab. l. 5. paſſim. particulièrement le diſcours de Socrate à Nichomacus.

[b] Voyez les loix citées par Lyſias, expliquées dans mon diſcours d'introduction à cet orateur. p. 100.

roient ajouté de nouveaux agrémens. Au-lieu de diriger le goût & d'animer les plaisirs de la Société, on ne les regardoit que comme des objets indifférens dont on cherchoit peu à tirer quelque utilité. Leur principale vertu étoit la réserve, & leur point d'honneur l'économie.

Courtisanes grecques.

L'extrême abaissement dans lequel étoient les femmes, mit de niveau les inégalités naturelles de leur tempérament & de leur caractère. La pruderie, la coquetterie, ainsi que les différentes nuances intermédiaires de leur manière d'être, disparurent; & tout ce qu'il y a de modeste & de vertueux dans le sexe (si la vertu & la modestie peuvent jamais être les effets de la contrainte) fut réduit à une imitation servile & à une insipide uniformité. Mais du temps de Périclès, il parut à Athènes une classe de femmes plus hardies, qui se dépouillèrent de la modestie naturelle, dédaignèrent les vertus forcées, vengèrent les priviléges violés de leur sexe. L'Asie, mère patrie de la volupté, produisit ces courtisanes dangereuses, dont les mouvemens lascifs & les occupations impudiques, s'accordoient avec la morale relâchée des Ioniens, & se trouvoient même excités & encouragés par la corruption de

de la ſuperſtition payene. On avoit érigé, dans la plupart des colonies Grecques d'Aſie, des temples à la Vénus *terreſtre*, où les courtiſanes n'étoient pas ſimplement tolérées, mais honorées comme prêtreſſes de cette divinité complaiſante [a]. La riche & commerçante cité de Corinthe importa la première cette innovation de l'Orient; & telle eſt l'extravagance de l'eſprit humain, qu'après la retraite forcée de Xercès, les magiſtrats de cette République attribuèrent le ſalut de leur pays à la puiſſante interceſſion de ces prêtreſſes, dont ils firent peindre les portraits aux dépens du public, comme les Athéniens avoient fait peindre ceux de leurs guerriers qui gagnèrent la bataille de Marathon [b]. Mais la réputation de toutes ces beautés mercenaires, quoique célébrées hautement par les poëtes & les hiſtoriens du temps, fut éclipſée par la ſplendeur d'Aſpaſie de Milet, qui s'établit à Athènes, ſous l'adminiſtration de Périclès, & qui s'étoit embarquée, dit-on, ſur la flotte avec laquelle cet heureux commandant ſubjuga l'île opulente de Samos. Le caractère perſonnel d'Aſpaſie donna pour un

[a] Athenæus, l. 13. & Plut. p. 637.

[b] Simonides apud Athen. l. 13.

temps de l'éclat à une profeſſion qui devoit naturellement tomber dans le mépris, quoique exaltée par les caprices de la ſuperſtition ; puiſque les derniers écrivains Grecs [a] reconnoiſſent que ce fut plutôt à ſon eſprit & à ſon éloquence qu'à ſa beauté & au talent de la faire valoir, qu'elle dut la conſidération extraordinaire dont elle jouit parmi toutes les claſſes de la République. L'eſprit des Athéniens, ſuſceptible de tout ce qui le frappoit, étoit enchanté de voir les graces naiſſantes du ſexe embellies par l'éducation, tandis que l'abſurdité de leurs inſtitutions s'oppoſoit à cette nouveauté. On dit qu'Aſpaſie avoit pris un puiſſant aſcendant ſur Périclès lui-même ; elle en obtint certainement la protection & l'amitié ; ce qui eſt moins extraordinaire que de voir le ſage Socrate rechercher la ſociété de cette courtiſane. Elle eſt accuſée (comme nous aurons enſuite occaſion de le dire) d'avoir excité par des motifs d'un reſſentiment perſonnel, la guerre du Péloponèſe ; mais quelque funeſte qu'ait été à la Grèce, & particulièrement à Athènes, cette guerre longue & opi-

Leurs artifices & leur influence.

[a] Plutarq. in Pericl.

niâtre, on peut ſoupçonner qu'Aſpaſie occaſionna des maux plus redoutables encore. Son exemple & ſes leçons formèrent à Athènes une école dans laquelle ſa dangereuſe profeſſion étoit réduite en ſyſtême. Les compagnes d'Aſpaſie ſervoient de modèles à la peinture & à la ſculpture, & de ſujets à la poëſie & au panégyrique. Elles ne furent pas même ſimplement les objets, mais les auteurs de pluſieurs ouvrages littéraires, dans leſquels elles établiſſoient des règles pour la conduite de leurs amans, & dans leſquels elles développoient l'art de gagner un cœur & de captiver ſes affections [a]; ce qui auroit été une imprudence pour leur profeſſion, ſi elles n'euſſent été bien ſûres que leurs ſecrets perdoient peu à être découverts, puiſque les hommes pouvoient ſouvent appercevoir l'amorce ſans avoir le courage de l'éviter. La parure, la tournure laſcive & voluptueuſe & les artifices de cette claſſe de femmes devinrent de plus en plus ſéduiſans & dangereux; & Athènes dès-lors fut la première école du plaiſir & du vice, comme de la littérature & de la philoſophie.

---

[a] Athenæus, ibid.

On a déjà dit que les beaux-arts & particulièrement la peinture, avoient été proſtitués en l'honneur des baladins & à des objets de volupté. Les anciens écrivains parlent des peintures licentieuſes, comme d'une ſource générale de corruption, & les conſidèrent comme le premier piége qu'on tendit à la jeuneſſe & à l'innocence [a]. Mais ce malheureux effet des arts n'étoit que la vapeur qui accompagne le ſoleil, puiſque la peinture, l'architecture & par-deſſus tout, la ſculpture, atteignirent le plus haut degré de ſplendeur dans le ſiècle de Périclès, & répandirent une gloire particulière ſur cette période de l'hiſtoire Athénième, non-ſeulement par un grand développement des facultés du génie, maispar l'applicationqu'on en fit à des objets nobles & utiles. Mais les arts du deſſin forment un ſujet ſi important, qu'il mérite d'être examiné à part dans le chapitre ſuivant.

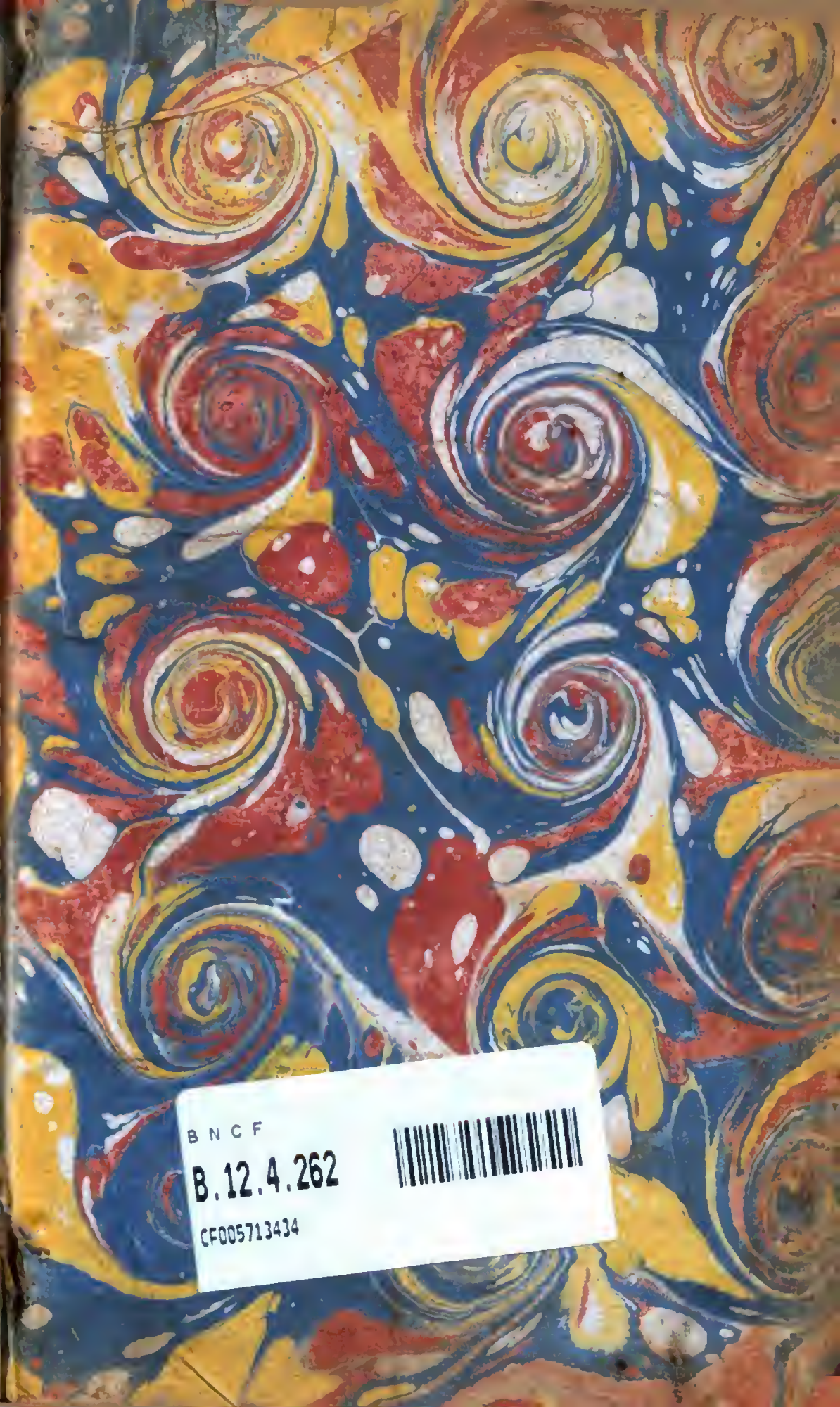
---

[a] Eurypid. in Hippolyt.

Fin du Tome ſecond.

Le privilége ſe trouve au dernier Volume.

57.12414


BNCF
B.12.4.262
CF005713434